



DAFNIOC.org

Bibliothèque Schoelcher
Conseil général de la Martinique



0

4500^x,00

2/2
F

1 carte et 3 pl.

DESCRIPTION
DE
SURINAM.

Vasjebekou
CMT
26/7/89

4500,00^F

DESCRIPTION
DE
SURINAM.
TOME PREMIER.

DE LA
GEOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE
GÉNÉRALE, HISTORIQUE
DE LA
COLONIE DE SURINAM

Contenu

De quel y a de plus l'origine & de quel Roman
chou, le Stouck, les Rivières, les lacs
Gouvernement & Police, avec les
des des Habitants, Notaires de la P. & de
qui y sont établis, & de l'Établissement
comme générale de la Colonie, & de
tions & leurs Partis, en d'autres Parties
tes Médicinales, & autres les d'autres
qu'on y trouve.

Enrichie de figures, & dans la
TOPOGRAPHIQUE de la P.

PAR

HILPPE FERM

Paris en 1763

372.3-21
FER

DESCRIPTION GÉNÉRALE, HISTORIQUE, GÉOGRAPHIQUE ET PHYSIQUE DE LA COLONIE DE SURINAM,

Contenant

Ce qu'il y a de plus Curieux & de plus Remarquable, touchant sa Situation, ses Rivieres, ses Forteresses; son Gouvernement & sa Police; avec les mœurs & les usages des Habitants Naturels du Païs, & des Européens qui y sont établis; ainsi que des Eclaircissements sur l'économie générale des Esclaves Negres, sur les Plantations & leurs Produits, les Arbres Fruitiers, les Plantes Médicinales, & toutes les diverses Especes d'animaux qu'on y trouve, &c.

Enrichie de Figures, & d'une CARTE
TOPOGRAPHIQUE du Païs.

P A R

PHILIPPE FERMIN,

Docteur en Médecine.

TOME PREMIER.



A A M S T E R D A M

Chez E. VAN HARR

M D C C L X I X

137017



B

NOTION



ÉPIQUE

ÉPIQUE DÉDICATOIRE

A MESSIEURS LES DIRECTEURS

DE LA SOCIÉTÉ

DE SURINAM, &c

Messieurs,

Un Ouvrage destiné à illustrer Vos Posses-
sions dans le Nouveau Monde, semble en quel-
que façon leur appartenir, & son auteur, se
croit à vivre sous Vos Loix, ainsi que
celui de la Protection qu'elles accordent.



135017



ÉPITRE DÉDICATOIRE

A MESSIEURS LES DIRECTEURS

DE LA SOCIÉTÉ

DE SURINAM, &c.

MESSIEURS,

UN Ouvrage destiné à illustrer Vos Possessions dans le Nouveau Monde, semble en quelque façon leur appartenir; & son auteur, accoutumé à vivre sous Vos Loix, ainsi qu'à jouir de la Protection qu'elles accordent aux

bons Habitans, croit encore Vous le devoir, & à titre d'hommage, & à titre de reconnoissance.

Daignez donc, Messieurs, agréer le Tribut que j'ai l'honneur de Vous présenter, dans cette *Description Générale, Historique, Géographi- que & Physique de la Colonie de Surinam*, en Vous priant de vouloir bien excuser ses imperfections, en considération des difficultés inséparables de l'entreprise.

Ces défauts & ces obstacles, je l'avoue, auroient été moindres, & l'ouvrage seroit en même temps plus digne de Vous être offert, si mes talents eussent mieux répondu à l'importance de l'objet, & à l'ardeur du zele qui animoit ma plume.

Qu'il me soit cependant permis de tirer un augure favorable de la fidélité scrupuleuse que j'ai apportée à représenter exactement ce que j'ai vu de mes propres yeux, & ce dont un

féjour de plusieurs années à Surinam, m'a procuré des occasions fréquentes de m'instruire.

Amateurs de la vérité, Juges éclairés sur cette matiere, c'est à Vous, Messieurs, que j'ose adresser mon Livre. C'est à Vous de prononcer sur le mérite des efforts que j'ai faits, pour surpasser tous les Ecrivains connus qui m'ont précédé dans la même carrière; & c'est de vos Suffrages mêmes, que j'attends ceux du Public curieux, comme un double prix des soins & des travaux que j'ai consacrés à Vous plaire, & à le satisfaire.

Heureux, si, en obtenant votre approbation, Messieurs, pour ce foible témoignage de mes devoirs, je pouvois me flatter qu'un avenir favorable à mes désirs, me remît à portée de Vous donner d'autres preuves de mon parfait dévouement, & de Vous rendre de plus utiles services dans ces Contrées, dont la prospérité

formera toujours l'objet chéri de mes vœux
tendres & constants!

J'ai l'honneur d'être avec la plus profonde
Vénération,

MESSIEURS,

Amsterdam
ce 15 de Mars 1769.

Votre très-humble & très-obéis-
sant Serviteur

PHILIPPE FERMIN,

Docteur en Médecine.



AVERTISSEMENT.

SI j'ai essuyé des reproches, tant de la part des Naturalistes, que de celle de quelques Journalistes, au sujet de mon Histoire Naturelle de la Hollande Equinoxiale, imprimée en 1765, je ne saurois me dissimuler, que je ne me les sois attirés à certains égards. Cependant la bonne opinion que j'ai de l'équité de mes Censeurs, dont je respecte les lumières supérieures, me fait espérer qu'ils cesseront de me blâmer, dès qu'ils seront informés que ce n'a été qu'ensuite des pressantes sollicitations de plusieurs Curieux, que je me suis précipité à leur donner un Catalogue des plus rares productions de la Nature dans ce País, uniquement pour leur en faciliter la Collection; & que dans cette vue, je l'ai même augmenté de divers articles, que je savois appartenir à d'autres Classes, mais dont ils pouvoient

également faire l'acquisition, & qui ne devoient pas moins satisfaire la curiosité des Amateurs.

Je sens bien néanmoins, que, quelque soin que j'eusse pris pour remplir mon but, & outre-passer même les bornes que je m'étois prescrites, aimant mieux pécher par le plus, que par le moins, le titre de l'Ouvrage en a imposé au Public, qui s'attendoit à y trouver une Description complete de ce Continent, au lieu d'une simple Nomenclature des Productions naturelles, & même encore assez en abrégé, comme j'en prévins dans ma préface. Je sens qu'il ne méritoit tout au plus que le titre d'Essai, & c'est aussi celui que je lui avois d'abord donné, mais que j'ai changé ensuite, cédant à cet égard, aux fortes instances de mon Libraire qui m'a suggéré l'autre, par des raisons particulières à ses intérêts, & que j'ai eu la foiblesse de ne pas combattre. J'espere que l'on daignera me pardonner cette condescendance en faveur des efforts redoublés que j'ai faits depuis ma première Edition, pour réparer ma faute, en en donnant une nouvelle beaucoup plus ample que la première, & qui s'étend particulièrement aux objets intéressants que le Public auroit souhaité de voir mieux traités.

Cependant, malgré toutes mes recherches, malgré tous mes soins, & le nombre de Mémoires que j'ai recueillis, je suis bien éloigné de présumer que j'aie épuisé la matière; mais du moins j'ai ouvert à d'autres une carrière, où je ne sache pas que personne se soit engagé depuis mon premier ouvrage, tout informe qu'il ait pu paroître: & si je suis tombé dans quelques erreurs involontaires, je prie les personnes mieux instruites, de vouloir bien me faire part de leurs lumières, dont je profiterai dans l'occasion, avec la plus vive reconnoissance, pour m'acquitter envers le Public de celle que je lui dois, au sujet de l'accueil favorable qu'il a daigné faire à d'autres Productions que je me suis hasardé de lui présenter.

Cet Ouvrage renfermera actuellement une fidelle Description Historique du même Continent, des mœurs & usages de ses Habitants, & en particulier des Naturels du País, & de leur œconomie. J'ai tâché de ne rien omettre, en un mot, de tout ce qui pouvoit exciter la curiosité du Public; & j'ose me flatter, que les éclaircissements qu'il y trouvera, suffiront pour lui faire connoître une des principales Colonies Hollandoises de l'Amérique, & à dissiper

XII A V E R T I S S E M E N T.

les préjugés qu'on nourrit ici contre un Païs si digne d'attention à une infinité d'égards, mais surtout par sa fertilité en Sucre, en Caffè, en Cacao & en Coton, dont les produits sont immenses.



Le Relieur est prié de placer ci - après la Carte
Topographique.

Expli-

*Explication de quelques Articles inconnus,
relatifs à la Carte Topographique.*

Tous les villages, qu'on voit marqués sur la Carte, ont été brûlés & détruits par divers Détachemens de la Garnison, que le Gouvernement y a envoyés d'année en année, pour prendre ou chasser les Negres marons, ou fugitifs, qui les occupoient.

Le Chemin d'Orange forme une nouvelle petite ville, qui est habitée par un petit nombre de familles blanches, pour y former de nouvelles habitations, afin d'être plus à portée de veiller aux ennemis de la Colonie, qui sont les Negres fugitifs.

Les Postes, signifie où il y a une forte garde de soldats, pour être à la piste des ennemis.

Le Poste d'avertissement est occupé par quel-

ques foldats, pour veiller à l'arrivée des vais-
seaux, afin d'en avertir tout de suite les For-
teresses voisines, par un coup de canon.

Savanes signifie prairies ou plaines, qui
produisent de l'herbe pour la nourriture des
bestiaux.



Liste générale de tous les Plantages qui se trouvent sur la Carte, par ordre & numérotés, avec cette observation, que ceux qui ont une *, n'ont point d'autre nom que celui du Propriétaire, & que ceux qui n'ont qu'un simple numéro, sans autre citation, sont des Plantages abandonnés ou incultes.

Noms des Plantages de la Riviere de Surinam, à commencer de son extrémité, jusqu'à la Forteresse d'Amsterdam.

- | | | | |
|--------|----------------|--------|------------------|
| N. 1 — | Néale * | N.23 — | Carmel. |
| 2 — | Wilkens * | 24 — | Cayan. |
| 3 — | Talbot.* | 25 — | Bonne Espérance. |
| 4 — | Carelswood.* | 26 — | Geurah. |
| 5 — | Bergendaal. | 27 — | Hébron. |
| 6 — | } | 28 — | Abocharansa. |
| 7 — | | 29 — | Wayamoc. |
| 8 — | } | 30 — | Ryauerahr. |
| 9 — | | 31 — | Moria. |
| 10 — | } | 32 — | Cadix. |
| 11 — | | 33 — | Abr. Brueno. |
| 12 — | } | | Bibar *. |
| 13 — | | 34 — | Accadeel. |
| 14 — | Beaumont. | 35 — | Inweya. |
| 15 — | La Providence. | 36 — | — — — — |
| 16 — | Porto-bello. | 37 — | Je prends. |
| 17 — | Florentia. | 38 — | Porfio. |
| 18 — | Gloria. | 39 — | L. d'Jacob *. |
| 19 — | D'Appas. | 40 — | Auka. |
| 20 — | Steenenberg. | 41 — | ————— |
| 21 — | Rama. | 42 — | ————— |
| 22 — | Venetia. | 43 — | ————— |
| | d'Otan. | | |

- | | |
|------------------------|--------------------------|
| N. 44 — Retiro. | N. 83 — Cartago. |
| 45 — Quamaba. | 84 — Rak à Rak. |
| 46 — La Diligence. | 85 — De goede Buurt. |
| 47 — ——— ——— | 86 — De drie Gebroeders. |
| 48 — Ayo Boven. | 87 — Acaribo. |
| 49 — Ayo Beneden. | 88 — Châtillon. |
| 50 — ——— ——— | 89 — Gelderland. |
| 51 — Surinamonbo. | 90 — Roorak. |
| 52 — Palmenisebo. | 91 — Waaterland. |
| 53 — Mahanaem. | 92 — Klaverblad. |
| 54 — Florida. | 93 — St. Eustachius. |
| 55 — Abroer. | 94 — Ste. Barbara. |
| 56 — L'Espérance. | 95 — Merveille. |
| 57 — Klyn Amsterdam. | 96 — Magdebourg. |
| 58 — Sucoht. | 97 — Laarwyk. |
| 59 — Waynpinica. | 98 — Vreeland. |
| 60 — Berfaba. | 99 — La Rencontre. |
| 61 — Pomibo. | 100 — Dombourg. |
| 62 — Guilgall. | 101 — Boxel. |
| 63 — Nahamoe. | 102 — Do. Phaff *. |
| 64 — La Confiance. | 103 — Edam. |
| 65 — Watervlied. | 104 — Liege. |
| 66 — Overbürg. | 105 — Gêneve. |
| 67 — Zandpunt. | 106 — Ornamibo. |
| 68 — Zurza. | 107 — La Liberté. |
| 69 — Bovista. | 108 — Tout lui faut. |
| 70 — La Simplicité. | 109 — Mopentibo. |
| 71 — Urapinica. | 110 — Peeperpot. |
| 72 — De Scanzo. | 111 — Dykveld. |
| 73 — Liédenshock. | 112 — Meerforg. |
| 74 — D'Ovale *. | 113 — Wout Vlied. |
| 75 — Surigo. | 114 — Beekhuysen. |
| 76 — De goede Fortuyn. | 115 — Jagt Lust. |
| 77 — Roode Bank. | 116 — Dordrecht. |
| 78 — Strela Nova. | 117 — Rust en Lust. |
| 79 — Goede Vreede. | 118 — Bellewarde. |
| 80 — Cabo Verdo. | 119 — Klevia. |
| 81 — Gofen. | 120 — Sufanas Daal. |
| 82 — La Recuperada. | |

Plantages de la Crique de Para.

- | | |
|----------------------|-----------------------|
| N. 1 — Houtuyn. | N. 19 — Overtoom. |
| 2 — Vreedenburg. | 20 — Topibo. |
| 3 — Altona. | 21 — Vollenhoven. |
| 4 — La bonne Amitié. | 22 — Nieuw Concordia. |
| 5 — Tortona. | 23 — Loeffbeck. |
| 6 — La Concorde. | 24 — Matavarica. |
| 7 — Nieuw Mocha. | 25 — Wangunft. |
| 8 — L'Espérance. | 26 — Jagerburg. |
| 9 — Spyt-je bakkes. | 27 — Copinawabo. |
| 10 — Onverdagt. | 28 — Beaulieu. |
| 11 — De Watering. | 29 — What je Call. |
| 12 — Oneribo. | 30 — Majacabo. |
| 13 — Swermer. | 31 — Leevenberg. |
| 14 — De Vryheid. | 32 — Societyts Land. |
| 15 — Ofembo. | 33 — ——— |
| 16 — Sorgvlied. | 34 — Sawacabo. |
| 17 — Onverwagt. | 35 — De oude Hoop. |
| 18 — Mon Repos. | 36 — Quakoc. |

Plantages de la Crique de Corropine.

- | | |
|------------------------|----------------------|
| N. 1 — La Piquanterie. | N. 13 — 2de. ——— |
| 2 — Bonne Aventure. | 14 — 1ste. ——— |
| 3 — Corpinibo. | 15 — La Liberté. |
| 4 — Societyts Land. | 16 — L'Harmonie. |
| 5 — L'Espérance. | 17 — La Prospérité. |
| 6 — Tout lui faut. | 18 — Les 4 Enfans. |
| 7 — L'Imprévu. | 19 — Myn Hoop. |
| 8 — Tonpoko Atambo. | 20 — Nieuw Bergerac. |
| 9 — J. V. Sandik*. | 21 — Zell. |
| 10 — ——— | 22 — Bleckvlied. |
| 11 — 4de. ——— | 23 — ——— |
| 12 — 3de. ——— | 24 — ——— |

Plantages de la Crique de Tavaricoeroe.

- | | |
|---------------------|------------------|
| N. 1 — Vrecland. | N. 5 — Gloria. |
| 2 — Mon Retour. | 6 — Bruynsberg. |
| 3 — Mon Gagne-pain. | 7 — Sonder Sorg. |
| 4 — Mor. Travail. | 8 — Le Désert. |

Plantages de la Crique de Paulus.

- | | |
|-----------------|-----------------------|
| A — Eyland. | H — Zand grond. |
| B — Putterforg. | I — La Paix. |
| C — De Hoop. | K — Erv. Voltelen *. |
| D — Aurora. | L — Paracabo. |
| E — Bleyendaal. | M — Mev. Boreel.* |
| F — Mon Repos. | N — Nieuw Wiergevond. |
| G — Belafoir. | O — Paracouba. |

Plantages de la Crique de Pararac.

A. B. C. D. . . .

Plantages de la Riviere de Commewyne.

- | | |
|----------------------|--------------------|
| A. 1 — Breukelwaard, | 14 — Cannawanibo, |
| B. 2 — Schoon Oord. | 15 — Siparipabo, |
| C. 3 — Hoovland, | 16 — Arent Luft. |
| D. 4 — Vossenbure, | 17 — Nieuwen hoop, |
| E. 5 — Tayerfielt. | 18 — Curcabo, |
| F. 6 — La Jaloufie. | 19 — Blickveld. |
| G. 7 — Myn hoop. | 20 — Wried teyk. |
| H. 8 — Ostage. | 21 — Potribo. |
| I. 9 — Schatsenburg. | 22 — Macriabo. |
| K. 10 — De Goud Myn, | 23 — Mon Plaifir. |
| 11 — Berlin. | 24 — Malabathrum, |
| 12 — Roofenburg. | 25 — Bruynsburg. |
| 13 — Penoribo. | 26 — Rustveld. |

- | | |
|-----------------------|--------------------|
| N.27 — Egmond. | N.44 — Nimmerdoor. |
| 28 — Utrecht. | 45 — Crawaffibo, |
| 29 — Concordia. | 46 — Blaak-kreek. |
| 30 — Berkshoven. | 47 — Goed accord. |
| 31 — Rustenburg. | 48 — D. Knegt.* |
| 32 — Bethlehem. | 49 — Inkernombo, |
| 33 — Killesteyn Nova. | 50 — Capibo. |
| 34 — Berg op Zoom. | 51 — Imotapi. |
| 35 — Hazard. | 52 — Sirimotibo. |
| 36 — Des Tombesberg. | 53 — Cucracabo. |
| 37 — L'Espérance. | 54 — N. Ribanica. |
| 38 — Roofenbeck. | 55 — Sorg-hoven. |
| 39 — Vlambenberg. | 56 — Ornamibo. |
| 40 — Fauquenborg. | 57 — Groenveld. |
| 41 — Appe Cappe. | 58 — Verwagt. |
| 42 — Wajampibo. | 59 — Den berg. |
| 43 — Claarenbeek. | 60 — Quaad gerugt. |

Plantages de la Crique de la Caswinika.

- | | |
|-------------------------|-----------------------|
| A. Knopomonbo. | F. Waicoribo. |
| B. Erv. l'Espinaffe. * | G. Onobo. |
| C. Eenfamheyd. | H. Wed. J. Marques. * |
| D. J. en J. J. Fasch. * | I. Prado. * |
| E. Quapibo. | K. La Jaille. * |

Plantages de la Crique de Commetavane.

- | | |
|----------------|------------------|
| A. Sloopwyk. | F. Nieuw Sorg. |
| B. Saltzdaale. | G. Welbedagt. |
| C. Fortuyn. | H. La Solitude. |
| D. Eendragt. | I. Oosterhuysen. |
| E. Sinabo. | |

Plantages de la Riviere de Cottica.

- | | |
|--------------------|---------------------|
| N. 1 — Vloordinge. | N. 3 — Nieuw Mocha. |
| 2 — N. Akenoribo, | 4 — Twyffelagtig. |

- | | |
|------------------------|---------------------------|
| N. 5 — L'Avanture. | N.46 — Wildbaan. |
| 6 — Nieuw Levand. | 47 — Ysbrand. * |
| 7 — La Metraye. | 48 — M. Overfchilde. * |
| 8 — De gekroonde Pauw. | 49 — P. Grande. * |
| 9 — Moolenhoop. | 50 — Alb. Lippert. * |
| 10 — Beyenkorff. | 51 — De Vries. * |
| 11 — Leevepool. | 52 — Wed. Dane. * |
| 12 — Charlottenburg. | 53 — Glaperus. * |
| 13 — Beekvliet. | 54 — Erv. van Pifa. * |
| 14 — Rotterdam. | 55 — H. Holleboom. * |
| 15 — Stuttenborg. | 56 — Boksteyn. |
| 16 — Geertruydenberg. | 57 — Lands Knegt. * |
| 17 — Euphrata. | 58 — Presentendes. |
| 18 — N. Eendragt. | 59 — De Libanon. |
| 19 — Bellevue. | 60 — De Zuynigheid. |
| 20 — Munikkendam. | 61 — Va comme je te pous- |
| 21 — Karrelsburg. | fe. |
| 22 — De Alia. | 62 — Tweede Mocha. |
| 23 — Kort grond. | 63 — Montferar. |
| 24 — Louisenburg. | 64 — De Vreede. |
| 25 — Bleyenhoop. | 65 — Elk het zyn. |
| 26 — Luft en Rust. | 66 — Manheim. |
| 27 — Lunenburg. | 67 — Mon Trésor. |
| 28 — Mocha. | 68 — Annesburg. |
| 29 — Marseille. | 69 — Elftenhage. |
| 30 — La Paix. | 70 — Cuylenburg. |
| 31 — 29. la Jaille. * | 71 — Selden Rust. |
| 32 — Nieuw Java. | 72 — Contentement. |
| 33 — — — — | 73 — Vlugt en trouw. |
| 34 — — — — | 74 — Arke. |
| 35 — — — — | 75 — Goed Succes. |
| 36 — — — — | 76 — Patience. |
| 37 — Cassipore. | 78 — Brunswyk. |
| 38 — Wildbaan. | 79 — — — — |
| 39 — De Berg. | 80 — Court vlugt. |
| 40 — — — — | 81 — Hambourg. |
| 41 — — — — | 82 — Saardam. |
| 42 — — — — | 83 — Lemmers. * |
| 43 — Vriendfchap. | 84 — N. Clarenbeck. |
| 44 — Suyd Duyn. | 85 — Pietersburg. |
| 45 — Nes en Camp. | |

Plantages de la Crique de Pirika.

- | | |
|----------------------|---------------------|
| A. — Sallem. | O. — Nieuwelyk. |
| B. — Concordia. | P. — Carafana. |
| C. — De Hoop. | Q. — Wayanoe. |
| D. — Rietwyk. | R. — Langenhoop. |
| E. — Soribo. | S. — Amsterdam. |
| F. — Nieuw Timotibo. | T. — Den Haag. |
| G. — Le Mar-Rouge. | U. — Brouwershagen. |
| H. — Copoerica. | V. — Eendragt. |
| I. — De Vreede. | W. — La Solitude. |
| K. — Sapatone. | X. — Waterwyk. |
| L. — Korten duur. | Y. — Do. Klein.* |
| M. — Bel-Air. | Z. — Rustenburg. |
| N. — Schoon Naauwe. | |

Plantages de la Crique de Paramarica.

- | | |
|--------------------------|------------------------|
| N.1. — Wed. Woudenberg.* | N.4. — Ulsman & Comp.* |
| 2. — Kleinhaufen. | 5. — Paddenburg. |
| 3. — La Perfévérance. | |

Plantages du Mot Crique.

- | | |
|-----------------------|-------------------|
| A. — W. Caffcau.* | H. — Misgunst. |
| B. — De 3 Gebroeders. | I. — Ooftwaarts. |
| C. — Naaldwyk. | K. — Toevlugt. |
| D. — Java. | L. — Stolkenburg. |
| E. — Queek Kouen. | M. — Ryswyk. |
| F. — Mirandibo. | N. — Nacracabo. |
| G. — W. Vifler.* | |

*Plantages de la Crique de Hoer Helena.**Du côté de l'Est.*

- | | | |
|--------------|----------------|---------------------|
| N.1. — | } La Favorita. | N.6 — Vrouwen Luft. |
| 2. — | | 7 — Liefdens Hoop. |
| 3. — | | 8 — Laus Aukoer. |
| 4. — Byval. | | 9 — Paris. |
| 5 — Hoopwyk. | | 10 — Tulpenburg. |

Du côté de l'Ouest.

- | | |
|----------------------|--------------------|
| N.11 — Persévérance. | N.17 — Kores-Oerg. |
| 12 — Leever. * | 18 — Jans Luft. |
| 13 — Blokkenbos. | 19 — Vries Hoop. |
| 14 — Practica. | 20 — Stolkert.* |
| 15 — St. Germain. | 21 — Huys Luft. |
| 16 — De Uitvlugt. | |

*Nouveaux Plantages de la Riviere de Comme-
wyne, à la droite, en descendant.*

- | | |
|----------------------------|-----------------------|
| N. 1 — De Jonge Beyenkorf. | N.17 — Brouwers Luft. |
| 2 — Sporksgift. | 18 — Kronenburg. |
| 3 — Klein Bellevue. | 19 — Sylershoop. |
| 4 — Purmerend. | 20 — Kerman en Son.* |
| 5 — Picardie. | 21 — J. Schaap.* |
| 6 — Idem. | 22 — Js. Godefroy.* |
| 7 — Van der Waayen.* | 23 — Marienburg. |
| 8 — Sorg en Hoop. | 24 — Guadaloupe. |
| 9 — La Singularité. | 25 — Augsburg. |
| 10 — Hegt en Sterk. | 26 — Fredriksdorp. |
| 11 — La Croix.* | 27 — Belgraade. |
| 12 — Fredriksburg. | 28 — Berlin. |
| 13 — Het Vertrouwen. | 29 — Maastroom. |
| 14 — Koksburg. | 30 — Johannesburg. |
| 15 — Killesfeyn. | 31 — Rust en Werk. |
| 16 — Nut en Schadelijk. | |

*Idem à la gauche.**

- | | |
|----------------------|-----------------------|
| N.1 — Nieuw Roeland. | N.10 — Vriends belyd. |
| 2 — L'Embarras. | 11 — Ouders Sorg. |
| 3 — Beninenburg. | 12 — Weeder Sorg. |
| 4 — De Nieuwe grond. | 13 — Katwyk. |
| 5 — Akkerborn. | 14 — Welgeleegen. |
| 6 — Wel te Vreedn. | 15 — Mon Trésor. |
| 7 — Beckhorst. | 16 — Grand Plaisir. |
| 8 — Tirone. | 17 — Alkmaar. |
| 9 — Spiringshoek. | 18 — Sorg Vlied. |

- N. 19 — Vissers Sorg. N. 23 — Geertruydenberg.
 20 — Leliendaal. 24 — Smaldeel.
 21 — Nooit Gedagt. 25 — Zoelen.
 22 — Marienburg.

*Plantages qui se trouvent au bas des Criques de
 Paramarica, Cabur, la Tocripata, Mapa-
 tica & Warop.*

- | | |
|----------------------|------------------------|
| N. 1 — St. Michel.* | N 31 — Spiring.* |
| 2 — Dadina.* | 32 — Idem.* |
| 3 — Steenge.* | 33 — Losner.* |
| 4 — Strube.* | 34 — Dolaas.* |
| 5 — Orrok.* | 35 — Grootveld.* |
| 6 — Roux.* | 36 — Curtius.* |
| 7 — Steenberg.* | 37 — Van Nassau.* |
| 8 — Heyne.* | 38 — Wiltens.* |
| 9 — Henstchel.* | 39 — De Vries.* |
| 10 — Sommers.* | 40 — Polak.* |
| 11 — Ingelhooge.* | 41 — Abbekerk.* |
| 12 — J. C. Veyra.* | 42 — P. Kock.* |
| 13 — Boch.* | 43 — Wolf.* |
| 14 — De Jager.* | 44 — Meyer.* |
| 15 — Van Son.* | 45 — Trantz.* |
| 16 — Van der Gaagh.* | 46 — Krantz.* |
| 17 — Soting.* | 47 — J. A. André.* |
| 18 — Spiring.* | 48 — J. Klein.* |
| 19 — Commandeur.* | 49 — C. W. Wittchouw.* |
| 20 — Du Tri.* | 50 — } Spaan.* |
| 21 — Pelkwyk.* | 51 — } |
| 22 — Rees.* | 52 — Potter.* |
| 23 — Van der Meer.* | 53 — Maron.* |
| 24 — De Zonnebloem. | 54 — Reneval.* |
| 25 — J. Bock.* | 55 — Rynsdorp.* |
| 26 — Grootveld.* | 56 — Cornelia.* |
| 27 — Du Vignon.* | 57 — Rynsdorp.* |
| 28 — Westphalen.* | 58 — Prado.* |
| 29 — Diering.* | 59 — Jacobs.* |
| 30 — Nepveu.* | 60 — Reneval.* |

*Petits Terrains qui environnent la Ville de Pa-
ramaribo.*

- | | |
|-----------------------------|----------------------|
| N. 1 — Societyts Plantagie. | N.17 — Roulleau.* |
| 2 — Lands Grond. | 18 — La Blache.* |
| 3 — Pikorna.* | 19 — Sauret.* |
| 4 — Van der Werf.* | 20 — Bley.* |
| 5 — Papot.* | 21 — Haterman.* |
| 6 — V. d. Velde.* | 22 — De Crépi.* |
| 7 — Siefferd.* | 23 — Castillo.* |
| 8 — — — — | 24 — De Britto.* |
| 9 — Mulder.* | 25 — Roulleau.* |
| 10 — Himenes.* | 26 — Holting.* |
| 11 — Non. | 27 — Adams Zoon.* |
| 12 — Bretkom.* | 28 — Britto & Comp.* |
| 13 — Charlot.* | 29 — Colbach.* |
| 14 — Bylevald. | 30 — Wolfgang.* |
| 15 — Sieffert.* | 31 — De Meester.* |
| 16 — Bratkom.* | |



DESCRIPTION

CARTE de la COLONIE de SURINAM, située dans L'AMERIQUE MERIDIONALE en Terre ferme, à six Degrés de Latitude Septentrionale, & à Dixneuf Degrés quinze Minutes de Longitude, avec toutes les Rivières'Cruiques &c.

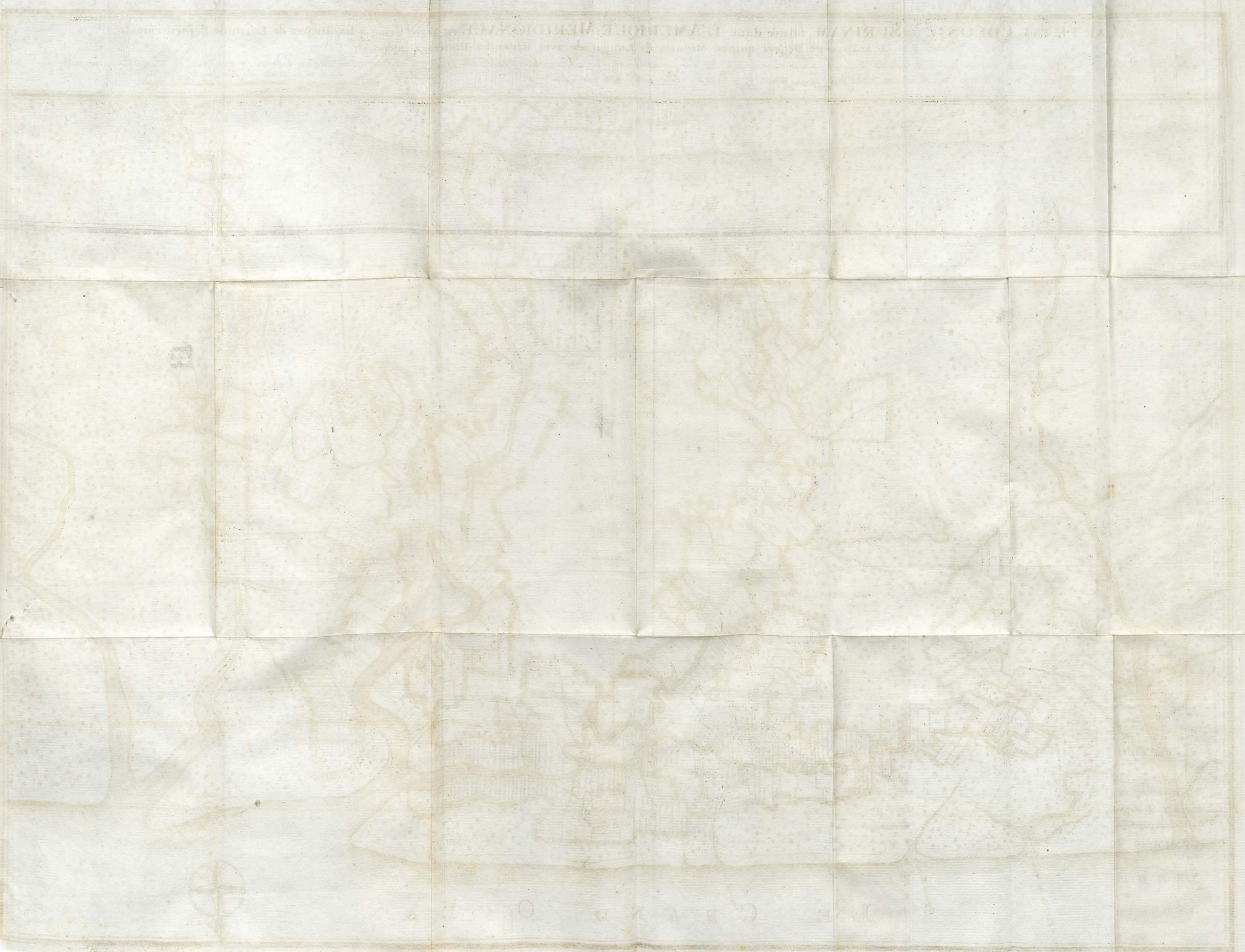
Sur la quelle on à Numeroté toutes les habitations & leurs noms, comme on les trouvera dans la Liste Générale, qui Suit immédiatement la dite Carte: la quelle à été dressée d'après celle que Messieurs de la société de Surinam ont fait faire dans le Pays. Par M.^r A. de Lavaux.

Echelle de 1200 Chaines à 66 pieds Royland.



LE GRAND OCEAN







DESCRIPTION GÉNÉRALE,
HISTORIQUE, GÉOGRAPHIQUE
E T
P H Y S I Q U E
D E L A
COLONIE DE SURINAM.

C H A P I T R E I.

Description des Côtes de Surinam, de l'embouchure de sa Riviere, & de toutes celles qui en dépendent.

LA première chose que fait un Ingénieur, lorsqu'il s'agit de fortifier une place, est d'en dresser un plan fidele, qu'il puisse exposer à la vue de ceux qu'il a dessein d'employer à ce travail; parce que toutes ses observations verbales ou par écrit ne suffiroient pas souvent, même aux Artistes, s'ils n'avoient

incessamment devant les yeux la place même, pour ainsi dire, pour les guider dans leurs ouvrages.

Il en doit être de même, ce me semble, de ceux qui entreprennent de décrire un pays inconnu à beaucoup de personnes: & c'est pour imiter une pareille conduite, que je mets à la tête de ce Livre, une Carte Topographique de celui dont j'ai dessein de parler; afin qu'en y jettant les yeux on puisse s'instruire, avec plus de certitude, ou se donner une juste idée du Continent dont il est ici question. Mais avant que d'entrer en matière, je crois qu'il n'est pas hors de propos de faire remarquer, qu'il en a coûté beaucoup aux Hollandois pour s'en emparer, par les grands combats qu'ils ont été obligés de soutenir contre les naturels du pays, qui en étoient les premiers possesseurs; ce qui les a comme forcés de contracter avec ce peuple une étroite liaison, pour s'en rendre maîtres, & pouvoir non seulement cultiver le pays, mais encore y établir un Commerce: ce à quoi ils ont très-parfaitement réussi, comme on le verra dans la suite.

*De la
situation
de la Co-
lonie, &
à qui elle
apparti-
ent.*

Ce qu'il y a d'abord à remarquer de cette Colonie, c'est qu'elle est située sur la rivière de Surinam, dans la partie du Continent de l'Amérique Méridionale en terre fer-

me, à six degrés de latitude septentrionale, & à dix-neuf degrés quinze minutes de longitude.

Ce Continent a été successivement occupé autrefois par les François & par les Anglois; mais ensuite abandonné des uns & des autres, parce qu'ils le reconnurent pour être très mal-sain.

Les premiers établissemens Hollandois y furent formés par quelques habitans de *Zeelande*, sous la protection des Etats de cette Province.

Les Etats de *Zeelande* céderent cette Colonie à la Compagnie des Indes Occidentales, & comme elle ne se trouvoit pas en état d'y envoyer tous les secours nécessaires pour continuer à défricher les terres marécageuses, & en former par conséquent une Colonie, elle en céda un tiers aux Magistrats d'*Amsterdam*, un autre tiers à M. F. van *Aarssen*, Seigneur de *Sommelsdyk*, & ne s'en réserva qu'un tiers. C'est de-là qu'on a nommé cette Colonie *la Société de Surinam*, laquelle est restée jusqu'à présent sous l'administration de trois *Co-Seigneurs*, de la Compagnie des Indes Occidentales, de la Ville d'*Amsterdam*, & des Héritiers du feu M. F. van *Aarssen*, Seigneur de *Sommelsdyk*.

Les succès rapides de cette Colonie engagèrent les Etats Généraux à la favoriser.

Ils lui accorderent en effet un Octroi, contenant trente-deux Articles, tant en faveur de la Compagnie des Indes Occidentales, que pour la sûreté des habitans, qui y étoient déjà établis, ou de ceux qui s'y établirent.

Je crois que l'on ne sera pas fâché de trouver ici la liste des Gouverneurs qui ont régi successivement cette Colonie.

1. Dans l'année 1683. M. *F. van Aarsen*, Seigneur de *Sommelsdyk*, en fut le premier Gouverneur Général, mais il eut le malheur d'y être assassiné par la Garnison, dans l'année 1688.

2. Le 20 du mois de décembre de la même année, succéda M. *Jan van Scharpenbuyzen*, qui fut remercié dans l'année 1695.

3. M. *Paul van der Veen*, qui fut aussi remercié l'année 1706.

4. Dans le mois d'octobre de la même année, M. *Willem de Gruyter*, qui mourut l'année suivante.

5. M. *Jean de Goyer*, qui ne vécut aussi que jusqu'en l'année 1715.

6. M. *Jean de Mahony*, qui ne lui survécut que d'une année.

7. Le 2 mars 1718. fut nommé M. *Jean Coeter*, qui mourut en 1721.

8. M. *Henri Temming*, qui mourut l'année 1727.

9. M. *Charles-Emelius-Henri de Cheusses*, lequel mourut en 1734.

10. M. *Jacob-Alexandre-Henri de Cheusses*, qui mourut aussi l'année suivante.

11. M. *Jean Ray*, lequel ne vécut que deux ans.

12. Le 11 septembre 1737. succéda M. *Girard van der Schepper*, qui reçut sa démission en 1741.

13. M. *Jan-Jacob Mauritius* le remplaça le 7 février 1742, jusqu'en 1753. qu'il reçut sa démission.

14. En 1754. succéda M. *P. A. van der Meer*, qui mourut en 1756, à la place duquel fut nommé *ad interim* M. *Jean Nepven*, premier Fiscal de la Colonie, qui fut relevé cinq ou six mois après par M. *Wigbol Crommelin*, actuellement vivant & Gouverneur Général de la Colonie, comme Colonel en chef de toute la Garnison: desorte que depuis l'établissement de cette Colonie, il y a eu quinze Gouverneurs Généraux effectifs, y compris M. *Crommelin*.

L'embouchure de la riviere de *Surinam* est située entre *Cayenne* & la Colonie de *Berbice*, à une distance de soixante milles de la premiere, que l'on laisse à gauche en voyant d'Europe, & à environ trente-deux milles en deçà de la seconde, de maniere que toute l'étendue des côtes peut aller au

De l'embouchure de la riviere de Surinam.

delà de quatre-vingt-dix milles. L'isle de *Cayenne* est à cinq degrés cinquante-deux minutes de latitude septentrionale, & à trois-cents vingt-trois degrés vingt-sept minutes de longitude; & la riviere de *Berbice* à six degrés vingt minutes de latitude septentrionale, & à trois cents dix-sept degrés dix minutes de longitude: en sorte que la côte de *Cayenne*, vers *Surinam*, peut se dire *Ouest-Nord-Ouest*, & de *Surinam* à *Berbice*, *Ouest*.

Les bords septentrionaux sont couverts d'une infinité de fort beaux arbres, entre lesquels il y a beaucoup de marais.

Des principales rivières du pays. Les principales rivières du pays sont la *Marawyne*, celle de *Saramaca*, celle de *Surinam*, celle de *Commerwyne*, & enfin celle de *Cottica*, lesquelles je vais décrire toutes séparément.

De la riviere de Marawyne. La riviere de *Marawyne* est à une distance de vingt-quatre milles de l'isle de *Cayenne*, en allant à *Surinam*, ou au cinquieme degré cinquante-huit minutes de latitude septentrionale, & à trois cents vingt degrés quinze minutes de longitude. Elle est fort dangereuse pour le passage des vaisseaux qui vont à *Surinam*, par son extrême ressemblance avec la véritable embouchure; car tous ceux qui ont le malheur d'y entrer, en sortent rarement, par rapport à la quan-

tité de bancs de sable & quelques rochers qu'on y rencontre. Le fond en est d'ailleurs si bourbeux que les vaisseaux s'y *enterrent*, &, par conséquent, ne peuvent en sortir, si l'on ne décharge ceux qui y ont échoué, par le moyen de petites barques, sans quoi ils resteroient ensablés pour toujours. Aussi a-t-on eu soin, pour prévenir de pareils accidens, de construire, à douze lieues de l'embouchure de la riviere de *Surinam*, une espece de redoute ou de batterie munie de quelques pieces de canon, & occupée par un détachement de la garnison, afin de veiller à l'arrivée des vaisseaux, & de les avertir par un ou plusieurs coups de canon, en cas qu'ils se trouvassent dans l'incertitude de la hauteur où ils seroient. Car, sans cet avertissement, il arriveroit indubitablement qu'ils passeroient tellement l'embouchure, qu'ils ne pourroient y revenir (à cause de la rapidité du courant de la riviere de *Saramaca*, qui les entraîneroit malgré toute l'habileté des Pilotes,) à moins que de reprendre la route d'Europe, jusqu'à une certaine hauteur, au long de la côte.

On nomme cette redoute *Brand-Wacht*, & elle est située à l'embouchure d'une petite crique, qu'on appelle *Mot-Kreck*.

*De la
riviere
de Sara-
maca.*

La *Saramaca* est une petite riviere, qui sépare les *Berbices* de *Surinam*, & qui n'offre rien de remarquable que son courant, qui est des plus rapides.

*De la
riviere
de Suri-
nam.*

La riviere de *Surinam* est certainement une des principales de toute la Colonie, puisqu'elle a, premièrement, d'un bord à l'autre plus d'une demi-lieue, & qu'en outre elle a son écoulement ou descendant dans la mer au *Nord-Ouest*, & son montant au *Sud-Est*: ce qui forme alternativement toutes les six heures son flux & reflux.

*Du flux
& re-
flux de
la même
riviere.*

Le flux & reflux se fait alternativement toutes les six heures, avec cette différence, qu'il y a chaque fois un intervalle de trois quarts d'heure; de sorte que cela varie tant pour le montant que pour le descendant. Mais il faut remarquer que dans le plein de la lune, & à son renouvellement, la mer prend un tel accroissement qu'elle fait regorger toutes les rivieres: & c'est ce qu'on appelle *Spring-Vloed*, ou hautes-marées.

Lorsqu'elle est à son plus haut degré, non seulement elle facilite l'entrée des gros vaisseaux dans la riviere de *Surinam*, en couvrant plusieurs bancs de sable, qui se trouvent dispersés çà & là vers l'embouchure, mais elle procure encore à beaucoup de Plantations à sucre, particulière-

ment à celles qui sont dans les criques, la facilité de faire agir leurs moulins à eau; ce qui rend cet accroissement d'une indispensable utilité pour ces deux usages.

A trois bonnes lieues & demie de la mer, ou de son embouchure, elle se divise en deux branches, dont l'une qui coule vers le *Sud-Est*, est nommée *Commerwyne*, & l'autre, qui continue son cours vers le *Sud-West*, conserve toujours le même nom de *Surinam*. Cette dernière branche s'étend en longueur, ou profondeur, au delà de trente milles; ayant à gauche dès le commencement de sa division des Plantages à café, à la distance chacun d'une demi-heure, qui forment le plus beau coup d'œil du monde, & à la droite on ne voit que de forêts qui s'étendent jusqu'auprès de la Ville de *Paramaribo*.

Après avoir considéré cette branche, ou rivière, depuis son embouchure jusqu'à une petite demi-heure de la Ville, toujours en deçà, nous la considérerons plus loin. En continuant donc de la monter, on voit nombre de criques, ou canaux, tant du côté de l'*Ouest*, que du *Couchant*; comme on peut le voir distinctement sur la Carte, de même que tous les Plantages que ces mêmes criques renferment, & dont el-

les portent le nom chacune en particulier.

Elle offre en outre un coup d'œil infiniment plus beau qu'à son commencement, par la quantité de Plantages, tant à café qu'à sucre, qu'on y voit de chaque côté de ses bords, à la distance chacun d'une, de deux & quelquefois de trois heures, dans les intervalles desquels on respire un air frais, & une odeur agréable, que procure une superbe rangée d'arbres de diverses espèces, que la seule Nature a produits, qui ne se dessèchent jamais, & qui, par conséquent, forment au long des rives une perspective de verdure perpétuelle. Mais en montant plus haut, on découvre un petit Bourg, nommé *Torrarica*, situé sur la rive gauche, qui n'est habité que par quelques Planteurs Juifs.

A huit lieues de-là se trouve encore un Village Juif, dans lequel il y a une grande & très belle Synagogue; & à deux lieues plus haut on trouve une crique qui se partage en deux branches, dont l'une va au Midi, & l'autre au Nord.

A peu près à six lieues plus loin est la fameuse montagne qui porte le nom de *Blauw-Berg*, ou montagne bleue, sur laquelle il y a un corps-de-garde, pour loger quelques soldats qu'on y envoie pour veil-

ler à la conduite des Indiens voisins. Depuis cette montagne, de laquelle on peut pénétrer jusqu'à la *Cayenne*, tout le reste du pays, tant en profondeur qu'en largeur, n'est pareillement que montagnes, entre lesquelles se trouvent des rochers, formés de pierres bleues, comme aussi nombre de chûtes d'eau.

Il est impossible d'ailleurs de déterminer la richesse de ces montagnes; mais il est néanmoins certain, que sur le rapport de quelques Mineurs qui y ont fait des recherches, on y trouveroit quantité de toutes sortes de minéraux, si on vouloit faire les dépenses nécessaires pour les en extraire; ce qui est assez probable, ces mêmes montagnes formant la côte des Indes Occidentales Espagnoles.

Ce que je viens de dire de la riviere de *Surinam*, n'empêche pas que celle de *Com-mewyne* n'ait aussi son mérite, par sa lar-
De la
riviere
de Com-
mewyne.

Elle prend sa source dans la précédente, à une distance de quatre lieues de la mer, & dirige son cours au Sud-Sud-Est: & si elle n'offre pas tout-à-fait le même coup d'œil que la susdite, il n'en est pas moins beau, par celui que forment les Plantations à café, dont les Bâtimens sont plus vas-

tes & plus agréables à la vue que ceux à sucre.

Cette riviere se termine dans celle de *Cottica*, dans laquelle elle perd son nom, laissant à droite & à gauche nombre de criques, les unes plus grandes que les autres, & dont les rives sont plus ou moins garnies de Plantations, tant à café qu'à sucre, qui portent chacune leur nom, comme il est marqué sur la Carte.

*De la
riviere
de Cottica
& de
sa for-
teresse.*

La riviere de *Cottica*, qui reçoit dans son sein les eaux de celle de *Commerwyne*, prend elle-même sa source dans cette même riviere, à une distance de huit heures de la mer; & l'on trouve à son embouchure une Forteresse, dont je réserverois à parler au second Chapitre, où il semble que la description en seroit mieux placée, si cela ne dérangoit l'ordre que je me suis prescrit, qui est plus intelligible, ce me semble, comme on pourra le voir, que si je retournois sur mes pas. C'est pourquoi je traite ici de tout ce qui peut avoir rapport à cette riviere, pour n'y plus revenir.

Cette Forteresse tire son nom de la riviere où elle est située, & est bâtie sur une élévation un peu marécageuse, entourée de fossés & de remparts fort élevés. Elle

est très bien pourvue, tant de munitions de guerre, que de toutes les provisions nécessaires à l'entretien du détachement qu'on y tient pour la garder, de sorte qu'elle est en état de très bonne défense. On prétend qu'elle a été construite par les ordres de M. *F. van Aarssen*, Seigneur de *Sommelsdyk*, comme Gouverneur, duquel je parlerai dans un autre article; & qu'on n'a pas discontinué depuis de la fortifier, ce qui la rend égale en défense à celle de *Zeelandia*, qui couvre la Ville de *Paramaribo*, comme je le ferai connoître dans le Chapitre suivant.

A peu près vers le milieu de cette rivière, & de même à celle de *Commewyne*, il y a une Eglise, ou plutôt une grande maison, dans laquelle on fait le service divin, tous les quinze jours, à cause du grand éloignement de la Ville; de sorte qu'il y a pour les habitans, qui sont au long de chacune, un Ministre fixé, qui a son Presbytere près de chaque Eglise, à laquelle les propriétaires des Plantages peuvent se rendre aux jours marqués.

Elle offre, en surplus, un très beau coup d'œil par le nombre de Plantages qu'on y voit, tant d'un côté que de l'autre. Elle est d'ailleurs fort spacieuse, & se divise en

trois branches, dont la premiere conserve le nom de *Cottica*, la seconde prend celui de *Pirica*, & la troisieme celui de *Kruis-Kreek*, toutes les trois entièrement bordées de Plantages, tant à caffè qu'à sucre, formant une vue des plus brillantes. On prétend que la riviere de *Pirica* est la plus profonde de toutes les autres, & qu'elle a, par le moyen des divers détours qu'elle fait, au delà de vingt lieues de longueur.

Je crois avoir assez amplement décrit, maintenant, toutes les côtes & les principales rivieres de ce Continent, pour n'avoir pas besoin de faire mention d'un nombre infini de criques ou canaux, que ces mêmes rivieres fournissent; d'autant plus qu'on peut avoir recours à la Carte pour s'instruire de ces petites particularités.



CHAPITRE II.

Description des Redoutes, de la Forteresse nommée Amsterdam, de celle de Zeelandia, & de la Ville de Paramaribo.

A deux lieues de l'embouchure de la riviere de Surinam, il y a de chaque côté du rivage une redoute, où l'on tient plusieurs pieces de canon, & autant d'hommes qu'il en faut pour disputer ce passage en temps de guerre; attendu qu'elles font face à tous les vaisseaux qui doivent monter la riviere: ce qui est d'un grand secours pour la nouvelle Forteresse, en ce qu'elle est avertie par elles de se tenir sur ses gardes.

Des deux redoutes qui défendent l'entrée de la riviere de Surinam.

En continuant de monter la riviere, on apperçoit de loin la nouvelle Forteresse nommée *Amsterdam*, située à l'embouchure de la riviere de *Commewyne*, à la gauche, & en face des redoutes ci-dessus mentionnées. On a commencé à la construire dans l'année 1734, & elle n'a été achevée qu'en 1747. Elle est bâtie sur une espee de rocher, environnée de larges fossés, & très bien fortifiée d'ailleurs. Elle ne manque,

De la nouvelle Forteresse Amsterdam.

en dedans, d'aucun des magasins nécessaires, tant pour les munitions de guerre, que pour celles de bouche; & l'on a même eu soin d'y faire construire, depuis six ou sept ans, un moulin à vent, tout de pierres, pour moudre les grains de la garnison. Elle pourroit, en temps de guerre, contenir au moins trois mille hommes; mais en temps de paix, il n'y en a gueres plus de cent, qui sont sous les ordres d'un Capitaine d'artillerie, lequel a le titre de Commandant, & qui sont soutenus par une très forte artillerie: de sorte que pour peu qu'on voulût faire la moindre violence, après avoir passé les redoutes, pour outre-passer la Forteresse, on ne pourroit que courir grand risque entre ces trois feux.

Il est même d'usage qu'un vaisseau, lorsqu'il entre dans la riviere, doit ancrer à une certaine hauteur, en arborant son pavillon, & envoyer ensuite son passe-port au Commandant de la Forteresse, en lui faisant demander la permission de poursuivre sa route; sans quoi il reçoit un boulet, pour lequel il doit payer quinze florins. Si le Capitaine du vaisseau s'obstine à avancer sans permission, il en reçoit jusqu'à trois, dont le prix double au second & triple au troisieme: un plus long entêtement lui feroit risquer d'être coulé à fond. Il est encore à
ob-

observer, que dès que le vaisseau se trouve à la portée du canon de la Forteresse, il doit, avant de la passer, la saluer par sept ou neuf coups de son artillerie; & elle de son côté arbore aussitôt son pavillon, & lui en rend trois autres pour le remercier.

A deux lieues de cette Forteresse, toujours en montant la riviere, il y en a une seconde qu'on appelle *Zeelandia*; laquelle, De la Forteresse Zeelandia. à ce qu'on rapporte, a été construite par les Portugais, emportée ensuite de force par les Anglois, mais reprise, dans l'année 1667, par les Zeelandois, sous la conduite du brave Amiral *Krynzen* & du Vice-Amiral *Culewaard*, avec une Flotte de trois vaisseaux de guerre & quelques bateaux plats, pour mettre à terre les soldats qui étoient au nombre de trois cents, commandés par le Général *Ligtenberg*, qui fut nommé Gouverneur de la Colonie, lorsqu'elle fut réduite ensuite de la Forteresse.

Cette Forteresse, qui tient en quelque maniere lieu de Citadelle à la Ville de *Paramaribo*, est un pentagone maçonné, dont le polygone extérieur n'a gueres au delà de cent cinquante pieds: elle n'a point de parapets; mais ses murailles sont élevées au dessus du terre-plein d'environ cinq pieds, & en ont bien six d'épaisseur.

Son intérieur est extrêmement resserré par divers bâtimens qu'on y a construits, comme l'Arsenal, plusieurs Barraques & divers Magasins. C'est aussi la place où l'on enterre les Gouverneurs & les Officiers; & c'est l'endroit où l'on garde les esclaves criminels, ou qui sont condamnés au service de la Société.

Tout autour de ce Fort, il y a une espece de chemin-couvert, précédé du côté de la Ville d'un pont de bois, au bout duquel, avant que d'entrer dans la Citadelle, il y a une garde de soldats commandés par un officier. Au dessus du corps-de-garde est la prison, tant pour la garnison, que pour les habitans. Ce pentagone a deux embrasures à chaque face, & une à chaque flanc, garnies de leurs canons, dont on ne manque point dans la place; de sorte qu'elle est en état de défendre la Ville, tant par sa position, que par la forte artillerie dont elle est pourvue, joint au secours qu'elle peut tirer de la premiere, à laquelle elle fait face, sans qu'elles puissent néanmoins se voir, à cause des sinuosités de la riviere: & nul bâtiment, soit Hollandois ou Anglois, n'ose passer celle-ci après le soleil couché, sans une permission expresse du Gouverneur; bien plus il est obligé, dès

qu'il se trouve à la portée du canon, d'observer la même cérémonie de celle de la Forteresse d'*Amsterdam*.

Je ne dois pas omettre non plus, que dans un des bastions de la Forteresse *Zee-landia* il y a une cloche suspendue sous un toit, où toutes les heures un soldat monte par un petit escalier, pour sonner l'heure, tant le jour que la nuit, & qu'il n'y a point d'autre horloge pour la Ville.

Dès qu'on a passé ce dernier Fort, on découvre la Ville de *Paramaribo*, dont je ne parlerai qu'après avoir décrit quelques particularités de mon arrivée dans le pays; ce qui donnera quelque idée de ceux qui l'habitent.

Le premier objet qui me parut digne d'attention, en entrant dans la riviere de *Surinam*, fut un petit canot de huit à neuf pieds de long, sur quatre de large, dans lequel il y avoit trois Negres pêcheurs, qui vinrent à notre vaisseau pour nous souhaiter la bien-venue. A peine en furent-ils proche, que l'un d'eux l'escalada avec une telle agilité, que je fus surpris de le voir à l'instant sur le tillac. Ce Negre qui étoit d'une beauté accomplie, avoit la taille au dessus de la médiocre, sans être néanmoins de la plus grande, n'avoit que peu

de barbe, avoit les yeux du plus beau noir, & les traits du visage très réguliers & fort agréables, les dents plus blanches que l'ivoire, & toute la peau d'un noir luisant, comme du jais. Son habillement étoit si simple, qu'il ne l'incommodoit pas beaucoup, en égard à la grande chaleur, ne consistant qu'en une piece de toile, d'environ six aunes de longueur, sur huit ou dix pouces de largeur, laquelle après avoir fait quelques plis autour de ses reins, lui repassoit entre les jambes, pour couvrir les parties de la pudeur.

Il adressa tout de suite son compliment d'une maniere fort soumise au Capitaine J. L. qui nous commandoit, & lui dit dans son jargon; *audi massera, bou fassi you tan, welkom na dissi contri*; ce qui signifie: bon jour, maître, comment vous portez-vous? soyez le bien-venu dans cette contrée. Je n'eus pas beaucoup de peine à comprendre ce langage; parce que je sçavois l'Anglois, & qu'il y est beaucoup analogue. Le Capitaine, après l'avoir remercié, lui fit donner une piece de viande salée, qui est le mets le plus exquis de ces gens-là, &, par conséquent, le plus beau présent qu'on puisse leur faire. Ce Negre, bien content de l'avoir, ne tarda pas à s'en retourner, pour re-

joindre ses deux camarades , qui l'attendoient, & qui partirent avec lui , bien charmés de la provision qu'ils avoient.

Nous entrâmes, le même jour, dans la riviere de *Surinam*, & nous débarquâmes au Fort, ou bien à la Ville de *Paramaribo*. Nous n'eûmes pas plutôt mis pied à terre, que nous fûmes environnés à l'instant de plusieurs Nègresses , qui n'avoient pour tout vêtement qu'une jupe légère, qui leur descendoit jusqu'au genouil , uniquement pour couvrir ce que la pudeur ne permet pas d'exposer à la vue; & le reste du corps tout nud, de même que les Negres que nous avons déjà vus. Une de ces Nègresses entre autres me frappa; elle étoit d'une beauté achevée, ne le cédant en rien (à la couleur de la peau près, à laquelle il faut être accoutumé,) à la plus belle femme de notre hémisphere, ni pour les traits du visage, ni pour la taille, qu'elle avoit faite au tour. Elle avoit le nez très bien fait, contre l'ordinaire des Negres qui l'ont épaté, une fort belle bouche, les yeux d'une vivacité peu commune , & , enfin, l'air si aisé, dans son mince habillement , qu'elle me rappella l'idée de l'enfance du monde & de nos premiers peres.

Dans les premiers jours de mon arrivée

à *Paramaribo*, j'avois une prévention contre les gens de cette nation, que je combattis autant qu'il me fut possible, sentant combien j'aurois besoin de leurs secours, tant pour le service particulier de ma profession, que pour les recherches que je me proposois de faire dans ce riche pays. Mais avant que de rien entreprendre avec eux, il me fallut apprendre leur jargon, qui n'est qu'un Anglois fort corrompu, mêlé de quelques mots Hollandois, comme on a pu le remarquer dans le premier compliment du Nègre au Capitaine de notre vaisseau; & qu'il est encore facile d'en juger par les mots suivans, dont les premiers font leur Jargon, les seconds le véritable Anglois, & les troisièmes leur signification en François. *O goe-de Godi*, O goed God, O bon Dieu. *Forki*, fork, une fourchette. *Pleti*, plate, une assiette. *Bredi*, bread, du pain. *Boy*, boy, un garçon. *Give mi da bedi*, give my hat, donnez-moi mon chapeau; & ainsi du reste.

Ce peu d'exemples prouve, qu'ils ont voulu apprendre la langue des Anglois, qui ont primitivement possédé cette Colonie; mais sans y pouvoir réussir: ce qui a fait qu'ils l'ont estropiée, en y mêlant divers mots de leur idiôme d'Afrique, par

lesquels ils ont cru même la rendre plus élégante.

Ensuite ils se font vu contraints, pour se faire entendre, d'y insérer plusieurs mots Hollandois, depuis que cette Nation les a conquis; car, au lieu de dire à leurs maîtres, *massera*, comme du temps des Anglois, ils se servent présentement du titre de *Mynbeer*, qui signifie *Monsieur*, & de *Mevrouw*, pour *Madame*, en place de *Missi*, qu'ils disoient pour *mistrisse*; titre que les Anglois donnent aux femmes bourgeoises.

Revenons maintenant à la description de la Ville de *Paramaribo*, dont m'a détourné ma digression.

Ce que les habitans appellent le *Fort*, De la Ville de Paramaribo. est proprement la Ville de *Paramaribo*, qui étoit anciennement un Village habité par les Indiens, & c'est d'eux qu'elle a reçu son nom. Elle est sise, en partie sur le bord de la riviere, à une distance d'environ six lieues de la mer. Elle est bâtie sur un roc sablonneux & gravelleux, de sorte que le pavé n'incommode jamais dans les rues, qui sont en assez grand nombre; mais aussi dans les grandes chaleurs, le soleil est si brûlant que l'ardeur du sol pénètre les fouliers, même les plus épais.

Du nombre des maisons de la Ville & de leur construction.

Toutes les maisons qui sont au nombre de huit cents, sont très régulièrement bâties, & presque toutes sans fenêtres, à cause de la grande chaleur, ayant presque chacune leur jardin particulier. Elles ne sont que de bois, à l'exception de celles du Gouverneur, & du Commandant, & coûtent néanmoins, à commencer par la plus petite, depuis cinq jusqu'à vingt-cinq mille florins de Hollande, suivant leur grandeur : ce qui paroît peut-être exorbitant; mais sans parler de la main d'œuvre, il faut considérer l'énorme cherté du bois dans ce pays, & le transport de quantité de matériaux que l'on est obligé de faire venir d'Europe, & que l'on paye au double pour le moins. Elles coûteroient bien davantage si on les bâtissoit de pierres, n'y en ayant point dans le pays, non plus que de chaux, ni rien enfin de tout ce qui est nécessaire à la construction des bâtimens : d'ailleurs, toutes les maisons sont bâties sur un pied de briques de la hauteur de deux à trois pieds, & quelquefois plus. Il est encore à considérer, que si les maisons étoient bâties de pierres, elles ne seroient non plus si saines, que celles de bois, par rapport à l'extrême humidité du terroir, à laquelle celles de pierres seroient beaucoup plus exposées; ce

qui causeroit plus ou moins d'incommodité à ceux qui les habiteroient.

Le Gouvernement est situé sur la place <sup>Du Gouverne-
ment.</sup> d'armes, vis-à-vis de l'endroit de la riviere où débarquent tous les Etrangers: il est même fort spacieux & très-beau; & a sur le derriere un fort beau jardin, par où le Gouverneur peut se rendre à la Forteresse *Zeelandia*. Ce qui fait voir combien cette Citadelle est proche de la Ville; comme je l'ai dit ci-dessus. C'est aussi devant le Gouvernement que la Parade s'assemble tous les jours à huit heures du matin pour monter la garde.

La maison du Commandant est contigue à celle du Gouverneur, & a de même un fort beau jardin: ces deux Batimens appartiennent à la Société.

Il y a dans presque toutes les rues, une allée d'orangers devant toutes les maisons, qui fleurissent deux fois l'année, & y répandent, en tout temps, une odeur des plus suaves.

L'on compte présentement près de soixante vaisseaux Hollandois en Rade, sans ^{De la Rade.} les barques Angloises, depuis le débarquement jusqu'à une certaine hauteur; & vis-à-vis de cette Rade regne, comme dans les rues de la Ville, une superbe allée d'o-

rangers, qui embaument une file de maisons placées derrière, & forment le coup d'œil le plus riant que l'on puisse imaginer. Je pourrois même ajouter, fans crainte d'être contredit, qu'il n'y a point dans toute l'Amérique Hollandoise & Françoisé, de Rade qui approche de celle-ci, pour l'aifance que tous les vaisseaux ont d'y charger les produits de cette Colonie; mais ce qu'elle a de plus mauvais, ce font des vers qui percent les bâtimens aux endroits où la poix & le goudron laissent le bois à découvert. Il est aisé cependant de s'en garantir, en carenant bien le vaisseau, en forte qu'il ne reste aucun endroit qui ne soit couvert de goudron, &c.

*De la
maison
de Ville.*

La maison de Ville est située sur une très belle place (toute garnie pareillement d'orangers,) où se tient actuellement le marché des Esclaves, tant à la volaille, qu'aux fruits, légumes, &c. Elle servoit autrefois de cimetiére bannal, mais comme on a craint que la quantité de cadavres qu'on y enterroit presque journellement, ne procurât beaucoup de maladies, par les mauvaises exhalaisons, le Gouvernement a pris une autre place, à l'extrémité de la Ville, & n'a réservé le premier que pour les personnes de distinction, qui payent cinq cents

florins pour y être placées ; au lieu qu'il n'en coûte que cinquante pour occuper le nouveau. Quoi qu'il en soit, il en coûte toujours assez cher, comme on le voit, pour se faire inhumer, sans compter les autres frais funéraires, qui sont encore très dispendieux.

Le haut de la maison de Ville est destiné pour le service Divin, qui s'y fait, ^{Des} *Eglises.* tous les Dimanches matin, en Hollandois, & l'après-midi en François. Pour cet effet il y a deux Ministres Hollandois & un François, qui ont chacun douze cents Livres, argent courant de Hollande, le logement, en outre, & trois Esclaves pour les servir ; ce qui peut encore se monter au de-là de leur pension.

Quoique les pauvres soient rares dans le pays, il ne laisse pas que d'y avoir une Diaconie, où l'on reçoit les orphelins indigens & les personnes âgées, qui n'ont pas de quoi vivre ; & elle est si bien gouvernée, qu'on n'est pas exposé, dans la Colonie, à être accablé de pauvres dans les rues, comme cela se voit dans les moindres Villes d'Europe : bien loin de-là, car on n'y en rencontre jamais.

Il y a aussi une superbe Eglise Luthérienne, où l'on prêche de même régulièrement tous les dimanches deux fois ; quoi

qu'il n'y ait qu'un Ministre pour cet effet. Elle est située sur le bord de la riviere, & bâtie toute de pierres.

Des Synagogues des Juifs. Les Juifs, dont le nombre est fort considerable, tant Portugais, qu' Allemands, ont aussi deux Synagogues. Celle des premiers est fort belle; mais celle des Allemands ne l'est pas tant à beaucoup près.

Du Gouvernement militaire. La garnison est composée de deux Bataillons, y compris l'artillerie, qui doivent former le tout ensemble, le nombre de douze cents hommes, dont la moitié est à la solde de la Société, & l'autre à celle des habitans de la Colonie. Ces troupes sont sous les ordres du Gouverneur qui en est Colonel en chef, nommé par la Société, & breveté par leurs Hautes-Puissances. Le Commandant, qui est aussi nommé par la Société & breveté de leurs Hautes-Puissances, est Colonel du second Bataillon.

Chaque Bataillon est commandé par deux Lieutenants Colonels, quatre Capitaines, autant de Lieutenants, Sous-Lieutenants, & Enseignes: mais il n'y a pour tous deux qu'un Fiscal, ou auditeur militaire; un Commis en chef pour les Magasins des Vivres; & un Teneur de livre, qui sont tous à la solde de la Société.

Il y a un Hôpital militaire pour les malades; pour le soin desquels il y a un Mé-

decin, & un Chirurgien-Major, qui font payés par la Société.

En outre des troupes réglées, les habitants de la Ville forment entre eux trois Compagnies de milice, d'environ deux mille hommes en tout. Chacune de ces Compagnies est commandée par un Capitaine, un Lieutenant, un Sous-Lieutenant, & un Enseigne; & toutes, dans un besoin, doivent se trouver prêts à combattre l'ennemi, parce que chaque habitant est muni d'un bon fusil, & de poudre & de plomb, autant qu'il lui en faut pour se mettre en défense: & c'est aussi à quoi les Capitaines ont soin de veiller scrupuleusement, deux fois par an, par une visite générale, qui doit se faire suivant les ordres du Gouvernement.

*De la
milice
Bour-
geoise.*

Il en est de même dans toutes les rivières où il y a des Plantations, car chacune d'elles a plusieurs divisions, qui forment de petites Compagnies. Entre les Directeurs & les Ecrivains, qui habitent ces Plantations, on compte en tout huit divisions, dont chacune a son Capitaine, son Lieutenant, son Sous-Lieutenant, & son Enseigne, lesquels doivent se rendre à leurs départements, au premier coup de canon qu'on tire en signe d'allarme. Ils sont d'ailleurs aussi bien armés que la milice de

la Ville; mais leur nombre ne se monte environ qu'à mille personnes; d'où il est aisé de concevoir qu'il n'y a, dans toute la Colonie, qu'environ quatre mille deux cents Blancs en état de porter les armes, y compris la garnison.

*Du Gouverne-
ment Po-
litique.*

Dans les premiers temps, le Gouverneur & quelques membres du Conseil jugeoient en dernier ressort & sans appel, tous les différends qui naissoient dans la Colonie: ce qui n'étoit pas alors fort difficile, parce qu'il n'y avoit que peu de Colons, & par conséquent peu de contestations; mais le nombre s'en étant augmenté, les différends sont devenus plus considérables & plus fréquents. Comme les nouveaux venus d'Europe n'ont pas oublié, en passant la mer, l'amour des procès, ni la subtilité de la chicane, il a fallu établir différents Conseils, pour les mettre à même d'appeler de leur premier jugement à un Conseil Supérieur, ou Souverain. On ne doit cependant pas s'attendre à trouver dans aucun des membres de ces Conseils, de fameux Jurisconsultes versés dans l'étude des Loix, mais des hommes sages, fort aisés, & par conséquent désintéressés, & d'une si grande probité que le bon sens & la droiture dictent tous leurs arrêts: que peut-on exiger de plus?

Le Gouverneur est décidé, par état, Pré-

fidant de tous les trois Conseils qu'il y a à Surinam.

Le premier de ces Conseils, qui est appelé Cour de Police & de criminelle Justice, est composé de treize personnes, sçavoir le Gouverneur, le Commandant, un Fiscal, un Secrétaire & neuf autres membres, qui sont choisis entre les principaux habitans, & nommés par eux; ensuite de la voix desquels le Gouverneur a encore droit de choix entre deux élus. Mais il est à remarquer que personne ne peut aspirer à entrer dans ce Conseil, à moins qu'il n'ait des biens-fonds dans la Colonie, d'autant que ce sont des charges à vie, qui ne rapportent que de l'honneur, & aucun bénéfice. L'on ne traite dans cette Cour que des affaires criminelles, & de celles qui concernent l'Economie de la Colonie.

Le second, qui porte le titre de Cour de civile Justice, & dont les membres sont néanmoins élus par le premier Conseil, est composé de douze personnes, y compris le Gouverneur, un Secrétaire, & dix autres membres. Celui-ci ne juge que des affaires civiles, lesquelles peuvent être rappelées en Europe, au Conseil de leurs Hautes-Puissances. Ce qui fait que cette Cour est absolument indépendante de la première;

aussi s'est-elle arrogé le titre de Cour Souveraine.

*Des
Comis-
saires, ou
troisie-
me Con-
seil.*

Le troisième Conseil n'est qu'une petite Cour Commissariale, composée d'un Vice-Président qui remplace le Gouverneur, quand il ne juge pas à propos d'user de son droit d'y présider, d'un Secrétaire & de neuf autres membres, lesquels sont élus, comme ceux du second, du premier Conseil.

L'on n'y traite que des affaires pécuniaires, depuis la somme de trois florins, jusqu'à celle de deux cents cinquante florins; & l'on en peut rappeler au Conseil Souverain dès que la somme surpasse les cent cinquante florins.

Il est à remarquer que les membres de ces deux derniers Conseils, sont renouvelés tous les quatre ans, à l'exception des Secrétaires, qui sont dans tous les trois *ad Vitam*.

Tous les frais qui se font, par les longues procédures, ou autrement, ne regardent que les susdits Secrétaires, si ce n'est dans les deux derniers Conseils, que les membres ont droit de se faire payer leurs vacations, lors de la vente de quelques Plantages, ou d'autres venditions particulières.

Il est encore à remarquer que tous les trois Conseils, dont je viens de parler, n'ont que quatre séances régulières par an; excepté le premier qui doit s'assembler lorsque le cas le requiert, c'est-à-dire, pour des affaires importantes qui regardent le bien-être de la Colonie.

Comme il y a quantité de procès dans ce pays, il est aisé de juger qu'on ne sçauroit s'y passer d'Avocats ni de Procureurs; aussi y en a-t-il un assez bon nombre: car je sçais que des premiers il y en a sept ou huit, autant des seconds & cinq à six Solliciteurs: ce qui est, je pense, suffisant pour satisfaire ceux qui aiment à plaider.

Le Gouvernement a aussi établi une ^{De la} Chambre des Orphelins, qui est dirigée par ^{des Or-} deux Commissaires, & un Secrétaire, afin ^{phelins.} de veiller aux personnes qui meurent *ab-intestat*; lesquels sont obligés de les faire inhumer, pour peu que l'hoirie suffise aux frais des funérailles; si non, c'est la Diaconie qui doit y suppléer. Mais en cas que le décédé laisse du bien, pour-lors la Chambre est obligée de citer les héritiers présumptifs, pour leur rendre compte de l'hoirie du défunt & leur remettre les fonds, sur lesquels ils tirent pour leur peine dix pour cent de provision.

Des Domaines de la Société & du pays. Ce que j'appelle Domaine, sont les revenus que la Société retire de cette Colonie. Ils consistent en plusieurs impôts que les habitans doivent payer à différens comptoirs, ou bureaux de recettes, qu'elle y a établis, pour en recevoir par conséquent les revenus.

Le premier de ces bureaux est destiné premièrement à percevoir les droits d'entrée & de sortie des denrées Angloises.

Secondement, ceux imposés sur toute la partie du Commerce tel que je l'ai décrit, dont chaque article doit payer suivant le tarif. Il y a même une taxe que les Capitaines y doivent payer, pour chaque barque ou vaisseau qui entre ou qui sort, suivant leur grandeur.

Troisièmement, ceux des produits des Plantages, qui sortent du pays, pour lesquels on paye à raison de quinze sols par cent livres, pour le café, de trente-cinq sols pour autant pesant de coton, & un florin par barrique de sucre. Le bois de charpente, qui se fait dans le pays, y est aussi redevable d'une certaine taxe.

La Garnison est payée de tous ces revenus, & le surplus est remis à Messieurs de la Société.

Le second comptoir est celui de la capitation ordinaire, pour laquelle on paye

vingt-cinq sols par tête tous les ans, tant pour les Blancs que pour les Esclaves, depuis l'âge de trois ans jusqu'à douze, & cinquante sols depuis douze jusqu'à soixante. Tous les Blancs qui ne sont point nés dans le pays, sont francs de ce droit, pendant les dix premières années de leur séjour dans le pays. Tous les Planteurs à café doivent payer leur capitation en espèces; mais ceux qui font du sucre, ont le privilege de la payer en cette denrée, sur le pied d'un sols la livre, dont le bureau tient compte à Messieurs de la Société.

Le Gouverneur peut disposer des recettes de ces deux bureaux, selon son bon plaisir, sans être obligé d'en rendre compte qu'à Messieurs de la Société.

Quant au troisieme, il regarde les venditions, & tout vendeur est tenu d'y payer un certain droit pour la vente qu'il veut faire, & l'acheteur un sols par livre; excepté dans l'achat des Esclaves, où il ne paye que deux & demi pour cent.

Le quatrieme est celui où les habitans sont obligés de déclarer sous serment le gain clair qu'ils ont fait dans le courant de l'année, & d'en payer un certain droit; sans compter une seconde taxe de capitation extraordinaire, tant pour les Blancs

que pour les Esclaves, depuis l'âge de douze ans.

Ces deux fortes de contributions regardent les artisans & tous ceux qui sont gagés, comme les Planteurs. Et les revenus en sont employés pour subvenir aux fraix des détachemens qu'on fait pour aller contre les Negres marons, qui ne sont plus à la vérité considérables, depuis qu'on a fait la paix avec eux; mais cela n'empêche pas que ce comptoir n'ait besoin de fonds suffisants, pour satisfaire aux présens annuels qu'on est obligé de leur faire.

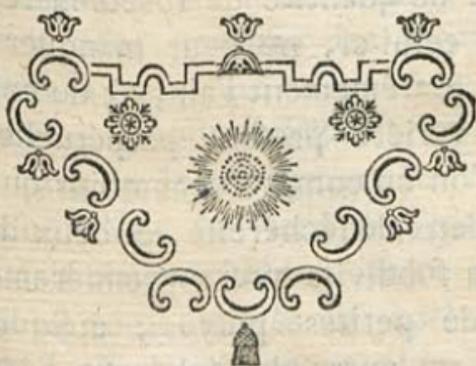
Le cinquieme est celui où l'on paye le droit d'entrée des vins de toute espee, de la biere, du brandevin, du genevre, & enfin de toutes les liqueurs fortes, dont tous les Capitaines Hollandois & Anglois sont obligés de déclarer sous serment leurs cargaisons, pour ne point frauder l'entrée d'aucun de ces articles; & sur lesquelles il y a une taxe fort modique.

La pension des Ministres, celle du Fiscal, & de quelques autres employés, sont payées des revenus de ce bureau: & ces deux derniers sont du ressort du Gouvernement Politique.

Le sixieme & dernier comptoir est celui où l'on paye la taxe des maisons, des

équipages & des bestiaux, comme boeufs, vaches, &c. des revenus duquel on entretient les chemins, les places publiques, & les savannes où paissent les bestiaux.

De plus, l'Inspecteur de la Rade retire un droit de tous les vaisseaux qui viennent y mouiller; & ce bénéfice est totalement pour lui.



C H A P I T R E III.

Du Climat, ou Température de l'air de Surinam.

*Des saisons qui
regnent
dans le
pays.*

UN pays aussi vaste & arrosé d'un nombre infini de rivières & de criques, couvert de quantité de forêts marécageuses comme celui-ci, ne peut manquer de corrompre extrêmement l'air, & de contribuer à une variété presque perpétuelle de saisons. L'on en compte néanmoins quatre, ou plutôt deux de sécheresse, & deux de pluie, que l'on subdivise ainsi : premièrement, en temps de petites pluies, auxquelles en succède un autre de sécheresse, où la chaleur commence à se faire ressentir davantage ; après quoi surviennent de grandes pluies, qui font donner improprement à cette saison le nom d'hiver ; car il ne fait jamais assez froid dans ce pays pour qu'on soit obligé de s'y chauffer ; puisqu'on n'y fait jamais de feu que pour faire la cuisine ; encore est-elle séparée de la maison, & presque contigue au jardin, pour n'en pas ressentir la chaleur : & l'on n'y brûle que

du bois. Ce qu'on appelle, à plus juste titre, l'été, sont les chaleurs immodérées, qui prennent la place de ces continuelles & violentes pluyes; après quoi reparoissent les petites; & de même tous les ans, aux variations près, dont je parlerai plus amplement tout-à-l'heure.

Il y regne en outre un équinoxe perpétuel, le soleil s'y levant en tout temps à fix heures du matin, & se couchant précisément le soir à la même heure, ce qui rend les soirées, comme les nuits, très pernicieuses à ceux qui s'exposent au soleil, après les grandes chaleurs qu'ils ont effuyées dans le jour, surtout dans la dernière saison dont je viens de parler, & quand il fait clair de lune; parce qu'alors l'air, qui est toujours très vif après le soleil couché, & plus encore plus il a fait chaud, l'est encore davantage quand le premier de ces astres répand ses influences sur cette Région.

Ce que je viens d'annoncer de ce pays, ne doit pas le faire regarder comme fort sain, aussi ne l'est-il pas: & je ne puis pas détruire cette prévention, si c'est-là celle qu'on s'en est faite. Car quelque bien que j'aye à en dire d'ailleurs, j'ai entrepris d'être véridique en tout; & l'on s'en appercevra.

Il n'y a point de doute, premièrement, que lorsque le soleil est à son plus haut degré, l'air ne soit morbifique, & ne cause une grande mortalité parmi les habitants, & encore plus parmi les pauvres matelots qui respirent un air encore moins pur dans les vaisseaux que sur terre; parce que la chaleur y est si étouffante, que l'homme le plus robuste peut à peine se soutenir, surtout quand on y a chargé du sucre, lequel produit des vapeurs presque enflammées, qui interceptent presque la respiration: de sorte qu'il ne peut manquer d'en périr beaucoup, n'y ayant pas même d'hôpital en Ville pour eux, où l'on puisse les transporter & leur donner les secours que leur mal exigeroit. Outre cette cause, il y en a une bien plus grande qui achève d'entraîner ces pauvres misérables au tombeau. Ces gens-là sont obligés d'aller de Plantage en Plantage, chercher les produits dont leurs vaisseaux doivent être chargés. Ces voyages se font pendant le jour & dans la plus grande ardeur du soleil; il faut qu'ils aient toujours la rame à la main: exercice violent qui tout seul suffiroit pour les échauffer outre mesure. Dès qu'ils mettent pied à terre, ils boivent avec avidité & sans discrétion de l'eau froide, & ensuite du jus de canne à sucre; ils y joignent des oranges,

des citrons. Ces fruits font fort froids d'eux-mêmes: le plus souvent ils les mangent verds, & dans cet état ils font encore plus propres à nuire à leur fanté; aussi contractent-ils des fievres violentes, des coliques furieuses & des diffenteries dont on a bien de la peine à les guérir; de sorte que l'on ne doit pas être surpris si j'ai vu dans l'année 1756. jusqu'à huit enterremens, de ces pauvres malheureux, dans un jour de ces excessives chaleurs, sans compter ceux des habitans de la Ville.

Le moyen que cela puisse être autrement! L'atmosphère est si embrasée dans cette saison, que son ardeur produit dans les humeurs une prompte dissolution, d'où s'en suit une transpiration si abondante & si continue, que l'eau même, aussitôt qu'elle est bue, passe à travers les pores, & qu'on l'en voit sortir de même que d'une éponge mouillée que l'on comprimerait.

Joignez à cela l'inconstance du climat, qui est telle que, quoi qu'il y ait, comme je l'ai dit, quatre saisons presque décidées, elles se succèdent néanmoins souvent toutes quatre dans un même jour; que les vents y sont en outre fréquents & impétueux, les tonnerres des plus violents; & qu'enfin, au milieu de la plus grande sérénité, l'on

voit tout à coup presque tous les météores réunis conspirer à la destruction des habitants de cette Colonie.

Je doute fort cependant que la mortalité en fût si grande, si l'on abattoit & défri-choit les forêts marécageuses qui couvrent la Ville de *Paramaribo*, d'où il s'éleve continuellement des vapeurs qui infectent l'air, & qui ne peuvent qu'influer extraordinairement sur les humeurs, affecter les parties fibreuses du corps humain, en détruire l'harmonie & causer un affoiblissement des plus considérables; d'où il résulte une infinité de maladies, plus dangereuses les unes que les autres, dans lesquelles la putréfaction s'ensuit presque toujours.

L'air trop sec, quoique moins nuisible au corps que le trop humide, produit néanmoins à peu près les mêmes effets; parce qu'il resserre les canaux, & comprime fortement, en conséquence, les liquides qu'ils contiennent: mais rien n'agit incontestablement plus sur les nerfs, les fibres, les pores, & finalement sur toute l'économie animale, que ces changements rapides dans l'air, desquels j'ai fait mention.

Il n'y a qu'à considérer les effets que produisent la chaleur & l'humidité sur les différentes especes de corps, même sur les plus durs, comme le bois & les métaux, qui

en font dilatés ou gonflés, pour concevoir tous ceux que ces deux agents peuvent produire, alternatifs ou réunis, sur les parties solides du corps humain, quand ils déploient sur elles toute leur activité.

Si donc la Ville étoit moins environnée de bois, elle seroit moins exposée à toute la malignité de ces diverses influences; parce que l'air qu'on y respireroit seroit plus pur & plus sain: les mauvaises exhalaisons de ce terroir, s'évaporant à mesure qu'elles s'éleveroient, elles n'y pénétreroient pas immédiatement; & ce peuple seroit préservé, si non en tout du moins en partie, de cette légion de maux dont il est accablé.

Ce qui me reste à faire observer de ce terroir, avant que de parler des Naturels du pays, c'est qu'il ne rapporte, à cause de son extrême humidité, aucun des fruits que nous connoissons en Europe, comme *Poires*, *Pommes*, *Cérises*, *Grofeilles*, *Prunes*, *Pêches*, *Abricots*, &c. Mais cela n'empêche pas, qu'il n'y en ait une infinité d'autres qui les remplacent avantageusement, & dont je parlerai plus amplement à leur place.

CHAPITRE IV.

Des Indiens, ou Naturels du pays.

IL est incontestable, que les premiers habitants de cette Colonie ont été des Indiens, comme le sont encore ceux des Isles voisines, à la *Cayenne*, aux *Berbices*, &c. où ceux qui sont dispersés çà & là, dans les terres, forment plusieurs Bourgades ou Villages, dont je me propose de parler. Mais il me semble que le nom d'Américains leur convient beaucoup mieux que tout autre; comme celui d'Européens convient aux peuples d'Europe; celui d'Asiatiques à ceux d'Asie; & celui d'Africains à ceux d'Afrique; sauf à y ajoûter le nom particulier de leur Province, pour déterminer plus précisément d'où ils sortent. Ils vivent d'ailleurs en paix avec les habitants, par les soins que le Gouvernement se donne de leur rendre justice & d'empêcher qu'ils ne soient molestés par les habitants, à qui d'ailleurs ils sont d'un très grand secours: on peut dire même qu'ils leur sont absolument nécessaires pour une infinité de choses.

Ces peuples, tant ceux qui font nos plus proches voisins que ceux qui font répandus dans toute la Colonie, font tous d'une moyenne taille, bien prise & fans défaut. Il est même inouï d'en voir de boiteux, de bossus, de noués, à moins que ce ne soit par accident. Ils font d'une couleur de canelle tirant sur le rouge. Cela n'empêche cependant pas qu'ils ne viennent au monde aussi blancs que nous; mais leur couleur change en peu de jours.

Ces gens sçavent se modérer dans le travail, & ils aiment le repos autant que gens qui soient au monde. Ils ont les cheveux noirs comme du geais, longs, épais, & ne blanchissent que dans un âge fort avancé. Ils ont les yeux noirs, assez bien fendus, & la vue très percante. La Nature ne leur a donné que peu ou point de barbe, & ils craignent tant d'en avoir, qu'à peine leur croît-il un poil, soit au visage ou ailleurs, qu'ils prennent un grand soin de l'arracher, & cela par un principe de propreté: peu de gens au monde le font autant qu'eux; ils se baignent dès qu'ils sont sortis de leurs lits, ou *hang-mac*; leurs femmes les frottent ensuite avec du *Rocou* (a) détrempe

(a) Le *Rocou* est un fruit d'une figure oblongue ou ovale, un peu aplati sur les côtés, ayant à peu

avec de l'huile de *Palma Christi*, ou *Karapat* (b), ce qui les fait ressembler à des écrivisses cuites. Ils prétendent que ce baume conserve leur peau, l'empêche de se crévasser, & l'endurcit tellement qu'ils ne ressentent point la piquure des mosquitoes ou cousins.

Presque tous les *Caraïbes*, (nom qu'on donne à tous les Indiens qui peuplent la

près la figure d'un mirabolan, long d'un doigt & demi, & couvert d'une robe hérissée de pointes d'un rouge foncé. Il croît sur un arbre d'une moyenne grandeur, & lorsqu'il est mûr il devient rougeâtre, & s'ouvre en deux parties, qui renferment chacune une trentaine ou environ de grains, dont on prépare une pâte, en les faisant macérer: les teinturiers s'en servent, & l'on en mêle aussi dans la cire, pour lui donner une couleur plus jaune & plus relevée. On en fait deux récoltes par an.

(b) On donne le nom de *Palma Christi* à un petit arbrisseau, qui produit un fruit disposé en manière de grappes épineuses, rudes au toucher; chacun de ces fruits est à trois côtes arrondies, & composé de trois capsules qui renferment chacune sa semence ovale ou oblongue, assez grosse, de couleur livide, & tachée en dehors, remplie d'une moëlle blanche & tendre. Quand ce fruit, que les Botanistes reconnoissent sous le nom de *Ricinus*, est bien mûr, il s'y fait de crevasses par où ses semences sortent avec impétuosité. C'est de ces grains de semence, qu'on tire par expression l'huile de *Karapat*.

Colonie) vont tout nuds, fans autre chose pour cacher leur nudité qu'un petit morceau de toile qui leur passe entre les jambes. Mais ce que j'ai admiré le plus parmi ce peuple, c'est l'arrangement parfait & la blancheur de leurs dents, qu'ils conservent saines jusqu'à l'âge le plus avancé; n'ayant nulle connoissance des maux que nous y ressentons en Europe. Lorsqu'ils sont en guerre, ils se font faire par leurs femmes plusieurs raies noires sur le corps, avec du suc ou jus de *Genippa* (c), lesquelles ne peuvent être emportées par quelque chose que ce soit; mais elles s'effacent d'elles-mêmes vers le huit ou neuvieme jour.

Les femmes Indiennes sont à peu près de la taille des hommes. Elles ont les yeux

*Portrait
des fem-
mes In-
diennes.*

(c) L'arbre qui porte ce fruit est fort grand, & ses feuilles ont un demi-pied de longueur, & un tiers moins de largeur. Son fruit est de la grosseur d'un œuf d'oie rond, couvert d'une écorce tendre & cendrée; sa chair est solide, jaunâtre, visqueuse, remplie de suc aigre, d'une odeur agréable. On trouve au milieu de ce fruit une cavité remplie de semences comprimées, plates, presque orbiculaires, entourées d'une pulpe molle; il devient mou en mûrissant comme la nescle, & alors il est bon à manger, à ce qu'on prétend. C'est de l'écorce de ce fruit que les Caraïbes tirent par expression une liqueur, qui d'abord est claire comme de l'eau, mais qui devient ensuite fort noire.

noirs & bien fendus, les traits du visage bien proportionnés: elles ont les cheveux noirs, longs & en quantité. Il ne leur manque que la couleur des Européennes pour être de très belles personnes: elles ne laissent pas d'être fort robustes, quoi qu'elles paroissent délicates; elles se peignent le corps comme les hommes & sont extrêmement propres; elles cachent ce que la pudeur ne leur permet pas de laisser voir, avec une *Camisa*, qui n'est proprement qu'un morceau de toile de coton ouvragé, ou brodé avec de petits grains de *Rassade* (d) de différentes couleurs, & garni par le bas d'une frange aussi de *Rassade*, d'environ trois pouces de hauteur, afin de lui donner une certaine pesanteur, qui empêche le vent de la soulever.

Des diverses parures des Indiens.

Chaque Nation a d'ailleurs ses diverses manieres de se parer, ou plutôt de se défigurer, car il n'y en a pas une qui ne leur donne un air de mascarade. Il y en a qui se font des bonnets & d'autres ajustemens, avec les plus belles plumes des oiseaux du Continent: les femmes surtout ont de gros colliers de *Rassade* de différentes

(d) Nom qu'on donne à des especes de petites perles de verre ou d'émail, dont on fait diverses sortes d'ornemens.

tes couleurs, & portent aux poignets & au dessus des coudes, des bracelets de la même matiere, à six ou sept rangs; & pour chaussure, elles ont à mi-jambe des brodequins de coton qui leur descendent jusqu'à la cheville du pied. C'est plutôt une torture pour elles, comme pour leurs enfans qui en portent aussi, qu'un ornement; car elles les serrent d'une force extraordinaire pour avoir, disent-elles, la jambe bien faite. Et les hommes ont en outre de la toile, dont j'ai parlé, une grande ceinture autour des reins, pour tenir un grand couteau sans fourreau.

Les hommes, ainsi que les femmes, sont généralement parlant, d'un naturel assez doux & timide: ils sont hospitaliers, quoi qu'assez indifférens: ils ne donnent pas leurs services pour rien, mais ils ne les mettent pas à un fort haut prix; peu de chose les contente, parce qu'ils estiment ce peu beaucoup. Par exemple, un couteau, quelques hamecons, un fusil, une hache est un petit trésor pour eux. Avant qu'ils connussent nos monnoyes, & la valeur de l'or & de l'argent, ils auroient donné un sac plein d'or pour les articles ci-dessus mentionnés. Mais ils sont mieux instruits à présent, & c'est une très grande faute de la part des Européens de leur en avoir tant appris. Si

les *Caraïbes* portent la jalousie à un si haut degré comme on les en accuse, il ne faut pas en être extrêmement surpris; car je crois que nous le serions autant qu'eux, si on vouloit prendre avec nos femmes des libertés à nous seuls réservées. C'est donc une preuve qu'ils aiment véritablement leurs femmes & leurs enfans. On peut encore ajouter que malgré leur indifférence, ils aiment tous ceux qui se font déclarés leurs amis & qui leur font quelque bien. Ils sont tous menteurs, & c'est un de leurs plus grands défauts; aussi ne s'en corrigent-ils jamais. Et quoiqu'ils paroissent fort simples, ils ne laissent pas de connoître leurs intérêts & d'être fourbes & dissimulés. Ils sont stupides & adonnés à l'ivrognerie, sans goût, sans politesse, sans religion, & d'une indolence & d'une insensibilité qui rend leur vie unie & languissante, & ne fournit rien que d'ennuyant: gens, en un mot, qui sont accoutumés à vivre à leur gré & à leur fantaisie.



CHAPITRE V.

Des différentes armes de ces Nations, de leur structure, & de l'adresse singulière que ces peuples ont à s'en servir.

LEURS armes ne consistent qu'en arcs, fleches, massues ou boutons, & un couteau tout nud. Ce n'est pas que l'usage du fusil leur soit tout-à-fait inconnu, puisqu'il y en a même qui tirent fort adroitement; mais ils sont rares: ils ne pourroient pour la plûpart s'en servir, sans courir risque de le faire crever entre leurs mains, parce qu'ils ignorent parfaitement la force de la poudre, & par conséquent la maniere de le charger.

Les arcs dont ils se servent, ont six ^{Des arcs.} pieds de long, & sont d'un très beau bois souple, pésant, compacte & fort dur, appelé bois de Lettre.

Ils ont deux especes ou fortes de fle- ^{De leurs fleches.} ches, les unes de roseau, de la longueur de trois pieds & demi, y compris la pointe de fer qui y est entée & fortement atta-

chée avec du fil de coton. Le reste du roseau est tout uni, il y a seulement une entailure au bout, afin d'empêcher qu'elle ne glisse ou n'échappe de la corde quand on la tire. Ils les ornent très souvent avec des plumes de perroquets refendues & collées à six pouces près du bout. Lorsque ces fleches sont une fois entrées dans le corps de l'ennemi, il n'y a plus moyen de les en retirer, sans excorier ou déchirer les chairs.

Les autres qui sont faites de bois de palmier, ne sont pas plus grosses qu'une très petite plume, & ont exactement quatorze pouces de long; elles se terminent en pointe aussi affilée que la plus petite aiguille.

*De leurs
fleches
empoisonnées.*

Ils ont coutume d'empoisonner les unes & les autres; mais particulièrement ces dernières, en en trempant l'extrémité, à la hauteur de deux pouces, dans le suc extrait

(a) On donne ce nom à un arbre qui est de la hauteur du plus grand noyer. Son bois est très beau, dur, compacte, marbré de veines noirâtes; ses feuilles ressemblent à celles du poirier; elles sont laiteuses en dedans; ses fleurs ont la forme d'un épi long d'environ quatre pouces, & sont d'un fort beau rouge. A ces fleurs succèdent des fruits de la grosseur & de la figure de nos pommes d'api, qui ont une assez bonne o-

d'un arbre appellé *Mancélinier* (a), qui est fort beau, mais bien dangereux. Aussitôt qu'on y fait une incision, il en sort une substance laiteuse & mordicante, remplie de parties si volatiles, que le poison en est des plus prompts, comme des plus violents. Il se conserve même fort long-temps, dans les fleches qui en sont imprégnées, comme je l'ai éprouvé moi-même sur différents animaux que j'ai tirés avec quelques-unes, (qu'un de mes amis gardoit depuis quatre ou cinq ans) & qui sont tous morts une demi-heure après de leurs blessures. J'ai ces mêmes fleches encore chez moi, & je ne doute nullement que le venin n'y subsiste encore dans presque toute sa force; ce qui doit faire augurer combien il est pernicieux quand il est recent: ce que confirme l'expérience suivante.

Pour en convaincre les Espagnols, un Roi Indien blessa très légèrement d'un coup de fleche empoisonnée, un enfant de deux ans: leur chair est empreinte d'un suc fort blanc, semblable à celui de l'écorce & des feuilles. On appelle, à ce qu'on prétend, ces fruits, pommes de mançanilles, mais qui empoisonnent ceux qui ont le malheur d'en manger: cet arbre croît au bord de la mer.

*Expé-
rience
funeste,
du poison
de ces
fleches.*

ze ans fort fain, à l'extrémité d'un doigt du pied, & ordonna tout de suite aux Chirurgiens qu'il avoit eu soin d'appeller, de lui amputer la jambe au dessus du genou: ce qui fut à peine fait, que les Envoyés des Espagnols virent expirer l'enfant, non par les suites de l'opération, comme cela fût vérifié; mais par l'effet du poison qui s'étoit subitement répandu dans la masse du sang, & avoit rapidement gagné les parties nobles, avant qu'on eût pu y apporter aucun secours.

De l'adresse de ces peuples à décocher leurs fleches.

Ces peuples sont d'ailleurs d'une adresse extrême à décocher leurs fleches, & vivent parfaitement à une distance de plus de soixante pas; aussi tout leur divertissement consiste à s'y exercer: mais ce qu'il y a de plus surprenant, ce sont les enfans qui s'y exercent de fort bonne heure, & n'ont point d'autre amusement dans leur plus tendre jeunesse que de faire la chasse aux petits oiseaux, sans presque jamais en manquer un: de sorte que tout paresseux que je les ai dépeints, ils ne redoutent nullement leurs ennemis, par la confiance qu'ils ont en leur propre dextérité. Mais aussi ne font-ils nul quartier à ceux qui tombent entre leurs mains; ils ne réservent que les femmes & les en-

fans qu'ils vendent ensuite aux Européens comme des Esclaves. Ils boucannent & dévorent comme des bêtes féroces les corps de leurs ennemis.

Ils ne se servent point d'arc, pour tirer les petites fleches de bois; mais d'une *farbacane*, par le moyen de laquelle ils soufflent à plus de cent vingt pas. Cet instrument est fait d'un roseau naturel & creux, long de neuf à dix pieds, de la grosseur d'un bon pouce; & pour que la fleche puisse atteindre à un si grand éloignement, à cause de sa grande légéreté, ils en enveloppent le gros bout de coton non filé, qui la fait entrer avec un peu de difficulté, dans la *farbacane*; ce qui comprimant l'air la fait fortir en soufflant d'une rapidité surprenante, sans quoi il ne seroit pas possible de faire traverser un si grand espace.

Leurs *massues* ou *boutons* sont faites d'un bois très-dur & fort pesant: elles ont près de deux pieds & demi de long, sont plates & épaisses de trois pouces. Ils y gravent différents desseins très singuliers, qu'ils remplissent de diverses couleurs. Ils y attachent une corde de coton, pour y passer la main, de peur qu'elle ne leur échappe dans le combat;

& il n'y a certainement pas de coup de cette arme qui ne casse un bras, ou n'enfonce le crane; aussi est ce celle qu'ils réservent pour se combattre corps à corps, lorsqu'ils ont épuisé toutes leurs fleches: car ils ne se servent du couteau, dont j'ai parlé, que lorsqu'ils sont ivres, & qu'ils prennent dispute entre eux.



CHAPITRE VI.

*Des habitations des Indiens, de leur discipline
& de leur économie.*

COMME je ne me suis proposé de parler que de ce qui concerne Surinam & ses côtes, je me bornerai conséquemment à ce que j'ai dit des Indiens ou Caraïbes en général, pour me restreindre à ce qui concerne ceux avec lesquels nous entretenons, comme je viens de le dire dans le chapitre précédent, une parfaite harmonie.

Ce peuple change souvent de demeure, & ne paroît pas d'un esprit fort stable à ce sujet; j'ignore cependant si c'est par inconstance ou par précaution; mais à peine ont-ils formé leur bourg ou village dans un endroit, qu'on les en voit souvent partir pour aller s'établir ailleurs.

A l'égard de leur discipline, si elle n'est pas la même que chez les Nations civilisées, on peut cependant dire qu'il y ré-^{De leur discipline.}gne un ordre qu'on ne devoit pas en attendre.

*De leurs
bourgades.*

Chaque bourgade (ou village) est composée de plusieurs familles, dont le nombre peut aller, tant en hommes qu'en femmes, à vingt ou trente personnes subordonnées à un chef, appelé en leur langue *Grandman*, qu'elles reconnoissent pour leur Capitaine; & aux ordres duquel, en cas d'allarme, tout le monde est sur pied; ceux qui ne sont point en état de porter les armes, vont se mettre en lieu de sûreté.

*De leurs
habitations.*

Leur demeure, comme je viens de le dire, est fort incertaine. Tantôt ils habitent les bois, tantôt les rivages de la mer, tantôt dans les Plantages, & tantôt quelque crique. Leurs maisons qu'on appelle *Carbets*, ne coûtent pas beaucoup, parce qu'ils sont eux-mêmes les architectes & les ouvriers. Elles sont faites de plusieurs fourches plantées en terre de distance en distance, d'un assez mauvais bois, sur lesquelles on met les sablières & le faite ou sommet: on pose ensuite les chevrons sur le tout, & on y met pour lattes des roseaux ou des pièces de palmiste refendu, que l'on couvre de feuillages ou de têtes de roseaux, si près à près & si serrés que la pluie ne sauroit pénétrer. Ils y entrent par une petite ouverture, qu'ils y ont ménagée: voilà toute leur habitation qui

bien souvent est la maison commune de toute la communauté; sa grandeur répond au nombre de personnes qui y doivent loger, & par conséquent y travailler.

Si c'est dans les bois qu'ils ont dessein d'établir leur domicile, les hommes alors préparent un terrain, pour y planter de la *Cassave* ou *Manioc*, des *Patates* & du *Mabis* ou bled de Turquie, autant qu'il en faut pour leur entretien. Par intervalles ils vont à la chasse & à la pêche, ils s'occupent aussi à faire des canots & des armes. Leur adresse pour la pêche est merveilleuse; ils se servent de la fleche pour percer le poisson quand les rivieres ne sont pas trop profondes, ou que le poisson ne paroît qu'à un ou deux pieds sous la surface de l'eau; ils pêchent aussi à la ligne dans la mer & dans les rivieres. Lorsqu'ils veulent faire de grandes pêches, ils environnent les criques, & ils y prennent autant de poissons qu'ils veulent; & voici leur méthode. Ils ont un certain bois verd (a) qu'ils écrasent en petits morceaux, & le jettent dans

Des occupations des Indiens.

(a) On appelle ce bois *Astragalus incanus frutescens, venenatus, floribus purpureis*. C'est une petite plante qui pousse de petites tiges, simples, creuses, rougeâtres, revêtues de petites feuilles courtes, pointues, velues & fort ameres. Sa racine est longue d'environ d'un pied, & aussi grosse que le poignet.

l'eau: l'odeur en est si forte que dès que les poissons la sentent, elle les enivre tellement qu'ils viennent sur l'eau tout étourdis, sans cesser cependant de frétiller: au contraire, il semble que cela les y excite davantage; mais ils ne s'en laissent pas moins prendre à la main.

Des pirogues.

Ils vont ordinairement à la pêche dans leurs pirogues, qui est un petit canot, de neuf à dix pieds de long, fiffant en pointe par les deux bouts, qui sont plus élevés d'environ quinze pouces que le milieu, qui a quatre pieds de large. La pirogue est ordinairement garnie de neuf planches, en forme de bancs, distantes l'une de l'autre de huit pouces; & de deux petits mâts, ayant chacune leur voile quarée.

Quand ils reviennent de la pêche ils ne songent qu'à se reposer, ils passent le temps couchés tranquillement dans leurs *bamaes*, avec du feu autour, tandis que les femmes sont occupées à boucaner les poissons & aux soins du ménage.

Des occupations des femmes.

Les femmes de leur côté ne sont pas si paresseuses que les hommes, car elles sont toujours occupées aux soins du ménage, & à faire toutes sortes de petits ouvrages, comme des paniers de fins roseaux, des

pagales, toutes fortes de vaisselle de terre, & enfin des branles ou *hamacs*.

Les paniers ou corbeilles que font ces femmes, ont toujours une longueur du double de leur largeur, quoique de diverses formes; l'emportent par la finesse & par la propreté sur tous nos ouvrages de vannerie; & sont destinés à mettre leurs petits ouvrages ou leurs provisions de fruits.

Les *pagales* sont des especes de mannes, faites d'un roseau plus grossier que celui des corbeilles; elles ont pour l'ordinaire depuis trois jusqu'à cinq pieds de long, sur deux de largeur, & autant de profondeur. On s'en sert, communément, en guise de coffre, lorsqu'on voyage, pour transporter un branle & quelques hardes; & on peut les fermer avec un cademat. La vaisselle chez eux, consiste en toutes fortes de pots, de plats & de jattes de terre, presque aussi durables que le cuivre, fabriqués de la façon suivante. Les femmes (car comme j'ai dit plus haut, c'est leur occupation,) prennent une certaine quantité de cendres de l'écorce d'un arbre, connu dans cette contrée sous le nom de *Kweepi*, qu'elles passent au travers d'un tamis bien fin, & qu'elles mêlent ensuite avec de la bonne terre grasse, pour

en former tous les ustenciles indiqués ci-dessus ; qu'elles font d'abord sécher à l'air, après quoi elles les mettent au four pour les cuire, & leur donnent un très beau vernis.

*Des pots
à l'eau.*

Les pots à l'eau qu'elles font, sont d'une grandeur prodigieuse, car il y en a qui contiennent entre les quatre à cinq ancras ; & il n'y a pas de maison en Ville, ni aux Plantages, où il n'y en ait au moins trois ou quatre, pour y conserver l'eau de pluie qu'on boit journellement, qui s'y purifie & s'y maintient aussi fraîche que si elle sortoit d'une glacière.

*Des ba-
macs.*

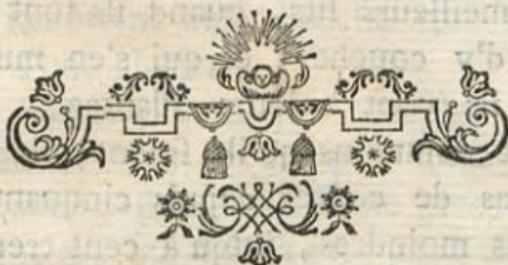
Les *hamacs*, nom que tous les Indiens donnent à leurs lits, que nous appelons branles, sont faits d'une pièce de toile de coton, qui a six à sept pieds de long, sur douze à quatorze de large, dont chaque bout est partagé en cinquante parties & même plus, enfilées dans de petites cordes, pareillement de coton, bien filées & bien torfes, qui ont chacune deux pieds & demi de long, & qu'on appelle *rabans*. Toutes ces petites cordes s'unissent ensemble au bout de la pièce, pour former une boucle, où l'on passe une corde que l'on attache à deux crampons, fichés dans leurs carbets à deux poteaux, ou à des arbres si leurs maisons ne sont pas encore bâties,

pour suspendre le branle à une certaine élévation de terre.

Ce qu'il y a de commode à ces fortes de lits, c'est que leur peu de volume en rend le transport très facile; qu'en outre on y dort plus au frais que dans les nôtres, & qu'on n'y a besoin ni de couvertures, ni de linceuls, ni de matelats, ni même d'oreillers. On y est au surplus à l'abri des puces & des punaises. Il y en a, comme je viens de le dire, dans toutes les maisons des Européens habitués, qui les préfèrent à nos meilleurs lits, quand ils sont accoutumés d'y coucher; & qui s'en munissent quant ils vont à leurs Plantages. Mais quelque communs qu'ils soient, ils ne laissent pas de coûter depuis cinquante, qui sont les moindres, jusqu'à cent trente florins de Hollande; ce qui fait pour ces derniers trois cents livres de France.

La maniere de bien étendre un branle, est d'éloigner les deux extrémités, l'une de l'autre, de sorte qu'avec ses cordages il fasse un demi-cercle, dont la distance, d'un bout à l'autre, soit le diamètre; ensuite on l'éleve de terre de maniere à s'y pouvoir asseoir, comme sur une chaise un peu haute; on se jette dedans, on s'y allonge, & l'on est couché comme dans le meilleur lit.

La principale nourriture de cette Nation consiste en gibier, poissons frais & boucannés, en crabes, & en chair de tortue. Tous articles dont je traiterai séparément dans un autre endroit, n'ayant dessein de parler dans le Chapitre suivant que de ce qui leur tient lieu de pain, comme de la cassave ou manioc, des patates, & du mahis ou bled de Turquie, & enfin de leurs boissons ordinaires.



C H A P I T R E VII.

De la Nourriture des Indiens en général.

LA maniere d'accommoder leurs viandes est certainement la plus simple & la plus naturelle. L'usage des épiceries, si pernicieux aux Européens, ne s'est point encore introduit chez ce peuple. Ils mangent leurs viandes & les poissons bouillis à l'eau. Ils les boucannent ou les font griller; le plus souvent ils étendent les viandes & le poisson sur le charbon, les retournent, & ne les mangent point qu'elles ne soient bien cuites. Ils se servent pour les boucaner d'une espece de gril de bois élevé de deux pieds, sous lequel on a fait un trou en terre, pour y faire un feu médiocre, qui dessèche insensiblement la viande & la cuit lentement; l'odeur de fumée qu'elle contracte, ne les incommode en aucune maniere.

Ils ne font gueres usage de sel, mais ils usent par-contre d'une quantité prodigieuse de poivre ou de piment. Cette maniere simple de préparer les mets, me feroit croire sans me tromper, que c'est à cette

vie simple qu'ils sont redevables de leur fanté robuste & de leur longue vie dont ils jouissent.

*De la
cassave
ou ma-
nicc.*

L'on peut dire que la *cassave* est dans ce pays la source de la vie & de la mort, parce qu'il y en a de deux fortes; l'une qui est bonne à manger, & l'autre qui est un poison des plus mortels: desorte qu'il est très important de les sçavoir bien distinguer.

Les Naturels du pays appellent la premiere *cassava* tout court, & la seconde *bitter cassava*. On cultive la premiere dans presque toutes les Plantations, & elle sert de nourriture aux Esclaves noirs.

Les Directeurs des Plantages n'osent point cultiver la seconde, sans la permission de leurs maîtres qui sont très réservés sur cet article, à cause du risque qu'ils pourroient courir, lorsqu'ils achètent des Esclaves nouvellement arrivés *d'Afrique*; lesquels étant très affamés pourroient en manger, faute de la connoître, & en être empoisonnés, comme cela est arrivé plus d'une fois.

La plante tant de l'une que de l'autre, croît à la hauteur d'environ six pieds, en forme d'arbrisseau, rempli de tiges raboteuses; ses feuilles sont larges & pyramidales; la tige principale est un peu rougeâtre,

& sa racine qui est de la grosseur du poignet, s'étend aux environs d'un pied ou un pied & demi. Ce qui distingue la seconde espece de la premiere, c'est que sa tige tire beaucoup sur le cramoisi, & que sa racine est d'un tiers plus grosse; mais ces indications peuvent induire à erreur, d'autant plus qu'il arrive que la racine de l'une & de l'autre, étant hors de terre, se ressemblent souvent en couleur, grosseur & longueur; & conséquemment ceux qui ne la connoissent pas parfaitement, peuvent y être trompés. Il y en a une plus sûre & qui caractérise indubitablement la bonne: la voici.

Celle que l'on fait rôtir dans les cendres chaudes, & que l'on mange avec du beurre, qui est non seulement bonne, mais excellente & préférable au pain en ce qu'elle a le véritable goût de la châtaigne, a en dedans, d'un bout à l'autre, un filament de la grosseur d'une plume, que l'on en extrait parce qu'il n'est pas bon à manger: dans l'autre on trouve le même filament, mais il ne va pas à la moitié de la racine, & n'excede pas un gros fil double: c'est ce qui les distingue, à ne pouvoir s'y méprendre, & à quoi il faut véritablement s'attacher.

Quelque vénimeuse que soit cette dernière, les Créoles comme les Indiens, ne

laissent pas d'en faire des galettes ou petits gâteaux, qu'ils préparent de la maniere suivante, pour lui faire perdre sa mauvaife qualité.

Ils rapent cette racine toute cruë, sur une *grage* (*a*), & après en avoir exprimé le suc qu'elle contient dans une couleuvre Caraïbe (*b*), ils l'exposent au soleil pendant quelques heures, puis ils en font des galettes, qu'ils font cuire ou rôtir sur des platins de fer. Elles deviennent alors d'une blancheur extraordinaire: on en mange au dessert, & on les regarde comme un mets fort délicat.

Ce qu'il y a encore de plus surprenant,

(*a*) La *grage* est une planche de quelque racine ou cuiffe d'arbre, dans laquelle on a fiché de petits éclats de cailloux fort aigus, qui forment une espece de rape.

(*b*) La couleuvre Caraïbe est un instrument cylindrique, de quatre pieds de long, quand il est vuide, & de quatre à cinq pouces de diametre. Il est composé de pieces de roseaux refendus, ou de lataniers, nattés ou tressés en forme de chausse. On foule, on presse le manioc, à mesure qu'on le fait entrer dans la couleuvre, ce qui augmente beaucoup son diametre en même temps que sa longueur diminue; mais le poids qu'on attache à l'extrémité, la fait allonger en diminuant son diametre. Ce qui ne peut arriver qu'en exprimant le suc.

c'est que, comme ces peuples cherchent à mettre tout à profit, ils font du suc même de cette pernicieuse plante une composition qu'ils appellent *cassiripo*, qui est une espece d'extrait ou coulis, en y ajoutant une suffisante quantite du poivre Indien que nous appellons *capiscum*, pour l'épaissir; puis ils le mêlent dans toutes fortes de sauces, pour donner du haut goût. Il n'y a en effet rien de plus agréable & de plus appétissant que ce coulis. Sans doute que dans la premiere opération, le soleil & le feu desséchant le suc de la plante, en retire le venin qui y réside; & que dans la seconde, le poivre a la vertu de le détruire. Quoi qu'il en soit, plusieurs de mes amis m'ayant assuré que ce coulis étoit d'un goût exquis, je voulus l'éprouver; mais j'en eus la bouche si vivement affectée, pendant plus de deux heures, que l'envie me passa d'en faire usage comme eux: & quelque assurance que m'aient donné plusieurs vieux Colons, qu'on pouvoit sans aucun danger manger de cette racine bien rôtie, jusqu'à entiere exsiccation, je n'ai point été tenté d'en faire l'épreuve, après celles que j'ai faites de ce terrible poison, tant en nature que distillé: & que voici.

I.

*Expé-
riences
funes-
tes du suc
de la cas-
save ame-
re.*

J'ai fait avaler à un chien de trois femaines, une dragme, qui est la huitieme partie d'une once, du suc récemment exprimé de la racine de cette cassave amere, & à peine l'eut-il dans le corps, qu'il fit des efforts considérables mais inutiles pour le rejeter ; deux minutes après il ne fit que tourner de côté & d'autre, & se trouva dans des angoisses terribles, qui furent suivies de convulsions, dans lesquelles il expira au bout de trente-deux minutes.

II.

J'ai mis dans un vase une demi-once du même suc, & un jeune chat qui en but une partie enfla tout de suite, fit à peu près les mêmes mouvemens du chien, & mourut en douze minutes.

III.

Un plus grand chat qui en avoit avalé cinq parties d'une once, fit inutilement tous les efforts possibles pour le rejeter ; trois minutes après les pattes de devant lui devinrent roides ; il commença à saliver, & les mouvemens convulsifs l'emporterent en dix-huit minutes.

IV.

En ayant fait prendre, par force, à un chien de boucher, une once & demie, il tomba deux minutes après par terre, fit les hurlements les plus terribles, accompagnés d'efforts pour vomir, en vint effectivement à bout, & se trouva par ce moyen un peu soulagé; il se releva, comme pour s'échapper; mais à peine fut-il sur ses quatre pattes, qu'il retomba tournant de côté & d'autre & les yeux égarés & larmoyants: il commença ensuite à saliver, & après de nouveaux hurlements, plusieurs mouvements convulsifs, & une abondante évacuation d'urine & de matière fécale, il mourut au bout de trente-deux minutes.

J'ouvris chaque animal, l'un après l'autre, & je leur trouvai dans l'estomac, la même quantité de suc qu'ils avoient pris, sans aucun changement de couleur.

Je n'apperçus pas la moindre altération dans les viscères; point de signe d'inflammation, ni aucune coagulation dans les vaisseaux sanguins: ce qui me convainquit, qu'en général ce poison n'agit que sur le genre nerveux par son extrême acrimonie; de sorte que la mort est inévitable, dès qu'il est une fois dans l'estomac; à moins qu'on n'ait recours au remède qui suit,

& dont j'ai fait l'épreuve, comme on va le voir.

J'attachai un chat fort & robuste, & lui fis avaler par force une once & demie de ce même suc; trois minutes après il eut des anxiétés terribles; à la quatrième minute il fit nombre d'efforts pour vomir, qui furent tous inutiles; & je m'apperçus qu'il auroit pirouetté comme les autres, s'il n'eût été garrotté; son estomac enfla, & ses pattes de derrière devinrent roides, ce qui fut suivi d'une forte salivation. Je lui fis alors avaler une once d'huile chaude de navette, qu'il rejetta tout aussi-tôt avec une partie du suc; se trouvant par-là soulagé il reposa deux minutes, & recommença ensuite à vomir tout le suc; ce qui fut suivi d'une abondante évacuation d'excréments: après quoi je le détachai, & il se sauva à toutes jambes.

Par cette expérience on voit qu'il est aisé de sauver quelqu'un qui auroit mangé de cette racine. Mais ce qu'il y a de plus surprenant c'est que ce poison n'agit point sur les vers; car en faisant l'ouverture du chien de boucher, je trouvai dans son estomac deux grands vers qui nagoient dans ce suc. Je les en tirai, & les remis dans une plus grande quantité de tout récemment extrait; ils y vécutrent jusqu'au sixième jour, & même augmente-

rent de plus d'un tiers en grosseur; mais comme le suc commença à fermenter au bout de ce temps, & à devenir séreux, ils y périrent. Sans doute que si je les en eusse fortis, pour les remettre dans du nouveau, qu'ils auroient vécu davantage; & que loin de leur être pernicieux, il leur étoit salubre, puisqu'ils y avoient profité.

Voyant donc que ce suc ne pouvoit pas se conserver un plus long espace de temps, je portai mes expériences plus loin; & je formai le dessein d'en tirer un *alkobol* volatil, par la voye de la distillation. Je pris donc à cet effet cinquante livres de ce suc récemment exprimé, que je mis distiller dans un alambic pour en tirer l'esprit par gradation: la premiere opération me fournit trois onces d'*alkobol* volatil; je changeai alors de récipient, & j'en tirai une quatrieme once moins forte; puis en agissant encore de même, une cinquieme once qui se trouva sans odeur; & je renouvelai mes épreuves.

Je fis avaler plein une cuiller à café, des trois premieres onces, à un chien d'un an, lequel tomba tout de suite en syncope, puis fit des hurlements affreux, & tomba dans les convulsions les plus terribles, accompagnées d'une abondante évacuation d'u-

rine, & mourut en moins de cinq minutes.

Je voulus réitérer ou plutôt continuer mes épreuves, mais ce que j'avois tiré dans la seconde & troisieme opération ne se trouva nullement vénéfique: ce qui prouve que le poison n'existe que dans les parties volatiles du suc de cette plante, lequel étant donné à quelque animal que ce soit, agit si rapidement & si puissamment sur les parties nerveuses, qu'il en arrête successivement le mouvement & cause la mort.

De la culture de la cassave

Voici maintenant la culture de ces deux plantes. J'ai dit précédemment qu'elles viennent en arbrisseaux; mais on ignore qu'elles proviennent de bouture; & voici comme on s'y prend.

L'on fait une fosse d'environ un pied & demi de long, & de six à sept pouces de profondeur; on y couche deux branches ou deux morceaux de branches de l'arbrisseau, de dix-huit à vingt pouces de long, dont on laisse un bout de l'une hors de terre, après quoi on les recouvre de la même terre qu'on a tirée de la fosse; & au bout de quatorze ou quinze mois la plante est, comme je l'ai ouï-dire, dans toute sa grandeur & sa maturité.

Des pattates.

Les pattates sont des fruits qui ont beaucoup de ressemblance avec nos pommes de terre. Il y en a de trois especes; de blan-

ches, de rouges, & de jaunes, qui toutes font de différentes formes, rondes, ovales ou bicornues, & qui ont depuis deux jusqu'à cinq pouces de diametre; leur peau est mince, unie, fans chevelure ou filaments. Les rouges ont le dedans, comme la peau, couleur de chair; & les blanches, ainsi que les jaunes, ont la peau grise, & le dedans blanc ou jaune. C'est la nourriture ordinaire des Negres, qui en général est fort légère, & par conséquent de facile digestion, quoique très substantielle.

Ces trois especes se multiplient ou de bouture, ou en mettant les fruits mêmes en terre dans un temps pluvieux, & les en recouvrant d'environ quatre pouces. Il leur faut depuis trois jusqu'à quatre mois, pour parvenir à parfaite maturité, & elles demandent une terre fort légère. On les fait ordinairement cuire avec de la viande, & elles tiennent lieu de pain; mais les Indiens & les Esclaves noirs les mangent le plus souvent cuites à l'eau ou étuvées, avec du poisson boucané, où ils ajoutent beaucoup du piment qui est d'une force à enlever la bouche.

Le mahis ou *bled de Turquie*, est encore ^{Du ma-}
une très bonne nourriture pour ce peuple, ^{bis.}
qui le cultive de la maniere suivante.

Après qu'on a préparé la terre, on se

contente de faire des trous, avec un petit bâton, & on laisse tomber dans chaqu'un deux ou trois grains de mahis ou de mil; (car ils le sement de même) ensuite on remplit le trou de terre, en comprimant celle qui est à côté. Il est surprenant combien les volailles qui sont nourries de cette graine sont grasses, fermes & succulentes: on en donne aussi aux chevaux; mais ils deviennent pousifs. Ces peuples en rôtissent les épis entiers, quand il est encore tendre & plein de lait, & les mangent avec grande délicatesse.

Les Créoles blanches font de la farine un excellent *tomton* ou espèce de poudin, que les Anglois appellent *boudin*; qu'elles font ensuite cuire avec de la viande salée, des poissons boucannés, à quoi elles ajoutent de l'ocre (c) du piment en assez bonne quantité, & autres drogues semblables: puis ils le mangent à la mode des Indiens & des Esclaves noirs, sans cuiller ni fourchette, mais purement avec les doigts; manière qui, selon eux, le rend plus délicat. Cependant quelque bonté prétendue que cela lui donne, cette façon de le manger est capable d'ôter l'envie d'être leur commensal.

(c) Voyez ce que c'est dans le Chapitre des plantes potageres.

Il est vrai que les excès dans la boisson *De leur boisson.* ont toujours été en usage chez ces peuples; ils boivent outre mesure: quand ils sont morts-ivres, ils s'excitent à rendre, afin de recommencer à nouveaux frais. La boisson ordinaire des Indiens se prépare de la manière suivante. Ils mettent dans un de ces grands pots, dont j'ai parlé, plusieurs galettes de cassave, des pattates & des oranges aigres, qu'ils laissent fermenter avec une certaine quantité d'eau pendant quelques jours, & qu'ils passent par un tamis avant que d'en faire usage. On m'a assuré que cette boisson, quoique fort agréable, est assez forte pour enivrer.



CHAPITRE VIII.

De leur culte, de leurs mariages, de l'accouchement des femmes, des médicaments en usage dans le pays, & de leurs obseques.

De leur culte.

LA religion de ces peuples est un mystère qu'il n'est pas facile de pénétrer, supposé même qu'ils en ayent une, ou plusieurs. Mais je sçais moralement qu'ils n'admettent en général nul Christianisme : ils sont tous idolâtres. La lune, le soleil, les étoiles, & toutes sortes d'animaux même, sont les objets de leur culte : & quelque chose qu'on ait pu faire pour leur inculquer d'autres principes de religion, les raisonnemens, comme la force, y ont échoué.

De leurs mariages.

La cérémonie de leurs mariages est des plus simples ; car il suffit que celui qui veut épouser une fille lui porte toute la chasse & la pêche qu'il a faite dans la journée ; si elle reçoit ce présent, c'est une marque qu'elle l'agrée pour son mari : pour-lors elle a soin de lui préparer le soupé & de le

lui apporter dans son *carbet*; après quoi elle se retire chez elle: elle y retourne cependant le lendemain pour fixer le temps de la célébration de leur mariage. En attendant le futur époux, avec ses parents ou ses principaux amis, fait de grandes chasses & de grandes pêches. Le jour du mariage étant venu, le futur époux va trouver sa future épouse pour lui dire: je vous ai choisie pour ma femme; cela suffit pour qu'elle le suive tout aussitôt. Et c'est, je crois, par cette raison, qu'ils prennent communement leur plus proche parente, c'est-à-dire, leur cousine ou leur niece. Mais quelque peu de précaution qu'ils prennent dans leur union, les femmes n'en sont pas moins assujetties à une obéissance servile. Leurs maris ont sur elles une autorité despotique, & elles ne sont que leurs esclaves; ce qui est sans doute une suite de l'esprit de liberté qui regne parmi ce peuple, lequel souffre impatiemment qu'on veuille y donner la moindre atteinte. Aussi telle amitié que les maris portent à leurs femmes, rien ne dispense celles-ci du respect que les premiers s'attribuent; & elles n'en ont pas plus de tranquillité, de quelque manière qu'elles s'acquittent de ces prétendus devoirs, exposées, comme elles le sont journellement, à tous les caprices

de leurs époux , qui font , comme je l'ai insinué plus haut , fort inconstans , & qui ont le droit , à la moindre phantaisie ou sur le moindre soupçon d'infidélité , de les renvoyer ou même de les tuer , sans plus de formalité , ni sans appréhender d'en être repris ni châtiés. Aussi la polygamie n'est point connue chez eux , par la liberté qu'ils ont de se séparer de leurs femmes quand ils veulent , ou de s'en défaire & d'en prendre d'autres à l'instant. La seule considération qu'ils ont pour leurs femmes , est de leur rapporter au retour de leurs campagnes , les chevelures de ceux qu'ils ont tués , en marque de leurs victoires , pour qu'elles s'en parent , & publient par-là leurs triomphes : ce qui tient plus de l'orgueil & de la vanité que de l'amour.

Quelque amitié qu'un Indien ait pour sa femme , elle n'a jamais la satisfaction de manger avec lui. Elle le sert au contraire , & va ensuite manger avec ses enfans. Indépendamment de ce que j'ai dit de la façon de manger des Indiens , qui n'est pas des plus appétissantes , il est assez curieux de les voir accroupis sur leur cul , comme des singes , dans leurs repas , & manger très goulument , sans se dire un seul mot. Ils n'ont point d'ailleurs une heure fixée pour leurs repas ,

car

car ils mangent quand ils ont faim, & boivent quand ils ont soif.

Pour prouver encore davantage l'état de servitude de ces pauvres femmes, & par conséquent la vaine gloire de leurs maris, il est à remarquer que lorsqu'une d'elles vient à accoucher, à peine a-t-elle mis au monde son fruit, qu'elle se transporte à la riviere ou à la crique la plus voisine pour le laver ; & elle-même s'y lave tout le corps ; pendant laquelle opération le pere de l'enfant se met dans le *hamac*, qu'il y reste pendant six semaines pour se reposer des peines qu'il s'est données à procréer ce nouvel être ; & que pendant tout ce temps, l'accouchée doit avoir tout le soin du ménage. On le visite pendant ce temps-là, & on lui témoigne qu'on prend beaucoup de part à ses incommodités. Toutes les femmes ont à vrai-dire une grande facilité à accoucher ; & pour peu qu'il se présente la moindre difficulté, elles ont recours au suc d'un certain arbre qu'elles connoissent, qui leur procure une heureuse & prompte délivrance.

Elles allaitent leurs enfants jusqu'à l'âge de huit à dix mois, mais elles ne les emmaillotent ni ne les bercent jamais ; bien loin de-là, car tandis qu'elles sont occupées au ménage, elles les mettent tout nus par

De l'accouchement de leurs femmes.

De la façon dont elles élèvent leurs enfants.

terre, où ces petites créatures se traînent & se roulent à leur gré dans le sable; ayant pour principe que c'est le vrai moyen de les accoutumer de bonne heure à la fatigue, & de leur procurer un tempérament robuste & semblable à celui de leur pere: & dès qu'ils peuvent tant soit peu se soutenir, leurs meres les portent sur le dos, où ils se cramponnent à merveille, ou les portent sur un bras, jambe deçà, jambe delà. Outre le lait qu'elles leur donnent, elles leur donnent de tout ce qu'elles mangent elles-mêmes. Malgré ce peu de soin apparent, ces enfants ne deviennent jamais bossus, ni de travers, ni boiteux. Et je puis affirmer que pendant mon séjour à *Surinam*, je n'ai pas vu un Indien, mâle ni femelle, contrefait: ce qui prouve que cette maniere d'élever les enfants est infiniment préférable à celle d'Europe, où l'on en voit une multitude, ou difformes, ou mal bâtis, ou enfin qui ne peuvent pas souffrir la moindre fatigue.

De l'éducation des enfants.

Quand ils sont parvenus à un certain âge, on les élève dans la même idolâtrie de leurs peres, pour lesquels on leur inculque, en même temps, le respect le plus profond, & d'être exacts & les secourir & assister dans leurs travaux; devoirs dont ils s'acquittent tous très parfaitement.

Quoique nous regardions ces peuples comme des sauvages, il ne faut pas que nos idées nous les représentent comme des bêtes sans société & sans police. Ils sont très libres à la vérité, & ne craignent rien tant que la dépendance. La servitude sous quelque aspect qu'on puisse la leur représenter, leur est en tous temps odieuse, n'y ayant rien au monde qu'ils n'entreprennent pour s'en délivrer: mais ils ne laissent pas que de composer des communautés libres; & pour le bon ordre ils reconnoissent des chefs, tel que je l'ai infinué plus haut.

La frugalité de ces peuples les met à l'a-^{De leurs} bri de presque toutes les incommodités que ^{médica-} nous connoissons, si l'on en excepte la ca-^{ments.} ducité qui les oblige à rester dans leur *hamac*; & s'il leur en survient, ce qui est fort rare, ils sont leurs propres Médecins & Chirurgiens, & n'ont pour tous remèdes que quelques huiles, qu'ils prennent intérieurement, & un excellent baume qu'on appelle *racaciri*. Ce baume sort d'un arbre ^{Du bau-} des environs de la rivière des Amazones: ^{me de ra-} on le fait découler, dans unealebasse, par ^{caciri} des incisions qu'on a faites dans l'arbre. C'est un souverain remède pour toutes plaies récentes, de même que pour les vieux ulcères, en l'appliquant en forme d'em-

plâtre, le plus chaudement qu'il est possible. Il est encore fort salutaire pour la poitrine, & infallible pour arrêter les fleurs blanches & les vieilles gonorrhées.

*De la
gomme
copal.*

La gomme *copal* est encore chez eux un remède spécifique contre la diarrhée: on fait découler cette gomme par incision du tronc d'un fort gros arbre que l'on appelle *loms* (a), dont les feuilles sont longues, assez larges & pointues, & qui porte un fruit qui ressemble fort à nos concombres. Elle est dure, jaune, luisante & transparente; & rend sur le feu une odeur approchante de celle de l'oliban ou de la myrrhe: elle ramollit, elle résout, & l'on s'en sert aussi comme d'un des meilleurs vernis. Le bois de cet arbre est employé à toutes sortes de beaux meubles, comme tables, cabinets, buffets; mais il est fort cher.

La longue vie de ces peuples, & la santé dont ils jouissent jusqu'à la caducité, m'engage à rappeler ce que j'ai dit dans le Chapitre III, de l'utilité qu'il y auroit d'élaguer les forêts des environs de la Ville de *Paramaribo*; puisqu'il y a toute apparence que l'instabilité de leur demeure, dont j'ai parlé au Chapitre VI, y a rapport; & me conduit insensiblement à parler de

(a) Ou coubraril, *bifolia pyramidata*.

de leurs obseques, avant que d'entrer dans le détail de leurs voyages, de leurs guerres, de leurs divertissemens & de leur commerce.

La mort d'un Indien met toute la communauté en deuil, aussi bien que celle de tous ses parents; & leurs funérailles se font sans beaucoup d'appareil & de cérémonie, mais avec de grandes marques de douleur, ne faisant que crier & pousser des hurlements les plus affreux. On commence l'ensevelissement par laver tout le corps du cadavre; on le frotte ensuite avec une certaine huile; après quoi on lui attache, avec une corde, les bras entre les genoux, de maniere que la tête puisse reposer sur les deux mains, qu'on attache une seconde fois ensemble: cela fait on le met dans un sac de toile tout neuf, & on l'enterre dans le carbet où il est mort. On a soin de mettre à côté de lui toutes ses armes de guerre, parce qu'on s'imagine qu'il aura besoin de toutes ces choses dans l'autre monde.

De leurs obseques.

CHAPITRE IX.

De leurs voyages, tant sur mer que sur terre, de leurs guerres, de leurs danses & de leur commerce.

POUR peu qu'on se rappelle ce que j'ai dit dans le fixieme Chapitre, sur l'inconstance de cette Nation, on ne sera point surpris d'apprendre qu'elle aime beaucoup à voyager.

De leurs voyages.

Comme la Colonie de *Surinam* a beaucoup de rivieres & surtout de criques, & qu'elle est voisine de quantité d'isles, comme la *Cayenne*, les *Berbices*, le *Brésil*, les côtes des *Amazones* & *Espagnoles*, ces peuples ne peuvent point se visiter les uns les autres, pour traiter ensemble, c'est-à-dire pour faire commerce de leurs marchandises, sans faire leurs voyages en pirogues ou canots. Ils ne manquent jamais de porter leurs *hamacs* avec eux, ni leurs arcs & leurs fleches de chasse & de pêche; car ils ne s'inquiennent jamais des besoins de la vie, remettant à la Providence le soin de leur fournir des vivres; mais si leurs voyages

font de longue durée, pour-lors ils prennent quelques viandes & du poisson boucannés, qu'ils mangent avec du poivre, & des galettes de la cassave en guise de pain.

Dès que le soleil est couché ils mettent pied à terre, & attachent leurs *hamacs* à deux arbres, qu'ils couvrent de feuillages, pour se reposer jusqu'au lendemain au lever du soleil, qu'ils poursuivent leur route. Leurs femmes & leurs enfants les accompagnent toujours dans leurs voyages, à moins qu'ils n'ayent d'autres ménages dans les lieux où ils doivent coucher ou passer la nuit.

Comme ces gens ignorent parfaitement l'arithmétique, des nœuds faits à une longue corde ou ficelle servent à tous leurs calculs.

Quelquefois cependant ils voyagent par terre, & alors le chef de la troupe marche toujours à la tête, avec quelques ajustements qui le distinguent des autres; & quand c'est par les bois qu'ils prennent leur route, il a soin de faire avec un couteau des marques sur les arbres auprès desquels ils passent, pour ne se point tromper en revenant. Il n'y a pas d'ailleurs de gens plus habiles qu'eux pour suivre les traces des gens qui ont passés par des endroits, où

d'autres qu'eux n'en remarqueroient pas la moindre.

*De leurs
langues.*

Le langage de ce peuple est si différent dans chaque Nation, que souvent des Indiens voisins ne s'entendent pas. On prétend néanmoins qu'ils ont quelque langue générale qu'ils comprennent presque tous, ou pour le moins le chef de chaque bourgade ou communauté.

*De leurs
guerres.*

Lorsque le chef d'une communauté a quelques motifs de faire la guerre à une autre Nation, il assemble premièrement tous les Capitaines de la sienne. Il prépare pour cet effet un grand festin, & après s'être tous bien enivrés, celui-ci déclare le sujet des plaintes qu'il a contre la Nation qu'il a dessein d'attaquer. Aussitôt que les conviés l'ont approuvé, ils se noircissent tout le corps avec du *genipa*, se parent de plumes rouges de perroquets, dont ils se font des couronnes & des ceintures; & dans cet équipage guerrier ils se rendent à un endroit où ils font l'un après l'autre, avant que d'aller combattre, leurs danses de guerre. C'est-là où ils chantent la gloire de leurs ancêtres & la leur. Ils vantent d'avance les belles actions qu'ils vont faire; ils déclament le tort que leurs ennemis leur ont fait; & enfin ils s'écrient qu'ils sont forcés à se venger. Voici quelles sont leurs danses,

Ils n'ont point d'autres instruments que des flûtes & des grelots.

Les flûtes qui ont près de deux pieds & demi de longueur, n'ont qu'un seul trou, & pour embouchure une anche comme les hautbois, ce qui fait que chacune n'a qu'un ton.

Les grelots sont faits des noyaux creusés d'un fruit appelé *abouai*, qu'ils attachent assez près l'un de l'autre, pour que cela fasse un certain bruit lorsqu'ils sont agités, lequel ressemble à celui que feroient de petites sonnettes.

Leurs danses ne sont, à proprement parler, que des marches, dans lesquelles ils battent des pieds, en se balançant de côté & d'autre, comme font les gens ivres: ce qui peut durer cinq ou six heures de suite; de sorte qu'il faut être Indien pour supporter de pareilles fatigues.

Revenons maintenant à leur commerce, qui est relatif à leur mécanique. Il consiste en hamacs, en vaisselle de terre, corbeilles & pagales, dans le débit, pareillement, de leurs armes, de toutes sortes d'animaux les plus rares, du baume de racaciri, & enfin dans celui de la tortue, dont je vais parler, à cause de leur adresse à la prendre. Ils font aussi des échanges avec les Européens de toutes ces marchan-

difes, contre tout ce dont ils peuvent avoir besoin ou qui peut être propre à leur usage pour leurs fabriques : & l'on fait souvent avec eux de très-bons marchés, parce qu'ils ignorent, la plupart du temps, la valeur intrinseque de leurs brocantages.

N'ayant rien omis jusqu'ici de tout ce qui regarde ces peuples, je finirai ce Chapitre par ce que j'ai promis de dire de la pêche de la tortue verte de mer; & dans le suivant je parlerai des Européens habitués dans la Colonie, avant que d'entrer dans le détail des Esclaves noirs.

De la maniere de prendre la tortue.

Pour se mettre au fait de la maniere dont les Indiens prennent la tortue de mer, il est bon d'observer qu'elle vient déposer ses œufs sur le sable. Ils la renversent alors sur le dos, bien sûrs qu'elle ne se retournera pas; car il y en a depuis deux jusqu'à cinq pieds de long, sur deux & trois pieds de large, qui pesent jusqu'à quatre cents livres; & d'ailleurs elles ont l'écaille du dos assez plate, & par conséquent peu propre à leur permettre de faire ce mouvement & d'y réussir. Il n'en est pas de même du Caret, qui est une autre espece de tortue, dont l'écaille est précieuse, mais dont la chair est de peu de valeur. Comme il a le dos rond, & qu'il est extrême-

ment vif, il fe remue violemment, & fe remet tout de fuite fur le ventre.

Une de ces grandes tortues, dont je viens de parler, pond jufqu'à trois cents œufs, de la groffeur d'une balle de jeu de paume, & auffi ronds. Leur coque refsemble à un parchemin mouillé; l'on y remarque toujours un petit vuide, & le blanc ne fe durcit jamais bien: quant au jaune, il cuit & durcit comme celui des œufs de poule, & eft très délicat.

C'eft la meilleure à manger; mais fon écaille n'eft bonne à rien: elle paît l'herbe fous l'eau où elle fait fa demeure ordinaire, & n'a pas befoin de venir fur la terre pour prendre fa nourriture. Elle la trouve dans des prairies qui font au fond de la mer, le long des ifles voisines de *Surinam*; & il y a fi peu de bralfes d'eau fur ces fonds, que quand la mer eft calme & le temps ferein, on peut voir aifément ces tapis verds, & les tortues s'y promener.

Une feule de ces tortues a tant de chair, qu'elle eft capable de nourrir près de quatre-vingt perfonnes, & eft auffi délicate que le meilleur veau, pourvu qu'elle foit bien fraîche: elle eft entrelardée de graiffe, d'un jaune verdâtre, quand elle eft cuite.

Il n'y a que quatre mois dans l'année pour la prendre, qui sont ceux de février, mars, avril & mai. Les Créoles blancs distinguent deux chairs différentes dans cet animal, d'abord une grossière, & une fine, qui est en effet la plus délicate de toute la bête, qu'ils appellent *Kalpe* & qu'ils appréhendent comme il suit.

Du Kalpe & de la manière de l'apprêter.

Ils laissent cette fine chair sur l'écaille, qu'ils font tremper, toute la nuit, dans du jus de limon, afin de la rendre plus ferme; puis ils la font cuire au four, sans la sortir de l'écaille, & y ajoutent une sauce faite des oeufs, de la graisse, des boyaux de la bête, & d'autres ingrédients que j'ignore, mais qui coutent beaucoup; & c'est dans cette occasion qu'on peut véritablement appliquer ce proverbe vulgaire: *que la sauce est plus chère que le poisson*; car un tel plat revient aux environs de vingt florins de Hollande.

Les Indiens vendent ordinairement cette tortue aux bouchers, & s'adressent, la plupart du temps, pour cela aux interprètes de ces derniers, qu'on appelle vulgairement *bokke-ruilers*, ou en François *Troqueurs*, parce que ce sont des Blancs qui ont communément cet emploi.

Du caret.

Le Caret diffère en tout de la précédente tortue; la femelle ne dépose pas ses

œufs sur le sable, mais dans le gravier, & où il y a le plus de petits cailloux. Sa chair n'est pas à la vérité des plus agréables; mais ses œufs sont plus délicats que ceux de la précédente tortue: & son écaille est extrêmement recherchée, parce qu'outre qu'elle est superbe par elle-même, on la peut façonner comme on veut, en l'amollissant dans l'eau chaude, puis la mettant dans un moule, dont on lui fait prendre exactement la forme & sur le champ; & qu'elle se rendurcit tout de suite.

Tout ce qui me reste à dire présentement des Indiens, c'est qu'ils semblent être nés dans l'eau & pour l'eau, les femmes comme les hommes; car lorsqu'une pirogue tourne, quand ils sont en mer, ce qui arrive quelquefois, sur-tout quand ils veulent forcer leurs voiles ou quand ils sont ivres, ils ne perdent rien de leur bagage; & sçavent si bien nager, que les petits enfants que les femmes ont à la mammelle, ne courent aucun risque, tandis que les hommes sont occupés de leur côté dans l'eau, à redresser le bâtiment & à vuidier l'eau dont il est rempli.

 CHAPITRE X.

Des usages communs aux Européens, habitués à Paramaribo, & de leur commerce.

QUELQUE forcé qu'on soit à différents égards, de se conformer à certains usages reçus dans un pays où l'on veut s'habituer, il n'y a point de doute qu'on ne conserve une assez forte prévention de la bonté des siens, pour ne pas s'en départir totalement; surtout quand on y est maître: voilà l'homme: il cherche, au contraire, à subjuguier plutôt, s'il peut, les goûts & les volontés de ceux à qui il s'allie ou qu'il soumet.

Sur ce principe, on ne doit pas s'attendre à voir vivre à *Surinam* les *Européens* en *Caraïbes*; quoique les premiers de notre continent qui ont habité ce pays se soient peut-être prêtés d'abord à la rustique simplicité de ces peuples, pour se les concilier. Et c'est sans contredit à tort que bien des gens s'imaginent qu'on y a le goût dépravé, tant pour la nourriture que pour les vêtements. Tout ce qu'on en

peut dire, c'est qu'il y regne uniquement une honnête liberté, que nous ignorons dans nos grandes villes; & qu'on n'y est pas tenu de s'adoniser depuis le matin jusqu'au soir. Le bourgeois, comme le planteur (a), obligé même de se trouver en compagnie, peut s'y rendre en veste blanche, un bonnet de coton sur la tête, & un chapeau par dessus. C'est même son habillement ordinaire, à moins qu'il ne sorte pour une visite de cérémonie, ou qu'il n'aille chez quelque personne de distinction. L'artisan même en use de la même manière, lorsqu'il est appelé dans quelque maison: & tout le monde y vit sans gêne; si ce n'est les personnes du Sexe, que le plaisir de plaire prive des mêmes commodités; mais cela leur est pardonnable, & personne ne leur en fait mauvais gré. Elles ne sont pas même les seules à saisir les nouvelles modes d'Europe qui parviennent dans ce pays, tant pour les hommes que pour les femmes, presque aussitôt qu'elles sont inventées; & que chacun, malgré tout ce que je viens de dire, met en usage, selon son goût, avec élégance & somptuosité. Car on ne s'y fait pas gloire d'aller

(a) Nom qu'on donne à tous ceux qui ont des Plantations.

toujours en négligé : licence , en tout , ne fait pas loi.

La preuve qu'on s'y met pour le moins aussi bien qu'en Europe , & que le luxe y regne autant , c'est qu'il y a dans la Ville plusieurs boutiques & nombre de magasins très bien fournis en tout genre : le drap , le velours , les étoffes , les galons d'or & d'argent , rien n'y manque ; mais à fort haut prix , parce qu'il n'y a point de manufactures , & que le tout y est apporté de dehors.

La bonne chere n'y est pas non plus oubliée , quoi qu'elle y soit fort dispendieuse , en comparaison de celle d'Europe , comme on n'en doutera pas par l'énumération suivante. Mais comme chacun est employé , dans ce pays , selon ses talents , les gains y sont assez considérables pour y rendre aussi la vie plus gracieuse.

*Du prix
des vi-
vres.*

On trouve chez les bouchers , deux fois la semaine , du bœuf à dix sols la livre , du mouton à douze sols , & du cochon à six ; le veau y est fort rare ; & la livre de pain se vend cinq sols.

Le marché est toujours assez bien garni de volailles , suivant leurs saisons , & qui sont meilleures qu'en aucun lieu du monde : les chapons , surtout , deviennent excessivement gros dans ce pays , & coûtent ordinairement

ment trente fols la piece, une poule quinze fols, un canard vingt, un poulet d'Inde dix à douze florins, & ainsi du reste.

Les rivieres regorgent, pour ainsi dire, de poissons de toute espece, & exquis; mais comme il y a plusieurs particuliers dans la Ville qui tiennent des Negres pêcheurs pour en faire commerce, cela les rend assez chers.

Quoiqu'on ne recueille point de vin dans le pays, on n'y en consume pas moins, ni de moins bons de toute espece. La délicatesse des Colons n'est pas moindre sur cet article que sur bien d'autres; ils n'épargnent rien pour en avoir des meilleurs. Et si on y ajoute tout ce qu'un Planteur tire de sa basse-cour, qui est toujours remplie de la meilleure volaille, comme ses étables des meilleurs bestiaux, l'on sera obligé de convenir qu'en ce pays, comme ailleurs, la cherté n'est que pour les indigents. Car il a sous la main, si j'ose ainsi m'exprimer, de quoi fournir aux tables les plus abondantes & les plus délicates; sans compter le faste, avec lequel on est servi par nombre d'Esclaves; ce qui acheve de donner un air de seigneurs aux moindres particuliers: les Planteurs n'étant pas les seuls qui en ont, cela ne va que du plus au moins.

De plus, les blanchisseuses, dont je parlerai plus loin, l'emportant sur toutes celles d'Europe, le linge, soit de table ou de corps, y est d'un blanc à éblouir, & on est à cet égard d'une curiosité qui va jusqu'au luxe; de sorte qu'on ne peut rien reprocher aux habitans sur la propreté.

Mais, pour en revenir à tout ce qui concerne la table, il ne faut pas oublier le gibier, qui ne manque pas sur celle des Planteurs, parce qu'il n'y a qu'eux qui aient des chasseurs à eux. S'il est plus rare pour les bourgeois, ce n'est pas que la chasse ne soit abondante, ni qu'elle ne soit permise à tout le monde indifféremment; mais comme elle est trop rude, elle ne convient qu'aux Negres & aux naturels du pays, de sorte que l'on ne mange en Ville de la venaison que lorsque par hasard des Indiens viennent en vendre, ce qui n'est par conséquent pas fréquent.

A l'égard des légumes, on ne doit pas mettre en doute que sous un climat tel que je l'ai dépeint chaud & humide, il n'y en ait à profusion, & qu'on n'en ait des potagers toujours remplis, & de toutes les sortes; toutes les saisons y étant propres à leur culture, comme à leur accroissement & à leur maturité, pour peu de soin qu'on veuille se donner; & ayant de

plus des Esclaves propres aux travaux les plus rudes. Je réserve cependant à en parler plus amplement dans un autre article, où j'entrerai dans tous les détails du jardinage.

Quel heureux pays ! ne puis-je m'empêcher de m'écrier, où l'on peut jouir toute l'année, sans aucune interruption, des précieux dons de Flore & de Pomone; où la neige, la glace, & les frimats sont inconnus; & où l'on ignore la cruelle nécessité de se rôtir, pour se rechauffer, comme on fait dans une partie de l'Europe, plus de la moitié de l'année; & dans lequel une heureuse & délectable harmonie ne se perd jamais de vue entre les concitoyens ! Pour la cimenter, comme il n'y a que les artisans, les marchands, ou ceux qui ont des emplois, lesquels exigent une résidence en Ville, qui y demeurent, & que les Planteurs habitent leurs Plantations, ceux qui sont voisins sont presque toujours ensemble, se régalent tour à tour, & vivent avec une cordialité si digne d'envie, qu'il est à souhaiter qu'elle se soutienne jusqu'à la postérité la plus reculée. Ajoutez qu'il y a même peu de personnes au monde, qui pratiquent l'hospitalité avec plus d'effusion de cœur & plus de grandeur d'ame que les *Surinamois*. Et pour



convaincre le lecteur de la vie gracieuse des personnes aisées, voici une esquisse de celle d'un Planteur.

Il se leve, comme c'est assez l'usage, avec le soleil, c'est-à-dire à six heures. A peine est-il debout, qu'il prend son thé ou son café, pendant que ses Esclaves ont soin de couvrir une table pour servir le déjeuner, qui se fait dans presque toutes les maisons, avec du jambon, ou une piece de viande salée ou fumée, ou aussi avec de jeunes pigeons à la crapaudine, accompagnés de beurre, de fromage, de la cassave, & de bonne biere forte ou de vin de Madere, que l'on coupe avec de l'eau. Cette table reste ainsi dressée jusqu'à près de neuf heures, pour tous les amis qui se présentent. Après ce déjeuner presque dînatoire, il s'occupe des diverses affaires de sa maison, jusques vers les onze heures, temps auquel on se rend à la bourse, qui est une auberge, où l'on boit du *punch* ou du *sangris*, qui est un mélange des deux tiers, soit de vin de Madere ou de vin rouge, avec un tiers d'eau, un peu de sucre & de muscade, & une tranche de citron, qu'on met dans une jatte de verre; & je ne connois rien de si agréable que cette boisson. Il y a aussi de la limonade & de la biere pour ceux qui l'aiment, & l'on s'y amuse jus-

qu'à une heure après-midi, soit au billard, aux échecs ou aux dames; après quoi chacun se retire chez soi pour dîner. Au sortir de ce repas on fait la méridienne, ou comme on l'appelle en *Espagne* la *sieste*; c'est-à-dire, que l'on dort jusqu'à quatre heures, que l'on prend le thé; & à cinq on retourne à la bourse, ou l'on va à la promenade, quand il fait beau; parce qu'alors le soleil n'est plus si ardent, qu'il l'est ordinairement depuis les dix heures du matin jusqu'à trois heures après midi. D'ailleurs, comme il n'y a que le Gouverneur, le Commandant, & cinq ou six principaux de la Ville qui aient équipage, qu'il n'y a point de fiacres dans ce pays, & qu'il n'y a que quelques particuliers qui aient des chaises, uniquement pour les parties de plaisir, personne ne va dans les rues sans avoir un Nègre qui lui porte un parasol sur la tête, tant hommes que femmes: ces dernières ont seulement quelques suivantes de plus.

Comme les équipages ne se font pas dans le pays, & qu'on les fait venir d'Europe, ^{Des équipages.} à prix très couteux, on ne doit point être surpris qu'il y ait si peu de personnes qui en aient; quoique beaucoup soient fort à leur aise: d'autant plus qu'il faut payer pour le transport d'un cheval, de Hollande

à Surinam, cent florins, ou deux cents livres de France, sans compter l'achat & nombre de petits fraix qui n'y sont pas compris, & les autres risques que l'on court; ce pays ne produisant que très peu de chevaux, qui ne sont même encore pas plus grands que des ânes, ce qui les rend, joint à leur vivacité, peu propres à l'attelage. Ils sont beaucoup plus ronds que les nôtres, & néanmoins bien proportionnés: c'est dommage qu'ils soient si petits. Mais cela n'empêche pas qu'on ne les employe aux moulins à sucre, où ils sont très utiles, parce qu'ils sont infatigables & d'une force au dessus de celle que l'on sembleroit en attendre: aussi les vend-on, pour cet usage, jusqu'à trois cents cinquante florins de Hollande. A l'égard de leur nourriture, elle n'est pas coûteuse (à l'avoine près, qui ne croît point dans le pays, & qu'on est obligé d'y faire transporter,) parce qu'on a-là de l'herbe toute l'année.

Mais pour revenir aux aïssances de la vie, dont m'a détourné ma digression sur les équipages, j'avouerai que ceux qui arrivent dans le pays, ne s'en apperçoivent pas d'abord, parce qu'il n'y a premièrement que quatre
Des au-
berges. auberges, & qu'en outre on n'y trouve point d'autres lits que des *hangmac*, qui

ne font pas ordinairement du goût de ceux qui n'y font pas faits. Pour les répas ils font réglés à un florin par tête, mais sans vin, & la bouteille y coûte trente sols; ce qui n'est pas flatteur pour ceux qui ne font pas encore accoutumés aux boiffons du pays.

Parlons maintenant du commerce qui est-là, comme ailleurs, le premier mobile de la vie, & qui fait fleurir tous les Etats bien policés. Il n'est permis dans la Colonie qu'à ceux qui dépendent du Gouvernement de la Société de *Surinam*; & cela va si loin, qu'il n'est permis à aucun vaisseau, de quelque Nation qu'il soit, d'entrer dans le port pour y trafiquer, pas même à ceux des autres Colonies Hollandoises. Les Anglois seuls sont exceptés de cette interdiction, par les raisons que je déduirai, après avoir parlé des Hollandois.

Le commerce que les Capitaines Hollandois, dépendants de la Société, font dans ce pays, consiste en toutes sortes de vins & de liqueurs fortes, en biere, beurre, fromage, viandes salées & fumées, langues fourrées, & épiceries; comme aussi en bas, fouliers, chapeaux, toiles blanches, & autres marchandises de cette nature.

*Des ar-
tisans.*

L'on fera fans doute surpris que l'on foit obligé d'avoir recours aux étrangers, pour quantité de chofes qui devroient naturellement fe trouver dans le pays; mais il eft bon d'être instruit qu'il y manque d'artisans néceffaires; car dans l'année 1762 il n'y avoit encore que deux tailleurs à *Paramaribo*, autant de cordonniers, autant de boulangers, autant de bouchers, & de charpentiers, un maçon & un maréchal: d'où il eft bien facile de juger, que ce nombre ne peut fuffire à l'entretien de près de quatre mille habitans, que l'on y compte, tant dans la Ville que dans les Plantages, foit Européens ou Créoles (*b*); y compris la garnifon, qui peut aller à environ neuf cents hommes, dans toute l'étendue de ce Continent. Ce n'eft pas qu'il n'y ait, parmi les Efclaves, des gens de toutes fortes de métiers, comme on le verra dans leur article; mais comme ils ne peuvent être utiles qu'à leurs propres maîtres, tous ceux qui ne font pas en état d'en avoir, ou d'y mettre les prix conve-

(*b*) On donne à *Surinam* le nom de Créoles, à tous ceux qui font nés dans le pays, de pere & de mere Européens. Ce nom eft auffi applicable aux Efclaves noirs, qui descendent de parents Africains.

nables, font obligés de recourir au peu d'ouvriers qu'il y a en Ville. Enfin, il est toujours constant que cette difette dans la mécanique rend tout fort cher; puisque l'on paye pour la façon d'un habit complet, vingt-cinq à trente florins de Hollande, les fournitures non comprises; vingt-cinq florins pour une perruque; & quatre à cinq pour une paire de souliers. Mais si les artisans, comme je viens de le faire voir, y font si rares, en récompense les Médecins, Chirurgiens & Apoticaire y font en fort grand nombre.

J'en reviens maintenant au commerce indispensable qu'on y a avec les Anglois; ensuite de quoi je parlerai du principal nerf du commerce, c'est-à-dire des especes; & c'est par où je finirai ce Chapitre, dont j'aurai, je crois, rempli l'objet.

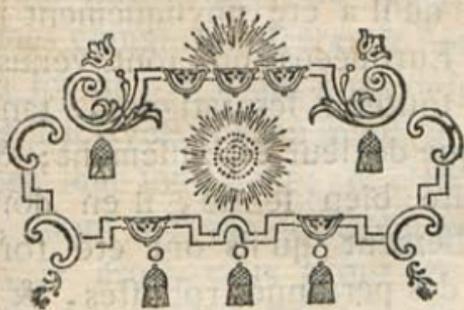
Les Anglois fournissent à la Colonie la viande, les harengs, & les maquereaux sa-
 lés, ce qui est de la dernière nécessité
 pour les Esclaves; de même que le tabac
 en feuilles, qui est meilleur que celui de
 Hollande; des planches de sapin, de la
 farine, de gros oignons secs, des chandelles,
 de spermaceti, du sucre raffiné en pain &
 autres denrées; & cela uniquement en échange
 du syrop de sucre appellé *maïasse*, que

Du commerce des Capitaines Anglois.

leur livrent les Planteurs, pour faire chez eux le rum; ne leur étant pas permis de remporter autre chose. C'est-là l'accord, pour lequel ils livrent encore des chevaux d'Angleterre, qui sont aussi bons que ceux du pays pour les moulins à sucre, & dont on n'a pas, c'est-à-dire de ces derniers, une suffisante quantité. Sans cette dernière condition, qui est essentielle, je ne sçais même si l'entrée du port ne leur seroit pas défendue comme aux autres. Mais le marché est trop avantageux aux uns comme aux autres, pour qu'on songe à le rompre d'aucun côté; parce que les Planteurs ne sçauroient que faire de leur syrop de sucre, & que d'ailleurs tout ce que les Anglois donnent en échange est, comme on l'a pu voir, de la dernière utilité. Ceux-ci, pour leur part, y trouvent leur compte, par la facilité qu'ils ont de faire-là tout de suite leur cargaison de syrop, dont ils ne peuvent se passer; & tout le monde est content.

Des especes qui ont cours dans le pays. Parlons maintenant des especes. Les seules qui ont cours dans ce pays sont celles de la République, à la réserve d'une petite piece de trois sols qui y a été introduite par les Portugais; mais aussi n'y en a-t-il pas de moindre, & l'on ne peut rien

acheter au dessous de cette valeur. Quoique tous les comptes s'y fassent en florins, sols & deniers; les deux dernieres especes ressemblent à la pistole de France, qui n'est qu'imaginaire. Aussi faut-il observer que la plupart des payements se font en lettres de change sur la Hollande, tirées à six semaines de vue. A quoi il faut ajouter, que si le tireur a le malheur qu'elles soient protestées, faute d'avis, ou sans raison plausible, il est obligé, suivant la loi, de payer le rechange, qui est fixé à vingt-cinq pour cent, non compris les autres fraix du protêt.



CHAPITRE XI.

De l'origine des Esclaves noirs à Surinam; s'il est permis d'en avoir & de s'en servir comme tels; du Commerce qu'on en fait en Afrique, & du nombre qu'il y en a dans la Colonie; des différentes especes d'Esclaves; & enfin des Negres marons ou fugitifs.

CE que j'ai dit des chaleurs excessives du pays, doit naturellement faire présumer qu'il a été physiquement impossible aux Européens qui sont venus l'habiter, de soutenir les fatigues, tant de la culture que de leur établissement; & cette impossibilité bien sentie, il en doit résulter pareillement qu'ils ont été forcés de chercher des personnes robustes, & en état de leur rendre ces services importants. C'est ce qu'ils ont fait; & ils n'en ont point trouvé de plus propres à ce qu'ils désiroient, que les Afriquains, connus sous le nom de *Negres* ou *Noirs*.

Chaque particulier, dans les commencements, a trafiqué pour son compte avec ces

peuples barbares, suivant l'usage introduit depuis longtemps pour en avoir. Mais à mesure que la Colonie s'est augmentée & fortifiée, l'on a trouvé plus à propos d'établir une Compagnie qui se chargeât de ce soin: & c'est aujourd'hui la Compagnie d'Amsterdam, qui a différents comptoirs aux côtes de *Guinée*, pour y entretenir ce commerce qui se fait par voie d'échange.

Qu'il me soit permis, avant que de le détailler, de répondre à l'objection de certains Philosophes modernes, parmi lesquels il s'en trouve d'une morale si resserrée, qu'ils avancent qu'un pareil commerce est non seulement contraire à la charité chrétienne, qui nous oblige de regarder tous les hommes comme nos freres & nos égaux, mais à la loi de Dieu qui nous défend d'en faire des Esclaves. Rien n'est si aisé que de réfuter leur sentiment; & c'est une digression, dont ne me sçauront pas mauvais gré, je crois, ceux à qui ces sombres moralistes ont inspiré quelques scrupules, contraires à leurs véritables intérêts.

Je dis d'abord, qu'il y a quatre classes de servitude connues, autorisées, & même ordonnées par l'Écriture Sainte: & c'est ce que je crois pouvoir prouver.

La première, de ceux qui sont condam-

nés pour crime à perdre leur liberté; la seconde, de ceux qui sont faits prisonniers dans un combat; la troisième, de ceux qui sont vendus par leurs peres & meres, ou qui se vendent eux-mêmes, comme c'est l'usage de plusieurs pays; & la quatrième enfin, de ceux qui sont nés dans l'esclavage.

Sans recourir aux loix actuelles que dispensent nos tribunaux, *Noé* nous donne un exemple de la première. Dès qu'il eut appris de quelle maniere son fils *Cham* en avoit usé envers lui pendant son sommeil, il le maudit dans sa postérité, & le condamna à la servitude; comme on le peut voir dans ces paroles du Chapitre IX. vers. 25 & 27 du livre de la Genese: „ C'est „ pourquoi il dit: maudit *Canaan*; il sera „ serviteur des serviteurs de ses freres: „ que Dieu attire en douceur *Japhet*, & „ qu'il loge dans les Tabernacles de *Sem*, „ & que *Canaan* leur soit fait serviteur”. Au Chapitre XX. vers. 3 de l'Exode, la Loi de Dieu condamne un voleur, qui ne peut pas restituer ce qu'il a pris, par ces paroles: „ Si le soleil est levé sur lui, il „ sera coupable de meurtre. Il fera donc „ une entiere restitution; & s'il n'a pas „ de quoi, il sera vendu pour son larcin”.

On peut encore se rappeler ici, qu'il falloit qu'il fût d'usage autrefois de faire vendre les débiteurs insolubles, puisqu'en Saint Matthieu, vers. 25 du Chapitre XVIII. Jésus-Christ propose ainsi la parabole d'un roi, qui faisant rendre compte à ses serviteurs, en trouva un insolvable de dix mille talents: „ Et parce qu'il n'avoit pas de „ quoi payer, son Seigneur commanda qu'il „ fût vendu, lui, sa femme, & ses enfants, „ & tout ce qu'il avoit, & que la dette fût „ payée”.

N'est-ce pas encore de plus un usage parmi nous de condamner tous les jours, à la chaîne ou aux galeres perpétuelles, les criminels qui n'ont pas tout-à-fait mérité la mort? Servitude plus cruelle que celle des Negres qui sont traités avec douceur, quand ils font leur devoir; puisque ce n'est en conséquence d'aucun délit, du moins pour la plupart, qu'ils sont réduits en esclavage.

On trouve encore dans l'Exode, dans le Lévitique & dans le Deutéronome, nombre d'exemples touchant les esclavages, soit des Hébreux ou des Gentils, où il est parlé de la durée de leur servitude, comme de l'autorité de leurs maîtres. Et en imposerois-je même en ajoutant qu'il étoit d'usage, en conséquence, dans les premiers

siècles de l'Eglise, de voir des Chrétiens de tous états, avoir des Esclaves, soit infidèles ou de leur croyance. Pourquoi donc n'offririons-nous, dans celui-ci, nous prêter aux coutumes reçues chez ces peuples, & les acheter pour cultiver nos terres, dès que nous en pouvons faire une acquisition légitime ?

L'exemple de Philémon (a) doit justifier ce que je viens d'avancer, & nous prouver que la Religion, ni la charité chrétienne ne nous défendent nullement d'avoir des Esclaves; mais, qu'au contraire, elles nous pres-

(a) Philémon étoit poëte Grec, fils de Damon, & contemporain de Ménandre, sur qui il l'emporta souvent par faveur, ce qui lui faisoit dire par ce dernier : „ N'avez-vous pas honte de me vaincre ? ”

Ce même Philémon, qui étoit ami de Saint Paul, avoit un Esclave nommé Onésyme, qui, ennuyé de la servitude, s'enfuit, & selon la coutume des Esclaves fugitifs vola son maître. Onésyme se réfugia à Rome, où par un effet de la miséricorde de Dieu, ayant appris que Saint Paul y étoit dans les fers pour la prédication de l'Evangile, il l'alla voir. Cet Apôtre l'accueillit avec bonté, l'instruisit, le convertit, le baptisa, & le renvoya à son maître; le chargeant d'une lettre, dans laquelle il employe une éloquence toute divine, pour engager Philémon à pardonner à Onésyme la faute qu'il avoit commise, & à lui rendre ses bonnes grâces.

prescrivent les devoirs réciproques entre eux & nous; qu'ils doivent nous obéir, & que nous les devons traiter humainement: voilà le précepte.

Serai-je aussi récusable, quand je dirai que ce n'est qu'un jeu de mots de la part de ces messieurs, lequel ne tombe que sur le terme d'esclavage; parce qu'il est dit qu'il n'y a point d'esclave sous la Loi de Grace; mais qui ne sçait que c'est dans un tout autre sens? Le soldat ne vend-il pas sa liberté, soit à son Prince ou à d'autres puissances, pour une somme & pour un temps? Le domestique moyennant les gages qu'on lui promet, n'est-il pas dans le même cas? & aucun d'eux peut-il disposer de ses actions ou de sa personne, sans l'aveu de ses maîtres? Toute la différence ne gît donc qu'en ce qu'on achete ceux-ci à vie; mais aussi coûtent-ils davantage: & n'est-ce pas d'ailleurs ou de leur consentement, ou tout au moins de la volonté de ceux qui ont le droit d'en disposer? Et en nous conformant à leurs usages, n'est-ce pas un vrai bien pour eux, de les faire passer dans une servitude moins barbare, que celle qu'ils éprouveroient parmi des Nations infideles, & en outre utile à leur salut.

Après cette digression que j'ai cru né-

cessaire, pour détruire les opinions de ceux qui blâment les *Surinamois*, par un zele indiscret, j'en reviens au commerce des Negres; mais avant que d'en parler, il est bon de dire quelque chose de leur pays, pour ceux qui ne le connoissent pas.

De la Guinée. Presque personne n'ignore qu'ils sont originaires de la *Guinée*; mais tout le monde ne sçait pas que c'est un des plus grands pays de toute l'Afrique. Il est situé au dix-septieme degré de latitude septentrionale; il a près de sept cents lieues de côtes, & s'étend jusqu'au troisieme degré de latitude méridionale; il confine au nord & à l'est à la Nigritie, & est borné, au sud & à l'ouest, par l'océan.

Le climat de ce pays est fort mal-sain pour les Européens, qui n'y font pas, en conséquence, un long séjour, & qui n'y vont que pour commercer avec les Princes Negres qui leur livrent, en échange de ce qu'ils y apportent, de l'or, dont il y a beaucoup de mines, des Noirs, des dents d'éléphant, & de la *maniguette*, qui est une espece de poivre, appellé *graine de paradis* ou *cardamome*.

Les vaisseaux Hollandois qui y sont envoyés pour trafiquer, ne sont chargés que de marchandises utiles à cette Nation, comme barres de fer, fusils, poudre, bal-

les, toutes fortes d'étoffes légères, du tabac, des pipes, du genievre & des quinquailleries; sur lesquelles ils triplent au moins leur capital.

Dès qu'un Capitaine Hollandois a une certaine quantité d'Esclaves, dont le nombre surpasse le plus souvent trois cents, il les transporte à *Surinam*, pour s'en défaire, soit en vendition publique ou à la main.

Mais il est à remarquer qu'il y en a de différentes côtes, comme de différents prix, auxquels on donne les noms distinctifs de *Cormentin*, *Papa* & *Louango*, leurs patries. Des différentes sortes d'Esclaves.

On prétend que les premiers sont les Esclaves particuliers des Princes du pays, qu'ils vendent lorsque la fantaisie leur en prend; les seconds des prisonniers que les Princes font sur leurs voisins, quand ils sont en guerre; & les troisiemes des malfaiteurs, qui ont presque généralement mérité la mort dans leur pays; & à qui les Princes font grace, en transmuant leur peine en un bannissement perpétuel, & les vendant pour cet effet, au premier qui se présente. Aussi sont-ce les plus mauvais, & ceux qu'on fait beaucoup de difficulté d'acheter à *Surinam*; à moins qu'ils ne soient jeunes, parce qu'alors on présume qu'il sera plus

facile de déraciner les vices auxquels ils sont enclins: mais on les a toujours vingt pour cent de moins que les *Cormentin* & les *Papa*; parce que ceux-ci sont plus fideles, & plus vigilants qu'eux au travail.

On me demandera peut-être à quoi l'on reconnoît ces différentes sortes de Negres, & s'il ne seroit pas possible au Capitaine d'en imposer, & de vendre un *Louango* aussi cher qu'un *Cormentin* ou un *Papa*? Je réponds à cette question, qu'on ne doute nullement que tous ces peuples ne se connoissent, & qu'à peine l'Esclave seroit acheté, qu'il seroit déclaré pour ce qu'il est, par quelqu'un des autres, ce qui seroit perdre le crédit au vendeur, & l'exposeroit à reprendre son Esclave, & à se détruire dans le pays: qu'au contraire, ils sont très-exacts à déclarer de quelle Nation sont ceux qu'ils exposent en vente, & à profiter même de la prédilection qu'ils sçavent, ou qu'ils remarquent que certains acheteurs ont pour une Nation plutôt que pour une autre.

*De la
vente des
Escla-
ves. à
Surinam.*

Lorsqu'on les met en vendition, on les fait monter l'un après l'autre sur une table, où un Chirurgien préposé pour les examiner, les visite scrupuleusement, & après qu'il a assuré que celui qui est à l'en-

chere, est sain & sans défaut, chacun offre dessus; & on les vend, depuis trois jusqu'à quatre cents, même jusqu'à quatre cents cinquante florins de Hollande, qui ne se payent ordinairement qu'au bout de trois semaines: mais l'acheteur n'a que vingt-quatre heures pour examiner si le Negre n'a point de défaut; s'il lui en trouve, pendant ce temps, il est en droit de le rendre au Capitaine; pourvu cependant qu'il ne l'ait pas encore marqué, car en ce cas il seroit tenu de le garder.

Pour comprendre ce que je veux dire *De quelle maniere on marque les Esclaves, pour les reconnoître.* par *marquer*, il faut sçavoir que chacun marque ses Esclaves, pour pouvoir les reconnoître, ce qui se fait ainsi: on fait faire une lame d'argent, sur laquelle on fait fonder les deux lettres capitales du nom de baptême & du nom propre du maître; on ajoute à cette lame un manche de bois, pour pouvoir la tenir, puis on la fait chauffer, sans la laisser rougir; & on applique cette marque ainsi chaude, qui reste empreinte sur la peau, qu'on a eu soin de frotter auparavant d'huile d'olive. Les uns marquent leurs Esclaves sur le bras, & d'autres sur les mammelles. Sans cette précaution, personne ne pourroit distinguer ceux qui lui appartiennent dans le nombre prodigieux qu'il y en a dans

la Colonie, comme on le va voir tout-à-l'heure; d'autant plus que ce peuple n'a point de phyfionomie affez distinctive à nos yeux.

Du nombre des Esclaves qu'il y a à Paramaribo,

Revenons à leur nombre, fans y comprendre les *Negres Marrons*, par lesquels je finirai ce Chapitre, qui ont été Esclaves comme les autres; mais qui s'étant soustraits, d'eux-mêmes à leur servitude, forment aujourd'hui une espece de peuple à part, avec lequel la Colonie a été obligée de traiter, & qui peut se monter à vingt-cinq mille hommes, dans tout l'intérieur du pays; indépendamment de ceux qui s'y peuvent joindre tous les jours.

A commencer par la Ville de *Paramaribo*, où il y a près de huit cents maisons, comme je l'ai dit au second Chapitre, en évaluant chacune à dix domestiques, l'une dans l'autre, on trouvera que pour le nombre de deux mille & quelques centaines d'habitans blancs, il y a huit mille Esclaves, y compris les enfans, tant *Mulâtres*, que *Mouftiches* & *Cabaugles*. Je pourrois même ajouter qu'il y en a plus, sans craindre d'en imposer, d'autant que je sçais nombre de maisons, qui ont entre vingt à trente domestiques, c'est-à-dire Esclaves. Aussi ne doit-on pas être surpris qu'on soit si bien servi dans ce pays; car

il s'en trouve d'une très grande capacité, tant pour l'économie, que pour la mécanique. Il y a particulièrement des Nègres, qui sont si excellentes cuisinieres, si parfaites couturieres en drap & en linge, & si habiles brocheuses de bonnets, de gants & de bas, qu'aucune Européenne ne les peut égaler : elles lavent aussi, & repassent on ne peut mieux. Parmi les Negres, il y en a aussi de très-adroits, tant pour le service ordinaire de leurs maîtres que pour la table. Ceux qui ont appris à faire des tonneaux, la charpenterie & la maçonnerie, ne cèdent en rien à ceux d'Europe, à l'exception des deux dernieres, car ils ne possèdent pas si bien les regles de l'Architecture que les nôtres; mais cela n'empêche pas qu'on n'apprécie un bon charpentier, depuis deux mille jusqu'à deux mille cinq cents florins de Hollande, un bon maçon deux mille, un tonnelier & un cuisinier dix-huit cents; ce qui fait qu'il n'y a que des Planteurs qui en aient; & c'est ce qui se rapporte à ce que j'ai dit dans le Chapitre précédent de la disette d'ouvriers dans la Ville.

Comme dans le compte que je viens de faire, je n'ai compris que ceux de la Ville, il s'agit de passer maintenant à ceux des Plantations.

Du nombre des Esclaves, qui sont dans toute la Colonie. Dans l'année 1762, on m'a assuré qu'il y avoit quatre cents vingt-cinq Plantages, dans toute la Colonie; dans chacun desquels il y a, pour le moins, cent quatre-vingt Esclaves; je dis pour le moins, car dans quelques-uns il y en a deux cents; je dis plus, jusqu'à trois & même jusqu'à quatre cents. Mais à ne les prendre enfin qu'à cent quatre-vingt dans chaque, le total ne s'en montera pas moins à soixante & seize mille cinq cents, qui, joints aux huit mille de la Ville, & aux vingt-cinq mille *Negres Marrons*, feront en tout cent neuf mille & cinq cents de cette Nation, contre environ quatre mille habitans blancs; sans ce qui s'en augmente tous les jours par la voie de la propagation. Heureusement que le pays est assez fertile pour les nourrir tous, & que la chasse & la pêche contribuent à mettre ce peuple dans l'abondance.

Comme il est de la loi, que l'enfant né sous l'esclavage de son pere ou de sa mere est esclave, tous ceux que j'ai ci-devant nommés, *Mulâtres*, *Moustiches* & *Cabougles*, sont par conséquent de ce nombre. Il ne s'agit plus que de les faire connoître.

Des Mulâtres. On appelle *Mulâtres*, ceux qui proviennent du commerce d'un Blanc avec une

Négresse, ou d'une Blanche avec un Nègre: quoique cette dernière espèce de propagation soit rare, elle n'est pas sans exemple; mais l'autre est plus commune; & l'on n'imité en rien les *Caraiïbes*.

Dans l'un ou l'autre de ces deux cas, ces créatures sont toujours des mieux conformées, n'ayant presque aucuns traits de Nègres, & tenant plus de l'espèce blanche que de la noire; mais leur couleur est néanmoins basanée. Peu de ceux-là restent esclaves, surtout quand ils proviennent de Nègresses qui appartiennent en propre au pere; parce qu'alors il peut les affranchir, & qu'il ne néglige rien ensuite pour leur donner de l'éducation. Ils leur font apprendre la profession à laquelle ils les trouvent enclins, & dès qu'ils sont en état de gagner leur vie, pour l'ordinaire ils ne s'en embarrassent plus. Mais il n'y a pas de Nation qui porte plus loin la reconnoissance, jusques là qu'ils braveront toutes sortes de périls pour sauver la vie de leur Bienfaiteur, & qu'ils la défendroient aux dépens de la leur propre: outre cela, zélés pour les devoirs de la Religion Chrétienne, dès qu'on les en a instruits, & possédant toutes sortes de bonnes qualités; d'une grande facilité à apprendre tout ce qu'on leur enseigne, & y devenant plus habiles que les

Noirs : forts & vigoureux ; d'ailleurs industrieux , vigilants , laborieux ; d'une vivacité & d'une hardiesse qui va jusqu'à la témérité.

*Des
Moufti-
ches.*

On donne le nom de *Mouftiches* , aux enfants qui résultent du commerce d'un Nègre avec une Indienne ou naturelle du pays. Cette race est d'une couleur brunâtre , tirant sur le noir , ayant les cheveux frisés & fort mous. Ils sont naturellement bien faits , & deviennent forts & robustes. Ceux-ci qui sont en fort petit nombre , ont la même facilité d'apprendre que les *Mulâtres* , & deviennent plus habiles qu'eux. Je dirai ici en passant , qu'il y a une autre espèce d'Esclaves , qui proviennent du commerce d'un Blanc avec une naturelle du pays , ce qu'on ne peut connoître qu'aux cheveux qui sont du plus beau noir ; parce que ceux-ci , à cela près , ressemblent aux Européens , soit pour la couleur ou pour les traits.

*Des Ca-
bougles.*

La dernière espèce d'Esclaves est celle des *Cabougles* , qui proviennent du commerce d'un Nègre avec une *Mulâtresse*. Cette race est d'une nuance plus foncée en couleur que celle des *Mouftiches* , ayant sur la tête une forte laine , en place de cheveux ; laquelle est plus fine que celle des Nègres. Il n'y a pas non plus un fort

grand nombre de cette espece, & ils ne cedent point en capacité, aux autres Esclaves dont j'ai parlé.

Quelque prolixé que je croye avoir été, dans la description de ces divers Esclaves, il me reste encore à faire connoître le signe assuré qui caractérise, à n'en point douter, la véritable paternité, dans les enfants nouveaux-nés qui en proviennent: car il ne faut pas s'imaginer que ces Esclaves de quelque espece qu'ils soient, viennent au monde de la couleur qui leur doit être naturelle: point du tout. Ils naissent tout aussi blancs que nous, & ne changent de couleur qu'après les premiers jours. Ce n'est donc qu'aux parties naturelles ou de la génération qu'il faut s'attacher, lesquelles dès l'instant de leur naissance sont dans un sexe, comme dans l'autre, de la couleur dont tout le corps doit être par la suite, noires, tannées ou blanches.

Voilà tout ce que j'ai pu recueillir de plus intéressant au sujet des Esclaves, & de leur propagation. Il ne me reste plus qu'à parler de leur économie, que je réserve pour le Chapitre suivant; afin d'en revenir aux *Negres Marrons* ou *fugitifs*, que je n'ai pas pu placer dans la même classe, parce qu'ils se sont affranchis d'eux-mêmes; mais qui ne laissent pas d'en faire toujours

Des signes qui caractérisent les enfants nouveaux-nés de ces diverses sortes d'Esclaves.

partie, comme en fait foi la marque de leur dépendance, qu'ils ne peuvent effacer.

*Des Negres
Marrons.*

On appelle *Marrons*, les Negres fugitifs qui ont déserté, soit pour se dispenser du travail, ou pour se soustraire aux châtimens qu'ils ont mérités. Beaucoup même d'entre eux ont massacré leurs Maîtres ou leurs Directeurs; de sorte qu'il n'y a rien qu'ils n'aient mis en usage pour éviter d'être repris, & aussi en font-ils venus à bout. Ils se sont augmentés journellement, & ont formé des bourgades dans les bois & les montagnes les plus éloignées, d'où ils ne sortoient que la nuit (avant qu'on eût traité avec eux) pour voler des vivres sur les Plantages voisins. Ceux qui en ont pu rattraper, ont eu une prime de cinquante florins pour chacun: ce qu'on donne encore actuellement quand il s'en fauve, comme cela arrive; mais pas si fréquemment que par le passé.

Il est inénarrable ce qu'on a eu à souffrir, en cherchant ou à les détruire ou à les ravoïr; combien il en a coûté, sans fruit, au Gouvernement, & les pertes qu'on a faites dans les diverses guerres qu'on a eu à soutenir contre eux. Car premièrement, dès qu'on a voulu les poursuivre, ils s'en sont vengé en débauchant de nou-

veaux fujets, qu'ils engagoient à massacrer pareillement leurs supérieurs. Ensuite ils ont rompu & barré les chemins, par où l'on pouvoit les joindre, non sans difficulté cependant, car il y a nombre de marais à traverser, où il y a de l'eau jusqu'à la ceinture: en outre il a fallu passer des nuits entières à la belle étoile, dans des bois presque impénétrables, où l'on étoit dévoré d'insectes, qui sont terribles & nombreux dans ce pays: toutes fatigues, presque infoutenables à un Européen. Ce n'est pas tout; avertis par leurs sentinelles ils grimpoient sur les arbres, d'où sans qu'on pût les appercevoir, ils canardoient leurs ennemis à bout portant: enfin, rebuté par ces obstacles, on s'est résolu à traiter avec eux, pour éviter de plus grands désastres.

Ce fut au mois d'octobre 1759, qu'on négocia la paix; pour l'avancement de laquelle on envoya au mois de septembre 1760, par un détachement de la Garnison, les présents convenables: de sorte qu'elle fut signée sur le Plantage *Auka*, par six Conseillers & un Secrétaire, envoyés pour cet effet de la part de la Régence; & du côté des Marrons, par seize de leurs chefs, dont les Corseillers députés prirent avec eux six en ôtage, lorsqu'ils s'en retournèrent; lesquels six, après avoir séjourné

quelque temps à *Paramaribo*, s'en retournerent auprès de leurs compagnons, avec promesse de revenir quelques semaines après, avec leurs femmes & leurs enfants, pour fixer leur demeure dans la Ville, & répondre sur leur tête de la solidité de la paix qui venoit d'être conclue. On promit à tous les Marrons de ne les plus inquiéter; & on leur permit aussi de s'établir où ils voudroient. De leur côté ils s'engagerent à ne pas augmenter leur nombre, mais au contraire à rendre les déserteurs qui voudroient se joindre à eux, moyennant une prime pour chaque: loi qu'ils n'observent pas à la dernière rigueur; mais à laquelle ils se font cependant soumis, & passablement conformés; & en fus d'assister la Colonie en guerre ou autrement. On leur a permis aussi de commercer avec les Blancs; & ils forment maintenant une Nation particulière, avec laquelle on est en paix.



CHAPITRE XII.

De l'économie des Esclaves en général.

POUR peu qu'on réfléchisse à la violente chaleur du pays d'où sont les Negres, & de celui où ils sont comme transplantés dans la Colonie dont il est question, on s'imaginera que la nudité des Esclaves doit être un obstacle à la propagation; parce qu'étant, par ce moyen, plus enclins à l'amour & de meilleure heure, l'excessive lasciveté qu'on doit leur supposer, & qui est réelle, est selon le sentiment des meilleurs physiciens contraire à la génération.

Cependant ce système qui peut être recevable dans notre hémisphère, n'a rien de réel pour eux. Au contraire, jamais population ne fut si abondante, soit dans leur pays ou dans leur état d'esclavage, ce à quoi donne lieu la polygamie qui est portée à l'excès tant par les Negres avec les Indiennes, que par les Blancs, par imitation, avec les Négresses & Mulâtresses; lesquelles ont un si grand tempérament, qu'il est

*De la
Polyga-
mie.*

fort rare qu'un Européen qui dans ce pays-là se livre à ce sexe, atteigne un âge fort avancé. Il est bien plus commun, au contraire, d'en voir exposés à nombre de maladies du pays, qui jointes à d'autres excès, abrègent pour le moins les deux tiers de leur carrière.

Ce qu'il y a de surprenant, c'est que les maladies vénériennes ne soient cause de ces morts anticipées. Et on doit l'attribuer à l'extrême attention qu'a ce peuple d'y veiller, par la plus grande propreté.

Leur constitution est naturellement si robuste, que malgré la surabondante transpiration dans laquelle ces Esclaves ne cessent d'être, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, on ne remarque en eux aucune altération dans les fonctions naturelles, qui soit capable d'occasionner ces maladies fréquentes & funestes qui attaquent les Européens. Ce dont ils sont redevables, sans doute, à la manière dure dont ils ont été élevés, bien différente de la nôtre, qui nous empêche de résister aux moindres impressions des changements qui se font dans l'athmosphère; ce qui prouve que notre molle complaisance nous est plus funeste, que ne leur est la dureté de leur éducation.

Il y a des Auteurs systématiques qui avancent que les Esclaves se frottent avec de certains sucs, qui forment une espece de vernis, capable de les garantir des impressions de l'air; mais comme je suis sûr du contraire, qu'il me soit permis de réfuter cette opinion, qui n'est fondée que sur des ouï-dire, & d'en faire connoître le faux. La preuve de ce que j'avance est, que leur insensibilité par rapport aux injures de l'air, n'est qu'habituelle, puisque dès qu'ils se sentent piqués par les moustiques, ou autres insectes venimeux, ils se portent des coups sur la partie piquée, comme des musiciens qui battront la mesure; ce que leur éviteroit le vernis en question, s'il leur endurcissoit la peau au point de la priver de sentiment. Ceci regarde en général leur tempérament commun, tant aux hommes qu'aux femmes: mais comme les accouchements, plus ou moins difficiles, dépendent de celui qui est particulier au sexe; c'est de quoi je vais traiter, pour ne rien omettre.

La grossesse de toutes ces femmes, de quelque espece qu'elles soient, c'est à-dire *Négresses, Mulâtresses, Moustiches ou Caboules*, est si considérable en comparaison de celle des Européennes, qu'on les croit enceintes de deux ou trois enfants,

*De la
grossesse
des fem-
mes, &
de leurs
accou-
chements.*

quoiqu'il soit très-rare qu'elles en portent plus d'un à la fois. Mais ce qu'il y a de plus remarquable parmi elles c'est, que, quoiqu'elles soient obligées de travailler à des ouvrages rudes, jusqu'au moment de leur délivrance, elles ne sont jamais incommodées, & qu'il ne leur arrive aucun des accidents si communs en Europe. J'ai vu même une Nègresse qui, pour avoir commis une faute punissable, reçut cinq ou six heures avant son accouchement, plus de cinquante coups de fouet sur les fesses; ce qu'assûrement nous regarderions comme contraire à toutes les loix de l'humanité; & n'en accoucha pas moins heureusement.

C'est une chose étonnante, que la facilité qu'ont ces femmes à se débarasser d'un fardeau qui cause de si mortelles allarmes aux nôtres, & qui leur est si funeste aussi quelquefois. Celles-là, au contraire, n'ont pas même besoin de matrones fort habiles; car elles n'ont recours uniquement à une autre Nègresse mariée que pour recevoir l'enfant, dont elles se délivrent seules & sans peine, & pour lui couper le cordon umbilical.

Cette opération faite, la nouvelle accouchée lave elle-même son enfant, &

après l'avoir couvert d'une pagne (a), elle se met dans une cave d'eau tiède, pour se laver pareillement. Quelques heures après elle donne le sein à son enfant, & au bout de six à sept jours elle est obligée de retourner à ses travaux.

Elles en usent avec ces petits innocents comme les Caraïbes, & ne les emmaillotent jamais, regardant cette méthode comme la plus funeste à l'humanité; parce qu'elle est, disent-elles, la source de tous les accidents qui arrivent à nos enfants; la trop grande compression du bandage interceptant, selon elles, la circulation du sang, qui doit être le suc nourricier de leurs petits membres; qu'en outre la tête qui est toujours penchée par ce moyen, doit nécessairement recevoir une plus grande quantité d'humeurs qu'en restant dans une situation naturelle. Ce qui me paroît si physiquement fondé, que je ne puis m'empê-

(a) On donne ce nom à un morceau de toile de deux aunes & demie de long, sur une aune de large, dont les femmes s'enveloppent le corps, au défaut des aisselles; qui fait ordinairement deux tours, & dont les bouts qui se croisent, se replient en dedans pour le tenir fermé. Ce pagne descend pour l'ordinaire jusqu'au milieu des jambes, afin de couvrir ce que la pudeur ne permet pas d'exposer à la vue.

cher de l'admettre comme une vérité constante.

*De la
cérémonie du
Baptême
de leurs
enfants.*

Trois ou quatre jours après ses couches, la mere vient elle-même présenter l'enfant pour être nommé, observant que, si c'est un garçon, elle s'adresse au maître, & que si c'est une fille, c'est à la maîtresse. Cette cérémonie ayant été scrupuleusement observée, elle s'en retourne fort contente.

Au temps venu, où elle doit se remettre à son travail ordinaire, elle y retourne, après avoir mis son enfant dans un linge, qu'elle attache & qu'elle porte derrière son dos, de maniere qu'il y est tout courbé & en peloton. Il est inouï que, malgré ce peu de soin qu'elles ont de leurs enfants, ne pouvant faire autrement, on en ait jamais vu de bossus, boiteux ou aveugles, à moins que ce ne soit par quelques accidents imprévus, mais qui n'ont nul rapport à la maniere dont ils sont élevés.

Ces femmes toutes Esclaves qu'elles sont, n'en ont pas moins de sentiments aussi justes que généreux, & qui, si je l'ose dire, feroient souvent honte à plusieurs d'entre celles des pays les plus civilisés; car, de quelque lubricité que je les aye peintes, en quoi je n'en ai point imposé,

cependant dès qu'une mere a commencé à donner le sein à son enfant, elle s'interdit tout commerce avec son mari, comme avec tout autre, jusqu'à ce qu'il ait atteint l'âge de sept à huit mois; persuadées qu'elles font, que leur lait ne pourroit plus être si pur si elles se permettoient la moindre liberté, & que l'enfant en deviendroit malade ou mal sain. De sorte qu'elles ont assez d'empire sur elles dans ce temps, pour n'avoir rien à se reprocher.

L'amitié de nos meres atteint-elle à ce degré de perfection? Et ne préfèrent-elles pas leur satisfaction à la douceur d'avoir des enfants purs & sains? Puisque nous en voyons rarement, qui les allaitent jusqu'à l'âge de six mois, sans avoir déjà senti quelques symptômes de grossesse; & que bien souvent elles ne seurent leurs enfants, qu'après s'être bien assurées qu'elles font enceintes, depuis trois ou quatre mois. D'autres même, & c'est le plus grand nombre, ne livrent-elles pas les leurs entre les mains d'étrangers, sans se mettre en peine si elles rompent par-là les principaux liens qui établissent la maternité, comme la filiation; & si leurs enfants contractent les vices du sang ou de l'ame, de celles à qui elles les confient? Cette opposition d'usages,

De l'amitié des meres.

ou de mœurs, ne doit que nous défabuser de la prévention où nous sommes de regarder ces peuples comme des Barbares, puisqu'ils remplissent si scrupuleusement ces premiers devoirs de la Religion, comme de l'humanité. Mais pour en revenir à ce peu de soin apparent qu'elles en ont, il faut qu'il soit bien fondé en principes; puisque j'ai vu, non sans une extrême surprise, que leurs enfants, dès l'âge de neuf à dix mois, commencent déjà à marcher, ou plutôt à se traîner tout nuds sur le sable, en marmottant quelques mots entre leurs dents.

De l'éducation de leurs enfants. Les premières paroles qu'une mère apprend à son enfant, sont : *audi Massera*, ce qui signifie, comme on l'a vu plus haut : *bon jour, maître*. Et le premier devoir qu'elle lui inspire, c'est de respecter son maître, de l'aimer, & de lui être fidèle, même au péril de sa vie. Aussi sont-ils presque tous, comme je l'ai dit, d'une fidélité sans exemple, pour peu qu'on les traite avec humanité. Mais elle ne se presse pas de même de lui inculquer aucun principe de Religion : c'est le dernier des devoirs, qu'elle lui met devant les yeux, qui ne consiste qu'à reconnoître qu'il y a un Dieu, que ces peuples appellent en leur langue, comme en Anglois, *God*. Passé cela, ils sont

De leur Religion.

en général tous idolâtres , ne pouvant se désister de rendre un culte particulier à quelque animal, dont leurs parents, de pere en fils, ont fait choix. Si le pere, par exemple, adore un cerf, le fils l'imitera; & si la mere rend son culte à un serpent, la fille en fera de même, de sorte que chaque famille a, pour ainsi dire, son animal qu'elle révere; & que rien n'est capable de les empêcher d'avoir leurs especes de Pénates. L'idée que ce peuple s'est formée de ce culte, est trop singuliere, pour ne pas la rapporter ici.

Ils croient fermement qu'en adorant l'animal qu'ils ont en vénération, il ne leur fera jamais de mal, ni à eux ni à leurs enfants: ce qui doit faire présumer que la crainte ou l'antipathie a donné lieu à cette superstition. Et comme le choix ne vient pas d'eux, mais de leurs ancêtres, ils se tiennent indispensablement obligés de se soumettre à cette Loi, & seroient dévorés de remords s'ils y manquoient; se fortifiant, par cette déférence pour leurs aïeux, dans celle qu'ils sçavent être obligés d'avoir pour leurs patrons: dogme, que les meres ne cessent d'inculquer à leurs enfants; & qui est pour eux un éternel souvenir de la bassesse de leur extraction, &

la source immanquable de la fidélité dont j'ai parlé.

Ce culte cependant n'a plus lieu parmi ceux qui ont le bonheur d'être instruits dans la Religion Chrétienne, & d'être baptisés; parce qu'alors ils ne reconnoissent plus que l'Être Suprême, & que d'ailleurs le baptême les affranchissant, ils perdent toute idée de servitude & d'idolâtrie.

*De la
difficulté
d'affran-
chir les
Eslaves
à Suri-
nam.*

Le nombre de ces chrétiens n'est pas fort considérable, par le nombre de difficultés qui se rencontrent à leur donner la liberté. Premièrement, si un maître veut affranchir son Eslave, il est obligé, outre la perte qu'il fait de ce qu'il lui a coûté, de lui acheter des lettres de franchise, qui coûtent aux environs de deux cents florins; car sans elles l'Eslave ne peut être instruit ni baptisé. Cet inconvénient ne seroit encore rien, à moins que le maître ne fût de la plus sordide avarice; mais il faut encore que l'Eslave, tel qu'il soit, ait non seulement appris une profession, mais qu'il soit en outre en état de gagner sa vie, sans quoi le maître est obligé de le nourrir & de l'entretenir, de crainte qu'il ne soit à charge à d'autres, ou qu'il n'augmente les ennemis de la Colonie.

*Du ca-
ractere
des Ne-
gres.*

Les Negres, en général, sont si fideles entre eux à l'amitié, qu'ils souffriroient

plutôt les plus rudes châtimens que de se nuire, jusques-là que si quelqu'un de leurs amis devient marron, c'est-à-dire, qu'il abandonne son maître, ils le retirent dans leur case ou maison, & périroient plutôt que de le décéler : malheur aussi à celui qui les accuseroit. Mais s'il leur survient quelque dispute parmi eux, ils se méconnoissent au point de ne rien épargner pour se venger ; & ils sont si vindicatifs qu'il n'y a pas moyen d'en venir à aucune médiation, s'ils ont été jusqu'à se battre.

Ils sont en outre plus jaloux de leurs femmes qu'un Italien, & ils les empoisonnent dès qu'ils s'aperçoivent de la moindre liaison, soit avec un autre Negre ou avec un Indien ; mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'ils cessent de penser de la sorte lorsque c'est avec un Blanc, qu'ils s'en font gloire, au contraire, & qu'ils n'en ont pas le moindre ressentiment.

Des suites de la jalousie des Negres.

Tous les Negres parviennent à un âge fort avancé, & n'ont presque jamais d'autres infirmités que la caducité ; semblables en cela aux Indiens dont j'ai parlé : j'ignore si cela est annexé aux uns comme aux autres, ou si c'est un effet du climat du pays de *Surinam*. Quoi qu'il en soit, personne n'a plus de respect pour les vieillards que les jeunes gens de cette Nation ;

ils ne les appellent jamais autrement que *Tata*, qui signifie pere, & ont pour eux toute la soumission imaginable. Ceux-ci, de leur côté, ne cessent de les exhorter à remplir leurs devoirs envers leurs maîtres, afin d'en être bien traités, & d'en recevoir par la suite les récompenses qu'ils pourront avoir méritées. Et il est constant que pour peu que l'humanité nous prescrive d'en user avec douceur envers eux, nous ne pouvons que nous attendre à en être bien servis: ce qui me semble aussi être un moyen plus efficace que celui de la trop grande sévérité, qui n'est que trop souvent la cause du désespoir dans lequel ils se plongent, plutôt à notre préjudice qu'à leur détriment.

*De leurs
mariages.*

Les mariages de ces peuples sont beaucoup plus solides que ceux des Indiens ou naturels du pays, quoiqu'ils n'exigent pas beaucoup plus de préparatifs. Si, par exemple, un Negre & une Nègresse sont d'accord de se marier, & qu'ils appartiennent à différents maîtres, le Negre alors en fait la demande à la maîtresse à qui appartient sa prétendue, avec promesse qu'il en aura soin; & la Nègresse, de son côté, s'adresse à sa maîtresse, pour lui faire part de ses intentions, & lui demander son consentement: lequel accordé, ils se donnent la main, & célèbrent le même

jour leurs noces. Si c'est un Negre un peu considéré, il invite plusieurs de ses amis à passer la foirée ensemble, & ils font un petit souper qui est ordinairement suivi d'un bal, où ils se divertissent quelquefois toute la nuit. Le lendemain matin le nouveau marié retourne chez son maître, & ne se retrouve avec sa femme que les soirs. Les enfants qui résultent de ce mariage, appartiennent au maître de la Nègreffe, & non à celui du Negre.

La danse est une des plus grandes passions de ce peuple; & il n'y a personne au monde qui y soit plus attaché. Il y en a même qui dansent un menuet aussi proprement qu'un Blanc; mais ce n'est pas la danse qui les amuse le plus. Ce qui flatte le plus leur goût, c'est de faire toutes sortes de postures & de mouvements, remplis d'indécence, dans lesquels la cadence est néanmoins rigoureusement observée; car ils ont beaucoup d'oreille.

Les danseurs, par exemple, sont disposés sur deux lignes, les uns devant les autres, les hommes d'un côté, & les femmes de l'autre: ceux qui sont déjà fatigués de la danse, ainsi que les spectateurs, forment un cercle autour des danseurs & de ceux qui jouent des instruments. Quand la danse doit commencer, le plus habile chante

De leurs danses.

un air ou une chanson, sur tel sujet qu'il le juge à propos, dont le refrain se répète par tous les spectateurs, pour que les musiciens puissent le jouer, & que les danseurs puissent s'y conformer.

C'est une chose singulière que de voir tous les tours & les virevoltes qu'ils font: ils s'approchent à deux ou trois pieds, les uns des autres, & se reculent en cadence, jusqu'à ce que le son de leur tambour les avertisse de se joindre, c'est-à-dire, les hommes contre les femmes. A les voir on diroit que ce sont des coups de ventre; quoi qu'il n'y ait cependant que les cuisses qui s'approchent. Ils se retirent ensuite en pirouettant, pour recommencer les mêmes mouvements, avec des gestes tout-à-fait lascifs, autant de fois que le tambour en donne le signal, ce qu'il fait ordinairement plusieurs fois de suite: & de temps en temps ils s'entrelacent les bras, & font deux ou trois tours en se frappant toujours les cuisses, & se baissant. Tous les Negres, en un mot, ne font point de pas en dansant, que chaque membre de leur corps, chaque articulation, la tête même, ne marquent tous en même temps un mouvement différent, & toujours en observant la cadence, quelque précipitée qu'elle soit. C'est dans la justesse de ce

nombre infini de mouvements que consiste principalement chez eux l'art de la danse. Il faudroit être né avec une souplesse pareille à la leur pour pouvoir les imiter.

Ils ne connoissent que trois sortes d'in-^{De leurs instruments.}struments, qu'ils appellent tambour, tambourinet & guitare.

Le tambour est fait d'un morceau de tronc d'arbre, inégalement creusé, ouvert par un des bouts, & couvert par l'autre, d'une peau de chevre ou de brebis, dont on a gratté le poil, & rendue comme un parchemin. Il y en a depuis trois jusqu'à quatre pieds de longueur, sur quinze à dix-huit pouces de diametre. Ceux qui s'en servent, le passent entre leurs jambes, & le touchent du plat des quatre doigts de chaque main, en observant parfaitement la mesure.

Le tambourinet est une petite planche, posée sur un pied, & sur laquelle on frappe en mesure, avec deux petites baguettes.

La guitare est faite d'une moitié de calebasse, à laquelle ils ajoutent un manche assez long; ils la couvrent d'une peau, semblable à celle du tambour, sur laquelle ils mettent quatre cordes de soie, ou de boyaux d'oiseaux séchés, & ensuite préparés avec de l'huile de dates: & ces quatre cordes sont soutenues par un chevalet. Ils jouent de cet instrument en pinçant &

en battant, & le confiderent comme une efpece de violon: ils l'appellent en leur langage *Bagna*.

*De leurs
maisons.*

Ils ont tous leurs petites maifons, conftruites à part de celles de leurs maîtres. Chaque *cafe*, comme ils les appellent, eft de la hauteur de huit à neuf pieds, n'ayant qu'un rès de chauffée; & elles ont depuis dix jufqu'à douze pieds de circonférence. Il n'y a pour toute ouverture qu'une feule petite porte quarrée, encore eft-elle fort baffe: & tous leurs meubles confiftent en un ou deux lits, pour toute la famille, composés fimplement d'une claie pofée fur des traverses, foutenues par de petites fourches à un pied de terre; ils étendent une natte deffus qui leur tient lieu de paillaffe, de matelats, & pour l'ordinaire de draps & de couvertures; pour d'oreillers ils s'en paffent, n'en connoiffant point l'ufage. A l'égard de leur vaiffelle, elle fe borne à quelques pots de terre, des calebaffes, des febilles, & autres chofes de peu de valeur. Ce qui en tout, tant meubles que vaiffelle, n'occacionne pas l'extrême attention qu'ils ont de tenir pendant la nuit la porte de leur cafe exactement fermée; la feule raifon qui les engage à ce foin, c'eft le froid qui eft très-piquant, comme je l'ai dit, dans ce pays, dès que le

soleil est couché; & qu'ils y font très-sensibles. Ce qui fait même qu'ils entretiennent du feu pendant la nuit, sans s'embarrasser de la fumée, dont ils sont presque suffoqués, & dont ils contractent tellement l'odeur qu'ils sentent toujours la fuye.

Ils sont tous grands fumeurs, tant hommes que femmes, & ils aimeroient mieux se passer de dîner que de se priver d'une pipe de tabac, ce qui fait que leurs maîtres leur en donnent autant qu'ils en peuvent désirer. Cette libéralité ne regarde toutefois que les Planteurs qui cherchent à les encourager par-là d'autant plus au travail.

La nourriture de ce peuple consiste en *De leur* différents légumes, tels que les *Bananes*, ^{nourritu-} les *Bacaves*, les *Ignanes* ou *Teies*, les *Pistaches*, le *Chou palmiste*, les *Patates*, le *Mabis* & le *Manioc*. _{re.}

Comme j'ai déjà parlé des trois derniers dans le Chapitre VI. je ne ferai connoître que les autres.

Le Bananier (*b*) est une espèce d'arbre, *Des Ba-* ou pour mieux dire, une plante qui croît ^{nanes.} à la hauteur d'un arbre, dont la tige ne peut se comparer qu'à un gros rouleau de feuilles qui, se recouvrant les unes & les au-

(*b*) En Latin *Musa*.

tres, forment comme des écailles, par la façon dont elles sont rangées; les extrémités des unes servant d'écorce ou d'enveloppe à celles qu'elles renferment. Les supérieures sont si longues & si larges, qu'une seule est presque capable d'envelopper une personne. Leur couleur est d'un fort beau verd satiné. Du sommet de cette plante fort & s'éleve un rameau qu'on appelle *Régime*, qui est de la grosseur du bras, & ressemble à l'épi du bled de Turquie ou à une pomme de pin. Il porte des fleurs rouges, auxquelles succedent des fruits qui deviennent de la grosseur & de la forme de nos concombres, en grandissant, & au nombre de deux ou trois cents. Ils sont verds, avant que d'avoir atteint toute leur perfection, & ont la peau fort lisse; mais ils jaunissent en meurissant comme les oranges, & renferment une substance moëlleuse, pleine d'un suc humectant, d'un goût très-agréable, que je ne sçauois mieux comparer qu'à celui de la poire ou du coing: & c'est une des meilleures nourritures pour les Esclaves. Une grande preuve de son extrême bonté, c'est que tous les animaux frugivores en sont très-friands.

L'arbre ou la plante dont je parle, ne se plante ni ne se replante jamais, & ne
por-

porte qu'une fois; après quoi, soit qu'on le coupe ou non, il décline peu à peu, se flétrit, se seche & tombe; mais sa racine qui est grosse, ronde & bulbeuse, ne meurt point, & a bientôt poussé d'autres rejettons qui, à neuf mois, ont toute leur grandeur, & qui ont pour-lors dix à douze pouces de diametre: grosseur qui ne les rend pas plus durs, ni plus difficiles à couper, par la raison qu'ils n'ont, comme on l'a vu, ni écorce ni bois.

Sa culture demande un terroir humide, gras & profond; car il lui faut beaucoup de nourriture, & pour peu que cela lui manque, il ne profite pas & ne produit que des fruits avortés.

Les pêcheurs & autres gens qui fréquentent les bords de la mer, en mangent les fruits, avant qu'ils soient mûrs, en guise de navets & de carottes; & les Esclaves les font cuire dans l'eau, avec de la viande salée ou du poisson boucané, ou simplement avec du poivre Indien. On fait encore rôtir la Banane sur les charbons, & on la mange après en avoir lavé la peau, ou on la fait étuver avec du vin & du sucre en guise de compote. On trouve des Bananiers non seulement dans toute l'Amérique, mais encore en Afrique & en Asie.

*De la
Bacove.*

La Bacove est une espece de Banane mineure, c'est-à-dire plus petite, ne passant gueres fix à sept pouces de longueur, sur huit à dix lignes de diametre, & dont la chair, qui est incomparablement plus délicate, a une petite odeur musquée très-agréable. La plante qui la porte, ne differe en rien de celle du Bananier, ni dans la figure, ni dans la culture, ni dans l'usage que l'on fait de son fruit, de sorte qu'elles sont toutes deux, tant la Banane que la Bacove, une excellente nourriture pour les Esclaves.

*Du
Choux
Palmiste.*

Le Palmiste qui est un arbre fort commun à Surinam, vient droit comme une fleche, & haut assez souvent de plus de trente pieds, n'ayant qu'une seule racine principale, de médiocre grosseur, qui s'enfonce perpendiculairement en terre, & qui ne seroit pas capable de le soutenir, si elle n'étoit aidée par une infinité de petits rameaux ronds & souples qui, s'entremêlant les uns dans les autres, l'enveloppent, & viennent raiz terre former une assez grosse touffe autour du pied de l'arbre, ce qui l'affermir parfaitement & lui fournit toute la nourriture nécessaire.

L'usage qu'on fait du Palmiste, est de l'abattre, puis d'en couper le sommet à deux pieds ou deux pieds & demi de l'en-

droit où les feuilles prennent naissance, & après qu'on a levé l'extérieur, on trouve vers le cœur de l'arbre une espèce de bouquet de feuilles repliées en éventail fermé, & ferrées les unes contre les autres, blanches, tendres, délicates, & d'un goût approchant de celui des culs d'artichauts, qu'on appelle, en cet état, *Choux Palmistes* : les Créoles & les Negres les nomment *Cabisch*. On les met dans l'eau fraîche, & on les mange en salade, ou bien on les fait bouillir dans l'eau avec du sel, & après qu'ils sont égouttés, on les mange à la fausse blanche avec de la muscade, comme les cardons ou les falsifis : ils donnent aussi un très-bon goût au potage ; enfin de quelque manière qu'on les accommode, ils sont très-bons, fort délicats, & font une nourriture très-légère & de facile digestion ; de sorte qu'on peut les appeller la manne du pays. J'oubliois qu'on les met aussi confire dans le vinaigre, comme les cornichons.

Cet arbre produit encore des vers (que l'on mange, & que les Créoles appellent *Cabisch-Worm*), à l'aide de certaines mouches qui en aiment beaucoup la moëlle : & voici comment. Quand l'arbre est abattu, & qu'on ne veut pas se servir de

*Des vers
de Choux
Palmiste.*

son tronc, on y fait plusieurs entailles tout du long, jusques au cœur, pour que ces mouches puissent y pénétrer & en manger la moëlle, ce qu'elles font : après quoi elles ne manquent pas d'y déposer, à la place, des œufs qui donnent naissance aux vers en question, lesquels sont de la grosseur d'un pouce, & longs environ de deux. Je ne puis mieux les comparer qu'à un peloton de graisse, enveloppé d'une pellicule fort tendre & fort transparente. On ne remarque dans cet animal, du moins à la vue, ni intestins ni aucune partie de la génération; je dis à la vue, car avec la loupe on apperçoit, quand on a fendu l'animal en deux parties, quelque chose d'approchant des parties internes, mais qu'on ne peut cependant encore bien définir. Sa tête qui est noire tient au corps, sans aucune distinction de col.

*Maniere
d'appre-
ter les
vers du
Palmiste.*

La maniere de les apprêter est de les enfiler dans une brochette de bois, pour les tourner devant le feu comme des alouettes, ou bien de les faire frire à la poële. L'on prétend que c'est un excellent ragoût & très-délicat : je veux le croire tel pour ceux qui peuvent vaincre la répugnance qu'on a de manger des vers; mais quant à moi, la figure qu'ils ont d'une grosse chenille,

suffiroit pour m'en dégoûter, quand je n'aurois pas mangé de huit jours.

L'Igname est une racine, qu'on appelle dans le pays *Teie*. C'est une espece de betterave qui demande une bonne terre forte, grasse & profonde, & qui devient par conséquent grosse à proportion de la bonté du terroir où on la sème. Sa peau est assez épaisse, rude, inégale, couverte de beaucoup de chevelure ou filaments, & d'un violet tirant sur le noir. Le dedans, soit qu'elle soit cuite ou crue, est d'un blanc sale, qui tire quelquefois sur la couleur de chair; ses feuilles sont fort longues, larges, & se terminent en pointe. C'est à elles que l'on connoît quand le fruit, ou pour mieux dire cette racine, est dans toute sa maturité, & qu'elle a acquis toute la grosseur qu'elle doit avoir; parce qu'alors elles se flétrissent. On la tire de terre à cette marque, & on la laisse au soleil pour se ressuier, & ensuite on la met dans un lieu sec où elle se conserve au moins six mois.

La tige que produit cette plante, porte quelques épis garnis de petites fleurs en forme de cloche, dont le pistil se change en une petite filique, qui est remplie de petites graines noires. Il suffit d'en avoir

*Des
Teies ou
Ignames.*

*De la
culture
des Teies.*

une fois semé ou planté, pour en recueillir toujours; parce qu'on se fert communément de la tête de la racine pour en avoir l'espece. On la coupe en plusieurs morceaux, que l'on met en terre, à la distance de trois pieds l'un de l'autre, & au bout de six mois on peut recueillir le fruit, ce qui n'arrive pas sitôt quand on en sème la graine.

Cette racine se cuit aisément, & ne laisse pas que d'être fort nourrissante, quoique très-légere & de facile digestion. On la mange cuite avec de la viande, ou rôtie sous la braïse; & ensuite on y ajoute du jus de citron, du piment écrasé, & du sel. On en fait encore de très-excellent *braf*, qui se prépare de la maniere suivante. On choisit les plus petites de ces racines, parce qu'elles sont plus délicates, on les fait cuire dans l'eau, & on y ajoute une piece de la meilleure viande salée, des poissons boucannés, & des assaisonnemens qui rendent ce ragoût exquis. J'en parle sc̄avamment pour en avoir mangé par goût, régulièrement une fois par semaine. J'ajoute même que quand on n'auroit que cette plante, & les patates ou pommes de terre que j'ai décrites, on pourroit fort aisément se passer de pain, en quelque temps que ce fût.

Il y a deux fortes de Pistaches, dont l'une est le fruit d'un arbre qui se nomme Pistachier, & l'autre celle qui croît en terre, & toutes deux se trouvent à Surinam: les Créoles les nomment *Pinda*.

*Des Pistaches
ou Pinda.*

Les premières sont rouffes, & contiennent une moëlle verte, à peu près du goût des pignolats; elles pendent en grappes, au bout des branches de l'arbre. On en fait, si on veut, des confitures & des dragées.

Les secondes sont des fruits ronds, tortus & brunâtres, gros comme le doigt, & d'un pouce de longueur, contenant chacun une ou deux graines, grosses comme une de nos noisettes, & de même goût, de couleur cendrée, resonnant ou faisant du bruit lorsqu'ils sont secs. Ils proviennent d'une plante qui donne beaucoup de rameaux rampants, garnis de feuilles jaunes, légumineuses, arrondies & rangées quatre sur une même queue, au dos de laquelle viennent des gouffes, qui ne mûrissent qu'étant couvertes de terre; de sorte que ces fruits y sont enfouis. Ils sont fort agréables au goût, bons à l'estomac, & fournissent en assez grande quantité une assez bonne nourriture, quoiqu'un peu grossière.

De leurs maladies. Après avoir parlé de la nourriture des Negres, venons à leurs maladies. Quoique j'aye dit plus haut qu'ils n'en avoient pas de fréquentes ni de funestes, je n'ai prétendu parler que des aiguës; car ils sont beaucoup sujets à celles qu'on appelle chroniques ou invétérées, qui durent longtemps, & dont on ne scauroit fixer le terme de la guérison. Pour les bien connoître, on peut avoir recours à mon *Traité des maladies de Surinam*, imprimé dans l'année 1764: on y trouvera l'ample description que j'en ai faite, & les remedes les plus propres à les guérir.

Tout ce qui me reste à faire observer à ce sujet, ce sont les excès où se portent les Negres pour se détruire, soit lorsque la fainéantise s'empare d'eux, ou lorsqu'ils tombent dans une noire mélancolie, qui leur rend la vie à charge. Ils prennent alors un tel dégoût pour leurs aliments ordinaires, qu'ils leur substituent des charbons pilés, des bouts de pipes, de la terre, de la craie, des cendres, du tabac, & autres choses semblables: ce qui leur rend le visage bouffi, & les paupieres fort gonflées, & finit ordinairement par une hydropisie qui met le comble à leurs désirs, en terminant bientôt leur carrière, sans qu'on puisse y remédier.

Auffitôt qu'un Negre ou une Nègresse *De leurs obseques.* meurt, tous leurs parents jettent les cris les plus affreux, en faisant diverses questions au cadavre, pour vérifier apparemment son trépas; car quelle autre vue pourroient-ils avoir? Et après plusieurs autres lamentations ils disent enfin qu'il est mort. Le même jour on le met en terre, & on a soin de poser à ses côtés deux calesses, dont l'une est remplie d'eau, & l'autre de toutes sortes de viandes, pour lui servir de nourriture, supposé qu'il lui prenne envie de boire ou de manger. Les parents du défunt portent le deuil, pendant un certain temps, & paroissent fort tristes de la perte qu'ils ont faite: si c'est un Esclave un peu aimé de son Maître, on le met dans un cercueil, sinon on le jette en terre tel qu'il est décédé.

Je ne veux point finir ce Chapitre sans rapporter un trait singulier au sujet d'un Negre blanc.

Dans le Plantage de *Vossembourg* il y avoit, *Description d'un Negre blanc.* dans l'année 1760, un Negre tout blanc, qu'on appelloit *Jean Witt*, né de pere & de mere Créoles, très-noirs. Je l'ai moi-même assez examiné, pour ne rien avancer ici que de conforme à l'exacte vérité.

Il étoit venu au monde le 12 mars 1738; il avoit la véritable figure d'un Negre, le

nez extrêmement plat & large, de grosses levres, les deux premières dents de la mâchoire supérieure beaucoup plus longues & plus larges que les autres; & avoit surtout des yeux très singuliers. La structure du globe n'avoit rien de particulier; mais la conjonctive étoit parsemée de petits filaments rougeâtres; l'iris étoit d'une couleur marbrée, grise & blanche, & la prunelle couleur de feu, d'une vivacité égale au plus beau diamant. La lumière qu'elle jettoit, ne paroissoit pas au grand jour; mais elle étoit parfaitement visible dans l'obscurité de la nuit. Quoique ce Negre pût appercevoir en tout tems les objets qu'on lui présentoit, il ne pouvoit cependant bien les distinguer que dans les ténèbres. Lorsqu'il vouloit fixer sa vue sur quelque chose, ou qu'il vouloit marcher, il tournoit toujours l'iris, comme font les crabes. Sa tête, de même que le dessus de sa poitrine, & les parties de la génération, étoient fortement garnies d'une espèce de poil de chevre très-fin, & de la dernière blancheur, au lieu de la laine noire, qu'ont ordinairement les Negres.

C'étoit une espèce d'idiot, qui m'a assuré n'avoir eu, jusqu'au moment où je

l'examinai , aucun commerce avec le sexe , parce qu'aucune Nègresse n'avoit voulu souffrir qu'il l'approchât , par rapport à la différence de sa couleur. De sorte que je doute qu'il ait jamais de postérité : il étoit cependant en tout très-bien conformé.

Mais ce qu'il y avoit de plus remarquable à son égard , c'est que sa mere m'a assuré avoir eu huit enfants , dont le premier étoit Mulâtre , le second Noir , le troisieme une Nègresse blanche , qui a été envoyée à Paris , dans l'année 1734 (c) , le quatrieme un Mulâtre , le cinquieme *Jean Witt* , dont il est question , & les trois derniers très-noirs.

Je n'entreprendrai point d'expliquer un phénomène aussi extraordinaire que celui-ci. On peut consulter là-dessus la *Venus physique* du célèbre Monsieur de *Maupertuis* , dans laquelle on trouvera une explication assez détaillée sur l'origine des Negres blancs. Je ne ferai que rapporter ce que Monsieur de *Voltaire* a dit à ce sujet.

„ Il a plu , dit-il , à la Providence de

(c) Voyez l'histoire de l'Académie des Sciences de la même année.

„ faire des hommes à membranes noires,
 „ & des têtes à laine, dans les climats
 „ tempérés; d'en mettre de blancs, sous
 „ la ligne; de bronzer les hommes aux
 „ grandes Indes, & au Brésil; de donner
 „ aux Chinois d'autres yeux, & d'autres
 „ figures qu'à nous; & de mettre des
 „ corps Lapons tout auprès des Sué-
 „ dois.”

Comme je crois n'avoir rien oublié
 sur l'économie de ce peuple, il ne me
 reste qu'à ajouter qu'ils sont excellents
 chasseurs, bons pêcheurs, & habiles na-
 geurs.



C H A P I T R E XIII.

Réflexions importantes sur la maniere de bien gouverner les Esclaves.

PERSONNE n'ignore que le premier devoir de l'homme ne soit vis-à-vis de ses semblables de les traiter avec humanité, dans quelque état ou de quelque âge qu'ils soient, ce qui a fait dire à un ancien: *Homo sum, nil humani à me alienum puto.* „ Je suis homme, & rien de ce „ qui appartient à l'humanité n'est étranger „ pour moi”.

Celui qui n'aime pas ses freres, est un aveugle qui méconnoît la nature; & celui qui pourroit les haïr, feroit un monstre qui l'outrageroit. Dans quelle occasion pouvons-nous plus à propos suivre un dogme si vrai que vis-à-vis d'un peuple qui, quoique né dans la servitude, n'est pas moins composé d'hommes semblables à nous?

Pour peu qu'on les considere comme tels, on doit non seulement les traiter

avec humanité, mais n'avoir nulle prédilection marquée pour l'un, au préjudice de l'autre, si nous ne voulons que celui que nous priverons de notre bienveillance, pour en accorder une plus particulière à un autre, ne soit méprisé & molesté par ses propres camarades: car c'est-là ce qui arrive indubitablement, quand nous sommes assez foibles pour laisser entrevoir la moindre distinction entre personnes subordonnées.

Le Planteur, ni le Directeur, ne doivent pas néanmoins se trop familiariser avec aucun d'eux, parce que cela n'engendreroit, comme dit le proverbe, que du mépris; mais il faut qu'ils sçachent, l'un & l'autre, s'en faire aimer, craindre & respecter.

Ils doivent éviter aussi très-strictement d'avoir aucun commerce avec leurs Esclaves mariées, par rapport aux desordres, comme aux suites funestes qui en peuvent resulter: premièrement, la paresse, soit du côté de la femme ou de celui du mari; secondement, l'esprit d'orgueil & d'indépendance; & qu'en outre, si un Esclave vient à être maltraité par ceux qui se sont emparés de sa femme, il ne manque pas de chercher les occasions de s'en venger, soit en désertant & en emmenant d'au-

tres avec lui, soit en empoisonnant son Directeur ou le Planteur, qui lui fait un traitement qu'il trouve injuste, dès qu'il partage ses plaisirs. Voilà les malheureux effets de la Polygamie ! De sorte que pour prévenir de pareils accidents, l'on doit absolument éviter de donner la moindre jalousie à des gens qu'on est obligé de traiter sévèrement, s'ils viennent à manquer à leurs devoirs.

On ne doit les laisser manquer de rien de ce qui leur est nécessaire, tant pour l'entretien de la vie, que pour ce qui est d'usage de leur donner dans les Plantations, pour de certains petits besoins.

Si quelques-uns tombent malades, ce qui est rare, comme je l'ai dit, ou s'il leur arrive quelque accident, il faut en avoir scrupuleusement soin, les tenir surtout à l'abri des injures de l'air, & ne jamais manquer chez soi des médicaments qui sont en usage dans les Plantations pour les avoir sous la main en cas de besoin : c'est à quoi le Directeur doit pareillement veiller.

Comme tout excès est condamnable, jusques dans les meilleures choses, il ne faut pas d'un côté les surcharger de travail, ni d'un autre laisser, par trop d'indulgence, le moindre crime impuni ; l'ex-

emple feroit dangereux, si on se relâchoit trop sur le dernier article; mais il faut que les peines soient proportionnées au délit, & surtout ne se point laisser entraîner par la passion en les châtiant, ou en les faisant châtier à outrance, pour ne point irriter le coupable, & le forcer à se porter au désespoir: ce qui seroit toujours préjudiciable à celui qui n'auroit cru que le punir, & qui se seroit satisfait lui-même à ses propres dépens.

Dès qu'on ne les châtie qu'à proportion qu'ils l'ont mérité, & selon les loix de l'équité, on peut être moralement sûr d'avoir de bons & fideles serviteurs; car tout Esclaves qu'ils sont, ils pensent & réfléchissent tout aussi bien que nous, & sçavent très-bien discerner ce qui est juste d'avec ce qui ne l'est pas. D'ailleurs ils reconnoissent aisément leurs fautes, à moins que ce ne soit dans un cas d'empoisonnement; car alors rien n'est capable de leur faire avouer non seulement leur propre crime, mais encore de décèler quelqu'un de leurs camarades qu'ils en sçauroient coupable.

Il est bon aussi & même nécessaire de leur permettre à certains jours de se divertir entre eux; car ils sont si passionnés, comme je l'ai dit, pour la danse, qu'ils sont fort reconnoissants dès qu'on leur accorde de s'y amuser; & l'on peut être sûr que

que cela renouvelle leur zele pour le travail, auquel ils se livrent ensuite du meilleur de leur cœur; mais il faut alors recommander aux Officiers Negres (a) de veiller à leur conduite, afin qu'il ne survienne aucun defordre, fans quoi cette licence pourroit avoir de mauvaises suites.

Je finis par répéter combien il est important de les traiter avec douceur, & de ne les point châtier, comme il arrive dans presque toutes les Colonies, avec une rigueur qui tient de la barbarie; ou qu'on ne soit plus surpris, s'ils cherchent à s'affranchir du joug rigoureux qu'on leur impose. A qui doit-on s'en prendre en effet, quand cela arrive, si ce n'est bien souvent à la conduite dure & cruelle de leurs Directeurs? C'est donc aux Planteurs eux-mêmes & aux Administrateurs à y veiller, &

(a) On donne le nom d'Officiers Negres, à ceux qu'on a choisi parmi eux, pour veiller à la conduite des autres Esclaves; lesquels ont l'autorité sur eux, & le droit de les châtier, lorsqu'ils ne veulent pas travailler, ou quand ils ont commis quelque faute. Chacun de ces Officiers a une trentaine de Negres à gouverner, & a toujours un fouet à la main, pour s'en servir en cas de besoin. Il est tenu de faire son rapport tous les soirs, soit au Maître, soit au Directeur, afin de recevoir de nouveaux ordres, pour les travaux du lendemain.

aux premiers à ne choisir, pour cet emploi, que des gens d'un caractère integre, & portés pour leurs intérêts, qui leur ménagent des gens de qui dépend tout leur bien-être: car il n'y a point de doute que l'Esclave fidele & laborieux ne soit la richesse du Maître. Que deviendroient, sans eux, les terres & les Plantages, qui procurent tous leurs aises aux propriétaires, s'ils n'avoient des bras aussi vigoureux pour les cultiver? Sans parler de l'économie du dedans, à laquelle j'ai fait connoître que les deux sexes étoient fort entendus.

Hommes, foyez humains, & pour eux, & pour vous; car ce peuple est la source de votre bonheur & de votre prospérité!

L'occasion de faire des heureux est plus rare qu'on ne pense; la punition de l'avoir manquée est de ne la pouvoir plus retrouver. Malheur à qui ne sçait pas sacrifier un jour de plaisir aux devoirs de l'humanité! Si c'est la raison qui fait l'homme, c'est aussi le sentiment qui doit le conduire.

Plus le nombre de ces gens est grand, plus d'ailleurs on doit les ménager. Que l'on confidere les Athéniens, qui traitoient leurs Esclaves avec beaucoup de douceur, & qui n'ont point éprouvé les troubles qui

mirent Lacédémone à deux doigts de sa perte.

Les Romains n'eurent jamais la moindre inquiétude de la part des leurs, tant qu'ils les traitèrent comme des hommes: ce ne fut que lorsqu'ils perdirent pour eux ces sentimens d'humanité, que l'on vit naître ces guerres civiles, qui furent comparées aux guerres Puniqes.

Par une Loi des Grecs, les Esclaves que leurs Maîtres traitoient trop rudement, pouvoient demander à être vendus à d'autres.

Je conviens qu'une pareille Loi ne pourroit pas avoir lieu dans la Colonie de *Surinam*, par nombre de raisons plausibles; mais je l'ai citée pour prouver que, de tout temps, on a eu quelques égards pour les personnes de cet état. Ce n'est pas qu'en bien des occasions il ne fût à souhaiter qu'on pût la mettre en pratique pour le bien commun; parce que souvent la dureté d'un seul particulier a fait & fait encore, tous les jours, le détriment de ses compatriotes; sans quoi le nombre de Marrons ne seroit pas devenu si considérable qu'il l'est aujourd'hui.

Que ceux donc qui en ont à eux, ou sous leur direction, profitent de cet avis, qui ne tend qu'à leur en faire trouver la récompense dans le temps présent & à venir.

CHAPITRE XIV.

Description des différentes especes de fruits qu'on trouve dans le pays, & de quelques arbres particuliers.

COMME l'on sçait que chaque pays a ses diverses productions, on ne doit point être surpris de ne pas trouver à *Surinam*, comme je l'ai dit, précisément les mêmes fruits qu'en Europe, puisqu'en revanche il y en a une infinité d'autres, que je puis avancer qui les surpassent en bonté. Ce que je veux m'attacher à prouver, dans ce Chapitre, en les indiquant séparément, & sous les mêmes noms par lesquels ils sont connus, tant des naturels du pays, que des Européens qui l'habitent, afin que tous ceux qui se destinent à y aller, puissent en avoir une suffisante notion pour se les procurer.

Des Ananas.

Parmi tous les fruits d'Europe, il n'y en a certainement pas qui approche, en excellence, de *l'Ananas*. Il y en a de trois especes, que l'on distingue par leur figure.

Le premier (a) est fort gros & blanc, ayant huit pouces de diametre, & quinze ou dix-huit de hauteur; son écorce devient jaune en mûrissant; mais sa chair est blanche & fibreuse; & quoiqu'il soit d'une fort belle apparence, ce n'est pas le meilleur des trois, parce qu'il est un peu acerbe.

Le second (b) a une figure pyramidale, conique, & son goût est infiniment meilleur que celui du précédent.

Le troisieme (c) est rouge, & surpasse les deux autres en bonté.

Ce fruit, tant d'une espee que de l'autre, porte plusieurs feuilles semblables à celles du roseau, longues de deux à trois pieds, de couleur verd-gai, creusées en gouttieres, & dentelées; du centre s'éleve une tige, haute de deux pieds, de la grosseur du doigt, garnie de quelques feuilles. Cette tige soutient à son sommet une rose formée de plusieurs feuilles très-courtes, de couleur de feu, lesquelles cachent le fruit qui, dans la suite, grossit peu à peu & prend la forme d'un pain de sucre. Sa tête est couverte d'un bouquet de petites

(a) *Ananas aculeatus, fructu ovato, carne albida.*

(b) *Ananas aculeatus, fructu pyramidato, carne aurea.*

(c) *Ananas aculeatus, maximo fructu conico.*

feuilles, de même espèce que celles de la tige qui l'a porté, mais plus petites & plus délicates. Quand on coupe cette couronne, & qu'on la met en terre, elle porte du fruit au bout d'un an. Son goût & son odeur répondent à sa beauté. Il tient beaucoup de la pêche, & de la poire de bon-chrétien, mais encore plus des fraises, quand on le coupe en petits morceaux, & qu'on le mange avec du vin rouge & du sucre. On le confit aussi tout entier avec sa couronne; mais il faut qu'il soit extrêmement jeune; & l'on en fait des envois en Europe. L'on en tire encore le suc, par expression, & l'on en fait un vin qui approche de la malvoisie, & qui enivre subitement. On cultive ce fruit dans presque toutes les Plantations, à cause qu'il est fort rafraîchissant; & ce qu'il y a de fort singulier, c'est que, quoique sa culture ne soit ni pénible ni coûteuse, les Esclaves noirs, qui en font un grand commerce, les vendent au marché, depuis cinq jusqu'à huit sols de Hollande la pièce.

*Du Pom-
pelmous.*

Le *Pompelmous* (d) est un autre fruit, qui a bien aussi son mérite. C'est une es-

(d) *Aurantia, fructu rotundo, maximo, pallescente humanum caput excedente.*

spece d'orange, de la grosseur de la tête d'un enfant de huit à dix ans, qui a un goût de fraise ou plutôt de raisin, & dont la peau est épaisse comme le doigt, & fort amere; ce qui n'empêche pas que le fruit n'en soit fort rafraîchissant & fort sain. Sa chair est des plus excellentes, à cause de son agréable acidité. On en peut manger tant qu'on veut, sans craindre qu'elle incommode.

Il y en a de deux especes, une dont la chair est rouge, & l'autre qui l'a blanche. Ce fruit croît sur une espece d'oranger, qu'on cultive dans presque toutes les Plantations. Les Negres le vendent aussi au marché, à raison de cinq sols la piece.

Il n'y a point de doute que les *Orangers* ne soient originaires de l'*Asie* ou de la *Chine*, puisque ce sont les Portugais ou les Espagnols qui les ont apportés à *Surinam*; mais ils s'y font comme naturalisés, tant il y en a dans toute la Colonie.

On y en distingue de trois especes: les aigres, les douces, & celles de la *Chine*, qu'on appelle dans le pays *Cinaas-Appel*. (e).

On appelle les premieres, oranges sœurs, & elles sont les moins estimées. On

(e) *Aurantium*.

n'en fait ordinairement usage que pour orner les mets, qu'on sert sur la table; ou pour nettoyer les maisons, pour leur donner une bonne odeur, les tenir fraîches, & les garantir des insectes. Son suc cependant est employé, avec un succès étonnant, pour la guérison des vieux ulcères des Negres, en les lavant: ce qui détruit non seulement les chairs baveuses qui les entourent, mais les déterge à un tel point, qu'avec le moindre dessicatif on peut parfaitement les cicatrifer. Ce pansement, qu'on réitere deux fois par jour, est à la vérité des plus douloureux; mais aussi l'on est sûr d'en guérir, quelque opiniâtre que l'ulcère puisse être.

La seconde espece d'oranges est la douce, qui ressemble à la précédente, à la réserve que l'écorce en est plus mince & le suc fort agréable & fort doux; il est aussi rafraîchissant & défalterant, & l'on peut manger de ce fruit à son appétit, sans appréhender la moindre incommodité.

La troisieme espece, enfin, est celle qu'on appelle *Cinaas-appel*, parce qu'elle ressemble parfaitement aux oranges de Portugal; elles ont un goût sucré au-delà tout ce qu'on peut exprimer.

L'écorce des deux dernieres especes est très-bonne pour fortifier l'estomac &

le cerveau, de même que pour résister à la malignité des humeurs. La fleur est céphalique, stomachale, hystérique, & propre contre les vers.

Les *Orangers* sont, comme tout le monde sçait, des arbres des plus beaux, qui produisent des fleurs d'une odeur fort suave; leurs feuilles sont du plus beau verd, & l'arbre n'en est jamais dépouillé.

Je crois que les *Citronniers* (f) ne sont pas plus originaires de ce pays que les *Orangers*; & comme l'arbre est trop connu, pour m'y arrêter, je me bornerai à dire qu'ils y sont en assez grande abondance.

Des Citrons.

Il y en a cependant de deux especes, l'une qui est fort acide, & l'autre douce. La premiere a une écorce épaisse & un peu raboteuse, & la seconde est plus mince & plus égale. On fait un grand usage de la premiere espece, dans les fievres ardentes & malignes, par la vertu que le suc a d'appaïser la soif, & de réprimer le bouillonnement & l'effervescence de la bile & du sang, de même que de retablir les forces abattues. On employe aussi avec succès l'écorce de ce même citron, pour corriger la mauvaise haleine & fortifier l'esto-

(f) *Citream.*

mac, à cause de son amertume. On les vend jusqu'à six florins de Hollande le cent, malgré la quantité que le pays en fournit; & c'est encore un commerce des Negres.

Des Limons.

Il n'y a presque point de différence entre les limoniers & les citronniers, ayant l'un comme l'autre, la même hauteur & le même feuillage, & les fruits ne different qu'en ce que le limon est plus petit & plus rond que le citron, & en ce que son écorce est moins épaisse: l'intérieur est également divisé en cellules qui renferment la graine; mais l'exterieur n'a pas tout-à-fait la même couleur, ni la même odeur. On en fait autant d'usage que des citrons, & même plus, car on employe le suc des limons, pour tempérer l'ardeur de la fièvre, dans les maladies aiguës, & précipiter en même temps la bile. On en fait aussi communément le punsch, dans lequel il est certainement préférable au suc de citron, parce qu'il est plus acide, & les Apothicaires en font un syrop fort usité en médecine.

Pomme de canelle.

La *Pomme de canelle* (g) est un fruit, qui n'excede pas la grosseur d'un œuf d'oie: elle ressemble presque à une pomme de pin.

(g) *Guanabanus.*

Sa peau, qui est de l'épaisseur d'un demi-doigt, est toute parsemée de petites écailles tendres, médiocrement élevées, d'un assez beau verd, au commencement, mais qui se flétrissent à mesure que le fruit approche de sa maturité.

La substance, que cette pomme renferme, est comme une crème bien épaisse, d'un goût à la vérité un peu fade, mais extrêmement rafraîchissante. Elle contient aussi de grandes semences noires. Elle croît sur un arbrisseau, que l'on cultive dans les jardins.

La *Pomme d'Acajou* est d'une figure ob-^{Pomme}longue, arrondie, & couverte d'une peau ^{d'Acajou}extrêmement fine & unie. Elle a quatre ^{& de sa}pouces environ de longueur, sur vingt lignes de diamètre. L'arbre qui porte ce fruit approche du poirier, quoique ses feuilles ressemblent à celles du frêne, & l'écorce à celle du chêne. Il croît si haut, que de son tronc les Negres font des canots ou pirogues, tout d'une seule pièce. Les seuls Indiens mettent ce fruit au nombre des aliments. Le noyau qu'il renferme, a la figure du rognon d'un animal; & c'est ce qu'on appelle noix d'acajou. Elle a le bois si dur & si épais, qu'il résiste presque au marteau. Elle renferme une belle amande, de même figure que sa coque,

laquelle est recouverte d'une pellicule brune, de l'épaisseur d'une feuille de papier. Cette amande est d'une blancheur admirable; elle est compacte, huileuse, & d'un goût infiniment au dessus de celui des amandes, des noisettes, & de tout autre fruit de cette espece: quand elle est fraîche, on la mange avec du sel comme les cerneaux. Ces noix peuvent se transporter partout, & se garder fort longtemps. J'en ai dans mon cabinet, qui ont actuellement près de dix ans, qui ont, à la vérité, un peu perdu de leur huile & de leur faveur, mais qui sont encore mangeables. Les naturels du pays leur ont donné le nom d'*Ingui-Noote*, ce qui signifie en François *Noix Indiennes*, parce que ce sont les Indiens qui nous ont appris à les connoître.

Il découle du même arbre une espece de gomme Arabique, laquelle étant détrempee dans de l'eau tiède, tient lieu de la plus forte glu.

Avocat. L'arbre qui porte le fruit qu'on appelle *Avocat*, n'est pas fort commun dans le pays; ce qui me feroit croire qu'il y a été transplanté par les Espagnols, parce qu'il est très-commun chez eux. Je n'en ai vu que trois, pendant tout le temps que j'ai été dans la Colonie; deux dans le jardin

de Monsieur *Ladesma* à *Paramaribo*, & un dans la crique de *Para*. Il est fort beau & ressemble presque à nos noyers. Son bois est grisâtre, de même que son écorce; ses feuilles sont longues & pointues, peu épaisses; & les fleurs qu'il porte viennent en bouquet: le fruit qui leur succede, a la figure d'une poire de bon-chrétien; sa chair se fond d'elle-même dans la bouche, & je pourrois la comparer, sans me tromper, à celle de la pêche. Elle est d'un verd-pâle, & n'a presque point de consistance, quand le fruit est bien mûr. Ce fruit renferme un noyau presque rond, un peu raboteux, qui ne renferme aucune amande, & qui n'est pas plus dur qu'un marron dépouillé de sa peau.

Cet arbre commence à porter du fruit au bout de trois ans, & l'on m'a fortement assuré que la décoction de ses feuilles étoit un souverain remede pour accélérer le retour des menstrues interceptées.

Les *Cerifes* (b) de *Surinam* n'ont pas *Des Cerifes.* moins leur mérite que celles d'Europe. Elles sont quarrées, & ont intérieurement un zeste, comme celui d'une noix, dont chaque partie renferme un petit noyau.

(b) *Malpigbia, mali punici facie.*

Le goût de ces cerifes approche beaucoup de celui de nos griottes ; mais il faut pour cela qu'elles soient bien mûres, car quand cette qualité leur manque, elles sont fort acides. Elles sont d'ailleurs d'un aussi beau rouge que les nôtres, & excellentes à manger. On les confit au sucre, & on en fait aussi de la marmelade.

L'arbrisseau qui porte ce fruit, en rapporte tous les trois mois de nouveaux, & ressemble à peu près au grenadier.

De l'Avoira.

L'*Avoira* croît sur une espèce de palmier. (i) Il a la figure d'un œuf de poule ; son écorce est rougeâtre & un peu épaisse ; sa chair est jaune comme de l'or, mais il y en a peu à cause du gros noyau qu'elle renferme, qui est dur, noir, & avec lequel les Negres fabriquent des bagues. On prétend que l'amande de ce noyau est astringente, & par conséquent fort propre à arrêter le cours de ventre.

Ce fruit contient encore beaucoup d'huile, qu'on tire ordinairement par décoction, & qui est proprement l'huile de palme. Il est aussi d'une excellente nourriture pour les bestiaux, parce qu'il les engraisse beaucoup.

Des Maripas.

Le *Maripa* ressemble beaucoup à l'*Avoira*.

(i) *Palma dactylifera, fructu globoso.*

ra, excepté qu'il est plus gros, & qu'il est moins jaune. Il croît sur le palmier, qu'on appelle communément *Chou-Palmiste*. Son noyau qui est d'une couleur brune, a les mêmes qualités, & est employé au même usage que le précédent.

L'arbre qui porte le *Coumou*, est aussi une *Du Cou-* espece de palmier (k); mais qui est plus *mou.* petit que les deux autres. Ce fruit qui vient par grappes, comme le raisin, n'est gueres plus gros qu'une noisette; il est d'une couleur purpurine, un peu bleuâtre, & renferme un noyau. Son goût n'est pas des plus agréables; mais on a le secret d'en faire une espece de chocolat, qui est très-bon, & qui se prépare de la maniere suivante.

On fait tremper une certaine quantité de ces grains dans de l'eau bouillante, pendant une demi-heure; on les écrase ensuite, & on passe le tout par un tamis; on y ajoute du sucre & de la canelle; & ce mélange a la véritable couleur du chocolat.

Les *Néfles* (l) de *Surinam* different de *Des Né-* celles d'Europe en ce qu'elles sont sans *fles.*

(k) *Palma coccifera, latifolia, fructu atro-purpureo, omnium minimo.*

(l) *Mespilus, fructu rubro.*

noyau, & qu'elles ont une couleur du plus beau rouge. La peau en est fort tendre, & la chair ferme, blanche, & d'un goût un peu acre; mais elle s'amollit en mûrissant, & acquiert une faveur douce, vineuse & agréable. Les nêfies en général sont fort astringentes, de même que les feuilles du nêfier; & l'on s'en fert assez souvent dans les gargarismes, pour les inflammations de la gorge. L'arbre qui porte celles-ci, est d'une médiocre grandeur, & on le cultive dans plusieurs jardins de la Ville.

*Du
Zuur-
Zach.*

Le *Zuur Zach* est un fruit de la grosseur à-peu-près d'un melon, & d'une forme pyramidale, / approchant de la poire; & l'arbre qui le porte, ressemble aussi à un poirier, tant par sa hauteur que par ses feuilles. Sa peau est extrêmement verte, & toute parfumée de petits piquants. La substance qu'il renferme, est positivement comme une crème des plus épaisses; elle est rafraîchissante, & apaise l'ardeur de la soif par son acidité.

*Dès Noix
de Coco.*

La *Noix de Coco* est de la grosseur de la tête d'un homme, un peu ovale & quelquefois ronde, ayant trois côtes dans sa longueur, qui lui donnent une forme triangulaire. La coquille de cette noix est fort épaisse, dure, ligneuse & ridée. Elle fert

fert aux Negres à puiser de l'eau, en y faisant un trou au milieu, pour y mettre un manche, & lui donner la forme d'une cuiller à punch.

L'arbre qui porte ce fruit, est un Palmier, (m) qui croît fort droit & fort haut; sa tête est terminée par des feuilles fort longues & fort larges, & épaisses à proportion: ses fleurs sont semblables à celles des autres Palmiers. Il fleurit tous les mois, & est couvert, toute l'année, de fleurs & de fruits, qui mûrissent les uns après les autres.

Lorsque ce fruit est bien mûr, il a sept ou huit pouces de diametre dans son milieu, & dix à douze de hauteur. Cette noix est recouverte d'une enveloppe composée de grosses fibres, semblables à de la filasse, & fort adhérente au fruit. Sous cette enveloppe se trouve une peau mince, lisse & dure, d'un verd d'autant plus pâle, que le fruit approche de sa maturité. La noix dépouillée de son enveloppe, a encore cinq à six pouces de hauteur, & est épaisse de quatre à cinq lignes dans son milieu, & de six à sept à son extrémité. Elle est fort dure, d'une couleur brune, avec quelques filets d'un gris sale, mêlé

(m) *Palma coccifera, fructu maximo.*

de petits points blancs. Le bout, par lequel le fruit est attaché à la branche, a une ouverture par où, selon toutes les apparences, le fruit tire sa nourriture de l'arbre. Quand on perce cette noix, il en sort une liqueur laiteuse, sucrée, odorante, & néanmoins un peu aigrelette, si abondante, quand le fruit est encore jeune, qu'il en est tout rempli, mais dont la quantité diminue à mesure qu'il mûrit, parce qu'elle se convertit en une substance aussi blanche que de la neige, & plus ferme qu'une pomme. Elle a, dans cet état de parfaite maturité, trois à quatre lignes d'épaisseur; & on la scie pour en retirer cette substance, dont le goût est un composé de ceux de la noisette & du cul d'artichaut: aussi la mange-t-on avec du sel. Elle est d'assez facile digestion. Les Nègres vendent cette noix dix sols la pièce.

Des Figuiers.

Les *Figuiers* de ce pays viennent presque tous de bouture, & portent toute l'année, pourvu qu'on ait soin de mettre du fumier au pied. Les fruits qu'ils produisent, sont comme ceux d'Europe, excepté qu'ils sont rouges comme du sang, en dehors, comme en dedans. Ils sont fort agréables à manger, & il y en a d'extrêmement gros.

L'arbre qui porte la *Goyave* (n), est d'une médiocre grandeur, & fleurit deux fois l'année; il est si commun qu'on en trouve non seulement dans les terres cultivées, mais encore dans les prairies & dans les bois, parce qu'il vient facilement partout où sa graine tombe, & qu'au bout de trois ans elle reproduit un arbre qui porte fruit pendant près de trente ans.

La *Goyave* ressemble à une pomme de reinette, excepté qu'elle porte sur sa tête une couronne, à peu près semblable à celle de la nêfle. Son écorce ou sa peau est rude & pleine d'inégalités. Au commencement elle est verdâtre & acerbe; mais en mûrissant, elle devient d'une couleur de citron un peu pâle. Comme il y en a de deux espèces, les unes renferment une substance rouge, & les autres une blanche; mais la peau des deux espèces est précisément la même. Ce fruit est divisé intérieurement en quatre parties, qui contiennent chacune des graines fort menues & osseuses. Il est si bon & si sain, qu'on peut le manger en tout temps: si, par exemple, on le mange bien mûr, il relâche; & au contraire, s'il ne l'est pas encore assez, il resserre. On en fait de très-bonnes pâ-

(n) *Goyava*.

tes, & d'excellentes compotes. La racine de l'arbre est astringente, & très-estimée pour la dyssenterie.

De la Grenade. L'arbre qui porte la Grenade, (o) autrement dit le Grenadier, est fort petit, & a par conséquent les branches assez menues; elles sont anguleuses, & revêtues d'une écorce rougeâtre, & armées d'épines roides. Ses feuilles sont placées sans ordre, & ont quelque ressemblance avec celles du grand Myrte; elles ont une odeur forte & désagréable, lorsqu'on les froisse entre les doigts. Aux fleurs, qui sont de couleur écarlate, succede la Grenade, qui est, à peu près, de la grosseur d'une pomme de reinette, & qui a une couronne un peu aplatie des deux côtés. L'écorce de ce fruit est rouge en dehors, ridée, épaisse comme du cuir, & cassante. La Grenade est divisée intérieurement en petites cellules, remplies de graines, entassées les unes sur les autres, charnues, d'un très-beau rouge, pleines d'un suc très-agréable au goût, & renfermant chacune une semence oblongue, le plus souvent irrégulière & jaunâtre. Il y en a de deux especes; mais je ne connois que celle que je viens de décrire, & qui

(o) *Punica nana, seu humillima.*

est la feule qu'on cultive dans les jardins.

La *Pomme de Sapadille* est un fruit que l'on considère comme un des meilleurs du Continent, mais que je n'aimerois pas à cause de sa trop grande douceur. Il n'est pas plus gros qu'un œuf de poule, mais rond comme une boule. Sa peau est veloutée, couleur de canelle & un peu épaisse. La substance que ce fruit renferme, ressemble à une marmelade, & est d'un goût mielleux, un peu fade. Elle est partagée en zestes, comme une orange, dont chacun renferme une graine noire, ovale & fort épaisse, qui est la semence de ce fruit. L'arbre qui le produit, est fort grand, & il lui faut cinq ou six années avant qu'il en rapporte.

Je serois tenté de croire que l'arbre qui porte le *Tamarin*, a été transporté en Amérique par les Espagnols, & qu'il s'y est insensiblement naturalisé. Il est de la grandeur d'un noyer, mais plus touffu. Son tronc est fort droit & rond, couvert d'une écorce brune, épaisse & gercée. Ses branches sont rameuses, & s'étendent de tous côtés symétriquement; les feuilles qui y sont placées alternativement, & toujours couplées, sont longues, étroites, assez fortes & d'un verd pâle. Aux fleurs (qui se

Pomme de Sapadille.

Du Tamarin.

forment en grappes, portées par des pédicules grêles, & composés de trois pétales couleur de rose,) succèdent les fruits, qu'on appelle *Syliques*, & qui viennent par bouquets. Elles sont de la grosseur du petit doigt, de cinq à six pouces de longueur, & vertes au commencement; mais à mesure qu'elles mûrissent, elles deviennent brunes. Elles sont remplies d'une pulpe grise, qui enveloppe de petits fruits, à peu près comme des fèves, assez tendres au commencement, de couleur violette, & d'un goût aigrelet, fort agréable.

On confit ces fruits, ou tout entiers, ou dépouillés de leurs syliques, bien avant qu'ils soient mûrs, mais toujours devant qu'ils soient secs. La pulpe de ce fruit est non seulement fort rafraîchissante, mais légèrement laxative, & cependant astringente. On en fait un grand usage, quand il est confit, parce qu'il calme, par son agréable acidité, le trop grand mouvement des humeurs; il modere la fièvre, il rafraîchit, il désaltère, & surtout dans les fièvres continues.

*Des
Vignes.*

La *Vigne* a beaucoup de peine à se naturaliser dans ce pays; parce que, quelque chaud qu'y soit le climat, il y est en même temps trop humide, ce qui fait que le raisin mûrit trop tôt, & inégalement. Car

le même cep produit, tout à la fois, des raisins très-mûrs, d'autres qui le sont moins, & d'autres qui ne sont encore que du verjus. Ce ne seroit rien, si ces mêmes raisins qui n'acquiescent pas leur maturité en même temps que les autres, y parvenoient; mais les saisons contraires y mettent obstacle, & l'on n'en recueille que très-peu en état d'être mangés: d'autant plus qu'on trouve le plus souvent à la même grappe, ces trois sortes de raisins, dont les mûrs ne sont pas d'ailleurs si charnus, si pleins de suc, ni par conséquent si agréables que les nôtres. Le seul avantage qu'on a, c'est que la vigne porte deux fois l'an.

Il y en a cependant qui produit de fort bon fruit, selon la bonté du terroir; mais cela est fort rare: & l'on m'a assuré que les raisins en devenoient meilleurs, à mesure que les ceps vieillissoient.

Le *Marcoujas* est un fruit fort charnu, qui n'est pas plus gros qu'une grenade du pays, de figure ovale, & de couleur d'orange, lorsqu'il a atteint sa parfaite maturité. La substance qu'il renferme, est une espèce de gelée de couleur de cendre, & d'un goût aigrelet ou acerbé. Elle contient plusieurs semences ovales, chagrinées, & d'assez bonne odeur. Pour manger ce fruit, on l'ouvre comme un œuf,

*Des
Mar-
coujas.*

& on en hume le suc, ou cette gelée, avec beaucoup de délicatesse.

Ce *Marcoujas* croît sur une espèce de Mangle.

Du Pa-
paye.

L'arbre qui porte le *Papaye*, a près de vingt-cinq pieds de hauteur. Il est de la grosseur de la cuisse d'un homme, creux & spongieux au dedans, & si tendre qu'on peut le couper en travers d'un seul coup de sabre. Il croît ordinairement dans les forêts, & autres lieux incultes, & s'éleve en très-peu de temps. Il est presque nud jusqu'à moitié de sa hauteur, & l'autre se revêt, en montant vers le sommet, de feuilles, qui ressemblent à celles du figuier. Il y en a de deux espèces, la première qui est la femelle (*p*), & la seconde qui est le mâle. (*q*)

Le premier porte toute l'année des fleurs, & par conséquent des fruits, qui sont soutenus par de longs pédicules, & naissent tout proche du tronc de l'arbre, où les queues des feuilles commencent à se faire voir. Chaque fleur est grande comme celle du glaïeul, & est composée de cinq feuilles jaunes, d'une odeur de lis de vallée,

(*p*) *Papaya, fructu maximo, cucumeris effigie.*

(*q*) *Papaya, fructu melopeponis effigie.*

Le fruit de celui-ci n'est pas plus gros qu'un gros coing, & a la figure d'un concombre; il est d'abord verdâtre, & ensuite jaune; mais on n'attend pas sa maturité pour le confire avec du sucre, de même que sa fleur, qui est excellente, en ce qu'elle a la vertu de fortifier l'estomac.

Le second *Papayer* porte un fruit de la grosseur d'un melon, qu'on laisse venir en parfaite maturité. Pour-lors sa chair est aussi jaune que de l'or, & bonne à manger; mais elle doit être cuite, sans quoi elle est trop rafraîchissante & nuisible à la santé.

L'un & l'autre fruit renferment des semences, qui sont propres pour les scorbutiques.

L'arbre qui porte les *Mamis* (r) devient assez grand, & l'on prétend qu'il y en a aussi un mâle & un femelle, dont la différence se doit connoître par le fruit; parce que celui que la femelle produit n'a jamais plus d'un noyau, pendant que celui du mâle en a deux, & même jusqu'à trois. Le bois, tant de l'une que de l'autre espèce, est blanchâtre; ses fibres sont grosses & liantes; son écorce est grise, assez

*Des
Mamis.*

(r) *Pekia, fructu maximo globofo.*

unie; & ses feuilles longues de six à huit pouces, en maniere d'ellipse, un peu pointues par un bout, d'un très-beau verd & assez épaisses: de sorte que les branches qui en sont parfaitement garnies, forment un ombrage charmant. Le fruit ressemble assez à un boulet de canon, ayant une figure un peu sphérique. Il a depuis six jusqu'à huit pouces de diametre; il est couvert d'une écorce roussâtre, de l'épaisseur d'un petit demi-doigt, souple comme du cuir, & qu'on leve, comme si on écorchoit le fruit, ou de même qu'on fait de la pelure d'une pêche. On trouve encore, au-dessous de cette écorce, une pellicule jaunâtre, adhérente à la chair, qui est aussi jaune, ferme, & d'une odeur à embaumer. Pour le manger, il faut le couper par tranches. Il porte un noyau de la grosseur d'un œuf de pigeon, qui est plat d'un côté, raboteux & fort dur, & qui renferme une amande blanche & fort amere. Il est certain que ce fruit est un des meilleurs que je connoisse, d'un goût exquis, & d'une odeur à ne pas l'oublier de huit jours, tant elle est suave. On en fait des marmelades & des tartes, qu'il est impossible de faire aussi bonnes avec nos meilleurs fruits d'Europe.

Les *Marmeladedoos* ne font pas plus gros qu'une pêche; ils ont une figure ovale, & une écorce semblable aux feves de jardin, un peu velue & d'une couleur jaunâtre. La substance que ce fruit renferme, est une espece de compote d'une couleur rougeâtre, que l'on mange avec une cuiller à café, & qui est d'un très-bon goût pour ceux qui l'aiment. La semence qu'elle renferme, ressemble à de petites lentilles.

Des Marmeladedoos.

L'arbre qui porte ce fruit, est une espece de palmier, qui ne croît pas fort haut.

Les *Monpés* sont des fruits jaunes, longuets, peu charnus, & d'un goût assez agréable. Ils agacent un peu les dents; mais l'odeur en est flatteuse. On en fait aussi une marmelade, qui ressemble beaucoup à celle du Mamis par la couleur.

Des Monpés.

L'arbre qui les porte (s), est une espece de grand prunier.

Le *Melon d'Eau* est en abondance dans ce pays, & se cultive sans peine dans tous les jardins. On n'a qu'à semer sa graine, qui est toute noire, & elle produit presque aussi-tôt du fruit, qui devient d'une grosseur prodigieuse. Il a cette bonne

Des Melons d'Eau.

(s) *Mombin, arbor foliis fraxini, fructu luteo.*

qualité, qu'on en mange tant que l'on veut sans craindre d'en être incommodé. Il rafraîchit considérablement. Aussi ne fait-on nulle difficulté de le prescrire aux malades, dans le plus fort de la fièvre. Il y en a de deux especes, dont la chair de l'une est rouge, & celle de l'autre est blanche.

Des Cantaloupes,

On donne le nom de *Cantaloupe* à une espece de Melon de France, dont la chair est rouge, d'une odeur charmante, ferme, & d'un goût délicat & fin. On ne peut, en un mot, rien manger de plus exquis. Ils deviennent d'une grosseur prodigieuse, ayant de grosses côtes, extrêmement enfoncées & fort épaisses, & sont d'une figure ovale. Ils viennent avec beaucoup de facilité dans toute sorte de terrains. Il suffit seulement de faire un petit trou en terre, avec un bâton, & d'y jeter trois ou quatre grains de sa semence, qui est jaunâtre, pour en avoir en tout temps. On a uniquement soin d'arroser, si le temps est sec; & voilà toute la science.

Des Melons ordinaires.

Les Melons d'Europe se cultivent dans ce pays avec la même facilité que les deux especes précédentes; mais leur chair y devient blanchâtre, tirant un peu sur le verd, & d'un fort bon goût. Leur figure est ronde: ils n'ont que de très-petites

côtes, & leur peau est fort mince. On en peut manger tant que l'on veut, sans craindre la moindre incommodité, surtout quand on les assaisonne avec un peu de poivre & de sel.

La semence de ces deux dernières espèces, est une des quatre semences froides majeures, qui sert à faire des émulsions rafraîchissantes, également utiles dans les chaleurs d'entrailles & dans la difficulté d'uriner.

L'arbre (t) qui porte ce fruit, est de la *De l'A-* grandeur d'un poirier. Son écorce est *bouai.* blanche & remplie de suc. Ses feuilles sont longues de trois pouces, larges de deux, & toujours vertes. Aux fleurs, qui sont en forme d'un entonnoir, succède un fruit qui a un noyau, duquel les Indiens font une sorte de grelots pour leurs danses, & les jours qu'ils se parent de leurs atours. J'ignore d'ailleurs si ce même fruit est bon à manger.

Voici un fruit qui mérite d'être bien *Pomme* connu, pour le danger qu'il y a d'en man- *de Tet-* ger: & si on lui a donné le nom de *tons.* *pomme de tetton*, c'est parce qu'il a la véritable figure d'une mamelle. L'arbre qui

(t) *Arbor Americana, foliis Pomi, fructu triangule.*

le porte, est une espece de *Morelle*. (u)
 Ce fruit qui est jaune comme de l'or, a la
 figure d'une grosse pomme de reinette,
 ayant une écorce fort épaisse. Il croît dans
 les hayes, au long des prairies. La sub-
 stance qu'il renferme est d'une couleur gri-
 sâtre, qui est capable d'empoisonner, si
 on en mange.

*Des Dat-
 tes.*

L'arbre qui porte ce fruit est un pal-
 mier, qui ressemble au cocotier. Il pous-
 se ses branches comme une gerbe, & elles
 se répandent comme un parasol, en pen-
 chant vers la terre, à mesure que le cen-
 tre en pousse de nouvelles: elles sont aussi
 assez semblables à celles du cocotier, ex-
 cepté qu'elles sont armées de pointes for-
 tes & assez longues. Ses fleurs naissent en-
 closes dans une grosse enveloppe, qu'on
 appelle *Elate*. Cette enveloppe s'ouvre,
 quand elle a atteint une certaine grosseur,
 & elle laisse paroître des fleurs blanches,
 disposées en grappes. A ces fleurs succe-
 dent les dattes ou fruits, dont chaque ré-
 gime en contient aux environs de cent cin-
 quante. Ils sont d'une figure un peu ob-
 longue, de la grosseur d'une petite noix,
 assez charnus, de couleur jaune, & d'un

(u) *Solanum molle, foliorum nervis & aculeis fla-
 vescentibus, fructu mammoso.*

goût un peu fade. Ils renferment un noyau fort dur, osseux, de couleur grise cendrée, qui contient une amande un peu amere. On prétend que ce fruit sert de nourriture aux Indiens; mais c'est ce que je n'oserois assurer, ni dire non plus quel est le nom sous lequel il est connu dans le pays.

Quoiqu'on distingue trois especes de *Vanille*, je ne parlerai que de celle qui se trouve dans le Plantage *Casse-Vinica*, en terre haute, étant la seule qu'il y ait dans le pays. De la Vanille.

La *Vanille* est une petite gouffe, tantôt ronde & tantôt plate, longue de six à sept pouces, & d'un petit doigt de large, se terminant en pointe un peu ridée, rouffâtre, mollasse, huileuse, & comme un peu coriace à l'extérieur. La pulpe que cette gouffe renferme, est rouffâtre, remplie d'une infinité de petits grains noirs & luisants; elle est un peu âcre, aromatique, & a l'odeur agréable du baume du Pérou.

La plante qui porte ce fruit, est une especes de *Volubilis Siliquosa Mexica*, haute de dix à douze piéds, qui grimpe le long des arbres, & qui les embrasse. Ses feuilles, qui ont environ dix pouces de longueur, ressemblent à celles du plantain;

mais elles font plus groffes , & d'un verd plus foncé. A fes fleurs , qui font noirâtres , fuccedent les gouffes , qui font vertes au commencement , enfuite jaunâtres , & qui bruniffent à mefure qu'elles approchent de la maturité. Lorsqu'elles font bien mûres , on les cueille , on les fait fécher à l'ombre , & on les oint extérieurement avec un peu d'huile , pour les rendre fouples ; ce qui empêche qu'elles ne fe brifent en morceaux.

La *Vanille* contient beaucoup de parties huileufes , réfineufes & odorantes , que l'on peut facilement extraire par le moyen de l'efprit de vin. Elle fortifie & réchauffe l'eftomac : elle eft apéritive , carminative , & atténue les humeurs visqueufes ; elle provoque les regles aux femmes , & facilite l'accouchement. Les Anglois la regardent comme un fpécifique pour diffiper les affections mélancoliques ; mais fi elle eft bonne à cet ufage , on doit en ufer avec modération , car elle anime trop le fang par fes parties volatiles. Tout le monde fçait d'ailleurs qu'elle entre dans la compofition du chocolat.

Du Cale-
baffier.

Le *Calebaffier* (v) eft un arbre dont on ne fçauroit fe pafter dans aucune Plantati-

on-

(v) *Macba-mona.*

on. Il ressemble assez à nos plus grands pommiers. Ses feuilles sont épaisses, & longues de cinq à six pouces, & se terminent en pointes. Ses fleurs sont bleuâtres & en cloche; elles croissent sur le tronc de l'arbre, comme sur ses branches, aussi bien que le fruit, qui, assez souvent, touche à terre. Aux fleurs succede le fruit, qui a la figure de nos calebasses & de nos citrouilles. Il y en a d'ovales & de ronds, les uns longs d'un pied, & d'autres de deux, sur six jusqu'à dix pouces de diametre. L'écorce en est ligneuse & très-dure, & le dessus de cette écorce est verdâtre & veloutée. Le dedans de ce fruit est divisé par côtes, comme le melon l'est en dehors: l'entre-deux de ces côtes est rempli de filaments, qui attachent la chair à la partie interne de l'écorce, &, partant de la circonférence, se terminent au cœur du fruit, & se réunissent pour en former la queue qui le tient à l'arbre. La chair est de la même couleur que celle de la citrouille, & renferme très-peu de semences.

On connoît que ce fruit est mûr, quand la queue se flétrit & se noircit: pour-lors on le détache de l'arbre; on le creuse ensuite, en y jettant de l'eau bouillante, pour faire macérer plus promptement la moëlle

ou la pulpe; après quoi on y fait entrer un petit bâton, pour la rompre, & la faire fortir. Les Negres, après l'avoir ainfi vidée, en font des bouteilles, des plats, des écuelles, & enfin toutes fortes de vaisseaux, pour leurs usages domestiques. Il y a des Negres qui gravent sur la convexité de ce fruit, des compartiments & des grotesques à leur maniere, dont ils remplissent ensuite les hachures de craie; ce qui fait un fort joli effet: & quoiqu'ils ne se servent ni de regle, ni de compas, ces desseins ne laissent pas d'être fort justes & fort agréables.

Voilà la vaisselle ordinaire, & la batterie de cuisine, tant des Negres, que des naturels du pays.

On prétend en outre, que la moëlle de ce fruit, qui est d'une froideur extraordinaire, est un excellent remede pour la brûlure: on en fait aussi une liqueur, dont on use pour se rafraîchir.

Du Latanier.

Cet arbre est une espece de palmier (w), qui s'éleve fort haut, quoiqu'il ait peu de grosseur. Ses feuilles sont plates & faites en forme d'éventail, qui, venant à s'épanouir, se partagent en plusieurs pointes, qui sont comme une étoile à plusieurs rayons. Le

(w) *Palma dactylifera, radiata major.*

bois de cet arbre est fort dur, mais il n'est pas fort épais ; d'autant que l'intérieur n'est qu'une sorte de filasse, avec laquelle les naturels du pays font leurs corbeilles & leurs autres ouvrages de vannerie.

Les *Lianes* montent, en serpentant, au tour des arbres qu'elles rencontrent, & après être parvenues jusqu'aux branches les plus hautes, elles jettent des filets, qui retombent perpendiculairement, s'enfoncent dans la terre, y reprennent racine, & s'élevent de nouveau, montant & redescendant alternativement.

Il y en a de plusieurs especes, dont les unes servent aux naturels du pays à faire des cordages, & d'autres à désaltérer ceux qui se trouvent dans des lieux où il n'y a ni ruisseaux, ni fontaines. Celles-ci sont fort grosses, & ont de petites feuilles tendres, minces, douces, & d'un fort beau verd. Leur bois est flexible, liant, spongieux & pesant ; leur écorce est assez mince.

Lorsqu'on se trouve dans le besoin de boire, on en coupe une, environ à un pied de terre, puis on tend son chapeau dessous, & l'on y voit tout aussi-tôt couler une eau si claire & si agréable à boire, qu'il n'y a point d'eau de pluie ni de source qui en approche pour la bonté. Mais ce qu'il y a d'admirable, c'est, qu'en quelque expo-

sition que soit la branche, au soleil ou à l'ombre, qu'on la coupe le jour ou la nuit, l'eau en est toujours également fraîche.

Il y a encore une autre *Liane*, dont on se sert pour faire des cercles; elle est fort spongieuse aussi; le dedans en est rougeâtre; l'écorce noire & assez épaisse, & elle est fort flexible & aisée à travailler.

Du Paletuvier.

Le *Paletuvier* devient fort grand; c'est une espece de Mangle, qui croît sur le bord des rivieres ou de la mer. Son bois n'est bon que pour brûler: mais ce qui le rend recommandable, c'est qu'il a deux écorces, dont la premiere, qui est noire, est très-bonne, à ce qu'on prétend, pour tanner les cuirs, & la seconde, qui est d'un rouge brun & fort amere, est bonne, à ce qu'on assure, pour les fievres intermittentes. On la regarde même comme une espece de Quinquina: mais comme je n'en ai jamais fait l'expérience, je n'en parle ici que pour la faire connoître à quiconque fera tenté d'en faire l'analyse.



C H A P I T R E X V.

Des Plantes Potageres.

IL est incontestable que dans l'immense variété d'arbres & de plantes, que la Nature offre à nos yeux, il s'en trouve qui fournissent à l'homme, sans la moindre culture, des aliments nécessaires ou superflus ; de sorte que ces arbres, ou ces plantes, ne peuvent avoir manqué de fixer de fort bonne heure son attention. De-là lui fera indubitablement venu l'idée de les transplanter, tant pour se les approprier, que pour être à portée de veiller à leur conservation. Pour ce faire, il a fallu qu'il étudiât les différents terroirs, propres à chacun, les amendemens convenables pour les terres, & les divers soins qu'il en falloit prendre, soit, en les arrosant à propos, soit, en les exposant plus ou moins à l'air ou au soleil, ou soit, enfin, en en renfermant quelques-uns dans des ferres, qui les missent entièrement à l'abri des diverses impressions de l'air, qui leur pourroient être nuisibles. Car les végétaux ont non

seulement leur sensibilité comme les animaux, mais encore leurs maladies particulières. L'air froid resserre la sève, & empêche les plantes de profiter; l'air trop chaud leur fait infiniment plus de tort, en ce qu'il en dessèche quelquefois entièrement l'humide radical: les temps pluvieux sont contraires aux unes, & les temps trop secs aux autres; d'où s'ensuit la nécessité de la culture, qui remonte aux temps les plus reculés.

L'on a soin, à *Surinam*, de faire élever sur les planches nouvellement semées, ou sur celles où l'on a transplanté quelques légumes, sur-tout dans les grandes chaleurs, de petits toits, de la hauteur de deux pieds, qu'on couvre de broussailles, pour les garantir du soleil, sans leur ôter néanmoins tout-à-fait l'air.

Pour peu qu'on ait du goût pour la culture des jardins, il est certain qu'on peut y avoir des légumes en abondance & en tout temps, puisque toutes les saisons y sont propres. Il n'y a seulement qu'à avoir soin que la terre soit bien amendée, avec du fumier de vache, qui est meilleur, pour les terrains sablonneux, que celui de cheval. Et comme presque tous les Nègres sont jardiniers, il est facile de juger avec quelle aisance on peut se procurer, non seule-

ment l'utile en ce genre, mais encore l'agréable.

Après ce petit exorde, j'entre dans tous les détails des légumes qu'on y peut cultiver.

Je dirai d'abord, à commencer par les *Des Choux*, que de toutes les espèces qu'on a *Choux.* en Europe, il n'y a que les choux pomés, blancs, les choux frisés verts, & les choux rouges, qui viennent bien à *Surinam.*

On sçait d'ailleurs que le trop grand usage de ce légume n'est pas fort sain, parce qu'il cause beaucoup de ventosités aux estomacs foibles; de sorte qu'il n'est bon qu'à ceux qui font un grand travail de corps.

Les *Carottes* y viennent aussi en perfection; mais elles n'atteignent pas la grosseur de celles d'Europe, quoiqu'elles soient produites de la semence qu'on y en apporte: en revanche, elles sont plus délicates & de meilleur goût. *Des Carottes.*

Il en est de même des *Panais*, qui y viennent fort vite & très-bien. *Des Panais.*

La *Pimprenelle*, le *Cerfeuil*, & le *Persil* *De la Pimprenelle, du Cerfeuil, & du Persil.* y réussissent, on ne peut mieux; il faut seulement avoir soin de les couper souvent, pour qu'ils ne montent point en graine.



*Du
Pour-
pier.*

Comme le *Pourpier* y croît naturellement, il y est en abondance, sur-tout dans les bois: mais il differe de celui des jardins, en ce que ses feuilles sont plus petites. On en mange beaucoup en salade, parce qu'il est rafraîchissant, & fort propre contre le scorbut.

Il y a encore une autre espece de *Pourpier*, que l'on peut appeller maritime, parce qu'il croît aux rivages de la mer. C'est un petit arbrisseau, qui pousse des tiges, longues d'un pied, grêles, pliantes, couchées à terre; & dont les feuilles sont oblongues, un peu dures, & d'un goût salé. On confit celui-ci dans le vinaigre, comme les cornichons. Il est excellent avec toutes sortes de viandes, & particulièrement avec le bouilli.

*De l'O.
seille.*

Il y a deux especes d'*Oseille*, l'une que l'on cultive dans les jardins, & l'autre qu'on appelle *Oseille de Guinée*. Celle-ci croît en arbrisseau, à la hauteur de cinq ou six pieds: ses branches sont en fort grand nombre, & très-déliées. Ses feuilles sont partagées en trois parties inégales, par deux coupures, qui vont presque jusqu'à la principale nervure; elles sont dentelées, & leurs nervures sont de couleur de chair. Cet arbrisseau porte, deux fois l'année, des fleurs, d'où proviennent en

même temps le fruit & la semence. Ces fleurs ressemblent à des tulipes, qui ne feroient pas bien ouvertes; mais elles sont plus petites. Les feuilles qui les composent, sont de l'épaisseur d'une piece de dix sols, roides, & d'un rouge foncé. Elles renferment dans le cœur, un bouton verd, qui contient quelques petites graines brunes; & c'est ce bouton, qu'on met en terre, qui en reproduit l'espece. Quand ces petites tulipes sont mûres, ce qu'on connoît à une petite noirceur qui paroît au bout de leurs feuilles, on les cueille pour en faire des confitures. On en fait une gelée, qui tient lieu de celle de groseilles, & qui est aussi rafraîchissante; aussi l'ordonne-t-on dans toutes les maladies aiguës, parce qu'elle a la vertu de diminuer le mouvement de fermentation du sang, & sa trop grande fluidité: elle reprime aussi la bile qui bouillonne; elle l'épaissit, lorsqu'elle est trop atténuée, & elle l'adoucit, enfin, lorsqu'elle est trop âcre: elle est encore très-bonne dans les fievres bilieuses, soit simples ou pestilentiellles.

Les *Oignons de Surinam* ne sont, tout Des Oignons. au plus, que des ciboules, malgré qu'ils se multiplient de graine d'Europe; car on n'en a jamais pu recueillir dans le pays: de sorte qu'il ne faut pas être surpris si, com-

me je l'ai dit au Chapitre huit, les Anglois en apportent de leur pays, puisqu'ils dégènerent à ce point dans la Colonie, & qu'il est impossible qu'ils s'y reproduisent.

*Des
Echalottes.*

Les *Echalottes* y viennent, mais ce n'est pas sans peine; encore ne parviennent-elles jamais à la grosseur des nôtres.

*De la
Patience.*

La *Patience*, qui est une espece d'oseille, tient lieu d'épinards dans ce pays; elle y est même fort grande & un peu aigre. On s'en fert beaucoup en médecine; parce qu'elle est apéritive & laxative.

*Du
Cresson.*

On y a deux especes de *Cresson*, l'un, que l'on cultive dans les jardins, & l'autre, qui croît naturellement & abondamment aux rivages de la mer. Les feuilles de celui-ci sont plus rondes, plus grandes, & toujours plus vertes que celles de l'autre. On en fait un grand usage, parce qu'il est anti-scorbutique, & par conséquent propre à purifier la masse du sang.

Des Concombres.

Les *Concombres* y sont très-faciles à cultiver, parce qu'ils viennent partout où on les seme. Leur graine est une des quatre semences froides, & l'on a coutume de l'employer dans les émulsions, pour les maladies qui proviennent d'une trop grande chaleur interne.

De toutes les especes de *Salade* qu'on a en Europe, il n'y a que la laitue pom-^{Des Sa-}mée, l'endive & la chicorée sauvage, qui y viennent très-bien. Le céleri y est aussi fort commun; mais il n'y devient pas si gros que le nôtre. Les asperges y viennent en perfection, & ont même un goût plus délicat que celles d'Europe.

Toutes les especes de pois y viennent de même: les haricots, les raves, les radis, les porreaux, & les citrouilles ou pampoenes.

Toutes les terres sont aussi fertiles en différentes especes de *Poivre ou Piment*,^{Des Poi- vres ou Piments.} qui sont: Celui qui est doux, & d'une figure oblongue; le piment-bouc, qui est rond & petit; le piment rouge, & celui qu'on nomme crotte de rat, parce qu'il a la figure d'une filique; &, enfin, un autre plus petit, qui est très-brûlant.

Toutes ces especes viennent sur de petits arbrisseaux, de la hauteur de deux à trois pieds, portant des feuilles longues & pointues, larges, assez charnues, de couleur verd-brune, & attachées par des queues. Les fleurs forment de petites rosettes pointues, de la couleur du fruit, auxquelles succèdent des capsules longues, grosses, rondes ou ovales, luisantes & polies, vertes au commencement, & en-

suite de la couleur dont le fruit doit être. Toutes ces capsules sont divisées intérieurement en plusieurs loges, qui renferment des semences plates.

Les naturels du pays, de même que les Negres, mangent toutes les especes de piments, tout cruds, parce qu'ils y sont accoutumés, dès leur tendre jeunesse, malgré qu'ils écorchent la bouche, & la mettent tout en feu. Mais ce qui m'a surpris, c'est le fréquent usage que les Créoles blancs en font à chaque repas. On les confit aussi, pour les envoyer en Europe.

Je veux bien croire, avec ceux qui aiment ces piments, qu'ils sont capables de réveiller l'appétit, & d'aider à la digestion; mais je tiens qu'il faut, comme on dit, avoir la bouche pavée, pour pouvoir supporter le feu qu'ils y causent; car je l'eus tellement embrasée, la première fois que j'en mangeai, que l'envie ne m'a plus repris d'en goûter une seconde.

*Des
Champignons.*

Les *Champignons* viennent abondamment dans les savanes ou prairies, sur-tout dans le commencement des petites pluies; mais comme cette plante est souvent plus pernicieuse encore, qu'elle n'est agréable, quoiqu'elle le soit beaucoup, il est bon,

non seulement, d'user avec discrétion des meilleurs, mais encore d'apprendre à les bien connoître: parce qu'il y en a de si venimeux, qu'il en résulte de terribles effets, lorsqu'on a eu le malheur d'en manger; comme le vomissement, l'oppression, ou la tension de l'estomac & du bas-ventre, des anxiétés, & des douleurs très-vives dans les entrailles, des évanouissements, le tremblement de presque tout le corps, & même très-souvent la mort. Après de si funestes accidents, ne devoit-on pas frémir, toutes les fois qu'on satisfait sa sensualité, par un mets si dangereux, quelque flatteur qu'il nous paroisse? Néanmoins, comme il est usité de le regarder comme un aliment, & qu'on l'admet aux meilleures tables, je dirai que le plus souverain remede pour ceux qui en auroient trop mangé, comme pour ceux qui, par ignorance ou par témérité, en auroient mangé de la mauvaise espece, est, d'avoir tout de suite recours à un bon vomitif, pour débarrasser promptement l'estomac de ce poison. On assure encore, qu'une partie de vinaigre, sur quatre d'eau, donnée au malade, après cette premiere évacuation, fait un si merveilleux effet sur les moindres parties de ce venin, qu'il en détruit l'activité, & lui ôte tout pou-

voir de nuire: mais je le répète, le meilleur de tous les remèdes, c'est d'en être extrêmement sobre, & de s'attacher à les bien distinguer; or, pour cela, il n'y a qu'à faire attention à la description qui va suivre.

Tout le monde convient que les meilleurs champignons sont ceux qui croissent dans une nuit, qu'ils doivent être d'une grosseur médiocre, charnus, bien nourris, blancs en dessus, rougeâtres en dessous, blancs & moëlleux en dedans, d'une consistance assez ferme, & d'un parfum très-agréable.

Il est maintenant question de faire connoître les venimeux. Ils ont ordinairement les feuillets noirs, & sentent mauvais pour la plupart, ou n'ont point de parfum; quelques-uns même, quand on les a coupés, noircissent, ou verdissent presque aussi-tôt: ce que ne fait pas le bon, qui garde sa blancheur.

*De
l'Ocre.*

L'Ocre est une gouffe, qui croît sur un petit arbrisseau, dont les feuilles sont oblongues, les unes simples, & les autres rangées par paires. Ces gouffes sont de la grosseur d'un œuf de pigeon, attachées aux tiges, par une petite queue, & se terminent en pointes. Elles sont cannelées en dehors, comme les cataloupes; & cha-

cune renferme plusieurs semences rondes.

Les Créoles, tant blancs que negres, font un grand usage de l'ocre, qu'ils font bouillir, & auquel ils ajoutent une fauce, où il entre beaucoup de piment. Ce manger, ainsi apprêté, est si tenace, qu'il file à la fourchette comme de la glu. On prétend qu'il est fort délicat & fort rafraîchissant; mais cette grande viscosité m'en a tellement dégoûté, que je n'ai jamais pu me résoudre à en porter à ma bouche.

Les *Aubergines* font des fruits oblongs, Des Aubergines. de la grosseur des concombres, solides, lisses, de couleur purpurine, extrêmement doux au toucher, remplis d'une chair blanche, empreinte de suc, & piquée de beaucoup de semences blanchâtres, aplatis, & qui ont, le plus souvent, la figure d'un rein.

Ce fruit provient d'une plante, qui pousse une seule tige, à la hauteur de deux pieds, grosse comme le pouce, ronde, rougeâtre, rameuse, & couverte d'un peu de laine, qui se sépare facilement. Les feuilles, qui sont attachées à de longues & grosses queues, sont plus longues & plus larges que la main, sinuées ou plissées tout autour, vertes, mais couvertes superficiel-

lement d'une poudre, ou coton menu, & blanc comme de la farine. Ses fleurs sont des rosettes, à plusieurs pointes, blanches & purpurines, soutenues par des calices, hérissés de petites épines rouges, & divisés chacun en cinq parties pointues. A ces fleurs succede le fruit, que l'on cultive dans les jardins.

Il y en a de deux especes; celle que je viens de décrire, & une autre, qui ne difere de celle-ci qu'en ce que le fruit naît bossu, courbé, ou de travers. On les mange en salade, comme les concombres; ou bien on les coupe par tranches, & on les fait frire à la poêle, avec de bonne huile de Provence, en y ajoutant un peu de poivre. Je puis assurer qu'il n'y a pas de meilleur ragoût au monde, que l'Aubergine apprêtée de la sorte; mais elles ne sont pas de facile digestion, surtout si on en mange beaucoup.

On prétend que ce fruit, fraîchement cueilli, appliqué sur les brûlures, est capable d'en arrêter les douleurs.

CHAPITRE XVI.

Des Plantes Médicinales, qui naissent dans le pays, & de leurs propriétés.

ON ne sçauroit révoquer en doute, que le premier soin de tous les hommes n'ait été, de temps immémorial, de veiller à leur propre conservation. Exposés dès leur naissance, à mille infirmités, ils ont certainement dû chercher, de fort bonne heure, tous les moyens, ou de s'en garantir ou d'y remédier; mais ce qui nous reste à sçavoir, c'est la maniere dont ils sont parvenus, par degrés, à connoître les remedes propres aux diverses maladies, & à déterminer ceux qu'il falloit employer, selon les circonstances, ou le tempérament du malade.

Ce n'est pas que nous n'ayions quantité d'Auteurs qui traitent de l'invention de la médecine; mais que d'obscurités, que de contradictions, & par conséquent, que de fables! Chaque peuple a voulu se l'attribuer, & a nommé celui ou ceux d'entre ses concitoyens, qu'il en a reconnu

pour les auteurs. Mais quelle probabilité y a-t-il que tous les hommes n'aient pas, comme de concert, examiné ce qui convenoit au bien-être de leur individu; & que cela ait été singulièrement réservé, à un seul homme, ou à une seule Nation? Croyons plutôt que le genre humain s'étant dispersé dans toutes les parties du monde, chacun a cherché dans le coin qu'il occupoit, les productions non seulement substantielles, mais encore celles qui pouvoient convenir à préserver ce même individu de toutes les infirmités auxquelles il est exposé, ou à le rétablir, quand il lui en est survenu.

Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que plus le monde a vieilli, moins il s'est appliqué à faire de nouvelles découvertes, en passant d'une Colonie à l'autre: on n'a pensé qu'aux remèdes connus, sans s'imaginer qu'il en pouvoit exister d'autres, & l'on en a emporté avec soi, ou fait revenir à grands fraix, sans faire attention que le souverain Créateur de ce vaste univers, a distribué dans toutes ses parties, ce qui étoit nécessaire aux créatures destinées à l'habiter, sans qu'elles eussent besoin d'avoir recours, pour se conserver, à des aliments ni à des remèdes exotiques. Si le monde est la patrie de l'homme, ce der-

nier doit trouver partout ce qui lui convient, par les soins du premier de tous les Etres. Pas une plante, pas un insecte, & rien, enfin, qui ne soit destiné à lui être utile, qui ne soit homogène au climat qu'on habite; tandis que tout ce qu'on y fait venir, perd, par le transport, les trois quarts des vertus qu'il avoit; & que ce qui lui reste, est encore hétérogène à ceux à qui on le destine.

Tout ce discours ne tend qu'à prouver combien on a eu tort de négliger la Botanique dans le pays dont je parle, qui abonde en plantes de toutes especes, plus salubres les unes que les autres. Et quel bonheur actuellement ne seroit-ce pas, pour messieurs les *Surinamois*, si quelque habile Botaniste vouloit se donner la peine de venir les analyser dans les vastes & belles campagnes de ce pays? Je ne puis dissimuler, à la vérité, qu'une pareille entreprise lui coûteroit beaucoup de travail; mais, pour peu que les intéressés coopérasent à lui adoucir les difficultés qu'il trouveroit, à parcourir des terres brûlantes, comme celles de ce Continent, il est certain qu'il l'enrichiroit par ses immenses découvertes.

Combien de fois ne me suis-je pas repenti de ne m'être pas appliqué à un genre

d'étude, qui a fait tant d'honneur aux Egyptiens, chez qui il a pris naissance!

Je me suis, maintefois, adressé à plusieurs Esclaves noirs, qui sont experts dans la connoissance de nombre de ces plantes; mais ce peuple est si jaloux de son sçavoir, que tout ce que j'ai pu faire, soit par argent, ou par caresses, m'a été inutile; & que je n'en ai jamais pu persuader un de m'instruire, à quelque condition que ce fût. Ce qui me force à insister, par amour pour les habitants de *Surinam*, sur la nécessité qu'il y auroit à inviter quelque habile homme, à venir travailler sur les lieux, tant pour n'être plus obligés de faire venir des drogues étrangères, par les raisons que j'ai dites, que pour ne plus exposer leur vie, comme ils le font très souvent, entre les mains d'Esclaves, qui ne sont pas toujours bien intentionnés, & qui peuvent abuser de la confiance qu'on est contraint de leur témoigner.

La preuve de ce que je viens d'avancer, fera dans le petit nombre de plantes, dont j'ai connoissance, & dont je vais donner la description. Quelle multitude d'autres ne découvreroit-on pas!

Du Bois
de Coissi. La premiere qui s'offre à mon idée, est
la racine, ou bois de *Coissi*, qui doit son

nom à la découverte qu'en a faite un Negre, appelé *Coiffi*.

Je renverrois totalement le Lecteur à la sçavante description qu'en a donnée le grand Naturaliste Suédois (sur le rapport de Mr. *d'Halberg*, qui l'a apportée en Europe en l'année 1761), si je ne m'étois proposé de ne rien omettre dans ce Livre, de ce qui m'en est connu d'ailleurs. Sans taxer Mr. *d'Halberg* de n'être pas véridique, il me semble que le Naturaliste Suédois & lui se font un peu trop fiés sur la foi d'autrui : ce qui me le fait croire, en partie, c'est que Mr. *d'Halberg*, au rapport du Naturaliste, est le premier à qui le Negre *Coiffi* a appris à connoître ce bois ; or cela ne me paroît pas tout-à-fait vraisemblable, puisqu'il étoit déjà connu, depuis près de quarante ans, de presque tous les habitants de *Surinam*, qui faisoient usage des fleurs que rapporte cet arbre, & qui les regardoient comme très-stomachiques ; & cela à mon arrivée en 1754.

Je ne défavoue cependant pas, que je n'aye entendu dire de grandes merveilles de ce bois ; mais pour ne me point mettre dans le cas d'être repris moi-même, faute d'observations, je n'en dirai simplement ici que ce que j'en sçais parfaitement, & sur quoi l'on se peut fier.

Cette racine est regardée comme un des plus grands stomachiques, par la vertu qu'elle a de fortifier l'estomac, de rétablir l'appétit, & d'aider à la digestion. Elle tue aussi les vers chez quelques malades. Mais ce qui la rend encore plus recommandable, c'est qu'elle guérit radicalement toutes especes de fievres intermittentes, même les plus invétérées; en ce qu'elle agit plus fortement sur les humeurs, que le Quinquina, parce qu'elle contient plus de parties salines. De sorte qu'on peut, en toute sûreté, en faire usage, en décoction, dans toutes fortes de fievres intermittentes, rémittentes, continues ou continentes; pour toutes fortes de personnes, de tout âge & de tout sexe, tant enfants du premier âge, qu'adultes, vieillards, filles, femmes enceintes, & même en couche. Mais il est bon d'observer, qu'avant de faire prendre cet infallible remede, il faut absolument purger une, & même jusqu'à deux fois de suite le malade, pour peu qu'il puisse le supporter. Je préférerois même de lui faire prendre un vomitif d'*Ipecacuanba*, afin de mieux détacher les crudités de l'estomac, & de rendre l'effet de la décoction de ce bois, beaucoup plus prompt. Cette maniere de l'employer en décoction, est aussi meilleure, que de

le faire prendre en substance, c'est-à-dire en poudre, parce que l'effet de cette dernière est non seulement plus lent, mais qu'elle cause encore des obstructions.

Voici donc comme il faut faire. On prend une demi-once de l'écorce de la racine de ce bois, qu'on fait bouillir dans six livres d'eau, jusqu'à réduction de la moitié, observant que le vaisseau soit bien fermé; ensuite on passe cette décoction par un linge, & on en fait prendre une tasse pleine au malade, toutes les deux heures, jusqu'à l'entière extinction de la fièvre: puis, cinq ou six jours après, on doit repurger le convalescent. Voilà toutes les qualités, ou vertus, que je lui connois.

Le *Simarouba* est, proprement, l'écorce d'un arbre, (a) qui ressemble assez, par ses feuilles, comme par sa hauteur, à un pommier. Ses fleurs, qui ont l'air de violettes blanches, ont une odeur fort désagréable; & le fruit qui y succede, est rouge & partagé en quatre: on assure qu'il purge, par haut & par bas.

L'écorce de cet arbre, ou le *Simarouba*, est d'un blanc jaunâtre, compacte, sans odeur; mais d'un goût fort amer. Elle

Du Simarouba.

(a) *Evonymus, fructu nigro, tetragono.*

est composée de fibres pliantes, & attachée au bois blanc, léger & insipide, des racines, des fouches, & des troncs, dont on la sépare aisément.

Elle contient beaucoup de parties résineuses, d'un goût fort agréable, & est excellente pour fortifier l'estomac, à cause de son amertume. Elle apaise aussi les violentes douleurs & les tranchées des entrailles, par les parties balsamiques qu'elle contient. Sa décoction est généralement reconnue pour être un spécifique contre la dyssenterie & toute autre espèce de flux de ventre. Quoiqu'elle soit plus souveraine en décoction qu'en substance, si, cependant, le malade fait choix de la dernière, on peut lui en donner jusqu'à trente-cinq grains, pour une prise, après avoir eu soin de débarrasser les premières voies. C'est aux naturels du pays, qu'on est redevable de cette importante découverte: peuple, cependant, des plus ignorants dans la Physique.

*De la
Casse.*

L'arbre qui porte la *Casse*, vient très-grand, & croît dans tous les pays chauds des Indes Orientales. Ses feuilles sont longues & étroites, d'un verd pâle; & il porte des fleurs, par gros bouquets, qui ont une odeur fort agréable. Aux fleurs succèdent des siliques, qui sont dures, lon-

gues, environ d'un pied, cilindriques, d'un pouce d'épaisseur, d'une substance ligneuse & mince, qui est couverte d'une pellicule, d'abord verdâtre, & tirant ensuite sur le noir; ce qui dénote leur maturité. L'intérieur est subdivisé en plusieurs cellules, qui renferment la graine, au milieu de la moëlle, qui est douce, d'abord blanchâtre, jaune ensuite, & puis noire. La sylique, qui renferme cette moëlle, ne vient jamais seule; on en compte, depuis douze jusqu'à quinze, & même vingt, attachées ensemble, & pendantes, séparément, à la branche, par une petite queue qui leur permet de s'agiter, quand il fait du vent; ce qui leur fait produire, en se heurtant, un petit bruit, plus ou moins considérable, & c'est ce qui les fait tomber. Quand ces syliques sont bien mûres, ce qu'on connoît, comme je viens de dire, à leur noirceur, il faut choisir celles qui sont les plus pesantes, nouvelles, pleines, qui ne resonnent point, c'est-à-dire, dont les graines ne font point de bruit, lorsqu'on les agite; parce qu'alors c'est un signe que la substance est grasse, & d'un beau noir.

Elle purge doucement les humeurs bilieuses, & elle ne laisse point d'impression de chaleur, dans le corps de ceux qui en usent.

De la
Sarcepareille.

La *Sarcepareille* (b) de ce pays, est une plante rameuse, qui s'entortille & s'attache aux arbrisseaux voisins & aux haies. Elle est composée d'un nombre infini de branches, ou racines, très-longues, grosses comme des plumes d'oie, flexibles, cannelées dans leur longueur, qui ont une écorce mince, de couleur rouffâtre, ou de cendre, extérieurement, & blanche en dedans; elles portent, de distance en distance, des feuilles de la figure de celles du lierre.

Cette espece de *Sarcepareille* n'est pas si grosse que celle d'Espagne; c'est pourquoi je la regarderois plutôt comme une espece de *Smilax aspera*, que pour la véritable *Sarcepareille*. Cela n'empêche pas, cependant, qu'elle ne soit bonne pour purifier toute la masse du sang.

De la
feuille de
Malabathrum.

La feuille de *Malabathrum*, appelée ainsi, parce qu'elle tire son origine de *Malabar*, se trouve aussi à *Surinam*: on lui donne, en François, le nom de feuille Indienne.

Elle est grande, comme la main, assez semblable à celle du citronnier, de couleur verd-pâle; elle est oblongue, pointue, compacte, luisante, distinguée par trois

(b) *Sarssaparilla*.

nervures, qui vont de la queue à la pointe ; & a une odeur aromatique , toute semblable à celle du clou de girofle.

L'arbre qui porte cette feuille , produit un fruit , qui est une espece de baye , grosse comme un petit pois , de figure ovale , rougeâtre , & enclose dans un petit calice gris-brun , ridé , dur , attaché à une petite queue. Ce fruit est âcre , & aussi aromatique.

Celui qui m'a fait connoître , & la feuille & la baye , m'a assuré que la feuille , prise intérieurement , procuroit une abondante transpiration , & chassoit toutes les humeurs , par la voie des urines ; mais comme je n'en ai point vu d'expérience , je ne fais que rapporter son témoignage.

Il paroît que le *Gingembre* (c) est originaire du pays , car il y vient aisément. Du Gingembre.
C'est proprement la racine d'une plante , qui vient assez touffue , & dont la feuille est longue & étroite , assez douce au toucher , & assez semblable à celle du roseau.

La tige ne croît jamais à plus de deux pieds de haut , & porte des feuilles , qui viennent aux deux côtés , couplées ,

(c) *Zingiber.*

lesquelles sont d'un verd-gai, quand elles sont jeunes, qui jaunissent en mûrissant, & qui se dessechent entièrement, lorsque la racine a acquis toute la maturité qui lui est nécessaire.

Ces racines viennent plates, larges, & de différentes figures. Elles sont très-peu avant en terre, souvent même elles sont presque dehors, & tout à découvert. On en trouve de très-larges, & d'un pouce d'épaisseur. Leur peau est mince, de couleur de chair, lorsqu'elles sont vertes, & grises, quand elles sont seches. La substance du dedans est blanche & ferme, & même assez compacte & pesante. Elle est traversée, par des nervures, qui partent de l'endroit par où elle tient à la tige, & qui se répandent dans toute sa largeur, comme dans sa longueur; de même que les veines, dans les membres du corps humain.

Ces nervures sont remplies d'un suc piquant, & plus fort que le reste de la chair, qui est d'autant plus douce qu'elle est éloignée de ces nervures, ou qu'elle est moins mûre.

Le Gingembre confit est excellent, pour hâter la digestion; il consomme les phlegmes qui sont dans l'estomac; il nettoye les conduits, & excite l'appétit; il provoque l'u-

rine; & rend l'haleine douce, & de bonne odeur: mais, comme il faut user de tout avec modération, il faut particulièrement user de cette plante avec beaucoup de discrétion, parce qu'elle est extrêmement chaude, & que, quelques soins qu'on prenne, on ne peut lui ôter son âcreté, ni rien diminuer de sa chaleur.

Les uns disent que la *racine de Jalap* est De la racine de Jalap. originaire du Pérou, & d'autres, qu'elle vient des Iles de *Madere*: quoiqu'il en soit, elle ne se trouve pas moins à *Surinam*, surtout dans les terres hautes.

C'est une racine oblongue, en forme de navet, grosse, compacte, coupée, transversalement, en tranches, & pesante; noirâtre en dehors, brune en dedans; résineuse, difficile à rompre, & d'un goût fort âcre.

Suivant la description que m'a faite, de la feuille de cette plante, le Propriétaire du Plantage *Knopomonbo*, on pourroit, sans se tromper, la regarder comme une espèce de *Belle de Nuit*, que le *Pere Plumier* & *Mr. Tournefort* appellent *Jalap officinarum*, *fructu rugoso*. Quoiqu'elle ne soit pas tout-à-fait si purgative que celle du Pérou, qui a la vertu d'évacuer, parfaitement, toutes les sérosités, les *Negres* en font néanmoins usage.

De la Réglisse. S'il y a peu de personnes qui ne connoissent la *Réglisse*, il y en a peu aussi qui sçachent que les Scythes furent les premiers qui découvrirent les qualités de cette plante, & qui la mirent en usage.

Cette plante, ou cette racine, est grande, longue, & se divise en plusieurs branches, les unes plus grosses que le pouce, & les autres, comme le doigt; elle est rampante, & s'étend de tous côtés, dans la terre; de couleur grise ou rougeâtre en dehors, jaune en dedans; d'un goût fort doux & agréable: elle a la vertu d'être pectorale, & d'adoucir l'âcreté des rhûmes; elle facilite les crachats, & elle humecte la poitrine & les poumons. Cette plante se trouve, particulièrement, dans les endroits marécageux.

Du Romarin. Le *Romarin* est assez commun dans tous les pays chauds: c'est pourquoi cet arbrisseau l'est aussi à *Surinam*; & on l'y cultive dans tous les jardins. Il est bon, lorsqu'il est pris intérieurement, pour fortifier le cerveau, contre l'épilepsie, & les vapeurs hystériques. On prépare aussi, par infusion, un vin de romarin, qui est excellent dans les affections des nerfs, de même que pour la stérilité: on s'en sert aussi extérieurement pour fortifier les jointures & les

nerfs, & pour résoudre les humeurs froides.

La *Rue* est une plante qu'on cultive dans presque tous les jardins, qui vient fort aisément dans tous les pays chauds; & qui est très-bonne pour calmer les convulsions des enfants, lorsqu'elle est mêlée avec un peu de levain, & appliquée sur le poulx. Elle est capable aussi de résister au venin; elle excite, prise intérieurement, les menstrues aux femmes; elle abat les vapeurs; & elle est encore bonne pour les coliques venteuses, & pour la morsure des chiens enragés. La décoction de ses feuilles est merveilleuse en gargarisme, pour les gencives des scorbutiques, & pour ceux qui ont la petite vérole.

Quoiqu'il y ait plusieurs especes de *Jas-*^{Du Jas-}*min*, je ne parle que de celui que l'on cultive à *Surinam*. C'est une plante qui vient en arbrisseau, qui pousse quantité de tiges, branches, ou rameaux, tous droits, qui s'entrelacent, se fortifient, & multiplient merveilleusement, si on a soin de les tailler, une ou deux fois l'année, au commencement & à la fin des pluies. Les fleurs commencent par un bouton longuet, & de couleur purpurine, lequel s'ouvre, & se partage en cinq feuilles blanches, dont le fond forme un calice, du milieu duquel

s'éleve une petite colonne, ou pistil, qui, dans sa maturité, porte une gouffe, renfermant deux graines, proches l'une de l'autre, applaties du côté qu'elles se touchent, & rondes du côté opposé, qui sont proprement les semences de la plante. L'odeur de ses fleurs, quoique fort douce, ne laisse pas de s'étendre fort loin: on prétend qu'elles sont bonnes pour aider à l'accouchement, & pour résoudre les humeurs froides.

*De la
Menthe.*

La *Menthe* (d) est une plante, qui pousse des tiges jusqu'à la hauteur de trois pieds. On la cultive dans les jardins, à cause de la vertu qu'elle a d'être carminative & hyftrique. Elle fortifie le cerveau, le cœur, l'estomac; elle chasse les vents, excite l'appétit, & provoque les menstrues aux femmes. Elle est encore vulnéraire, résolutive, & anthelmintique. Elle est aussi presque infallible pour arrêter le vomissement, surtout si on prend de son eau distillée.

*De la
Marjo-
laine.*

La *Marjolaine* est une plante trop commune, pour en faire une longue description. On la cultive dans tous les jardins, à cause de son odeur aromatique. On en fait

(d) *Mentha bortenfis.*

fait usage dans les aliments, ou pour les rendre plus agréables, ou pour corriger ce qu'ils peuvent avoir de flatueux, ou, enfin, pour en faciliter la digestion. Cette plante est aussi bonne pour les maladies de nerfs, pour l'estomac, pour chasser les vents de la matrice, & pour les autres maladies froides de ce viscere, de même que pour évacuer toutes les humeurs aqueuses, par la voie des urines.

Quoiqu'on distingue cinq especes de *Mauves*, je n'en ai vu qu'une à *Surinam*, ^{De la Mauve.} que l'on cultive dans les jardins, à cause de la beauté de sa fleur, qui ressemble, en quelque maniere, à des roses épanouies: aussi la nomme-t-on *Malva rosea*.

Elle est bonne pour humecter, amollir, calmer les douleurs, adoucir l'acrimonie de l'urine, & pour lâcher doucement le ventre. Ses fleurs sont excellentes, en gargarisme, cuites avec du lait, pour les maux des amygdales & de la gorge.

Le *Chiendent* n'est pas moins commun ^{Du Chiendent.} dans les savanes ou prairies de *Surinam*, qu'il l'est en Europe. Ses racines sont blanches, rampantes, noueuses, par intervalles, épaisses de deux lignes, de couleur de paille, quand il est sec, & ayant très-peu de saveur. Ses tiges ont deux

ou trois pieds de long, & sont garnies de quatre ou cinq longues feuilles, qui sortent d'autant de nœuds, & enveloppent la tige.

Cette plante a été mise dans le nombre des cinq racines apéritives, (dont les autres sont le fenouil, le persil, la garance, & le petit houx,) parce qu'elle provoque les urines, & qu'elle leve les obstructions.

Du Fenouil.

Le *Fenouil* vient aisément dans tous les jardins. Cette racine est de la grosseur du doigt, droite, blanche, odorante, d'un goût un peu doux & aromatique: elle pousse une tige haute de quatre pieds, droite, cannelée, noueuse, lisse, couverte d'une écorce mince, d'un verd-brun. Elle est, comme je viens de le dire, fort apéritive, & bonne, par conséquent, pour purifier la masse du sang. Ses feuilles sont très-bonnes pour les maladies des yeux; elles adoucissent aussi les âcretés de la poitrine. Sa semence est carminative, ou propre à chasser les vents, & à fortifier l'estomac, en lui facilitant la digestion.

Du Capillaire.

L'espece de *Capillaire* qui vient à *Suriname*, ressemble beaucoup à la fougere. Cette plante pousse une tige un peu rougeâtre, longue de dix à douze pouces, garnie de feuilles verdâtres, longues, den-

telées d'un côté, & entières de l'autre, qui ont une odeur & une faveur très-agréables. On le trouve dans certaines savanes, où il y a beaucoup d'herbes, & dans les endroits un peu marécageux & humides; & il est plus grand que celui d'Europe.

Il est bon pour la poitrine, en ce qu'il aide à expectorer la pituite visqueuse qui y séjourne; il guérit la toux; il déterge les humeurs épaisses, attachées dans les visceres, qui y produisent des obstructions; il est encore fort salutaire dans la jaunisse, & propre pour les maladies des reins.

Le *Basilic* est fort commun dans tous les jardins, à cause de son odeur aromati-^{Du Basilic.} que. Il croît à la hauteur d'un pied, se divisant en nombre de rameaux, garnis de feuilles semblables à la pariétaire.

On prétend que l'infusion de cette plante est très-salutaire pour les maux de tête. Elle est bonne aussi pour chasser les vents, & pour fortifier le cœur & le cerveau, parce qu'elle contient beaucoup de sel volatil.

Quoiqu'il y ait deux especes de *Sauge*^{De la Sauge.} (e), je ne ferai mention que de la petite,

(e) *Salvia*.

que l'on cultive avec soin dans tous les jardins de *Surinam*, à cause du fréquent usage qu'on en fait, pour la vertu qu'elle a d'être céphalique, cordiale & résolutive. On l'ordonne en infusion, comme le thé; elle atténue la pituite, & fortifie le cerveau. On s'en sert aussi beaucoup en gargarisme, cuite avec du lait, pour les maux de gorge.

*De la
Centau-
rée.*

La petite *Centaurée* est une plante des plus amères; elle se trouve dans les savanes marécageuses. Elle pousse des tiges presque rampantes, anguleuses & lisses: sa racine est fort petite, blanche & insipide: ses feuilles sont, à-peu-près, comme celles du Mille-pertuis, (f) d'une très-grande amertume.

C'est avec cette plante, que les Nègres se guérissent de la fièvre intermittente. Lorsque la décoction qu'ils en font, ne l'emporte pas, ils ont recours au grand fébrifuge du Nègre *Coiffi*.

*De la Ca-
nelle bâ-
tarde.*

La *Cannelle bâtarde* est l'écorce d'un arbre, qui a le tronc de la grosseur de la cuisse d'un homme, & qui est recouvert de deux écorces, dont l'extérieure est assez épaisse, & de couleur de cendre, parsemée de quelques tâches blanchâtres & ra-

(f) *Hypéricum.*

boteuses, & d'un goût aromatique, un peu acre. Les feuilles de cet arbre, qui ressemblent à celles du laurier, ont l'odeur & le véritable goût de la canelle. On ne connoît qu'un seul arbre de cette espece, dans toute la Colonie, qui est dans le plus haut des terres, sur un Plantage, dans la crique de *Cassi-vinica*.

L'*Aloës* est assez commun à Surinam; ^{De} *Aloës*. mais son usage en médecine y est encore inconnu. On se sert de ses feuilles, qui sont extrêmement épaisses, pour nettoyer, ou, pour mieux dire, récurer la vaisselle d'étain. Elles sont armées de piquants, & d'un très-beau verd. La tige de cette plante est extrêmement forte & épaisse, & contient une espece de résine, ou suc huileux. On teille aussi la pitte, comme le chanvre, & les Indiens en font des cordes pour les *banc-mac*.

Le *Rosier* est beaucoup cultivé dans tous ^{Des Ro-} les jardins, non seulement pour l'odeur ^{Jes.} & la beauté de sa fleur, mais parce qu'on en fait une eau distillée, que l'on trouve dans toutes les boutiques de pharmacie, & qui est destinée à mille petits usages domestiques.

La *Nicotiane*, ou tabac, qui est une ^{De la} plante généralement connue, par le grand ^{Nicotia-} usage que tout le monde en fait, ne vient ^{ne.}

pas si bien à *Surinam* que dans les autres pays, quoiqu'elle soit originaire de l'Amérique, quelques tentatives qu'on ait faites pour perfectionner sa culture : de sorte qu'on a été obligé de l'abandonner, parce que les Negres n'ont jamais pu souffrir son âcreté, provenant de trop de parties huileuses; & qu'ils ont, par cette raison, toujours préféré celle que les Anglois apportent dans le pays.

On sçait, d'ailleurs, que la Nicotiane purge par haut & par bas, avec beaucoup de violence. On s'en fert avec succès, dans l'apoplexie, dans la paralysie, & particulièrement dans les lavements.

Des Balaustes.

On donne le nom de *Balaustes* aux fleurs du grenadier sauvage, qu'on trouve dans le pays. Prises en décoction, elles sont très-bonnes pour la dyssenterie, la lienterie, & pour la diarrhée, de-même que pour le crachement de sang.

Des Orties.

On distingue deux sortes d'*Orties*, l'une mâle, & l'autre femelle. La première porte, sur des pieds qui ne fleurissent point, des capsules, formées en fer de pique, brûlantes au toucher, & qui contiennent, chacune, une semence ovale & luisante. La seconde ne porte que des fleurs, & ne produit aucun fruit. On s'en fert dans la médecine, parce qu'elles sont apéritives,

& qu'elles accélèrent le retour des menstrues supprimées. Elles arrêtent aussi, particulièrement, le saignement de nez, & résistent, à ce qu'on prétend, à la gangrene, étant écrasées, & appliquées sur la partie affectée.

Le *Gui* est une plante parasite, qui ne *Du Gui.* végete point dans la terre; ce qui fait qu'elle n'a point de racine apparente. On m'a fait remarquer qu'elle ne se produit, à *Surinam*, que sur les orangers, les neffliers, & les goaviers.

On prétend qu'elle est excellente pour les convulsions, pour la paralysie, & pour les vers.

L'espece de *Verge dorée* (g) qui vient *De la* dans ce pays, croît dans les bois. C'est *Verge dorée.* une plante qui pousse des tiges, à la hauteur de deux ou trois pieds, rondes, cannelées, & pleines d'une moëlle fongueuse. Ses feuilles sont oblongues, pointues, & un peu dentelées à leurs bords. Ses fleurs sont radiées, de couleur jaune-doré, & soutenues par un calice de plusieurs feuilles en écailles. Cette plante est bonne pour être employée dans les bouillons, ou dans les tisanes, parce qu'elle est un peu amère. Elle est encore fort salutaire

(g) *Virga aurea.*

pour la colique néphrétique, & propre à atténuer la pierre des reins, & de la vessie.

*De la
Véroni-
que*

On ne connoît, dans ce pays, qu'une espece de *Véronique*, qui croît dans les bois. Sa racine est fort déliée, fibreuse, & rampante; elle pousse plusieurs tiges, hautes d'un pied, menues, rondes, garnies de feuilles opposées l'une à l'autre, un peu dentelées à leurs bords, vertes, ridées, & arrondies.

Cette plante est très-bonne pour purifier le sang, pour les ulceres de la poitrine & des poumons. On s'en fert aussi en guise de thé, pour expulser la gravelle des reins. Sa décoction s'emploie encore, avec sucès, dans la jaunisse & les obstructions: de sorte qu'on ne sçauroit assez recommander son usage, dans toutes ces incommodités.

*De la
Vervei-
ne,*

La *Verveine* se trouve aussi dans les fava-
nes & dans les bois. Sa racine est oblon-
gue, un peu moins grosse que le petit
doigt, un peu blanche, & d'un goût amer;
elle pousse des tiges, d'un pied ou deux
de hauteur. Ses feuilles sont oblongues,
découpées profondément, verdâtres, &
d'un goût très-amer. On prétend que cet-
te plante est céphalique, résolutive &
vulnéraire, de même que ses feuilles: &

mise en poudre, elle est bonne pour l'hydropisie naissante, prise en guise de thé.

Le *Némuphar* est une plante aquatique, *Du Né-*
qui est assez commune dans les endroits *nuphar.*
marécageux.

Quoiqu'on n'en fasse aucun usage, elle ne laisse pas, néanmoins, d'être connue dans la médecine. Elle pousse des feuilles fort grandes, larges, presque rondes, épaisses, charnues, flottantes sur l'eau, veineuses, de couleur verte, blanchâtres sur le dos, d'un verd-brun en dessous, & soutenues par de longues queues, grosses comme le petit doigt, rougeâtres, tendres & fongueuses.

On emploie, ordinairement, cette racine dans les tisanes rafraîchissantes, pour les inflammations des reins & de vessie; de-même que dans les fièvres ardentes, les insomnies, &, enfin, dans tous les cas où il est nécessaire de tempérer l'impétuosité du sang.

La *Mélisse* (b) est cultivée dans quelques *De la*
jardins. On l'appelle aussi citronnelle, *Mélisse.*
parce que les feuilles ont une véritable odeur de citron.

Cette plante pousse des tiges de la hau-

(b) *Melissa bortenfis.*

teur de deux pieds, les unes plus, les autres moins. Ses feuilles sont oblongues, pointues, & assez larges, de couleur verd-brun, luisantes, & d'un goût un peu âcre. Ses fleurs, qui sont petites, d'une couleur blanche, ou d'un rouge pâle, produisent, à leur châte, quatre semences enfermées dans leur calice même.

Elle est très-bonne dans l'apoplexie; elle est employée, avec succès, dans la mélancolie & les fièvres malignes. Elle fortifie l'estomac, le cerveau, & procure les menstrues aux femmes.

*De la
Matricaire.*

La *Matricaire* croît aisément dans les jardins, dès qu'elle y est cultivée. Sa racine est blanche; elle pousse plusieurs tiges: & ses feuilles, qui sont nombreuses, ont une odeur assez forte, & un goût fort amer. Après avoir cultivé cette plante, pendant un certain temps, dans quelques jardins, on l'a reconnue souveraine pour les maladies hyftériques; & elle est encore, aujourd'hui, tenue par tous les médecins, comme très-bonne, pour toutes les duretés de la matrice, pour provoquer les regles aux femmes, pour lever les obstructions & pour les vapeurs.

*De la
Linaire.*

La *Linaire* (i) croît dans les marais, ou

(i) *Linaria palustris, pumila tenui folia,*

dans les eaux croupissantes. Elle n'a pas plus de deux pouces de hauteur. Ses feuilles ressemblent à celles du lin, & sont très-amères au goût: sa racine est fort menue, serpentine, un peu dure, & blanche.

On prétend qu'elle est bonne pour l'hydropisie, & pour la jaunisse.

On m'a fait voir un pied de *Lis rouge*, *Du Lis* surnommé de *Saint Jean*, dont on ne sçau-^{rouge.}roit trop admirer la superbe couleur de feu. Comme c'est l'unique que j'aye vu, & qu'on ne m'a point instruit s'il a quelque propriété, je ne puis en rien dire.

L'Herniole est une plante rampante, qui a quelque ressemblance avec le serpolet, ^{De l'Herniole.} & qui s'étend par terre, en rond. On ne la trouve que dans certaines savanes. Elle est extrêmement diurétique, & par conséquent, très-bonne pour ceux qui sont atteints de la gravelle.

La *Fougere* est, à *Surinam*, une plante aquatique, qui croît dans les lieux marécageux. Sa racine est un amas de fibres longues & noirâtres. Ses tiges sont hautes, d'environ deux ou trois pieds, vertes & rameuses: ses feuilles sont longues & étroites. Je ne connois aucune propriété à cette espece de fougere: s'il s'agissoit des deux autres espees, connues de ^{De la Fougere.}

tous les médecins, je pourrois en parler plus sçavamment.

*De la
Bryone.*

Il y a deux especes de *Bryone*, ou coulevrée, (k) dont l'une porte des bayes rouges, & l'autre des noires. Cette plante pousse des tiges grimpantes, garnies de longs filets, avec lesquels elles s'attachent aux plantes voisines. Ses feuilles ressemblent à celles de la vigne; mais elles sont un peu plus petites, blanches, & disposées en grappes, auxquelles succedent des bayes, pareilles à celles du sureau; vertes au commencement, mais qui deviennent rouges ou noires, en mûrissant; pleines d'un très-mauvais suc, & de quelques semences ovales & pointues. La racine de ces deux especes a la forme d'un gros navet. Elle est blanche, pleine de suc, & d'un goût âcre & amer.

On prétend que cette même racine, toute fraîche, préparée en décoction, purge les sérosités, & leve les obstructions.

*De l'Eupatoire
bâtarde.*

L'*Eupatoire bâtarde* est une plante aquatique, qui croît dans les marais; ses feuilles ressemblent à celles du chanvre, & sa racine est fibreuse.

On assure qu'elle est bonne pour la morsure des serpents, & qu'on en fait une

(k) *Bryonia*, seu *Vitis alba*.

poudre sternutatoire, pour les maladies de la tête.

Il y a deux especes de *Mouron*, ou mor-^{Du Mouron.}
geline, l'une aquatique, & l'autre terres-
tre. C'est une plante qui pousse plusieurs
tiges menues & rampantes; ses feuilles sont
petites, oblongues, opposées deux à deux,
le long des tiges, & d'un goût herbeux.
Cette plante, quoique bonne à nourrir les
oiseaux, ne laisse pas que d'être encore em-
ployée dans la médecine, en ce qu'elle est
rafraîchissante, humectante, & adoucissan-
te, comme le pourpier. On prétend qu'elle
arrête le flux des hémorroïdes, & qu'elle
en appaise les douleurs, étant prise en
décoction.

La *Noix Vomique* de *Surinam* est propre-^{De la Noix Vomique.}
ment le noyau d'un fruit qui m'est incon-
nu. Ce noyau est plat, orbiculaire, & de
la grosseur, environ, d'une fève, de cou-
leur jaunâtre, & quelquefois blanc; il se
partage en deux, & renferme, dans cha-
que côté, une amande, couverte d'une
pellicule d'assez mauvaise qualité, comme
on le va voir.

Quand on veut se divertir, à *Surinam*,
aux dépens de quelque nouveau débarqué,
ou de quelque autre qui ne connoît pas
ce fruit, on commence par lui faire goû-
ter de ces amandes pelées, qui ont un goût

fort agréable: puis, fans qu'il s'en apperçoive, on lui en substitue trois ou quatre qui ne le font pas. Il ne les a pas plutôt mangées, que, par l'attention qu'on a de lui faire avaler un verre d'eau, par dessus, il ressent des anxiétés extraordinaires, suivies de nausées & de vomissemens, qui le tourmentent, pendant plus de deux heures; ce qui paroît fort divertissant aux spectateurs, mais qui ne me le semble nullement. Ceux qui connoissent le fruit, ou qui en ont été avertis, levent la pellicule, avec la pointe d'un couteau, & mangent l'amande sans rien craindre de ses effets: ce qui met les rieurs de leur côté.

Je ne veux pas finir ce Chapitre, sans parler d'une plante que j'ai vue dans plusieurs jardins, & qui est digne d'attention, par sa singularité, lorsqu'on la touche. C'est la *Sensitive*.

De la
Sensitive
ve.

Monsieur *Tournefort*, dans ses *Institutiones Rei herbariae*, page 605, en distingue de plusieurs especes; mais je ne parlerai que de celle que j'ai vue, les autres m'étant inconnues.

Elle croît à la hauteur de quatre pieds, en forme de petit arbrisseau; & elle pourroit, facilement, être appelée plante vive ou vivante; parce que dès qu'on la tou-

che, soit avec un bâton, ou avec la main, & si imperceptiblement que ce puisse être, ses feuilles, qui sont languettes, & de la figure de celles des lentilles, se rapprochent, tellement, l'une de l'autre, qu'elles se ferment, & demeurent quelques minutes immobiles, après quoi elles se rouvrent, & reprennent leur situation ordinaire.

Lorsque le soleil se couche, la plante paroît se flétrir, comme si elle étoit morte; mais, au retour de cet astre, elle reprend sa vivacité; & plus le ciel est clair & sans nuages, plus elle semble reverdir.

Je ne puis attribuer ce phénomène, qu'à une espèce de convulsion de la plante même, laquelle est, sans doute, produite par les principes actifs dont elle doit être composée, & qui, apparemment, sont d'une si grande délicatesse, que le moindre ébranlement qu'on donne à ses feuilles, en les touchant, les fait raréfier & se gonfler, de sorte qu'il élargit & raccourcit les fibres ou les vaisseaux, qu'elles contiennent.

On m'a assuré que les feuilles de cette plante, étant mâchées, excitoient l'expectoration, modéroient la toux, éclaircissoient la voix, & adoucissoient la douleur des reins; mais comme je n'en ai point vu d'ex-

périences, je m'en tiendrai à ce qu'on m'en a dit, sans penser à le donner pour un fait certain.

Voilà tout ce que j'ai pu recueillir, dans la partie de la Botanique, tant par moi-même, que par ceux qui m'en ont fourni les instructions. Je souhaite que ceux qui aiment leur conservation, fassent de sérieuses réflexions sur tout ce que j'ai dit à ce sujet; ne doutant point qu'ils ne me sachent, un jour ou l'autre, quelque gré, d'avoir mis, sous leurs yeux, les remèdes qui peuvent leur procurer la guérison de tant de maladies, dont ils ne sont que trop souvent atteints. Puisse le motif, qui me guide, faire impression sur tous ceux qui ont l'humanité en partage, & en les faisant correspondre à mes vues, rendre mes travaux utiles aux habitants de cette Colonie!



CHAPITRE XVII.

Description des Bois propres pour la Charpente, & de quelques Gommess qui en découlent.

PERSONNE n'ignore que le bois est cette matiere, que nous fournit l'intérieur des arbres ou des arbrisseaux; laquelle varie en pesanteur, densité & dureté, non seulement dans les diverses sortes d'arbres, mais encore dans ceux de même espèce, qui ont crû en différents terrains, ou en différents climats.

La densité des bois a toujours un rapport avec le temps de leur accroissement; car plus ils croissent lentement, plus le bois en est dur. La nature différente des bois, dont les uns se conservent mieux dans l'eau, & les autres dans des terrains plus secs, les rend propres à divers usages; plus aussi sont-ils durs, & plus propres sont-ils pour toutes sortes d'ouvrages. Il n'en manque pas à *Surinam*, de ceux qui sont bons à la charpente, & dont on pourroit se servir indifféremment; mais ce qui

les rend exorbitamment chers, c'est qu'il s'en trouve une infinité de si durs à travailler, & principalement de ceux dont on auroit le plus de besoin, que les Negres, qui sont naturellement fainéants, se rebutent par les difficultés, & n'en mettent pas beaucoup en œuvre. Voici une liste de tous ceux dont il s'agit.

Du Boltri.

Le *Boltri* est un bois, qui est non seulement dur & compacte, mais qui est capable de résister aux injures de l'air, & dont la couleur est d'un brun foncé. On s'en fert, généralement, pour des poutres, des solives, & pour couvrir les maisons; car le pays ne fournit ni tuiles, ni ardoises, qui seroient d'ailleurs trop pesantes pour la construction des bâtimens, & trop chaudes pour le climat.

Pour cet effet, après avoir équarri ce bois, on en scie des tronçons, de la longueur de vingt à vingt-deux pouces, que l'on fend ensuite en planches, d'un demi-pouce d'épaisseur; & c'est avec ces petites planches, que l'on couvre généralement tous les bâtimens de la Colonie. Elles peuvent même servir une vingtaine d'années, avant que de les renouveler. On vend le millier de ces petites ais, qu'on appelle vulgairement dans le pays *Cingels*, depuis trente jusqu'à quarante florins de

Hollandé. On en fait aussi d'un autre bois, qui ne coûtent que vingt florins le millier; mais qui ne durent pas, à beaucoup près, si long-temps.

Le *Locus* est certainement le roi des ^{Du Lo-}
^{cus.} bois, tant pour sa beauté que pour sa grandeur: c'est, en un mot, le plus haut & le plus gros arbre de tous ceux qu'on peut employer à la charpente. Il est fort compacte, dur, d'un fort beau grain, & couleur de canelle. Il est si estimé, qu'on ne s'en sert que pour faire des rouleaux pour les moulins à sucre, & des ameublements, comme buffets, cabinets, armoires, & autres de cette nature. Comme il est fort difficile à travailler, c'est ce qui le rend le plus cher de tous les bois.

Il découle de cet arbre une résine, que les marchands-droguistes vendent ordinairement sous le nom de Gomme Copal, dont j'ai parlé dans le Chapitre septième. Voyez cet article.

Il y a deux espèces de *Bois de Lettres*, ^{Bois de}
^{Lettres.} appelé autrement Bois Royal. De ces deux espèces, on prétend que l'un est le mâle & l'autre la femelle.

Le premier est jaspé de noir, sur un fond de la couleur du bois d'Arménie, & ressemble au plus beau marbre; le second n'a que des taches noires, parsemées, çà

& là, sur un fond plus clair que le précédent. Ces bois sont fort recherchés, parce qu'ils sont rares dans le pays; & ils sont, en outre, très-difficiles à travailler, parce qu'ils se fendent fort aisément. On n'emploie que le cœur de ces arbres, qui sont fort gros; mais le cœur n'a guere plus de 12 à 15 pouces de diametre. On en fait plusieurs ouvrages de menuiserie, & des cannes, qui deviennent, par la longueur du temps, aussi noires que le bois d'Ebene, & le tout est d'un poli inexprimable.

*Du Bois
de fer.*

Le *Bois de fer* est assez commun dans le pays. Il y en a de deux sortes, l'un qui est rougeâtre, & l'autre blanc; il paroît même ondé de différents teints, en le sciant. L'arbre d'où il sort, est grand, droit & gros; son écorce n'est pas épaisse, elle est grise en-dehors, & rougeâtre en-dedans, & d'un goût un peu stiptique. On prétend que les Indiens se servent de la rapure de cette écorce, pour la guérison de plusieurs maladies.

C'est bien à juste titre qu'on a donné à ce bois le nom qu'il porte; car il est fort pesant, & si compacte, qu'il faut que les haches avec lesquelles on le coupe, soient d'une excellente trempe, pour qu'elles ne repoussent pas sur ces arbres, ou qu'elles ne fassent pas en pièces. Aussi les Negres, quand ils se rebutent d'y travailler, donnent-ils leur

coup à faux, & la hache ne manque pas de fauter. Si donc on ne cherche que la dureté dans un bois, on est sûr de la trouver dans celui-ci. On n'en fait que des ouvrages de menuiserie, parce qu'il demande à être à couvert, & qu'il ne vaut rien dans l'eau, ni exposé à la pluie.

Le *Bois de Pourpre* ou *Violet*, tire son nom de sa couleur qui est fort belle, à laquelle sont jointes plusieurs marbrures. Il a, en outre, une odeur douce & agréable: pour peu qu'il soit poli, il ressemble à l'ivoire; aussi est-il fort estimé. On ne l'emploie que pour des ameublements, comme buffets, tables, bureaux, & autres semblables. Ce bois vient d'un arbre assez grand & gros, qui est fort pesant, quoique facile à travailler.

Le *Bois de Kanavatepi* est, à peu près de la même couleur que celui de *Lettres* femelle; mais sans taches noires, ni aucunes marbrures. Il y a cependant deux choses, qui le distinguent de plusieurs autres bois: la première est, que lorsqu'on le coupe ou qu'on l'équarrit, il en sort une odeur approchante de celle du girofle; la seconde est, que dans le commencement de la grande sécheresse, les feuilles de l'arbre, d'où il sort, se flétrissent, mais reviennent peu de temps après; ensuite de quoi

paroît une fleur; ou espece de couronne, couleur de pourpre, qui a les feuilles d'un verd très-foncé.

On emploie ce bois pour les faitages ou les folives: il n'est pas d'ailleurs difficile à travailler.

*Bois de
Cedre.*

L'arbre d'où nous vient le *Bois de Cedre*, est fort grand; il est dur, léger, tantôt blanc, tantôt rougeâtre, n'étant exposé ni aux vers, ni à aucun insecte que ce soit, à cause de son extrême amertume. Il a, outre cette bonne qualité, une odeur des plus suaves. Il transsude de cet arbre une gomme ou résine claire, & transparente comme la gomme Arabique, & odorante; qui est digestive, amollissante, consolidante & fortifiante. Ce bois est fort recherché pour construire des cloisons dans les appartements, pour y faire des portes, & pour la construction des bachots ou esquifs, qu'on appelle dans le pays *Booten*, & dont je parlerai dans un autre article. On en fait aussi des cabinets, des coffres & des armoires, parce que les effets qu'on y met, sont préservés de toutes sortes d'insectes & de vermine.

*Bois de
Kopie.*

Le *Bois de Kopie* vient, dit-on, d'une espece de châtaignier sauvage; mais je serois plus porté à croire, que c'est plutôt d'une autre espece de Cedre bâtard, par-

ce que sa couleur, sa pesanteur, & son grain sont précisément les mêmes que dans le précédent, sinon qu'il n'est pas odoriférant comme lui. On en scie des planches, depuis quinze jusqu'à vingt pieds de longueur, qui servent pour entourer les maisons, en place de murailles.

Le *Bois de Groen-bardt* est d'une couleur verdâtre, qui le pourroit faire appeller, à Du Groen-bardt. juste titre, bois verd. Il est d'ailleurs de la même qualité que celui de pourpre; mais ce qu'il y a de remarquable à l'arbre qui le produit, c'est qu'il change de feuilles deux fois par an, & qu'il a pour fleur une espece de couronne, de couleur d'orange.

Ce bois, quand on le brûle, s'enflamme comme un flambeau, & jette une odeur de souphre, qui prouve qu'il contient beaucoup de parties sulphureuses.

On l'emploie pour des poutres & des solives de maisons.

Le *Bois de Bruyn-bardt* est presque le même que le précédent, à la couleur près, Du Bruyn-bardt. qui tire sur le brun. Le grain & la pesanteur sont les mêmes; mais il n'a pas d'odeur sulphureuse, quand on le brûle.

Du Bois de Beyl. Le *Bois de Beyl* est à peu près de la même qualité que le *Boltri*, si ce n'est qu'il a quelques rainures ou raies noires de plus. Son usage & sa dureté sont précisément les mêmes, & les forêts en fournissent suffisamment.

Du Bois de Vanne. Le *Bois de Vanne* approche, en couleur, en grain & en légèreté, de celui de Cedre, si ce n'est qu'il n'a aucune odeur. On en scie des planches pour faire des cloisons, des portes, de petites nacelles ou esquifs, & divers ameublements; mais il n'est pas exempt de vers ni d'insectes, comme le bois de Cedre.

Du Bois de Sassafras. Le *Bois de Sassafras* vient d'un grand arbre, qui a la figure du pin; ses feuilles ressemblent à celles du figuier, & sa couleur est un peu jaunâtre. Il a une odeur de fenouil; mais je ne sçauois rien déterminer sur son usage.

Du Tapouripa. Le *Tapouripa* est un bois fort commun; aussi ne s'en sert-on que pour construire de petits bâtiments de peu de durée. Il est blanchâtre, & fort léger, cependant assez compacte, mais peu estimé.

Du Koiri. Le *Bois de Koiri* n'est gueres plus estimé que le précédent, à cause de sa légèreté, & parce qu'il ne peut pas supporter les injures de l'air, & qu'en outre il s'y introduit

facilement de la vermine, de même que dans l'autre.

Le *Bois de Goyave* est, à peu près, de la même classe que les deux précédents; & je ne lui connois aucune propriété. J'ai décrit l'arbre d'où il vient, au Chapitre douze, de même que le fruit qui en provient.

Le *Bois de Noyer* est trop connu pour que j'en donne aucune description; mais je dirai qu'il est fort rare dans le pays, & qu'en outre cet arbre y a une autre singularité, c'est que, quoiqu'il devienne très-beau, & qu'il fleurisse à son temps, comme en Europe, il ne rapporte jamais aucun fruit; ce qui paroît assez étrange, & dont on ne peut rendre raison: ainsi l'on voit qu'il n'a d'autre utilité que pour la charpente.

Le *Bois de Cattentri* provient d'un arbre qui est un cotonier sauvage, lequel croît à la hauteur du plus grand chêne, & dont l'écorce a plus de six pouces d'épaisseur. Il est d'une grosseur si prodigieuse, qu'il n'y en a pas de semblable dans toute la Colonie. Il change toutes les années de feuilles, lesquelles sont fort larges; & il leur succede tous les trois ans une fleur, qui produit ensuite le fruit, dans lequel le coton est renfermé. Ce

coton est d'une couleur grisâtre, & les colibris s'en servent pour faire leurs nids.

Ce bois, qui est de la couleur de celui de chêne, est assez compacte & pesant. On en fait des ameublements, mais particulièrement des tables.

*Bois de
Palme.*

Le *Bois de Palme* provient de plusieurs fortes de Palmiers; & de quelque espece qu'il vienne, il est également bon & très-propre pour la charpente, mais pas pour des ameublements; parce qu'on ne peut pas le rendre aussi uni que les autres, à cause de la quantité d'échardes qu'il fournit.

*Du Bois
de Guia-
ba.*

On donne au *Bois de Guibaba* le nom de bois de teinture, parce qu'il surpasse tous les autres pour la teinture en noir. Son écorce est d'une couleur grise, parsemée de quelques taches vertes. Ses feuilles sont fort grandes & fort épaisses, & je ne lui connois point d'autre usage.

*De la
Gomme
du Jani-
pabas.*

La *Gomme du Janipabas* découle d'un arbre, qui ressemble fort au palmier. Ses feuilles sont longues, & tombent tous les ans au mois de Décembre, mais elles renaissent peu de temps après. Cet arbre porte aux mois de Mars & d'Avril des fleurs, auxquelles succede un fruit jaune, de la grosseur d'une boule de mail, qui a

une odeur fort agréable. C'est du tronc de cet arbre, que découle cette gomme résineuse, qui est grise, mollasse, de bonne odeur, & un peu aromatique.

On prétend qu'elle résout puissamment les matieres visqueuses, qu'elle fortifie les nerfs, & apaise les douleurs de jointures.

Je crois que cette gomme est celle qu'on appelle *Caranna*, ou en François *Caregne*.

L'arbre d'où provient le *Bois de Mabouja*, Du Bois de Mabouja. n'est pas fort commun dans le pays: on en trouve cependant dans les terres hautes. La racine en est noire, longue, assez épaisse, compacte & noueuse, plus dure & plus pesante que le bois de fer. C'est de ce bois, ou de cette racine, que les Indiens font leurs massues ou boutons.

Si, après ce que je viens de dire, les habitants de *Surinam* se plaignent de la disette des bois, on pourra leur répondre qu'ils ont grand tort: car ce n'est pas ce qui les rend chers; mais bien la main d'œuvre, qui, bien considérée, empêche qu'on ne les ait à bon marché: d'autant qu'ils doivent être, premièrement, coupés dans les forêts, ensuite équarris par les mains des Esclaves, qui, d'ailleurs, sont fort lents dans ces fortes d'ouvrages; sans compter que toutes les planches doivent être aussi sciées à la main, ce qui prend certainement plus

de tems que si on avoit des moulins à scie, comme en Europe. De sorte, qu'en considérant, en outre, l'extrême dureté de nombre de ces bois, on ne doit plus s'étonner de la cherté des maisons, non plus que de celle des locations.

Ensuite de cet article, que j'ai circonscancié autant qu'il étoit en mon pouvoir, je vais passer à celui des Plantations, dont je tâcherai de donner le détail, aussi ample, que peut l'exiger ce qui est véritablement le Nerf du Commerce du pays.

Fin du Tome premier.



DESCRIPTION

DE

SURINAM.

TOME SECOND.

DESCRIPTION

D E

M A R I N A M.

James Green

DESCRIPTION
GÉNÉRALE, HISTORIQUE,
GÉOGRAPHIQUE ET PHYSIQUE
DE LA
COLONIE DE SURINAM,
Contenant

Ce qu'il y a de plus Curieux & de plus Remarquable, touchant sa Situation, ses Rivieres, ses Fortereffes; son Gouvernement & sa Police; avec les mœurs & les usages des Habitants Naturels du Païs, & des Européens qui y sont établis; ainsi que des Eclaircissements sur l'œconomie générale des Esclaves Negres, sur les Plantations & leurs Produits, les Arbres Fruitiers, les Plantes Médicinales, & toutes les diverses Especes d'animaux qu'on y trouve, &c.

Enrichie de Figures, & d'une CARTE
TOPOGRAPHIQUE du Païs.

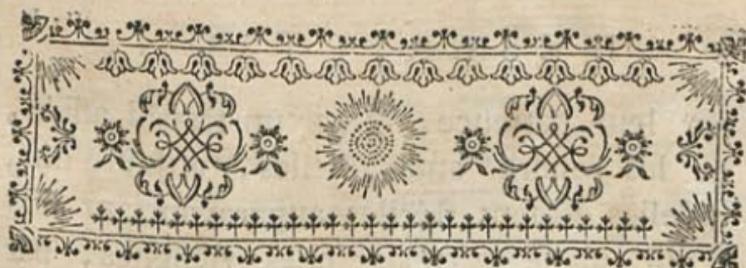
P A R

P H I L I P P E F E R M I N,
Docteur en Médecine.

TOME SECOND.



A A M S T E R D A M,
Chez E. VAN HARREVELT.
M D C C L X I X.



DESCRIPTION GÉNÉRALE,
HISTORIQUE, GÉOGRAPHIQUE
E T
P H Y S I Q U E
D E L A
COLONIE DE SURINAM.

CHAPITRE I.

De l'Agriculture, & de tout ce qui a rapport à l'Etablissement d'une nouvelle Plantation.

SI jamais il y eut une Nation propre à cultiver les terres d'un pays, aussi marécageux que celui de la Colonie de Surinam, on peut bien dire, avec vérité, que ce sont les Hollandois, gens naturellement laborieux & fort industrieux. Il ne faut donc pas s'étonner s'ils sont venus à bout,

par leur patience, & par un travail assidu, de les rendre aussi fertiles, aujourd'hui, qu'elles étoient stériles auparavant; ni s'ils y ont amassé de très-grandes richesses, par la voie de leur commerce.

Ce pays étoit si couvert de marais, & tellement inaccessible, ci-devant, que les naturels du pays furent obligés d'établir leur communauté, où est aujourd'hui la Ville de *Paramaribo*, comme je l'ai insinué dans l'article qui les concerne; parce qu'ils ne pouvoient se fixer aucune demeure dans les forêts; ignorant l'art d'en dessécher les eaux, & de les rendre habitables. Ainsi, ce n'est assurément qu'à force d'industrie, que les Hollandois ont trouvé les moyens de fertiliser un pays habité par une Nation, non seulement indolente, mais la plus ignorante alors, & de le rendre aussi riche qu'il l'est actuellement par la multitude des établissemens, qu'ils y ont formés, & qu'ils continuent d'y former encore, d'années en années: ce qui fait, proprement, le nerf du commerce de la Nation. Mais ce n'est pas sans s'être exposés à mille inconvénients, même au péril de leur propre vie, & de celle de leurs Esclaves, qui étoient alors fort rares & par conséquent fort chers, qu'ils font par-

venus à défricher ces terres, qui jetoient, (comme elles le font encore aujourd'hui, quand on commence un nouveau Plantage;) des exhalaisons très-mauvaises, sources d'une infinité de maladies; & qui emportoient, non seulement beaucoup d'Esclaves, mais bien souvent les Maîtres, dont le tempérament, plus foible que celui des Noirs, y pouvoit encore moins résister.

Combien n'en a-t-il pas coûté aux premiers Colons, pour abattre les forêts, pour brûler tout l'inutile des arbres abattus, & pour procurer, par le moyen des canaux multipliés, un écoulement aux eaux, qui submergeoient les terres, qu'ils avoient obtenues par le droit de concession, & pour les cultiver!

Mais, pour qu'on puisse se former une juste idée de la maniere que s'est fait tout ce que je viens de dire, je vais entrer dans tous les détails d'une nouvelle habitation, expliquer comment on la défriche, & parler de tout ce qui est nécessaire pour la former.

Aussi-tôt qu'on a obtenu la concession d'un terrain, de telle grandeur qu'il soit, on commence par choisir un endroit un peu élevé, pour y bâtir une petite cabane ou maison, pour le Maître, afin qu'elle ait

4 DESCRIPTION

un peu d'air, & qu'on puisse voir, plus aisément, le travail des Esclaves. On la place, ordinairement, à une petite distance de la riviere, pour être à portée d'avoir de l'eau, tant pour les besoins de la maison, que pour les Esclaves, qui la boivent volontiers, quoiqu'elle soit un peu salée, & enfin pour les bestiaux. Mais on recueille, en général, dans toute la Colonie, pour l'usage des Blancs, l'eau de pluie, que l'on réserve dans les pots Indiens, où elle se purifie, & devient aussi bonne que la meilleure eau de source.

Après qu'on a posé la cabane du Maître, on construit les cases, pour y loger les Esclaves. Elles sont faites de palissades, & couvertes de branchages de palmistes, ou d'autres arbres approchans, après qu'on a abattus ceux de l'endroit qu'on veut défricher, pour y former l'établissement.

Dès que l'on a abattu les arbres, dans un espace de quatre à cinq *akkers* (a) de

(a) Un *akker* de terrein contient dix chaînes de longueur & une de largeur, la chaîne étant de cinq verges, mesure de Rhinland; de sorte qu'un Plantage de cinq cents *akkers* forme une étendue de terrein de cent cinquante & un mille deux cents & cinquante verges quarrées. On peut encore ajouter à ce calcul, qu'un *akker* contient deux verges & demie en quarré, plus qu'un demi-bonier; le bonier étant compté à six cents verges quarrées.

terre, on choisit tout le bois qui est propre pour la charpente, qu'on met de côté; ensuite on fait un monceau du reste, qu'on laisse jusqu'au temps sec, pour y mettre le feu & le consumer. Mais il faut observer, en faisant cette opération, que le vent ne porte pas la flamme du côté des habitations, mais bien de celui qui leur est opposé, &, qu'en outre, le feu soit éloigné du terrain, de peur qu'il ne s'y puisse communiquer. En suivant exactement cette méthode, premièrement, on en fera maître, quelque violent qu'il puisse être; &, secondement, il aura tout le temps de consumer les bois, aussi bien que leurs souches ou racines.

Le terrain étant bien nettoyé, on sème, dans les temps de pluie, le mahis ou mil, & on plante des bananiers, des ignames ou taies, qui sont les principales nourritures des Esclaves, & qui ne doivent point leur manquer; sans quoi on court grand risque de les perdre, soit par la mort, ou par la désertion: car on ne sçauroit s'imaginer combien des travaux aussi pénibles que ceux-ci, & tant d'autres où ils sont occupés journellement, les rendent affamés; de sorte qu'il est important de ne les laisser manquer de rien, jusqu'à ce que les

vivres, qu'on a semés & plantés, soient en état de maturité, & d'être consommés.

Dans les premiers temps, les nouveaux établissemens que la Société donnoit aux nouveaux Colons, étoient, depuis mille jusqu'à passé les deux mille *Akkers* de terre; mais les plus ordinaires sont, actuellement, de cinq cents; encore n'est-on pas en état, dans l'espace de cent ans, de bien cultiver toute l'étendue d'un pareil terrain; de sorte qu'il est plus que suffisant, pour enrichir deux ou trois générations, & même plus, avant que d'être ruiné.

Ce que j'ai dit ci-dessus regarde tout terrain, petit ou grand, qu'on se propose de cultiver, soit en sucre, café, cacao, coton & indigo, tous articles dont je traiterai, amplement, chacun en particulier; au moyen de quoi on aura une parfaite notion de la culture de toutes ces espèces de produits. Mais il me reste à faire observer, qu'on doit apporter un soin tout particulier, à ce que les terres, déjà cultivées, ne se trouvent pas dans le cas d'être submergées, soit par les grandes pluies, ou par d'autres accidens imprévus: ce qu'on peut, facilement, prévenir, par la construction de quelques bonnes écluses de bois ou de

pierres, que chaque Plantation doit avoir pour en faire écouler les eaux.

Ensuite de tous les travaux précédents, on doit construire différents bâtimens, tels que les suivans: premièrement, une belle maison de Maître, avec toutes ses commodités, laquelle doit être élevée sur un fond de briques, de deux ou trois pieds de hauteur, afin que les poteaux ne se pourrissent pas en terre; à quinze ou vingt pas de la maison, l'on place, en second lieu, la cuisine, qui doit être munie d'un four, pour y cuire le pain de ménage; puis, vis-à-vis de celle-ci, des magasins, tant pour les provisions du Maître, que pour les Esclaves; de même que pour tous les ustensiles nécessaires à l'agriculture.

A quelque distance de ce magasin, on place encore d'autres bâtimens, pour le gros & menu bétail, comme bœufs, vaches, veaux, moutons, cabrits, cochons, chevres, coqs-d'Inde, dindons, poules, canards, pigeons, &c. dont chaque habitation doit être plus ou moins fournie, tant pour les besoins de la vie du Maître, & de tous ses domestiques blancs, que pour bien recevoir les étrangers, ainsi que ses amis: & parce que ce sont aussi les

8 D E S C R I P T I O N

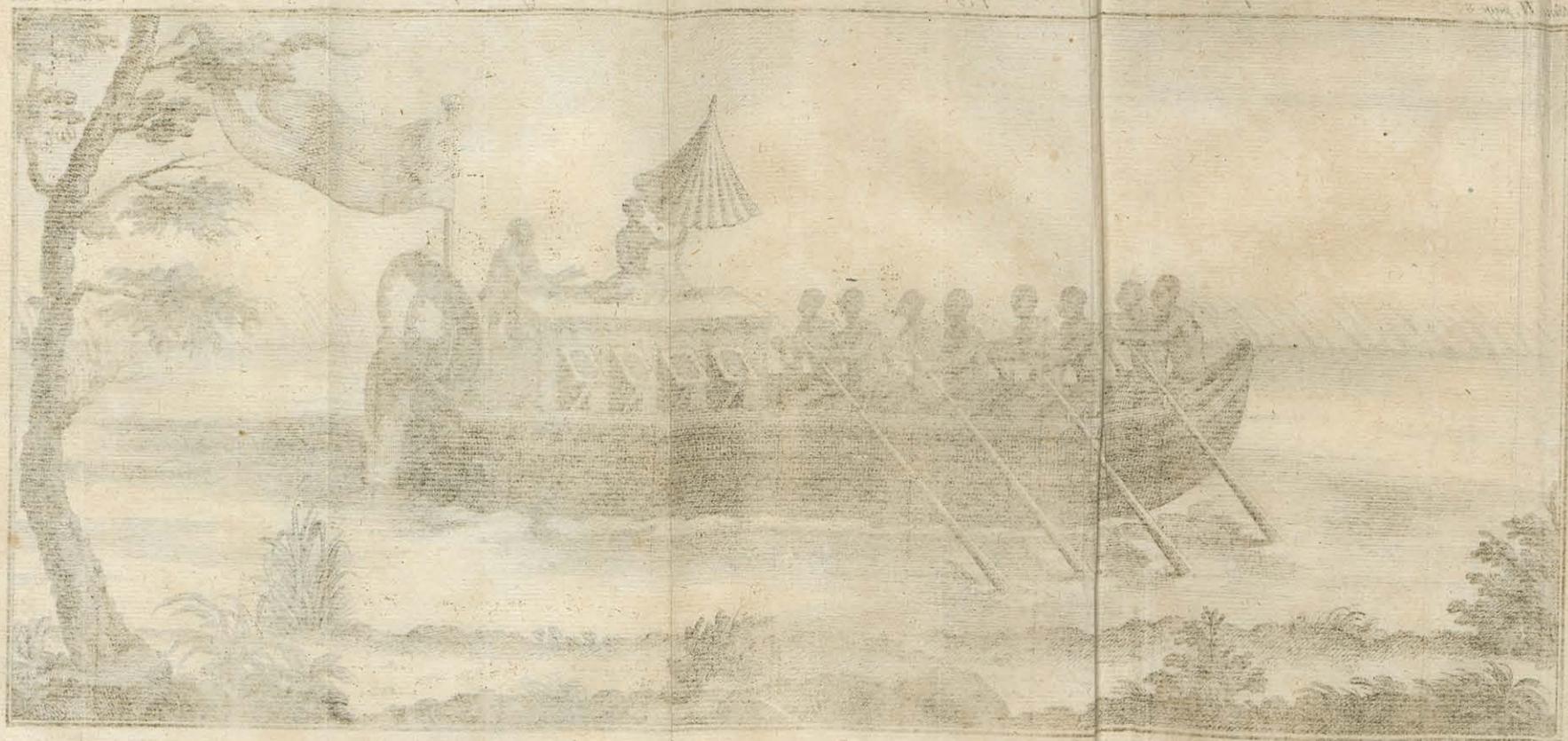
Planteurs, qui fournissent aux bouchers de la ville le gros bétail, pour la nourriture des habitants.

A une centaine de pas, ou environ, de la maison du Maître, on pose les Négrieres, ou maisons des Esclaves, qui sont toutes bâties de bon bois, entourées de planches, couvertes de cingels, & le dedans planchéié; lesquelles forment, quelquefois, une file de quatre-vingts à cent pieds de longueur; & quand le nombre des Esclaves surpasse les quatre cents, on en construit une pareille, vis-à-vis de la première; ce qui forme assurément un fort beau coup d'œil.

Tous ces bâtimens peuvent aller aux environs de trente mille florins de Hollande, sans compter le Laboratoire, sur un Plantage à sucre, ni un autre bâtiment de soixante à quatre-vingts pieds de long, sur ceux à café, desquels je parlerai ci-après.

Outre les dépenses, que je viens d'indiquer, qui ne sont pas petites, il faut encore, à chaque habitation, une nacelle ou bateau, qu'on appelle, dans le pays, *Tent-booten*, qui coûte, depuis mille, jusqu'à quinze cents florins de Hollande, ce qui fait trois mille livres de France. L'on





Republikanische ... in ... Boot ...

1776

la
m
re

on
r
ges
re

1776

peut voir à la troisieme Planche, Fig. *A.* la figure d'une de ces nacelles, que j'ai fait tirer. Ce bateau, qui est mené par six ou huit Negres à la rame, sert à transporter le Maître, de son Plantage à la Ville, parce qu'il n'y a aucun chemin qui s'y rende par terre; les habitations étant toutes aux bords des rivieres: & comme celui-ci n'est réservé que pour les voyages du Maître ou du Directeur, on doit encore en avoir un moindre, de quatre à cinq cents florins, pour d'autres besoins du Plantage; sans compter quelques petites pirogues, pour les Esclaves, quand ils vont à la pêche, ou quand ils sont envoyés dans les Plantages voisins, pour des commissions particulières.

Ce que je viens de dire, me semble suffisant, pour donner une juste idée de l'établissement d'une nouvelle Plantation, & je vais entrer dans le détail de chaque produit. Il n'y a qu'à joindre l'expérience à toutes ces notions, pour être convaincu que ce n'est pas peu de chose que d'en former une, comme bien des gens se l'imaginent: mais aussi ne puis-je nier, que, lorsqu'on a le bonheur de réussir, il est aisé de tirer quinze à dix-huit pour cent d'intérêt, du Capital qu'on y a mis, tous fraix dé-



duits; c'est-à-dire, lorsque le Plantage est non seulement formé, mais que les produits commencent à en devenir considérables.

Malgré cela, je ne ferai jamais d'avis d'en commencer un moi-même, par les risques qu'y court la santé, & les dommages que cause la perte des Esclaves. Je préférerais toujours d'en acheter un tout fait, qui me mette à portée de recueillir, tranquillement, mes revenus, sans essuyer mille & mille chagrins, auxquels on est journellement exposé, avant que les dits Plantages soient en état de payer seulement les intérêts du capital, qu'on y a employé. Quiconque, néanmoins, voudra le tenter, doit être bien muni d'especes, & s'attendre à en bien dépenser, avant que de pouvoir se dire: *Je jouis, maintenant, du fruit de mes travaux.*



C H A P I T R E II.

Description des Cannes de Sucre, & de leur Qualité.

LES *Cannes de Sucre* sont des especes de roseaux, dont on tire, par expression, une liqueur sucrée, à laquelle on donne, par la cuisson, la consistence du *Sucre*, tel que nous le connoissons.

Mais, comme ces *Cannes* different des roseaux ordinaires, qu'on trouve sur le bord des étangs, ou en d'autres lieux marécageux, je crois qu'il est à propos de les décrire tous deux, pour les bien distinguer.

Les roseaux, connus simplement sous ce nom, poussent, ordinairement, plusieurs tuyaux ligneux, durs, noueux, qui ne s'élevent gueres au-delà de la hauteur d'un homme; plus menus que le doigt, & dénués de suc dans l'intérieur. Leurs feuilles, qui sortent de chaque nœud, sont longues d'un pied & demi, assez larges, roides, un peu rudes au toucher, & enveloppent en partie la tige. Leurs fleurs

naissent par paquets, à la sommité, petites, menues, molles, & composées d'étamines, qui sortent d'un calice à écailles, de couleur purpurine, au commencement, mais qui se développent, peu à peu, s'allongent, se répandent, en maniere de chevelure, & prennent, ensuite, une couleur cendrée. Leurs racines sont nombreuses, longues, nouées & serpentantes.

Les *Cannes Sucrées* parviennent jusqu'à la hauteur de huit à neuf pieds; leur grosseur est de douze à quinze lignes. Elles sont nouées d'abord; mais ces nœuds se dissipent, à mesure que le roseau croît; & de son extrémité sortent les feuilles, qui sont longues, étroites, aiguës, tranchantes, vertes, & qui n'ont qu'une nervure, laquelle les partage, par le milieu, dans toute leur longueur. Du milieu de ces feuilles s'élève une maniere de fleche, qui porte, en sa sommité, une fleur, en forme de pannache, de couleur argentée. L'écorce des *Cannes* est fort tendre, loin d'être ligneuse & dure, comme celle des roseaux, & est remplie d'un suc très-doux, dont l'abondance & la pureté dépendent de la nature du sol, où elles sont plantées, de sa bonne exposition, & de l'attention à les couper dans leur juste maturité: toutes observations, qu'il faut nécessairement

faire, tant par rapport à leur hauteur, qu'à leur grosseur, & à leur bonté.

Les *Cannes* menues sont, ordinairement, pourvues de gros nœuds, placés irrégulièrement, & le fuc, qu'elles renferment, est d'autant meilleur que ces nœuds sont en petit nombre; ce qui dépend, comme je le viens de dire, du terrain.

La terre la plus propre à cultiver les *Cannes*, avec avantage, doit être spongieuse, légère, profonde, & située de façon que l'eau n'y séjourne point, mais qu'elle ait un écoulement, & que le soleil y donne depuis le matin jusqu'au soir.

Une terre trop grasse & compacte, produit, à la vérité, de longues & grosses *Cannes*; mais elles viennent rarement à une parfaite maturité, outre qu'elles sont plus aqueuses que sucrées.

Si la terre n'est pas profonde, & que la racine de la *Canne* s'y trouve gênée, sans pouvoir s'étendre librement, on ne peut alors recueillir que des *Cannes* fort maigres, & remplies de nœuds, qui se dessèchent d'abord. Cependant, lorsque ces terres ont beaucoup de pluie, elles fournissent, à la vérité, du sucre abondamment; mais il est très-difficile de le bien purifier. Et si le sol est bas & marécageux, il produira des *Cannes* longues, épaisses, & fort

pesantes. D'ailleurs, comme ces especes de terroirs sont composés de parties salines & nitreuses, le *Sucre*, qu'on en retire, ne peut jamais devenir parfaitement blanc.

Les *Cannes*, qui sont plantées sur des hauteurs, environnées de bois, sont non seulement fort sujettes aux pluies, mais encore aux fraîcheurs de la nuit; ce qui les fait devenir fort grosses, mais aqueuses & vertes; & le *Sucre* qu'on en retire, ne peut jamais être rendu blanc ni clair.

Lors donc qu'on veut recueillir de bonnes *Cannes*, il faut nettoyer bien soigneusement le terrain où on les veut mettre, & en extirper entièrement toutes les ronces & les racines, qui pourroient leur nuire; ce qu'on doit scrupuleusement observer, afin que la racine des *Cannes* ne se trouve nullement gênée dans son accroissement, comme je le vais indiquer dans le Chapitre suivant.



CHAPITRE III.

De la Culture des Cannes de Sucre.

APRES que la terre est bien nettoyée, & qu'on l'a rendu unie, on la partage en plusieurs quarrés, de quatre-vingts, quatre-vingt-dix ou cent pas, & l'on tend une corde, de toute la longueur du terrain, pour former, par ce moyen, un fillon droit, que l'on marque avec le bout d'un bâton, afin de planter les *Cannes* en droite ligne. Plus la terre paroît bonne, & plus grande, aussi, peut être la distance des fillons; de sorte, qu'en pareil cas, on peut laisser, au moins, trois pieds & demi de distance, d'un fillon à l'autre, en tout sens: mais quand le terrain, au contraire, est maigre & aride, & qu'on est obligé par-là de planter de nouveau, tous les deux ans, on ne doit laisser, alors, qu'un espace de deux pieds, entre chaque.

Il n'est pas douteux, que la première façon de planter demande bien plus de temps, surtout dans le commencement, & avant qu'on y soit accoutumé; mais on

y gagne bien amplement, d'un autre côté, par la facilité qu'ont les Negres, de sarcler où arracher, entre les rangs, les mauvaises herbes, de nettoyer les *Cannes* des insectes, qui pourroient leur nuire; & par celle qu'a le Propriétaire, ou son Directeur, de voir, d'un bout à l'autre d'une piece de *Cannes*, ce qu'il y a à faire, comment les Negres font leur travail, & s'ils ne le quittent point pour se reposer. Ce qui ne se peut pas de même, quand les touffes des *Cannes* font pêle-mêle; parce qu'elles se couvrent les unes les autres, & cachent, en même temps, les défauts du travail des Esclaves.

La saison des pluies, depuis son commencement, jusqu'à ses deux tiers, est le temps le plus propre à planter; & la raison en est sensible: car, pour-lors, la terre étant molle & imbibée d'eau, les racines & les germes, que le plançon pousse, y pénètrent facilement, & l'humidité les fait croître, & leur fournit toute la nourriture dont ils ont besoin; au lieu, que, si l'on plante dans un temps sec, la terre, qui est comme brûlée, desseche & consume tout le suc, qui est dans le plançon, lequel, en peu de temps, devient aussi sec que si on l'avoit mis au four. De sorte, que

la bonne ou la mauvaise qualité des *Cannes* dépend, non seulement, comme je l'ai dit dans le Chapitre précédent, de la bonté du terroir, mais encore de la saison dans laquelle on les a plantées, & de tous les soins qu'on en doit nécessairement prendre.

Quand le terrain est aligné, on place un Negre, ou une Nègresse, vis-à-vis de chaque ligne ou fillon; on marque, sur le manche de leur houe, la distance qu'ils doivent laisser entre chaque fosse; ou bien on leur donne une petite mesure, qui doit être de quinze à vingt pouces de longueur, sur quatre à cinq de largeur; & ils doivent faire la fosse de sept à huit pouces de profondeur.

A mesure que les Negres qui font les fosses, avancent chacun sur sa ligne, quelques jeunes Negres, incapables d'un plus grand travail, jettent, dans chaque fillon, deux pieces de *Cannes* longues, au moins, de quinze pouces. Après ces derniers suivent d'autres Negres, munis de bêches, qui ajustent les bouts des *Cannes*, de façon qu'ils ne sortent pas plus de trois pouces hors de terre; après quoi ils remplissent les fillons avec la terre qui en a été tirée.

Ces bouts se prennent, ordinairement;

à la tête des *Cannes* entières, un peu au-dessous de la naissance des feuilles. Plus ils ont de nœuds ou de bourgeons, & plus on peut se flatter d'avoir de jets; car chaque nœud en donne un avec sa racine. Six jours sont à peine écoulés, après les avoir ainsi plantés, qu'on en voit déjà sortir les jeunes rejettons, &, si la terre est bonne, on leur voit pousser des feuilles à vue d'œil.

C'est alors le temps de commencer à faire arracher les mauvaises herbes, qui, sans cela, amaigrieroient considérablement le terrain, &, surtout, si on les laissoit grainer, parce qu'elles attireroient à elles une partie des sucs, que les *Cannes* doivent recevoir pour leur accroissement. C'est en cela que consiste, principalement, leur culture. On doit, particulièrement, avoir ce soin, pendant que les *Cannes* sont encore jeunes, & réitérer ce travail, au moins deux ou trois fois, selon les circonstances; après quoi on les laisse reposer cinq ou six mois, pour y mettre la dernière main, ensuite de quoi l'on n'y touche plus qu'à leur parfaite maturité.

Quoique l'on assure qu'il faut une année aux *Cannes*, pour être dans leur parfaite maturité, ce n'est pas, toutefois, l'âge qui en décide pleinement; mais c'est au

Propriétaire, ou à son Directeur, s'il a les intérêts du Maître à cœur, de veiller au temps de leur récolte, & de s'en faire instruire de manière à ne pas s'y méprendre, sans avoir égard au temps où elles ont été plantées, ni à d'autres raisons particulières.

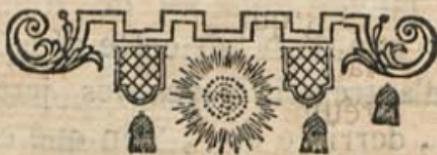
Lorsque les *Cannes* sont en état d'être coupées, (ce que l'on connoît à leur couleur qui doit être bien jaune,) on place les Esclaves le long de la piece, afin que cela se fasse également. On commence par abattre les têtes des rejettons de toute une fouche, les unes après les autres, à trois ou quatre pouces au-dessous de la naissance de la feuille la plus basse. Ensuite on coupe les couronnes de chaque *Canne*; ce qui s'appelle les étêter, ou les dépouiller de leurs couronnes. On coupe, encore une fois, les *Cannes* en deux ou trois parties, & on ne les laisse guère plus longues de quatre pieds; mais on ne les coupe jamais au-dessous de deux pieds & demi.

Pendant que l'on fait cette réduction de *Cannes*, d'autres Esclaves les jettent en monceaux, derrière eux, afin que ceux qui sont destinés à les amarrer, ou lier en paquets, le puissent faire avec plus de facilité & plus promptement; & c'est à quoi l'on emploie, presque toujours, de jeunes

Esclaves, qui n'ont pas la force de faire un plus grand travail.

Après que les *Cannes* sont bien liées ensemble, avec leurs dépouilles, on porte les paquets ou fagots dans un bateau, pour les transporter au moulin. Je dis dans un bateau, parce qu'il est à observer que tous les Plantages à *Sucre* doivent avoir des canaux, de dix jusqu'à quinze pieds de largeur, tant pour l'écoulement des eaux, que pour faciliter le transport des *Cannes* aux moulins, à cause de leur extrême éloignement.

La dernière observation qu'on doit faire, c'est de ne jamais couper plus de *Cannes* qu'on n'en peut travailler dans le cours de vingt-quatre heures; car si elles restent plus long-temps, sans qu'on les fasse passer au moulin, elles s'échauffent, fermentent, s'aigrissent, & deviennent, par conséquent, inutiles.



CHAPITRE IV.

Des Moulins à Sucre.

APRES avoir traité à fond de la maniere de planter & de couper les *Cannes de Sucre*, je crois qu'il est nécessaire de faire connoître les *Moulins* destinés à en exprimer le suc: mais comme j'ignore tous les termes de cette mécanique, je me contenterai de représenter ces mêmes *Moulins* sur des Planches, afin qu'on puisse en connoître la construction.

Il y a deux especes de *Moulins*, dont on se sert pour moudre ou écraser les *Cannes*, afin d'en exprimer le suc. Les uns tournent par la force de l'eau, & les autres par le moyen des chevaux, des ânes, ou des bœufs. Depuis quelques années un Particulier en a fait dresser un à vent, mais j'ignore s'il a réussi.

Les *Moulins* à eau different très-peu de ceux que les bêtes font mouvoir, par rapport à leur construction, mais bien en prix; car les premiers coûtent, ordinairement, y compris leur *Laboratoire* & tout ce qui

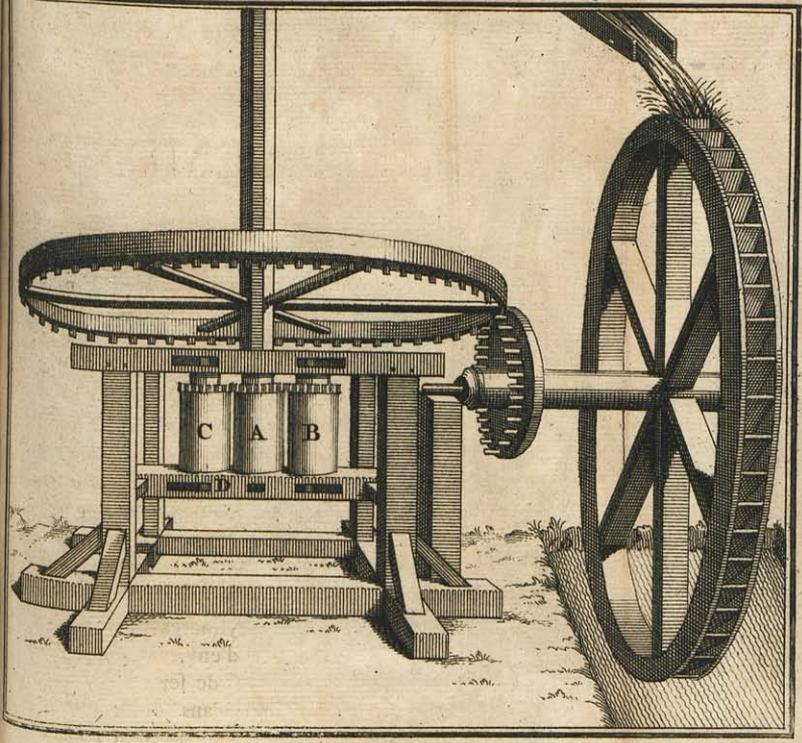
dépend de la fabrique du *Sucre*, depuis cinquante jusqu'à soixante mille florins de Hollande, pendant que les seconds ne peuvent revenir qu'à fix à sept mille florins; à moins que l'on ne considère la perte qu'on fait annuellement, par la mortalité des bestiaux qu'on y emploie, ce qui monte, au moins, à deux mille cinq cents florins: de sorte que, par-là, je crois qu'à la longueur du temps, ceux-ci deviennent plus chers que les premiers.

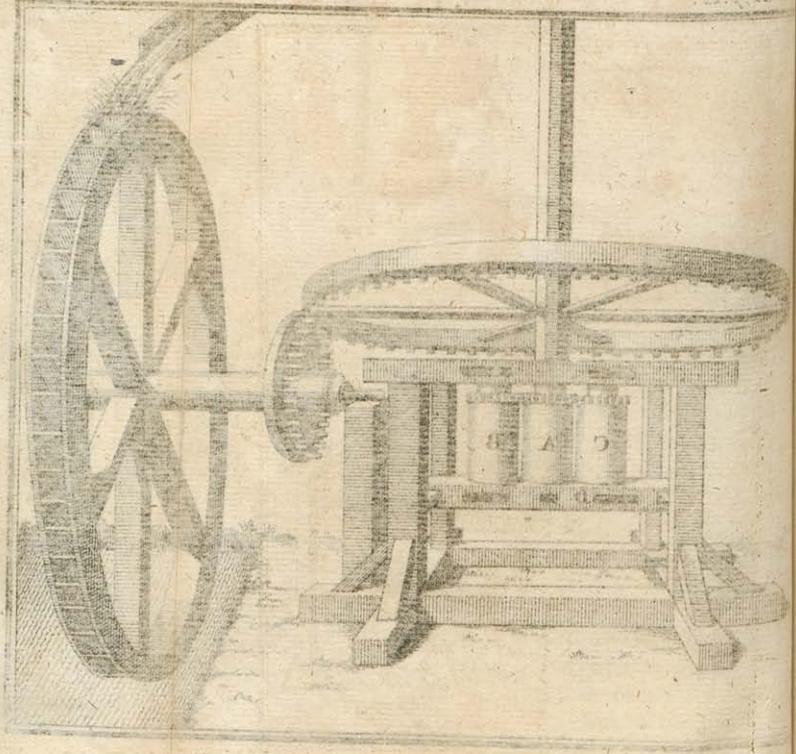
On peut voir la figure du premier, à la Planche première, & celle du second, à la Planche qui suit.

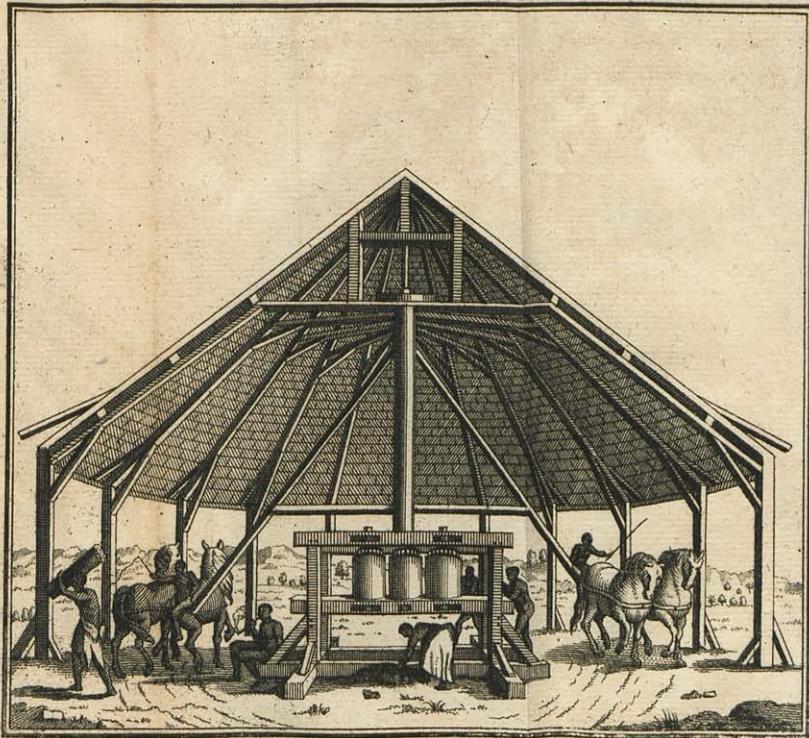
Pour prendre une juste idée de la façon dont on écrase les *Cannes*, il faut se figurer que le *Moulin* tourne de gauche à droite, & qu'on met les *Cannes* entre le premier tambour ou rouleau A, & le second B; parce que le premier est le principe du mouvement des deux autres.

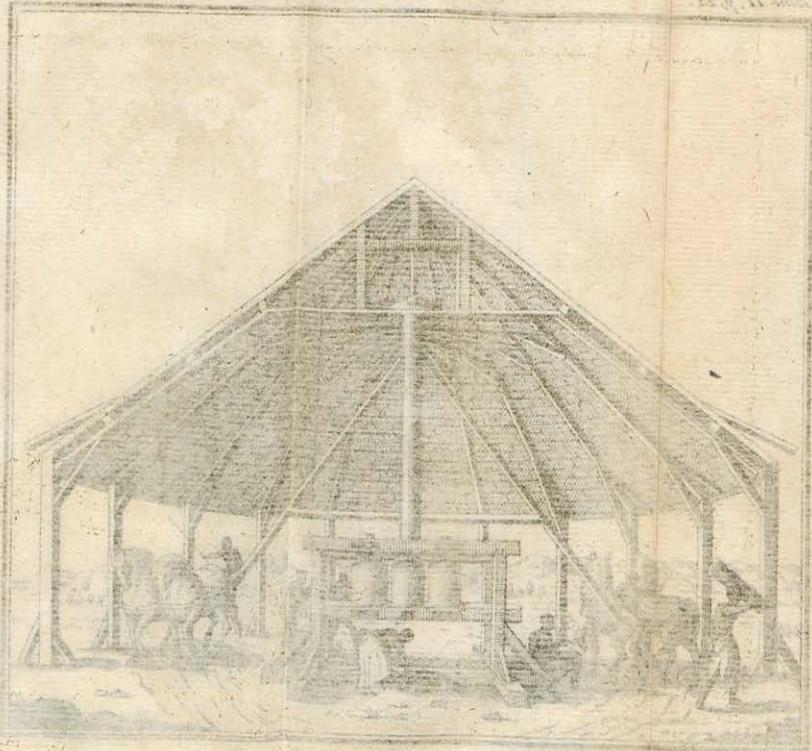
Ces tambours ou cylindres sont de fer fondu, de l'épaisseur d'environ deux pouces, & leur hauteur est de seize à dix-huit. Leur diamètre est en dedans de seize pouces, & le vuide en est rempli d'un rouleau de bois de *Locus*.

Ils sont tous aussi polis qu'une glace, & si pressés, l'un contre l'autre, qu'on n'y sauroit faire passer un écu de six francs,









1789

1790

1791

de la
un sujet de
in labor

fans l'applatir. Aussi dès que le bout de la *Canne de Sucre* est au point de leur jonction, les deux tambours l'attirent, & la serrent de telle sorte, en la comprimant, qu'ils en font sortir tout le suc, avec une vitesse proportionnée au mouvement des tambours.

Il y a, pour cet effet, deux Negres de chaque côté, dont l'un est pour mettre les *Cannes* entre les tambours ou rouleaux A & B, pendant que celui qui est du côté opposé les reçoit, pour les donner à un troisieme, qui les fait repasser par le tambour C, & que celui qui est vis-à-vis de lui les reçoit encore pour les jeter de côté.

Le suc ou jus qui découle de ces *Cannes*, tombe le long des tambours dans de profondes échancrures, faites dans la table D, lesquelles forment des especes de réservoirs, d'où il est conduit par un auget dans la plus grande des chaudières du Laboratoire, qui est contigu au *Moulin*.

Les Negres ne doivent pas négliger, sur-tout, d'être bien sur leurs gardes, pour ne pas approcher leurs doigts trop près des tambours; car il seroit impossible de sauver celui à qui un pareil malheur arriveroit,

comme on l'a vu plus d'une fois, particulièrement, dans la nuit, où les Negres sont accablés de sommeil, par le grand travail qu'ils ont fait dans la journée. Pour remédier, en partie, à ces fortes d'accidents, il est absolument nécessaire d'avoir toujours sur la table du *Moulin* un sabre nud, bien tranchant, afin que le Negre qui est à côté de celui qui pourroit être pris entre les tambours, puisse, pour le sauver, lui amputer tout de suite le bras: car il vaut mieux, ce me semble, perdre un membre, que de s'exposer à passer, tout entier, entre les tambours ou rouleaux; ce qui arriveroit infailliblement, tant la force en est attractive, surtout dans les *Moulins* à eau, dont le mouvement n'est pas si facile à arrêter, comme on le présume bien, que celui des autres.

Quoique de pareils accidents n'arrivent pas fréquemment, je tiens, néanmoins, qu'on ne sçauroit trop chercher à les prévenir; comme, en donnant ordre aux officiers Negres d'engager & même d'obliger ceux qui font passer les *Cannes* aux *Moulins*, à fumer, ou à chanter, pour les empêcher de s'endormir.

Les *Cannes* ayant été pressées deux fois, on les met de côté, pour être, ensuite,

transportées dans une grande *Cafe* (a), où on en fait des piles ou monceaux pour les conserver; & elles servent à faire le feu sous les premières chaudières. Pour les secondes, on les chauffe, ordinairement, avec du gros bois, pour avoir un feu plus violent & plus continuel, qui puisse achever la cuisson du *Sucre*.

La dernière chose qui reste à observer, par rapport aux *Moulins à Sucre*, c'est qu'on ne sçauroit avoir assez soin de les tenir extrêmement propres, en les lavant souvent, de même que le Laboratoire; car si l'un ou l'autre est sale ou gras, le jus qui sort des *Cannes* a ces mêmes défauts.

(a) Une *Cafe* est un bâtiment couvert de feuillages & de roseaux, soutenu par plusieurs poteaux, pour défendre du soleil & de la pluie ce qu'on y renferme.



CHAPITRE V.

Du Laboratoire à Sucre, & de ses Ustenciles.

LE *Laboratoire à Sucre* est un grand bâtiment à rez de chaussée, couvert d'un toit, comme une grange, & qui est contigu au Moulin. Là sont maçonnées les chaudières, pour recevoir le suc des *Canes*, le purifier, & le réduire en *Sucre*, par le moyen de la cuisson. Il y a cinq de ces chaudières dans chaque *Laboratoire*.

Il y a de ces bâtiments, qui ont depuis trente jusqu'à quarante-cinq pieds en largeur, & soixante à soixante & dix en longueur; mais ordinairement un *Laboratoire* de cinq chaudières, monté en pignon, doit toujours avoir, au moins, quarante pieds de largeur en dedans, & cinquante-cinq pieds de long, afin d'y avoir toutes les commodités nécessaires.

Après qu'on y a maçonné les cinq chaudières, on laisse un chemin de huit à neuf pieds de large, qui forme un passage pour les *Esclaves*, & pour y poser en même

temps les vases où on met le *Sucre*, sortant de la dernière chaudière, afin qu'il se refroidisse avant que d'être mis dans les barriques. Une partie du reste de l'espace opposé est creusé en terre, de la profondeur de cinq à six pieds, & revêtu, dans le fond, de même qu'aux côtés, d'une maçonnerie: c'est ce qu'on appelle la citerne, qui est destinée à recevoir le syrop qui y découle des barriques, & que l'on en retire par le moyen d'une ouverture en guise de porte. Au dessus de cette citerne, on pose des soliveaux, de trois à quatre pouces en carré, éloignés, l'un de l'autre, de six pouces, soutenus par deux grosses poutres adossées à la maçonnerie, & élevés à un demi-pied au dessus du niveau de l'aire de la citerne.

C'est sur ces soliveaux qu'on pose les barriques de *Sucre* brut, pendant qu'il se purge, c'est-à-dire, pendant que le syrop qui est joint au grain de *Sucre*, s'en sépare, & tombe dans la citerne; & c'est ce syrop que les Planteurs vendent aux Anglois, qui en font le Rum.

Les bouches des fourneaux, pour les chaudières, sont en dehors du *Laboratoire*, & l'on observe qu'elles soient toujours sous le vent. Elles doivent être hautes & bien percées, afin que la fumée & les exhalai-

sons, qui s'élevent des chaudières, aient la liberté de fortir, à l'aide de l'air, qui entre par les portes & les fenêtres du *Laboratoire*. Le tout est fait de maçonnerie.

*Des
Chaudières.*

Les *Chaudières* different entre elles de grandeur, c'est-à-dire, qu'elles diminuent de diametre & de profondeur, à mesure qu'elles approchent de celle où le *Sucre* reçoit sa dernière cuisson.

La première, qui est la plus grande, a, au moins, quatre pieds de diametre, & cela va en diminuant jusqu'à la dernière, qui est la plus petite, & qui n'a que deux pieds & demi. Elles sont maçonnées toutes de niveau.

Il faut encore observer qu'on doit avoir, dans chaque *Laboratoire*, un double de chaudières en réserve, pour suppléer, à l'instant, à celles qui deviennent défectueuses. Elles sont toutes de cuivre rouge; & la plus grande pese environ trois cents livres; les autres, par conséquent, à proportion.

A un pied ou deux des chaudières, il y a une auge continue, faite de carreaux, dans laquelle on met l'écume du *Sucre*, à mesure qu'on l'enleve avec les écumeurs, afin qu'elle s'écoule dans un réservoir qui lui est destiné.

Les ustenciles du *Laboratoire* consistent en rafraîchissoirs à bec de corbin, en cuillers, écumaires, caisses à passer, blanchets, barils à lessive, poinçons, couteaux à *Sucre*, formes, pots, & canots.

Les *Rafraichissoirs* à bec de corbin, *Des Rafraichissoirs.* font faits de cuivre rouge, & ronds, & font destinés à mettre le *Sucre* dans les formes.

Les *Cuillers*, qui sont de même métal, *Des Cuillers.* font rondes, à peu près comme la forme d'un chapeau. Elles ont huit pouces de diamètre, & six à sept pouces de profondeur, & sont garnies au bord, en dehors, d'un cercle de fer, qui se termine en douille ou godemichi, dans lequel on fait entrer un manche, d'un bois flexible, de cinq pieds de long. Elles servent à transvaser le *Sucre* d'une chaudière à l'autre.

Les *Ecumaires* servent à enlever les écumes, & les autres ordures qui sont dans le *Sucre*, & que la cuisson fait monter à la superficie. Elles ont depuis neuf jusqu'à douze pouces de diamètre, & ont un manche de cinq pieds de long. *Des Ecumaires.*

La *Caisse à passer* a quatre pieds de long, sur deux pieds & demi de large. Sa profondeur est de quinze à dix-huit pouces. *De la Caisse à passer.* Il faut qu'elle soit faite de bois qui ne tei-

gne point; & l'on y fait, dans le fond, autant de trous qu'on peut, avec une tariere, sur lesquels on étend un blanchet, pour y jeter le *Sucre*, qui passe dans la seconde chaudiere, après qu'il a été écumé dans la premiere, afin qu'il y dépose sa graisse & ses autres ordures.

*Des
Blanchets.*

Les *Blanchets* sont des pieces de gros drap blanc, d'une aune de large.

Il faut, en sus, avoir toujours de la lessive, dans des barils ou barriques, pour en jeter dans le *Sucre*, afin de le purifier de ses parties grossieres.

Des Poinçons.

Les *Poinçons*, dont on se sert pour percer le *Sucre*, qui est dans les formes, sont de fer ou de bois dur. Ils sont de la longueur de dix à douze pouces, & d'environ un pouce à leur tête, qui est ronde & faite en bouton.

Des Couteaux.

Les *Couteaux* sont des especes de spatules de bois, qui ont deux pieds & demi de long, sur deux pouces de large, dans toute leur longueur. Ils servent à remuer le *Sucre* dans les formes.

Des Formes.

Les *Formes*, avec lesquelles on façonne le *Sucre*, comme nous le voyons, sont d'une terre rougeâtre.

Des Pots.

Les *Pots*, qu'on fait de la même terre, sont destinés à recevoir le syrop, qui

découle du *Sucre* qui est dans les formes.

Les *Canots* font des auges, faites de ^{Des Ca-} bois, plus ou moins grandes, pour y faire ^{nots.} refroidir le *Sucre*, & le mettre, de-là, dans les barriques.

Après avoir décrit tout ce qui est relatif au *Laboratoire*, je vais faire connoître quelle est la préparation du *Sucre* brut, qu'on envoie en Europe.

CHAPITRE VI.

De la préparation du Sucre brut, qu'on envoie en Europe.

PEU de temps avant que d'écraser les *Cannes* au Moulin, il convient que les fourneaux soient allumés, parce que le suc, qui est déjà exprimé, s'aigriroit au bout d'un jour.

J'ai dit, dans le Chapitre précédent, que les *Cannes*, ayant été passées au Moulin, leur suc en découloit, par le moyen d'un auget, dans la grande chaudiere; & c'est-là qu'il commence à cuire, pour se dégraisser & se débarrasser de ses parties les plus

grossieres. Pour cet effet on jette , avec la cuiller , deux ou trois livres de chaux dans la chaudiere , & l'on remue bien le tout , pour la faire dissoudre : mais il faut observer que le feu du fourneau doit être modéré , afin que le suc puisse se purger des principales saletés , qu'on enleve avec l'écumoire , & qu'on donne , ensuite , pour nourriture aux bestiaux. De-là on le transvase dans la seconde chaudiere , dans laquelle , au moyen d'un feu plus fort , & de la lessive qu'on y ajoute , faite de chaux & d'alun , on l'écume de nouveau & encore mieux ; ce qui doit se faire assez promptement. De celle-ci , on le transporte dans la troisieme , pour le faire cuire & écumer derechef. Cette écume , qu'on appelle *Lika* , est destinée pour les Esclaves , qui en font une liqueur ou boisson très agréable , en la mêlant avec de l'eau. Il est à remarquer que le feu de cette chaudiere doit être plus fort que celui de la précédente , & qu'il faut , en outre , avoir un soin tout particulier de bien remuer le *Suc* , pendant qu'il cuit , jusqu'à ce qu'il soit propre à être mis dans une quatrieme chaudiere , ou bien qu'il ait acquis la consistance qu'il doit avoir , pour être mis dans les formes.

Pour connoître si le suc bouilli a acquis la consistance requise de syrop , on trempe
de-

dedans, le couteau de bois que j'ai décrit, & après l'avoir tiré tout couvert de ce suc épais, on le touche avec le pouce de la main droite, & un instant après, on appuye le doigt du milieu sur le pouce pour voir si le *Sucre* file entre deux; s'il file, & que le filet se rompe près du doigt, il est alors à son degré de perfection.

Il y a encore un autre signe presque assuré, pour déterminer ce degré de cuisson. Si le suc fait beaucoup de petites perles sur la cuillier, pendant qu'on le remue, & qu'elles soient de la même couleur du Syrop, on conjecture aussi qu'il est au point requis.

Quand on juge que le Syrop est presque cuit, on y jette quelques gouttes d'huile d'olive, ou un petit morceau de beurre, afin d'empêcher qu'il ne s'éleve & ne s'écoule hors de la chaudiere.

Dès qu'il est bien cuit, on le jette dans les rafraîchissoirs, puis on le remue un instant pour lui faire prendre également le grain partout; & on l'y laisse, ensuite, jusqu'à ce qu'il se soit formé une croûte au-dessus. La croûte étant faite, on le remue une seconde fois, pour aider à le durcir; & quand il est bien dur, on le casse alors en pieces, & on le met dans les barriques, que l'on pose, ensuite, sur

les soliveaux de la cîteerne, pour que le fyrop en puisse découler. On appelle, dans le pays, le dessus de cette cîteerne, *Barbecot*.

Des Douves des Barriques.

Les *Douves des Barriques*, dont on se fert pour mettre le *Sucre*, viennent la plupart d'Europe en bottes, & on les monte sur chaque Plantation avec les cercles du pays; parce qu'il y a toujours une couple de bons Tonneliers Negres, qui ne sont employés qu'à ce travail: &, quoiqu'ils ne les ferment pas exactement, pour que le *Sucre* puisse se purger par les fentes, ils font encore des trous dans le fond, pour que le fyrop s'en sépare plus vîte.

On compte que chaque *Barrique de Sucre* brut, fait & enfutaillé, étant sec & bien purgé, peut peser depuis sept jusqu'à huit cents livres, sans compter la tare de la *Barrique*.

Tout ce que je viens de dire de la préparation du *Sucre*, peut, je crois, suffire, pour qu'on s'en puisse former une juste idée. Si je ne suis pas entré dans le détail de la *Raffinerie*, c'est, parce qu'elle est assez connue en Europe, & qu'elle est interdite à *Surinam*; & que tout le *Sucre*, qu'on y fait, doit sortir brut du pays.

Ce que j'ai encore à faire remarquer, tant au sujet des Moulins que des Laboratoires, c'est qu'un Moulin à eau expédie beaucoup plus de Cannes en très-peu de temps, que celui où l'on employe des bestiaux. Il en est de même des Laboratoires, qui ont cinq ou six chaudières, d'avec ceux qui n'en ont souvent que trois: car il faut sçavoir, que, dès que la première chaudière est vuide, on la remplit, tout de suite, de nouveau jus de Cannes, & que cela se répète alternativement ainsi, de la seconde à la troisième; de sorte, que plus on en a, & plus on fait de Sucre & beaucoup plus vite; puisqu'aucune ne reste vuide, pendant qu'on passe les Cannes au Moulin.

Quant à la quantité de Sucre, qu'on peut retirer d'une Piece de Cannes, on ne sçauroit au juste la déterminer; parce que, quoique cela dépende en partie de la bonté du terrain, la saison y contribue beaucoup; car plus elle est sèche, & plus les Cannes ont de substance épurée & prête à se convertir en Sucre. Quand elles sont en parfaite maturité, elles rendent aussi infiniment plus que quand elles n'y sont pas encore arrivées. Toutes circonstances qui font des différences si considérables, qu'un Akker de Can-

nes ne produit, bien souvent, que deux Barriques, pendant qu'il y en a qui en rapportent depuis trois jusqu'à cinq. Ce qui prouve qu'un nouveau Planteur à *Sucre* ne sçauroit trop faire attention à toutes les remarques que j'ai faites à ce sujet. Bien entendu, que j'écris ici plus pour les Européens que pour les habitués dans le pays, ou les Créoles, qui font au fait, sans doute, de toutes ces observations; mais qui pourroient avoir leurs raisons pour n'en pas instruire les étrangers nouveaux venus.

N'ayant, jusqu'ici, rien omis de toutes les opérations, depuis la culture des Cannes jusqu'aux plus petites minuties du Laboratoire; je vais, maintenant, passer au Distillatoire, dans lequel on prépare la liqueur de toutes les écumes du *Sucre*, pour l'usage des Esclaves.



CHAPITRE VII.

Du Distillatoire.

COMME l'écume de la première & seconde chaudière est destinée aux bestiaux, celle qu'on retire de la troisième, de la quatrième & de la cinquième, est jetée dans l'auget du Laboratoire, qui la conduit dans un réservoir du *Distillatoire*; &, lorsqu'il en est plein, on la transvase dans d'autres vaisseaux, qu'on couvre avec des feuillages, afin de la faire bien fermenter: ce qui ne manque jamais de se faire au bout de deux ou trois jours; elle bout, alors, se clarifie, au fond, & jette, au-dessus, toutes les immondices dont elle étoit chargée. Huit ou neuf jours après, la fermentation cesse; on en enlève toutes les saletés, & on jette la liqueur, ainsi purifiée, dans un alambic, monté sur un fourneau de maçonnerie: on n'y adapte point le chapiteau, qu'on n'y ait, premièrement, fait bouillir cette liqueur pour l'écumer de nouveau; mais, ensuite,

on le ferme, on le lute avec de la terre grasse, & l'on fait entrer l'extrémité du conduit du chapiteau, qui peut avoir seize à dix-huit pouces de longueur, dans l'embouchure du serpentín, lequel est posé dans un grand tonneau, cerclé de fer, & placé tout proche de l'alambic. Cette seconde adaptation doit être aussi bien lutée que la première: le tonneau où est le serpentín, doit toujours être rempli d'eau; & l'on doit avoir soin d'entretenir, toujours, un feu modéré au fourneau.

Par cette opération on a une liqueur, qui n'est pas des plus fortes, mais agréable, que l'on met ensuite dans des Pulles ou cruches.

Si l'on en veut avoir une plus spiritueuse, on la rectifie, en remettant cette première distillation dans le même alambic, après en avoir retiré le *Caput mortuum*; & l'on recommence la même opération, dont on retire une véritable eau-de-vie, qu'on appelle, dans le pays, *Kelduivel*, & dont les Matelots Hollandois & Anglois font un grand usage, tant pour faire du *Punch*, que pour la boire en nature. C'est aussi la liqueur la plus ordinaire des Negres, & qu'ils aiment tellement, que, pour peu qu'un Plantage soit bien dirigé, le Propriétaire est obligé d'en avoir, pour en don-

ner, de temps en temps, à ses Esclaves, surtout dans les mauvais temps où ils font de pénibles ouvrages. On en vend, communément, la cruche cinq florins de Hollande.

Pour prouver, maintenant, que ce n'est pas peu de chose que de commencer une nouvelle Plantation à *Sucre*, voici le détail, à peu de chose près, d'une qui fournit deux à trois cents barriques de *Sucre* par an; même avant que de l'avoir portée à ce degré.

Je suppose, dans une pareille Plantation, quatre-vingts Esclaves, au moins, que j'évalue au plus bas à quatre cents florins, l'un dans l'autre. On verra que la totalité s'en monte à trente-deux mille florins de Hollande. Ajoutez à cette somme cinquante mille autres florins pour le *Moulin*, le *Laboratoire*, & le *Distillatoire*; cela formera une somme de quatre-vingt-deux mille florins, qui font cent soixante-quatre mille livres, argent de France. Qu'on ajoute, encore, à cette somme, les autres bâtiments que j'ai décrits, & calculés aux environs de trente mille florins, on ne pourra disconvenir que toutes ces sommes réunies, ne soient plus que suffisantes, pour faire une brillante fortune à beaucoup d'honnêtes gens, qui n'en desireroient pas

plus pour passer la vie gracieusement. Voilà, cependant, les fraix auxquels doit, pour le moins, s'attendre un nouveau Planteur à *Sucre*; fans y comprendre l'entretien de tous ses Esclaves, ni les Domestiques blancs, dont il a besoin, pour veiller à tous les travaux qu'exige un pareil établissement.

Mais, ce que je ne sçauois trop recommander à un Propriétaire, c'est de voir tout par lui-même, autant qu'il lui est possible, & de ne pas s'en rapporter toujours à ses Directeurs.

Il ne doit pas, non plus, entreprendre trop de travail à la fois; mais faire chaque chose en son temps, & ne point en abandonner un pour en commencer ou finir un autre; ce qui n'arrive que trop souvent: parce que, pendant ce temps-là, le premier périt, & c'est toujours à recommencer. Ces pertes de temps sont presque toujours irréparables, & entraînent après elles de mauvaises suites; pendant, qu'au contraire, s'il tient un bon ordre parmi ses Esclaves, il ne peut manquer, à la fin de l'année, de recueillir le produit de ses travaux, & de voir régner l'union dans son Domestique, qui est la principale source de sa Fortune,

CHAPITRE VIII.

Description de l'Arbre à Caffé.

QUOIQUE le *Caffé* n'exige pas, à beaucoup près, les mêmes fraix, ni une culture aussi laborieuse que le *Sucre*; je ne crois pas moins nécessaire d'en donner la Description, tant pour satisfaire les curieux, & éviter leurs reproches, que pour instruire ceux qui voudront entreprendre d'en faire commerce.

L'arbre, qui le porte, peut croître jusqu'à la hauteur de quinze à vingt pieds; mais comme il seroit trop difficile d'en recueillir le fruit, on ne lui laisse que celle de six à sept pieds, par le soin qu'on a de lui couper la couronne, dès qu'il monte au-delà de la grandeur qu'on lui a destinée.

Les branches, que cet arbre fournit, sont fort souples, & couvertes d'une écorce blanchâtre, fort fine; & le diamètre de son tronc n'excede pas cinq à six pouces: ce qui prouve la bonté de la méthode qu'on a de borner sa hauteur, sans quoi

on risqueroit de détruire l'arbre, en voulant en recueillir le fruit. Ses feuilles sont opposées, & rangées deux à deux, de maniere que les deux d'un côté forment une croix avec les deux de l'autre: elles ressemblent à celles du Laurier ordinaire; & sont toujours vertes, lisses & luifantes en-dessus, pâles en-dessous, & n'ont point d'odeur. Elles n'ont qu'une côte, saillante des deux côtés, qui s'étend dans toute leur longueur, & de laquelle partent plusieurs petites nervures, qui se répandent sur les côtés.

Ses fleurs sortent des aisselles des feuilles, au nombre de quatre ou cinq, soutenues, chacune, par un pédicule court. Elles sont blanches, quelquefois d'un rouge-pâle, odorantes, & d'une seule piece, en forme d'entonnoir; partagées, le plus souvent, en cinq découpures, comme le Jasmin d'Espagne, mais plus courtes. Leurs étamines sont blanches, & au nombre de cinq: en quoi elles diffèrent de la fleur du Jasmin, qui n'en a que deux. Leur calice est verd, découpé inégalement en quatre parties; d'où s'éleve un pistil, aussi verd, fourchu, placé dans le fond, & dont la partie inférieure, ou l'embryon, qui soutient la fleur, se change en un fruit ou baye molle, verte d'abord, ensuite rouge,

&, enfin, d'un rouge obscur ou foncé, dans sa parfaite maturité. Ce fruit est de la grosseur d'un bigarreau, & a, à son extrémité, une fossette ou espece de nombril, ou plutôt un mamelon tendre. Sa chair est mucilagineuse, pâle, & d'un goût fade; mais en séchant elle devient un peu acide, & d'un goût désagréable. Cette chair sert d'enveloppe commune aux deux feves, qui sont les grains si connus sous le nom de *Caffé*. Ce fruit, comme on vient de le voir, ne peut gueres être mieux comparé qu'à une cerise fort adhérente à la branche.

On prétend qu'un *Arbre à Caffé* produit, à l'âge de cinq à six ans, dix livres de fruit, que l'on réduit à la moitié, lorsque la chair & les enveloppes en sont séparées, & que les feves sont en état d'être mises dans les barriques. Ce qui ne paroît pas d'un grand rapport: mais il faut ajouter qu'il porte deux fois l'année, & qu'on recueille son fruit au mois de Mai ou Juin, pour la première fois, & pour la seconde, au mois d'Octobre ou de Novembre.

Cet *Arbre* n'est d'ailleurs nullement délicat; les terres maigres lui sont même fort bonnes, & il se cultive sans peine. Quand il est une fois parvenu à la hauteur de six à sept pieds, il forme une espece de pyra-

mide, d'un coup d'œil fort agréable; mais, quoique ses fleurs, dont il est souvent tout chargé, annoncent une bonne récolte, elle n'en est pas plus sûre, parce que les fruits même, étant noués, se sechent, ou ne viennent point à maturité.

CHAPITRE IX.

De la Culture du Caffé.

QUELQUES vieux Colons m'ont assuré que dans les premières années, où l'on avoit commencé à cultiver le *Caffé*, il étoit défendu, sous peine de la vie, à tous les habitants de la Colonie de *Surinam*, d'en vendre un seul grain aux Etrangers, ni même de leur en faire présent, avant que de l'avoir mis dans un four, pour en faire mourir le germe, & empêcher qu'il ne se multipliât ailleurs. L'on m'a même ajouté, que c'est le pere de feu Monsieur le Comte de *Néale*, qui l'a cultivé le premier, & que c'est à lui qu'on est redevable de ce fruit, qui fait, aujourd'hui, en partie, la richesse de la Colonie, par la quantité prodigieuse qu'elle en fournit, pour la con-

fommation d'une bonne partie de l'Europe.

Dans les douze ou quinze premières années, on a commencé par semer les graines, pour en faire des pépinières de plantes, & les transplanter ensuite : voici comme on s'y prenoit. On faisoit, premièrement, tremper les fèves dans l'eau, pendant vingt-quatre heures, puis on les semoit dans des caisses remplies de bonne terre, ou dans de petites planches préparées, c'est-à-dire, dont la terre devoit être bien nettoyée : on les y couchoit sur leur plat, & on les couvroit, ensuite, légèrement de terre, afin que le germe eût moins de peine à la percer. On posoit ces fèves à la distance, les unes des autres, d'environ deux pouces, & on avoit soin de les arroser au défaut de pluie. Au bout de quinze jours le germe paroissoit, & produisoit une tige, comme on peut bien se l'imaginer, très-délicate. Quand ces tiges étoient parvenues à la hauteur de huit à dix pouces, & qu'elles commençoient à avoir des feuilles, on choissoit un temps pluvieux pour les transplanter dans le terrain qu'on leur avoit préparé, en le bêchant assez profondément, & en le nettoyant de toutes sortes de racines & de mauvaises herbes.

L'on suivroit, sans doute, encore aujourd'hui cette méthode, comme dans ces premiers tems, s'il en étoit besoin; mais chaque Plantage est toujours assez bien pourvu de *Plançons*, (a) pour en fournir même à ceux qui en ont besoin: de sorte, que, quand on veut planter un terrain de *Caffé*, il est aisé de s'en procurer suffisamment de jeunes tiges.

Quand on les transplante, il faut, pour bien faire, observer une distance de dix à onze pieds, entre chaque, en quarré.

Cet arbre croît fort vite, pourvu qu'on ait un soin tout particulier d'empêcher qu'il ne soit suffoqué par les mauvaises herbes, que la terre produit abondamment dans les pays chauds & marécageux. Pour les extirper, il faut planter dans les espaces de nouveaux arbres, des patates, qui les empêchent de pousser; d'où il résulte un second avantage, qui est de recueillir un légume qui sert de nourriture aux *Esclaves*.

Il faut, néanmoins, trois ans de croissance à un *Arbre à Caffé*, avant qu'il rapporte assez de fruit, pour récompenser des frais an-

(a) Nom qu'on donne en général aux jeunes plantes, qu'on tire des rejettons des vieux arbres, que l'on plante en pépinières, pour en avoir quand on en a besoin.

nuels ; mais après ce temps il porte, d'année en année, en augmentant, du moins jusqu'à six ans, qu'il reste, alors, dans son même état de production ; &, à l'âge de trente ou quarante ans, il dépérit de lui-même.

Lorsque ces arbres sont encore jeunes, & qu'il en meurt quelques-uns, on a soin de les remplacer par de nouveaux, pour ne point perdre de terrain. Mais si une Piece à *Caffé*, de mille ou deux mille arbres, portant fruit, vient à se dessécher, (comme cela s'est vu) il n'y a point d'autre ressource que d'en arracher les arbres morts, pour être brûlés. On laisse ensuite reposer toute la Piece, pendant dix, douze & même quinze ans, & elle devient une espèce de Savanne, propre à nourrir des bestiaux. Ce qui la nourrit, pendant ce temps-là, & la rend bonne à être bêchée de nouveau, & très-propre à y planter du *Cacao* ou du *Coton*.

Passons, maintenant, à la Description du Bâtiment où le *Caffé* se doit préparer, pour être mis en barriques, & envoyé en Europe.

CHAPITRE X.

Description de la Loge à préparer le Caffé.

LA *Loge à Caffé* est un bâtiment de soixante & dix à quatre-vingts pieds de long, sur trente ou quarante de large, élevé sur un pied de briques, avec deux greniers de toute la longueur de la bâtisse. Il y a, de chaque côté, dans le bas de cette *Loge*, des especes de tiroirs, de cinq à six pieds de long, pour y sécher le *Caffé*. Ces tiroirs, ou *Schuyff-bakken*, comme on les appelle dans le pays, sont posés sur des coulisses, de maniere, qu'on peut les faire sortir de la *Loge*, quand il fait beau temps, & les faire rentrer, tout de suite, quand il pleut.

Il y a dans chaque grenier, & de chaque côté, quinze ou vingt fenêtres, afin que l'air y puisse assez pénétrer, pour que le *Caffé* ne s'échauffe ou ne germe point.

Chaque *Loge* doit être munie de deux rangées de mortiers faits avec deux grandes pieces de bois, de vingt-cinq à trente pieds de long, dans lesquelles on creuse

se des trous assez larges & assez profonds, pour y piler le *Caffé*. Elle doit avoir aussi tous les ustenciles nécessaires pour le préparer: comme Moulins, pour le vanner; Pelles de bois, pour le remuer, pendant qu'il est dans les greniers; différentes espèces de Paniers, &, enfin, des Pilons de bois, pour les susdits Mortiers.

Il doit y avoir aussi une grande balance & différents poids, pour prendre la tare des barriques, & ensuite les peser quand elles sont pleines. Et, par devant cette Loge, il faut un ou deux grands *Séchoirs*, (a) afin de profiter du beau temps dans la récolte.

Il y a encore un autre petit bâtiment, à côté de la Loge, où l'on tient un Moulin, par lequel on fait, premièrement, passer le *Caffé*, nouvellement cueilli des arbres, pour l'écraser & en séparer la pulpe & la peau rouge.

La Loge, & tout ce qui lui est relatif, pour la préparation du *Caffé*, peut coûter aux environs de cinquante mille florins de Hollande.

(a) Le *Séchoir* est un grand carré de quarante ou cinquante pieds, maçonné de carreaux, afin d'y étendre le *Caffé* pour le sécher.

CHAPITRE XI.

De la Préparation du Caffé.

POUR avoir une juste idée de la préparation de ce grain si connu maintenant en Europe, il faut sçavoir qu'après qu'on en a ôté l'écorce rouge par la voie du Moulin, que j'ai décrit, & qu'on appelle dans le pays *Breek-Molen*, on le met tremper, toute une nuit, dans l'eau. Le lendemain, on l'en retire, pour l'étendre sur les séchoirs, où il reste jusqu'à ce que l'air ou le vent l'ait séché. Si, pendant qu'il est ainsi étendu, il venoit à pleuvoir, on se hâte, alors, de le ramasser en monceau, & on le couvre avec une toile cirée, pour le garantir de l'humidité.

Lorsque le *Caffé* est bien sec, ou du moins qu'il le paroît, on le transporte de nouveau dans les tiroirs, afin qu'il s'y seche encore plus; & quand il est en état d'être mis dans les greniers, on l'y dépose, & on l'y laisse jusqu'à l'entière récolte, qui dure bien deux mois, & même plus.

On a soin, pendant tout ce temps, de le remuer tous les jours, de peur qu'il ne s'échauffe; &, quand la récolte est sur fa fin, on le remet encore une fois, du grenier dans les tiroirs, pendant deux ou trois jours, afin qu'il soit parfaitement sec. On le pile, ensuite, dans les mortiers, que j'ai décrits, pour lui ôter la dernière pellicule blanche, qui enveloppe les deux fèves, qu'on en sépare ensuite, tout-à-fait, en le vannant par le moulin.

Il y a de chaque côté du mortier, quand on pile le *Caffé*, un Negre ou une Nègresse, qui donnent leurs coups avec tant d'égalité, d'un bout à l'autre du Bâtiment, qu'il est impossible d'entendre rien de plus mesuré, de sorte que, pour peu que les pileurs s'amusent à chanter, cela forme un harmonieux charivari, qui n'est pas moins plaisant que le coup d'œil de tous ces ouvriers.

Quand le *Caffé* pilé a été vanné, on sépare toutes les fèves rompues d'avec les entières; parce qu'il s'en trouve toujours quelques-unes de brisées par le pilon. Cela fait, on remet les fèves entières dans les tiroirs, pendant un jour, & pour la dernière fois; puis on les met dans des sacs de canevas, ou des barriques, pour être envoyées en Europe.

Chaque barrique pèse *netto*, depuis trois jusqu'à trois cents cinquante livres, & les sacs, depuis cent jusqu'à cent cinquante.

Ce qu'il faut observer, en dernier lieu, c'est qu'il n'est permis à aucun Planteur de vendre son *Caffé* entier, dans le pays, mais seulement les fèves rompues, tant qu'il a quelque hypothèque sur son Plantage; car il doit livrer cette graine en nature aux Correspondants, avec lesquels il a contracté en Hollande. A l'égard du Sucre, en pareil cas, il n'en peut nullement délivrer dans le pays.

L'on voit par tout ce que je viens de dire, que je n'en ai point imposé, plus haut, touchant la différence des fraix d'un Plantage en *Sucre* ou en *Caffé*. Aussi, depuis que le *Sucre* a si fort baissé de prix, la meilleure partie des gens sensés, préfèrent aujourd'hui de former des Plantages de *Caffé*, & y trouvent beaucoup mieux leur compte.

On prétend que le *Caffé*, par les principes salins, volatils & sulphureux, qu'il contient, cause, dans le sang, une fermentation utile aux personnes replettes, pituiteuses, & à celles qui sont sujettes aux migraines.

Son usage est salutaire, quand on a fait quelque excès dans le boire & le manger. On s'en sert aussi, avec succès, dans la foi-

blesse d'estomac, le dégoût, les coliques venteuses, la suppression des menstrues, l'assoupissement, & les maladies soporeuses, par la vertu qu'il a de fortifier l'estomac, d'aider à la digestion, & de réveiller les esprits animaux.

Il aiguise l'esprit & le ranime lorsqu'il est abattu, il atténue & dissout les humeurs épaisses & visqueuses, & est bon, en un mot, à tous ceux dont les humeurs trop gluantes croupissent ou circulent difficilement. Mais aussi il est très-nuisible aux personnes maigres ou bilieuses, dont les humeurs sont trop liquides & pleines de sels, aussi bien qu'aux mélancoliques, dont le sang trop épais est destitué de parties actives & spiritueuses, & rempli, par conséquent, de sels âcres, fixes & grossiers: car le *Caffé* dissout, plus qu'il ne convient, les parties sulphureuses du sang, & cause, incontestablement, la dissipation des parties spiritueuses; de sorte, que, les sels âcres du sang étant en liberté & en mouvement, peuvent exciter plusieurs dérangements, tels qu'une trop grande dissolution, & une grande acrimonie, qui sont, ordinairement, suivies d'hémorragies, d'hémorrhoides, d'insomnies, d'érypèles, ou d'autres maladies de la peau, de palpita-

tions de cœur, de spasmes & de maladies hypocondriaques, &c.

D'où s'enfuit que les personnes bilieuses, chez qui les visceres sont extrêmement chauds, doivent absolument s'abstenir d'en prendre, de même que ceux qui sont attequés des hémorrhoides, & sujets à des hémorragies, ou autres maladies chroniques.

Le trop grand usage du *Caffé* est aussi très-nuisible aux femmes enceintes, parce qu'il est capable de procurer l'avortement; d'où je conclus qu'il est pernicieux à tous ceux qui sont d'un tempérament sensible, ardent, sec, bilieux, &, qu'en général, même, son trop grand ou trop fréquent usage est dangereux, sur-tout lorsqu'on le prend sans lait.

CHAPITRE XII.

Description du Cacao.

LE *Cacao* est le fruit d'un arbre, appelé, communément, *Cacaoyer*, qui est aussi commun en Amérique, que le *Caffé*

l'est en Arabie. L'on prétend, même, qu'il croît naturellement & sans culture, dans certaines parties de l'Amérique, & qu'on en trouve des forêts entières.

Cet arbre, qui est, à-peu-près, de la hauteur d'un Cerifier, differe, quelquefois, en grandeur & en grosseur, selon la qualité du sol où il a été planté. Il se partage en rameaux de la grosseur du bras, lesquels se subdivisent en d'autres, toujours de plus petits en plus petits. Ses feuilles sont alternes, membraneuses, lisses, pendantes, terminées en pointes, de neuf ou dix pouces de long, & assez semblables à celles du Citronnier; elles sont d'un verd-clair en-dessous, & d'un verd-foncé en-dessus, renflées, ou épaisses des deux côtés, & soutenues par une queue longue d'un pouce. L'arbre n'en est jamais dépouillé; parce que, dès qu'il en tombe quelques-unes, il en revient d'autres. Il est aussi chargé, en tout temps, d'une multitude de fleurs, extrêmement petites, tant sur les gros rameaux que sur le tronc même; mais beaucoup plus vers les deux solstices, qu'en toute autre saison: ce qui pourroit me faire dire, qu'il produit toute l'année du fruit, quoiqu'on n'en fasse que deux récoltes en différents temps.

Ces fleurs ont le pédicule grêle, un peu velu, & long d'un demi-pouce, même plus. Avant que de s'épanouir, elles ont la forme d'un bouton à cinq angles, qui est long d'environ trois lignes, & pâle: elles font, en s'ouvrant, composées de cinq petites petales, disposées en rose, d'un jaune-pâle, presque de la figure d'un cœur, & à peine larges d'une ligne. La base de chaque petale est courbée, extérieurement, creusée, à sa naissance, en forme d'une petite coquille, & marquée de petites pointes d'un rouge-brun. Leur calice est composé de cinq petites feuilles étroites, pointues, duquel s'élève un pistil enfermé dans une espèce de tuyau, découpé en plusieurs lanieres, & accompagné de plusieurs étamines réfléchies, pâles, & garnies de sommités de la même couleur. Beaucoup de ces pistils avortent & tombent; & ceux qui restent se changent en un fruit, de la forme d'un concombre, long de sept à huit pouces, pointu par le bout, & partagé, dans toute sa longueur, comme les cantaloupes, ou, pour mieux dire, ayant cinq ou six côtes saillantes, comme de certaines espèces de melons. Ce fruit, qui est parsemé de verrues, est d'un verd blanchâtre, d'abord, jaunâtre, lorsqu'il commence à en-

trer en maturité, & d'une couleur d'écarlate foncée, lorsqu'il est entièrement mûr, mais parfemé, cependant, de petits points jaunâtres: ce qui se doit entendre de l'écorce.

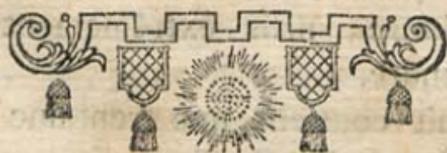
Il est attaché à un pédicule, long d'un pouce, qui n'est pas plus gros qu'une plume d'oie. De sorte que, pour peu que l'on considère la grosseur de ce fruit, il y a lieu d'être surpris qu'il provienne d'une si petite fleur, puisqu'il y en a qui ont huit pouces de longueur, sur quatre de diamètre. Aussi, la Nature toujours sage, par la direction du Souverain Etre, les a-t-elle placés sur le tronc & sur les grosses branches, parce que, s'ils venoient sur les petits rameaux, ceux-ci romproient infailliblement, & les trois quarts du fruit seroient perdus.

Lorsqu'on le coupe transversalement, on y remarque deux écorces, dont la première, ou l'extérieure, est épaisse de trois quarts de pouce, & jaunâtre, & l'intérieure blanchâtre, mais extrêmement mince & plus tendre.

Ce fruit contient une trentaine d'amandes, un peu plus grosses, chacune, qu'une olive, & qui ont, à-peu-près, la figure d'une moitié de cœur.

Elles sont luisantes, unies, d'un violet très-clair, & se partagent en plusieurs lobules, lorsqu'on les presse entre les doigts. Chacune de ces amandes est couverte d'une substance mince, ou plutôt d'une pulpe blanche, succulente & douceâtre, & d'une petite peau membraneuse & rousse.

Ces amandes sont huileuses & un peu ameres; & l'on en distingue, dans le Commerce, de deux principales sortes: la première, le gros & le petit *Caraque*, & la seconde, le gros & petit *Cacao* des Iles, ou de *Surinam*. Le *Caraque* est celui qui croît à *Nicaragua*, dont le goût est plus agréable, à ce qu'on prétend, que celui des Iles, qui est plus huileux & plus gras. Ce qui les peut faire distinguer, l'un de l'autre, c'est que le *Caraque* est plat, grand, & ressemble aux fèves de marais; & que celui de *Surinam* est petit, compacte & pesant. Passons, maintenant, à sa culture, & à sa préparation.



CHAPITRE XIII.

De la Culture du Cacao.

COMME le *Cacao* a fait, & fait encore un objet considérable de Commerce, dans diverses Colonies de l'Amérique, aussi apporte-t-on beaucoup de soin à sa Culture, comme on le verra par la description suivante.

Pour former une *Cacaoyere* (a), il faut choisir un terrain, non seulement qui n'ait jamais servi, mais qui soit encore à l'abri des vents, afin que les arbres, jeunes ou vieux, ne soient point exposés à être déracinés par la violence des ouragans; ce qui arriveroit, indubitablement, parce qu'ils n'ont que quelques racines foibles & superficielles.

Les *Cacaoyers* se plaisent dans les lieux plats & humides, & au milieu des bois qu'on a brûlés, pour défricher l'emplacement: & si je dis qu'il leur faut un terrain

(a) Nom qu'on donne à un terrain, qui ne produit que des arbres à *Cacao*.

qui n'ait jamais servi, c'est que ces arbres demandent tout le suc & toute la graisse du sol; car, si on les place dans une terre qui a déjà produit d'autres plantes, il est incontestable qu'ils ne deviendront jamais si beaux, ne dureront pas si long-temps, & ne produiront jamais de si beaux fruits, ni en si grande abondance, que si on les plante dans une terre-vierge, légère, profonde, grasse, & même un peu graveleuse: ce qui est encore fondé sur ce qu'ils ne poussent, comme je l'ai dit, que de très-foibles racines, dont la principale n'est gueres plus grosse que les autres, & qu'elles ne pénètrent toutes en terre, qu'autant qu'elles trouvent de facilité à y entrer, pour en tirer la substance qui leur est nécessaire pour leur nourriture.

Dans les premiers temps de la culture de ce fruit à *Surinam*, on a dû en user comme avec le *Caffé*, c'est-à-dire, se servir des amandes, ce qui retardoit le produit; mais, aujourd'hui, qu'on est parvenu à en avoir en assez grande abondance dans la Colonie, il n'y a point de Planteur en *Cacao*, qui n'en conserve des Pépinières, soit pour lui, ou pour faire plaisir à ses amis, qui veulent former une *Cacaoyere*.

Après que le terrein, destiné pour ces arbres, est bien nettoyé & préparé, c'est-à-dire, que toutes les racines des bois abattus en sont tirées, & la terre bécchée & rendue unie, on tend une corde, de la longueur du terrein, pour y former une ligne, sur laquelle on met les jeunes plantes en terre, à une distance de huit, à neuf ou dix pieds, l'une de l'autre; & l'on relève le cordeau, pour en faire une pareille, observant qu'elle lui soit parfaitement parallèle, & que les arbres, ou jeunes plantes, y soient plantés en quinconce, c'est-à-dire, en échiquier; ce qui est, à ce qu'on prétend, la meilleure maniere de former des *Cacaoyeres*, pour que les arbres profitent davantage.

Premièrement, ils demandent une terre abondante en suc, parce qu'ils produisent deux fois l'année; & secondement, il leur faut un terrein spacieux, tant pour étendre librement leurs branches, que pour y trouver suffisamment de nourriture. On a soin de faire les rangées les plus droites qu'il est possible, & à la distance que j'ai dite, afin de voir avec plus de facilité le travail des Esclaves, & pour que, dans les récoltes, on soit moins exposé à laisser du fruit aux arbres; parce qu'en le cueillant on peut suivre, d'allée en allée, sans se tromper,

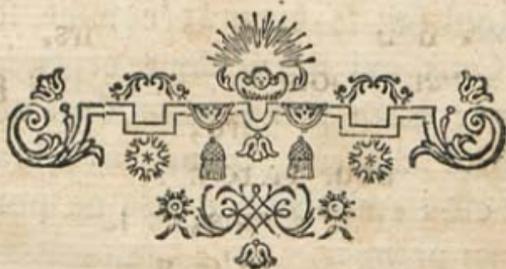
Si les *Cacaoyers*, comme je l'ai fait remarquer plus haut, sont fort délicats, les jeunes plantes, comme on doit le présumer, le sont encore plus; c'est pourquoi il faut avoir un soin tout particulier de les mettre à l'abri du soleil, parce qu'il leur est pernicieux, en ce qu'il les brûleroit. Pour cet effet, il faut planter, dans chaque allée, de la racine de manioc, ou cassave; parce que cette plante, s'élevant elle-même en arbrisseau, leur porte assez d'ombre, pour les préserver de l'ardeur du soleil. Ce qui procure, en même temps, le double avantage de tirer parti du terrain vuide, qu'on a laissé dans les allées, pour recueillir une racine, dont il est impossible ni de se passer ni d'avoir trop; outre, qu'elle empêche les mauvaises herbes de croître, & celles-ci sont nuisibles à ces jeunes arbres, tant pour les racines que pour les feuilles; je dis pour les feuilles, parce qu'elles sont remplies d'insectes, qui montent aux arbres, les rongent & les font mourir en peu de jours. Malgré cette précaution, cela n'empêche pas qu'on ne doive avoir celle de sarcler continuellement, jusqu'à ce que la cassave, étant devenue assez grande, couvre entièrement la terre, & étouffe les mauvaises herbes qui voudroient encore pousser.

Quand la cassave est mûre, on l'arrache, parce qu'alors les *Cacaoyers* peuvent avoir, environ, quatre pieds de hauteur, en supposant qu'ils eussent aux environs de deux pieds, quand on les a plantés; car il faut près de quatorze mois à une amande, mise en terre, avant qu'elle produise un arbrisseau de vingt pouces de haut. Après la cassave on peut encore planter des *teyes* ou ignames, & de cette maniere on profite toujours des intervalles.

Comme cet arbre a la propriété de croître naturellement en forme de couronne, on prétend que si l'on n'y touchoit point, il en formeroit plusieurs rangs, les uns au dessus des autres; mais, comme elles nuiroient à la premiere, qui est la principale, on a soin de couper, à mesure, les branches superflues, pour réduire l'arbre à une seule, qui fait sa beauté, comme son utilité. Ceux qui ne veulent cependant pas se donner cette peine, attendent que l'arbre porte du fruit, pour les ébrancher; mais il est à craindre que cela ne porte préjudice au premier.

Ces arbres commencent à fleurir à deux ans & demi, & l'on prétend qu'ils sont dans leur pleine force, ou dans tout leur rapport, à la cinquieme ou sixieme année;

mais ils font fujets à tant d'événements, qu'on ne fçauroit bien fixer leur produit. A l'âge de trois ans leurs branches font fi chargées de feuilles, qu'elles couvrent tout l'espace qui est entre elles; & celles qui tombent, pour faire place, tout de fuite, à d'autres, font en assez grande quantité pour occuper & couvrir toute la terre, &, par conféquent, empêcher les mauvaises herbes de pousser. Il y a de ces arbres qui portent, depuis deux jusqu'à deux cents cinquante coffes, dont chacune renferme entre les vingt & trente amandes: or, comme il faut aux environs de trois cents amandes, bien seches, pour le poids d'une livre, il est aisé de faire, à-peu-près, le calcul du produit d'un seul arbre.



CHAPITRE XIV.

De la Récolte du Cacao, & de sa Préparation.

LORSQUE les coffes, dans lesquelles les graines de *Cacao* sont renfermées, deviennent jaunes ou d'un rouge foncé, c'est un signe assuré qu'il est mûr, ou du moins qu'il est prêt à le devenir, ce qui arrive ordinairement quatre mois après la chute des fleurs. On envoie alors les Nègres les plus capables cueillir toutes les coffes qui sont mûres, parce qu'ils ne doivent point toucher à celles qui ne le sont pas encore, non plus qu'aux fleurs. Ces Nègres prennent, pour cet effet, des gaulles, ou, pour mieux faire, ils tordent la queue du fruit pour la rompre; & quand ils en ont des paniers pleins, ils les mettent en pile sur la place, & les y laissent ainsi pendant quelques jours: ensuite on fend les coffes, par le milieu, dans leur longueur, pour en tirer les amandes, qui sont environnées d'une pulpe, qu'on en détache sans beaucoup de peine; après quoi on les

remet dans les paniers, pour les transporter à la maison. Aussitôt qu'elles y sont arrivées, on les vuide dans les tiroirs, ou *Schuyff-Bakk*, de la *Loge à Caffé*, & on les couvre de feuilles de Bananes, ou de *Balifiers*, (a) & de quelques nattes, ou, ce qui est encore mieux, avec des planches, pour leur faire éprouver une espece de fermentation.

On laisse, en cet état, ces amandes, pendant trois ou quatre jours, observant, pendant ce temps, de les faire remuer & retourner une fois par jour, afin qu'elles puissent mieux ressuër également : opération qui leur fait perdre la couleur blanche qu'elles avoient en sortant de la coque, & les fait devenir d'un rouge obscur, couleur à laquelle on reconnoît qu'elles ont assez ressué. Plus le *Cacao* ressuë, plus il perd de sa pesanteur, en perdant de son amertume; mais aussi, s'il ne ressuë pas assez, il en est plus amer, sent le verd, & germe quelquefois.

Lorsque le *Cacao* a bien ressué, on le

(a) Les feuilles des *Balifiers* ont, environ, quatre pieds de long, sur vingt pouces de large. Elles sont d'un verd satiné, & se tortillent en forme de cornet, mais se développent & s'étendent facilement.

fait sécher au soleil, sur des claies, ou bien dans les mêmes tiroirs, où on l'a-voit ci-devant mis; & l'on a soin de le retourner également tous les jours, & de le garantir de la moindre humidité, qui le gâ-teroit infailliblement. Trois ou quatre jours de soleil, ou de vent, suffisent pour le sécher entièrement. Après quoi on le met dans des sacs de toile, ou bien dans des barriques.

Ce sont ces mêmes graines de *Cacao*, ain-si préparées, qu'on envoie en Europe, & que les Epiciers, ou Droguistes, qui les vendent, distinguent, comme je l'ai dit dans le Chapitre précédent, en gros & pe-tit *Caraque*, ou gros & petit *Cacao* des Iles; distinction qui ne résulte que de la diffé-rente préparation, comme de la différente grosseur de ces amandes; car il n'existe pas, réellement, deux especes d'arbres de *Cacao*.

On préfere en Espagne & en France ce-lui qu'on nomme *Caraque*; mais en Alle-magne & dans tout le Nord, on est d'un goût tout opposé: on y préfere celui des Iles, quelque peu de différence qu'il y ait entre eux, puisqu'elle n'oblige qu'à aug-menter ou diminuer la dose du Sucre, pour en corriger le plus ou le moins d'a-

mertume. Quant aux différences de grosseur, elles ne proviennent, comme je crois l'avoir dit, que de la nature du sol, & du plus ou moins de soïn qu'on prend à le cultiver.

Ce qui peut néanmoins donner quelque primauté au *Caraque* sur le *Cacao*, petit ou gros, c'est la méthode qu'ont prise quelques Planteurs, depuis quelques années, de le terrer, c'est-à-dire, de le couvrir de quelques pouces de terre, pendant qu'on le fait refluer; nouvelle préparation qui lui donne toute la bonne qualité qu'on peut exiger, & que j'ai cru devoir rapporter.

Ce qu'il y a d'avantageux dans la culture du *Cacao*, c'est qu'il y faut employer beaucoup moins d'Esclaves que pour le Sucre ou pour le Caffé, & que les autres fraix en sont proportionnement bien plus modiques; de sorte que, pour peu que le *Cacao* soit à un prix honnête, il est certain qu'un Plantage de ce seul fruit est une véritable mine d'or, en comparaison de ceux des deux autres.

Mais ce n'est pas assez d'avoir parlé de la préparation d'un fruit tant estimé partout; il me reste, pour remplir mon objet, d'instruire de ses propriétés un nom-

bre infini de personnes, à qui elles sont inconnues.

Il est constant que le *Cacao* contient beaucoup d'huile épaisse, ou de graisse unie à beaucoup de terre, avec une portion médiocre de sels, soit acides ou âcres; d'où il résulte un composé gommeux-huileux, gras & épais, duquel dépend la vertu de cette amande.

Par cette analyse il est facile de conclure que le *Cacao* procure une nourriture grossière, si on le mange crud; qu'il épaisfit, par-là, le sang & les humeurs, & que, de plus, comme il contient beaucoup de graisse, il charge, naturellement, l'estomac, & produit, indubitablement, des obstructions par son grand usage. C'est pourquoi les Mexiquains, chez qui il étoit si fort en vogue, l'ont corrigé par l'addition de divers aromates; d'où nous est venu la composition qu'on appelle aujourd'hui chocolat, dans le détail de laquelle je n'entrerai point, parce qu'elle est presque universellement connue; je ne m'arrêterai simplement qu'à sa vertu.

Quoiqu'en puissent dire les Auteurs, qui ne sont pas partisans de cette boisson, je ne sçaurois disconvenir, sans l'être plus qu'eux, que, lorsqu'on a converti le *Cacao*

en chocolat, il est moins nuisible que si l'on en faisoit usage tout pur. La raison en est, que l'huile que le *Cacao* contient, se trouvant atténuée par le feu, à la maniere des huiles empyreumatiques, elle résout puissamment les humeurs du corps, & en augmente le mouvement; effet que ne produit point la boisson en question: car, quoique plus le *Cacao* est brûlé, plus il doit exciter le bouillonnement des liqueurs du corps humain; plus aussi est-il atténué par la torrification, & tempéré par les aromates, dont il ne faut pas néanmoins que la dose soit des plus grandes, & plus salubre doit-il être dans les cas suivants.

On ne pourra pas me disputer, par exemple, que le chocolat fait avec le lait ne soit très-bon à ceux qui sont attaqués de phthisie, ou consommation, parce qu'il fournit un suc nourricier, gras, doux, & qui peut émousser l'acrimonie des humeurs; mais les hypocondriaques, au contraire, doivent s'en abstenir, parce que leurs visceres sont presque toujours en chaleur.

Il est bon, en un mot, pour fortifier l'estomac, aider à la digestion, & pour la poitrine; il calme la toux, & provoque aussi les urines,

Pour ne rien omettre des vertus du *Cacao*, je dirai qu'on en tire une graisse, qui est recommandée pour faire la base des pommades cosmétiques, & qu'elle est très-bonne pour les crévasses des leynes & des mammelles. On prétend qu'elle est bonne aussi pour les hémorroïdes; mais c'est ce que j'ignore entièrement.

CHAPITRE XV.

Du Coton, & de l'Arbre qui le porte.

IL est étonnant qu'on ait commencé si tard, à *Surinam*, à cultiver une plante que l'industrie humaine travaille avec tant d'art, & dont elle retire un si grand avantage. Je parle du *Cotonnier*, que quelques particuliers se sont avisés d'élever, depuis vingt ans au plus. Aussi, depuis que le *Coton* a augmenté en Europe, les Cultivateurs se sont-ils multipliés de plus en plus, & plusieurs habitants s'en sont mêlés, par l'appas du gain qu'ils y ont entrevu. Mais de tous ceux qui l'ont en-

trepris, il n'y en a point qui y ait fait plus de progrès, ni qui en ait retiré un profit plus considérable, que Monsieur *Jean Felix*, ancien Conseiller de la Cour de Civile Justice, lequel, par un travail assidu, a sçu tirer un parti considérable de toutes des mauvaises terres qu'il avoit sur son habitation; parce que cet arbrisseau croît dans les terrains même les plus maigres & les plus ingrats.

Il y a de plusieurs especes de *Cotonniers*, dont les deux principales sont, premièrement, celle qui s'éleve en arbre, (a) dont le *Pere du Tertre* rapporte qu'il croît à la hauteur de dix à douze pieds, & que l'on ne connoît à *Surinam* que sous le nom de *Cotonnier Sauvage*; la seconde est herbacée (b).

Mais, sans entrer dans le détail de toutes les autres especes, que plusieurs Naturalistes décrivent, je m'en tiendrai à la description de celui que l'on cultive à *Surinam*.

Le *Cotonnier*, dont il est ici question, ne s'éleve qu'à quatre ou cinq pieds de terre, & ne devient jamais gros. Son écorce est

(a) *Xylon arboreum.*

(b) *Xylon herbaceum.*

fort mince & grise; & le bois en est blanc, tendre & spongieux. Ses branches viennent assez droites, & chargées de beaucoup de feuilles, qui sont un peu moins grandes que celles du Sycomore, formées comme celles de la vigne, velues, & attachées à des queues longues & garnies de poils: elles sont d'un verd-gai, quand elles sont nouvelles, & que l'arbrisseau est jeune; mais leur couleur se charge à mesure que l'arbrisseau vieillit. Il porte des fleurs en quantité, belles, grandes, & qui ont la figure d'une cloche, fendues jusqu'à la base, en cinq ou six quartiers; de couleur jaune, mêlée de rouge ou de pourpre. Il fleurit deux fois l'année, & porte, de même, un fruit gros comme un œuf de pigeon, lequel étant en maturité s'ouvre en trois ou quatre portions, ou loges, & laisse voir un flocon de *Coton*, blanc comme neige, qui se gonfle, par la chaleur, jusqu'à la grosseur d'un petit œuf de poule; il renferme des semences oblongues, noires, & grosses comme de petits pois.

C'est proprement dans l'emploi de cette matière, reçue toute brute des mains de la Nature, que brille l'industrie humaine. Car sous combien de formes différentes ne la voit-on pas paroître? En mouffeline,

en tapis, en couvertures, en velours, &c. diversité qui dépend du choix de la matière, & de la manière de l'employer.

Les femmes Créoles, & les Nègres, après avoir filé ce *Coton*, en brochent ou tricotent des bas, des bonnets & des gants, qui font d'une beauté achevée, mais à la vérité fort chers; car on paye pour une paire de bas, depuis douze jusqu'à quinze florins de Hollande, pour un bonnet, depuis deux jusqu'à huit, & pour une paire de gants, jusqu'à sept florins.

Les Indiens ou Naturels du pays font, avec ce même *Coton*, les *bangmacs* ou *branles*, qu'ils vendent aux Blancs, comme je l'ai dit, dans l'article de leur Commerce,



CHAPITRE XVI.

De la culture du Coton, des Moulins pour l'éplucher, & de la manière dont on l'em-balle.

POURVU QUE les *Cotonniers* soient dans un terrain sec, ils n'ont pas besoin de beaucoup de soins ni de dépenses. On tire ces arbrisseaux de leurs semences, que l'on plante à une petite distance, l'une de l'autre, observant, seulement, qu'elles soient mises en terre, dans un temps pluvieux, afin qu'elles puissent germer d'autant plus vite; &, au bout de neuf mois, l'arbrisseau est déjà parvenu à toute sa grandeur, & chargé de fruit. On prétend qu'en le coupant raiz-terre, tous les trois ans, il en porte davantage, & que le *Coton* en devient plus beau; mais c'est ce que je ne puis affirmer, parce qu'on n'a pas encore fait assez d'expériences sur la culture de ce fruit.

Quand le *Coton* est mûr, c'est-à-dire, quand toutes les gousses sont bien ouver-

tes, on le cueille, & on le porte ensuite à la maison pour l'éplucher. Le *Moulin*, qui sert à cette opération, est un châssis, quarré long, composé de quatre montants, d'environ quatre pieds de haut, qui sont joints ensemble par huit entre-toises, quatre en haut, & autant en bas. Il est traversé par deux fuseaux, ou quenouilles, qui ont des rayures dans toute leur longueur, & qui se mettent à l'opposite, l'une de l'autre, par des manivelles, qui sont dessous & à côté du châssis. A ces manivelles sont attachées des cordes, qui répondent à des marches, sur lesquelles celui qui travaille met les pieds, pour, en les haussant & baissant, successivement, l'une après l'autre, imprimer le mouvement aux quenouilles. L'ouvrier, pour cet effet, est assis devant le châssis, & a devant lui une petite planche où il met le *Coton*, laquelle a sept à huit pouces de large. Elle est de la longueur du châssis, & attachée, mobilement, aux montants de celui-ci, vis-à-vis & tout proche des deux quenouilles. L'ouvrier prend le *Coton* dans un panier, qui est à sa gauche, l'étend sur la planche, & le pousse avec la main droite, tout au long des quenouilles, qui l'attirent par leur mouvement, & qui sont suffisamment éloignées, pour le laisser pas-

fer; mais trop proches, & trop ferrées, pour en faire autant des graines, qui, étant forcées, par cet obstacle, de se détacher du *Coton* qui les enveloppoit, & dans lequel elles étoient engagées par l'inégalité de leur superficie, tombent à terre entre les jambes de l'ouvrier; pendant que le *Coton* pris dans les quenouilles passe de l'autre côté, & tombe dans un sac ouvert, & attaché à une petite planche, parallèle à la première, mais posée un peu en pente pour en diriger la chute.

Pour l'emballer, on le foule dans de grands sacs de toile forte, que l'on mouille, à mesure que l'on y foule le *Coton*, pour qu'il ne s'attache pas à la toile, & que cette humidité le fasse mieux glisser. C'est ainsi qu'on fait des ballots, depuis trois jusqu'à trois cents cinquante livres: & voilà, à peu de chose près, en quoi consiste la culture & la préparation du *Coton*, qui se font avec tant de facilité, & à si peu de frais, qu'avec une trentaine d'Esclaves on peut entretenir un terrain des plus considérables, planté en *Cotonniers*, en recueillir une marchandise qui ne le cède ni en bonté, ni en finesse, ni en blancheur, à celle du Levant, & en retirer un produit certain & honnête.

CHAPITRE XVII.

De l'Indigo, & de sa Préparation.

COMME *l'Indigo* n'est guere cultivé à *Surinam*, il faut croire qu'il n'y a pas eu le même succès que dans les Colonies Françoises, où l'on fait grand cas de cette fabrique, quelque délicate que soit la culture de cette plante. Aussi n'en parlerois-je pas ici, si ce n'est que je ne veux rien omettre de ce qui peut avoir rapport au Plan que je me suis proposé.

Ce qu'on appelle *Indigo*, n'est proprement qu'un composé de fécules, qu'on tire d'une plante que je vais décrire, parce qu'elle n'est pas extrêmement connue.

La plante, qui fournit *l'Indigo*, ou les fécules en question, croît jusqu'à la hauteur de deux pieds, & croîtroit plus haut, si l'on n'avoit soin de la couper à ce degré de hauteur. Elle se divise, pour l'ordinaire, en plusieurs tiges noueuses, & garnies de beaucoup de petites branches ou scions, qui ont, chacune, depuis huit jusqu'à dix couples de feuilles, terminées

par une seule qui fait l'extrémité. Ces feuilles sont ovales, tant soit peu pointues, unies, & fortes, d'un verd-brun par dessus, plus pâles, & comme argentées par dessous; elles sont charnues, & douces au toucher. Les branches se chargent de fleurs rougeâtres, de la figure, à-peu près, de celles du Genêt, mais plus petites; auxquelles succèdent des filiques de trois quarts de pouce de longueur, & de très-petite grosseur; lesquelles renferment des graines d'une couleur brune, approchantes, en grosseur, de celles des Raves.

Cette plante demande une bonne terre grasse, unie, & point sèche, parce qu'elle dégraisse beaucoup le terrain où elle croît, & demande même à être toute seule. Elle requiert, en outre, un soin tout particulier, pour détruire toutes les mauvaises herbes qui croissent à l'entour.

Il est à remarquer, qu'avant de semer cette plante, il faut bien nettoyer le terrain; puis on fait des trous de trois pouces de profondeur, éloignés en tout sens, les uns des autres, d'environ dix pouces, observant de faire chaque rangée en ligne droite. On met, dans chaque trou, une douzaine de graines, que l'on recouvre avec la même terre. Cette façon de semer

est ce qu'il y a de plus pénible dans toute la Manufacture de *l'Indigo*; parce qu'il faut être toujours courbé.

On doit semer quelques jours avant la pluie, à moins que le terrain ne soit humide, parce qu'alors on est sûr de voir sortir la plante, hors de terre, dans quatre ou cinq jours; après quoi il ne lui faut, tout au plus, que deux mois, pour qu'elle ait atteint son degré de maturité, & qu'elle soit en état d'être coupée, avant que les fleurs paroissent; parce qu'après la première coupe, on peut continuer, de sept en sept semaines, à couper les nouvelles branches que la plante produit; ce qui se doit faire dans un temps pluvieux: car il faut bien se donner de garde que ce ne soit dans un temps de sécheresse, parce qu'alors on perdroit indubitablement la plante, qui peut durer quelques années; après lesquelles on l'arrache, & on sème de nouveau.

La plante étant parvenue à deux pieds de hauteur, on la coupe à quelques pouces hors de terre, ce qui se fait avec des côuteaux courbes, ou serpettes, comme ont les jardiniers; & l'on met cette herbe en un monceau dans une toile ou dans un sac, que l'on lie, pour être ensuite transportée au Trempoir, & l'y préparer.

Le

Le Trempoir est une grande cuve quarrée, faite d'un bois fort dur, & le plus épais qu'il est possible. Au fond de cette cuve il y a une ouverture, contiguë à une seconde, à peu près de la même grandeur que la première, laquelle répond de la même manière à une troisième; de sorte, qu'à mesure que l'on débouche les ouvertures, la liqueur contenue dans la première passe dans la seconde, & de celle-ci dans la troisième.

La première de ces cuves est fort grande, la seconde est d'un tiers plus petite, & la troisième à proportion de celle-ci.

C'est par la première qu'on commence à tirer de la plante, ces fécules qui forment l'*Indigo*. Pour cet effet, on fait de gros paquets de l'herbe qu'on a coupée, on les met dans la cuve, on la remplit d'eau, & l'on pose ensuite des pièces de bois sur les paquets, pour les empêcher de s'élever au-dessus de l'eau, à peu près comme on fait sur le raisin que l'on met au pressoir; puis on laisse fermenter le tout. La fermentation se fait en douze ou quinze heures, plus ou moins, selon que la chaleur est plus ou moins grande; & alors on voit bouillonner l'eau de

tous côtés; de plus elle est devenue épaisse, & toute bleue, tirant sur le violet.

Quand l'eau a acquis cette couleur, on juge qu'elle est suffisamment chargée des sels & de la substance de la plante, ou des fécules, dont j'ai parlé, que la fermentation a détachées; pour-lors on ouvre le robinet de la cuve, pour la laisser découler dans la seconde, sans toucher aux herbes, que l'on jette, ensuite, & qui rendent une odeur des plus fétides.

Dès que l'eau est dans la seconde cuve, on l'agite avec des palettes de bois, ou on la remue avec des seaux, jusqu'à ce que les sels se réunissent & soient comme suffisamment coagulés pour former un corps. C'est dans ce moment où gît toute la science de donner à l'*Indigo* le grain qu'il lui faut; mais il n'y a qu'une longue expérience qui en puisse instruire: & quelques principes qu'on en donnât, on n'y réussiroit jamais sans joindre la pratique à la théorie.

Quand on a donné le grain à l'*Indigo*, l'on discontinue de le battre, & on le laisse se précipiter au fond de la cuve, où il s'amasse en forme de boue; & l'eau qui s'est déchargée de tous les sels dont elle étoit imprégnée, à force de l'agiter, furnage &

s'éclaircit; pour-lors on la jette, à pleins feaux: mais quand on est parvenu à la superficie de l'*Indigo*, on ouvre le robinet, pour que le reste s'en écoule dans la troisieme cuve, où on la laisse reposer encore un peu de temps; après quoi l'on met l'*Indigo* dans des sachets, où il acheve de perdre son humidité.

Quand l'eau en est entièrement écoulee, on l'étend dans de petites caisses pour le dessécher entièrement; mais il faut observer de ne point l'exposer au soleil, qui mangeroit sa couleur en le séchant; & il faut aussi le préserver de l'humidité, qui le feroit dissoudre.

On prétend que le meilleur *Indigo*, & le plus estimé, doit être léger, net, un peu dur, nageant sur l'eau, inflammable, & se consumant presque entièrement. Sa couleur doit être d'un beau bleu foncé, tirant sur le violet, brillant, vif, éclatant, & que, lorsqu'on le frotte sur l'ongle, il y reste une trace, qui imite le coloris de l'ancien bronze.

Voilà tout ce que j'ai pu recueillir de plus intéressant, comme de plus nécessaire sur l'agriculture, tant par mes propres observations, que sur des Mémoires qu'on m'a bien voulu procurer, & que je crois fideles. Si j'ai omis quelque chose, ou

que je me fois trompé, comme nul homme n'est infaillible, je supplie ceux qui se croiront mieux informés que moi, de me faire part de leurs lumières; je me ferai toujours un vrai plaisir d'en profiter, & de rendre en tout temps justice à ceux qui le mériteront.

Passons maintenant à la description des animaux.

CHAPITRE XVIII.

Division Générale du Regne Animal.

QUOIQ'IL se trouve un assez grand nombre d'animaux, de toutes les Especies, dans la Colonie de *Surinam*, & même de plus singuliers que dans beaucoup d'autres pays; je ne puis m'engager à satisfaire entièrement les Naturalistes à ce sujet, quelque envie que j'en aye, à cause des difficultés presque insurmontables qui se rencontrent dans les recherches qu'il faudroit faire, pour les pou-

voir tous désigner, avec leurs qualités, propriétés & conformations.

Premièrement, il est impossible à un Blanc, soit Créole ou Européen, de parcourir, non seulement toutes les Plantations de chaque riviere ou crique, mais encore l'immensité des forêts les plus éloignées, pour y découvrir tous les animaux qu'elles renferment, dans un pays où l'intempérie de l'air cause de si prodigieux défordres sur le corps humain. Personne ne sçauroit se figurer les peines & les fatigues que l'on essuyeroit dans l'exécution d'une telle entreprise, ni les obstacles que l'on y trouveroit. Il n'y a donc, en second lieu, que les Negres, ou les naturels du pays, qui soient en état de soutenir toutes les fatigues inséparables de pareilles courses; parce que tous temps leur sont égaux, soit pluie ou beau temps, & que la trop grande ardeur du soleil ne les incommode pas plus que les grandes fraîcheurs des nuits; mais il leur manque l'intelligence, que produit le goût de ces sortes de recherches. Ainsi il faudroit commencer par les bien instruire de ce qu'on exigeroit d'eux; ce qui ne seroit pas une petite difficulté; & ensuite les y encourager par des récompenses proportionnées à l'intérêt, qui les domine tous naturellement: car je ne con-

nois pas de peuple qui y soit plus sensible. Tout cela prouve le peu de facilité qu'il y a à être parfaitement instruit. Quant à moi, je me contenterai de décrire ce qui m'en est connu, en y ajoutant ce que j'ai pu recueillir, par le secours de mes amis, depuis le premier Ouvrage que j'ai publié sur le même sujet.

Et pour traiter, avec ordre, une matière qui est aujourd'hui si répandue dans le monde sçavant, je diviserai le *Regne Animal* en six Classes.

Dans la première, je parlerai des Animaux qui ont du poil, au moins à quelques parties du corps, quatre pieds, & auxquels les Naturalistes ont donné le nom de Quadrupedes, nom qui dérive du Latin *Quadrupes*.

Dans la seconde, je traiterai de l'*Ornithologie*, nom qui dérive du Grec, & qui caractérise tous ceux qui ont tout le corps couvert de plumes, avec un bec analogue à la corne, & qui ont deux aîles & deux pieds; connus sous le nom d'Oiseaux.

La troisième renfermera ceux qui vivent tantôt sur terre & tantôt dans l'eau, & ceux qui se traînent sur le ventre, dont le corps est ordinairement nud, & qui ont quatre pieds, ou dont le corps est couvert d'écailles, & qui n'ont point de pieds: Ani-

maux connus sous le nom d'Amphibies & de Reptiles.

Dans la quatrième il fera question de l'*Ichthyologie*, (nom qui dérive aussi du Grec) ou de ceux qui ont des nageoires cartilagineuses, qui ne respirent que par des ouïes, vis-à-vis desquelles sont placés des trous; ou bien qui ont des nageoires composées d'osselets, & respirent de même que les précédents, par des ouïes, sur lesquelles sont des couvercles composés de parties osseuses: Espèces connues sous le nom de Poissons, dont l'élément est l'eau.

La cinquième fera celle des Insectes, dont le sort est de subir plusieurs métamorphoses, avant que d'être parvenus à leur accroissement parfait. Ce sont, proprement, tous les animaux qui n'ont, avant leur dernière métamorphose, que quelques stigmates, ou organes de la respiration, mais qui ensuite ont des antennes à la tête, toujours six pieds, & jamais plus.

Dans la sixième & dernière classe, je parlerai des Vers, lesquels sont susceptibles de mouvement, de contraction & d'extension.

CHAPITRE XIX.

*Des Quadrupedes.**Du
Bœuf.*

LE *Bœuf*, (a) animal domestique, est une bête à cornes, d'une grande utilité, soit pour la nourriture de l'homme, ou pour la culture des terres. On lui donne le nom de veau, jusqu'à l'âge de deux ans: s'il vieillit, sans qu'on le châtre, il prend celui de taureau; mais après cette opération, on ne le nomme plus que *Bœuf*.

Les *Bœufs* de *Surinam* ne sont pas, à beaucoup près, si gros ni si gras que les nôtres, quoique la chair en soit très-bonne. Ils pèsent, tout au plus, depuis cinq jusqu'à sept cents livres. Ce sont, comme je l'ai déjà fait remarquer plus haut, les Plantages qui en fournissent aux Boucheries de la Ville, par la quantité de ces animaux qu'on y élève; ce qui fait encore une par-

(a) *Bos domesticus*; en Hollandois *Os*; en Allemand *Ochs*.

tie de Commerce pour le Planteur. On s'en fert aussi pour les Moulins à Sucre.

Les *Vaches* (b) domestiques y sont aussi Des
Vaches. en assez grande abondance ; mais elles ne fournissent pas la même quantité de lait que celles de Hollande, parce que les pâturages y étant plus maigres, ne leur fournissent pas la nourriture qui leur conviendrait à cet effet ; d'où l'on peut s'imaginer que le lait est fort cher dans la Colonie, & qu'on n'y fait guere de beurre.

Les *Veaux* y sont assez rares, parce qu'on Des
Veaux. a soin de les châtrer de bonne heure, pour en avoir plus d'argent, en les vendant comme bœufs aux bouchers.

Il y a aussi des *Buffles* (c), qui ne sont pas Des
Buffles. plus gros que des veaux d'un an. Leur peau est toute tachetée de noir & de brun. Leurs cuisses & leurs jambes sont fort courtes, & leur tête très-large, de même que la poitrine ; & la partie postérieure de leur corps est étroite. Leur queue, qui n'est pas fort longue, n'a pour tout poil qu'une

(b) *Vacca domestica* : en Hollandois *Koe* : en Allemand *Kub*.

(c) *Buffelus* : en Hollandois *Buffel* : en Allemand, de même.

touffe de longs crins à son extrémité. Leur chair est infiniment meilleure que celle du veau. Il y en a qui pèsent jusqu'à six cents livres.

Ce qu'il y a de remarquable dans cet animal, c'est que, lorsqu'il est poursuivi par quelques gros chiens, il n'a point d'autre retraite que de fourrer sa tête dans quelque trou, ou de s'élançer dans quelque rivière ou crique; de sorte qu'il est bientôt attrapé.

*Des
Boucs.*

L'on élève aussi beaucoup de *Boucs* domestiques (d) sur plusieurs Plantages; mais ils ne sont pas si grands que les nôtres: je n'en connois, d'ailleurs, point de sauvages.

*Des Bre-
bis.*

Il ne manque point, dans le pays, de *Brebis* (e) domestiques; mais elles ne sont ni si grandes ni si grasses que les nôtres, quoique la chair en soit très-bonne.

Comme par-tout où il y a des *Brebis*, il doit nécessairement y avoir des *Beliers*, je ne ferai point de description de ceux-ci, qui ne diffèrent en rien, en mâles, de ce que les autres sont en femelles.

(d) *Hircus domesticus*: en Hollandois *Bok*: en Allemand *Bock*.

(e) *Ovis domestica*: en Hollandois *Schaap*: en Allemand *Schaff*.

Les *Chevres* (*f*), qu'on nomme, dans Des Chevres. le pays, *Cabrits*, y sont fort abondantes, parce qu'elles sont très-bonnes à manger. Elles sont, à peu près, de la grandeur des brebis; leurs cornes sont rondes, droites, & cannelées en spirale, du haut en bas.

Il y a de plusieurs Espèces de *Cochons* à Des différentes Espèces de Cochons. *Surinam*. La première est le *Cochon domestique*, (*g*) qu'on élève dans toutes les Plantations, pour en faire commerce avec les Bouchers. L'Espèce en est petite; mais la chair en est d'autant meilleure, qu'ils sont nourris avec des teies ou ignames, ce qui la rend plus ferme, & moins odorante que celle des nôtres, qui ne se nourrissent presque que d'immondices. Leur couleur est semblable à celle des nôtres.

La seconde Espèce est le *Cochon Maron*, (*b*) lequel est lui-même aussi de deux Espèces. Ceux de la première sont fort courts, & ont la tête grosse, & les jambes de devant plus courtes que celles de derrière; ce qui fait que ces animaux sont sujets à culbuter en courant. Ils sont armés de lon-

(*f*) *Capra*: en Hollandois *Geyt*: en Allemand *Geiff*.

(*g*) *Sus domesticus*: en Hollandois *Vark*: en Allemand *Schwein*.

(*b*) *Sus major niger*.

gues défenses, qui les rendent très-dangereux pour les chasseurs. Ceux-ci font tous noirs.

La seconde Espece de *Cochons Marons* differe très-peu des *Cochons domestiques*; & la chair de toutes les deux est, non seulement, fort blanche, mais très-délicate.

La troisieme Espece de *Cochons* (i) est celle qui approche le plus du Sanglier. On regarde ceux-là, dans le pays, comme sauvages; aussi portent-ils le nom de *Pingo*. Ils ont le nombril sur le dos, près de la région lombaire. C'est une petite poche ou espece de foupirail, d'environ un pouce ou deux de profondeur, entre le cuir & les muscles, lequel fert d'égoût à une matiere, ou humeur onctueuse, d'une odeur assez désagréable.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable, dans cette Espece de *Cochons Sauvages*, c'est qu'ils s'attroupent ordinairement, & vont toujours dans les bois, par bandes, quelquefois de trois cents; & que, quand ils font la rencontre de quelqu'un, ils font craquer leurs dents, d'une maniere à faire trembler l'homme le plus intrépide, & se jettent incontinent sur lui: ce qui les rend très redoutables. Il n'y a que deux moyens pour s'en garantir, dont le premier

(i) *Sus maximus, umbilico in dorso.*

est de grimper sur un arbre; mais le plus sûr est de les attendre de pied ferme, en lâchant son urine, parce qu'ils en redoutent extrêmement l'odeur.

S'il arrive qu'on en tue un de la bande, ils se rejoignent tout de suite, pour ne pas laisser vuide la place du mort. Cette Espece a la même chair, que celle du *Cochon domestique*, mais plus délicate. Les Negres font assez adroits à les tuer; &, même à se saisir de leurs jeunes, qu'on élève comme le Sanglier.

La quatrieme Espece de *Cochons* est celui d'eau (k). C'est un animal amphibie, qui est plus souvent dans l'eau que sur la terre, où il va, de temps en temps, brouter l'herbe la plus tendre. Il a le poil fort court, mêlé de noir & de blanc, en forme de bandes, qui s'étendent en long, depuis la tête jusqu'à la queue. Ses pattes n'ont que trois ongles, & ressemblent, parfaitement, à celles du Canard. Il ne grogne point, mais siffle comme un *Yfard*: sa chair est très-bonne.

La cinquieme Espece est le *Cabiaï*, (l) qu'on nomme ainsi parce qu'il est aussi amphibie. Il est, à peu près, de la grandeur

(k) *Sus aquaticus musticulus.*

(l) *Porcus fluviatilis*, ou *Sus maximus palustris.*

d'un Cochon de deux ans ; sa tête a près de huit pouces de longueur, son museau est gros & obtus, & sa mâchoire inférieure est plus courte que la supérieure ; ses yeux sont grands & noirs ; ses oreilles petites & pointues : il a des moustaches, comme celles du Chat, & n'a presque point de queue. Tout son corps est couvert d'un poil noirâtre, rude & fort court : il est délicieux à manger.

*Du Porc-
épic.*

Quelque petit que soit le *Porc-épic*, (m) comme il n'en est pas moins du genre des *Cochons*, c'est pour cela que je le place ici. Celui qu'on trouve dans les bois, à *Suriname*, a le museau semblable à celui du *Cochon* ; ses oreilles sont fort petites, & presque cachées sous les piquants ; ses yeux sont grands & brillants ; toute sa longueur est d'environ deux pieds & demi, c'est-à-dire, depuis l'extrémité du museau jusqu'à celle de sa queue ; ses jambes sont fort courtes, & ses pieds ressemblent à ceux du singe.

Tout son corps, excepté ses pieds, est couvert de piquants, de deux pouces & demi de long ; jaunes, depuis leur origi-

(m) *Hystrix longus caudatus, brevioribus aculeis* : en Hollandois *Steekel-Varken* : en Allemand *Stachel-Schwein*.

ne jusqu'à peu près la moitié, & l'autre est noire ou d'un brun roux, terminée par une pointe blanche & fort aiguë: ceux qui lui couvrent la tête, sont moins longs.

Ses narines sont environnées de longs poils, qui forment une barbe, semblable à celle du chat; sa queue n'est couverte de piquants que jusqu'à la moitié, & l'autre a des poils semblables aux foies de Cochon. Il semble que la peau de cet animal soit mobile, tant il a de vivacité à faire mouvoir les dards dont elle est garnie. Il n'est point méchant, & ne mord personne; mais sitôt qu'on le harcèle, il se met en colere & dresse ses piquants, pour se mettre à l'abri de toute insulte.

La *Loutre* (n) est un animal amphibie & terrestre; gros, à peu près, comme un Renard. On lui donne, dans le pays, le nom de *Tovous*. Cet animal, qu'on peut appeller vorace, est, néanmoins, plus avide de poisson que de chair; aussi se tient-il, le plus souvent, aux rivages de la mer ou des rivières, pour faire la chasse aux poissons: sa peau est grifâtre, tachetée

*De la
Loutre.*

(n) *Lutra*: en Hollandois *Otter*: en Allemand *Fischotter*.

de blanc. La longueur de son corps, depuis la tête jusqu'à la queue, n'a, tout au plus, que deux pieds; ses yeux sont très-petits; ses oreilles courtes & rondes, & placées plus bas que les yeux. Il a les jambes très-courtes, & ses doigts tiennent les uns aux autres par une forte membrane, pareille à celle des Canards: il en a cinq à chaque pied, garnis de petits ongles fourchus. Comme cet animal habite presque toujours les eaux, on n'a jamais entendu qu'il ait attaqué personne.

Des Chevaux. Les *Chevaux*, (o) qui sont nés dans le pays, ne sont gueres plus grands que des Anes; ils sont ronds & fort ramassés, & néanmoins parfaitement bien proportionnés: ce qui les rend le plus recommandables, c'est qu'ils sont extrêmement vifs & infatigables pour toutes sortes de travaux. On s'en fert pour les Moulins à Sucre; mais ils sont fort chers; car on les vend depuis deux jusqu'à trois cent cinquante florins de Hollande, la piece. Et l'on a très-grand soin d'en multiplier l'Espece; parce que cela fait encore une branche de commerce pour un Planteur.

Les

(o) *Equus Surinamensis*: en Hollandois *Paard*: en Allemand *Pferd* ou *Rofs*.

Les *Anes* (p) & les *Mulets* (q) font assez rares dans la Colonie; encore font-ce les Anglois qui fournissent le peu qu'il y en a pour les Moulins à Sucre. Des Anes, & des Mulets.

Les *Tigres* (r) font tellement répandus dans toute l'Amérique, qu'il ne faut pas s'étonner si l'on en trouve aussi à Surinam. C'est un animal carnassier, cruel, féroce, sauvage, difficile à apprivoiser, & dont il faut se défier, parce qu'il est toujours prêt à mal faire : il tient beaucoup du chat; mais il est bien plus grand & plus fort. Des Tigres.

Le *Tigre* est, peut-être, le seul de tous les animaux dont on ne puisse amollir le naturel : ni contrainte ni violence ne le peuvent dompter, la douceur encore moins; car il s'irrite des bons comme des mauvais traitements: rien, enfin, ne peut fléchir cette nature de fer. La faim, qui apprivoise les animaux les plus féroces, à la vue des aliments, ne fait qu'aigrir le fiel de sa rage: il déchire la main, qui le nourrit, comme celle qui le frappe; il rugit à

(p) *Afinus vel Equus, auriculis longis flaccidis*: en Hollandois *Ezel*: en Allemand *Esel*.

(q) *Mulus vel Equus, auriculis erectis*: en Hollandois *Muil-Ezel*: en Allemand *Maul-Esel*.

(r) *Tigris Americana*: en Hollandois *Tiger*: en Allemand *Tiger-thier*.

l'aspect de tout être vivant ; chaque objet lui paroît une nouvelle proie, qu'il dévore d'avance, de ses regards avides, qu'il menace par des frémissements affreux, accompagnés de grincements de dents, & vers lequel il s'élançe souvent, malgré les chaînes & les grilles qui mettent obstacle à sa fureur, sans pouvoir la calmer. Tel est le caractère de ces animaux, de la peau desquels on fait tant de cas en Europe, mais de la chair desquels on n'a jamais été friand : si ce n'est les Indiens, qui la mangent & ne la trouvent pas mauvaise.

Les *Tigres*, soi-disant, que l'on voit à *Surinam*, ne sont pas plus grands que des lévriers, & en ont toute la taille. On en trouve, néanmoins, qui ont trois pieds, depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue. Ils ont la tête comme celle des chats, la gueule fort large, des poils en moustaches, les dents fortes, aiguës, longues, les yeux jaunâtres & étincelants, les pieds larges, partagés en cinq doigts, & armés d'ongles longs & aigus, qu'ils cachent quand ils veulent. Ils ont, comme les chats, une queue assez longue, bien fournie de poil. Il y en a qui sont jaunâtres, avec des taches noires ; ceux-

là font de la grande Espece: ceux de la petite font tachetés de noir & de blanc.

Il y a une troisieme Espece, qui est proprement le *Chat-Tigre* (s); lequel est aussi tacheté de noir & de blanc, & qui se laisse quelquefois apprivoiser, quand on le prend âgé de huit jours.

Toutes ces trois Especes, quelque belles qu'elles soient, ne laissent pas que d'être très-souvent le fléau des Plantages; surtout les deux premieres, parce qu'elles attaquent les chevaux & les bœufs; & s'ils parviennent à en mettre à mort, ils les entraînent avec eux dans les bois, quelque gros qu'ils soient, pour les y éventrer & les dépecer à leur aise. S'ils peuvent pénétrer dans la basse-cour, ils en font de même: de sorte que ces animaux sont à redouter de toute maniere. Mais comme les Negres sont excellents Chasseurs, aussi-tôt qu'ils s'apperçoivent de leurs traces, ils les veillent tellement qu'il ne leur en échappe gueres: à quoi les engage leur propre intérêt; les Negres des Plantages ayant en leur particulier des volailles à eux, indépendantes de celles de leurs Maîtres.

(s) *Felis fera Tigrina*: en Hollandois *Tyger-Kat*: en Allemand *Tiger-Katz*.



Des
Man-
geurs de
fourmis.

On donne le nom de *Mange-fourmis* (t) à un animal, qui a un peu la figure du renard. Il y en a de trois Especies à *Surinan*.

Le premier de ces animaux (u), a depuis l'extrémité du museau, jusqu'au bout de la queue, au moins sept pieds. Ses jambes de derriere sont longues d'un pied, & celles de devant sont un peu plus courtes; il a quatre doigts aux pieds de devant, & cinq à ceux de derriere, tous armés d'ongles très-forts: son museau est extrêmement allongé; mais l'ouverture de sa bouche n'est certainement pas proportionnée à la grandeur de l'animal, car elle est fort petite: ses oreilles, en revanche, sont fort longues. Il a les yeux grands: sa queue, qui ressemble à celle d'un cheval, est toute garnie d'un poil tout noir, de la longueur de sept pouces, & tout plat. Son corps est couvert d'un long poil noir, mêlé de blanc; & sa langue a près de dix-huit pouces de longueur. De toutes les trois Especies, celui-ci est le plus grand mangeur de fourmis. On le voit rarement,

(t) *Tamandua*, vel *Myrmecophaga*: en Hollandois *Miere-Eeter*: en Allemand *Ameisen-Fresser*.

(u) *Tamandua-Guacu*, sive major. Pison Hist: Natur: figur: p: 320.

parce qu'il habite les bois les plus éloignés. J'ai eu cependant la peau d'un, dont un Garde-Côte m'avoit fait présent avec la langue; mais je n'ai pu la conserver, parce qu'elle n'étoit pas bien préparée. Il m'avoit assuré l'avoir tué lui-même, dans les bois, du côté de la mer.

Le second est de la moitié plus petit; mais il est, en toutes ses parties, conforme au précédent. Sa couleur est d'un roux-brun. Son corps est couvert d'un poil fort doux, & sa queue est presque rase.

Le troisieme est encore d'une plus petite Espece; il n'a, tout au plus, depuis l'extrémité du museau, jusqu'à celle de sa queue, que dix-huit pouces. Tout son corps est couvert d'un poil jaunâtre, mêlé de gris, aussi doux, au toucher, que de la soie: son museau est très-court; ses oreilles aussi; & ses yeux extrêmement petits.

Ces trois Especes d'animaux ne vivent que de fourmis. Lorsqu'un d'eux a découvert quelqu'une de leurs retraites, il fouille avec ses ongles, pour en élargir l'entrée, & arriver au centre de la fourmilliere; puis, il y fourre aussi-tôt sa langue, laquelle y pénètre dans toute sa longueur; & comme elle est naturellement

onctueuse, les fourmis, qui font toutes en désordre, s'y attachent, de sorte qu'en la retirant il les avale : il réitere ce manège, tant qu'il sent des fourmis dans un endroit; après quoi, s'il a encore faim, il en va chercher d'autres. Cette nourriture, qui paroît fort légère, suffit néanmoins à la subsistance de ces animaux, qui ne vont jamais que la nuit, & se retirent de jour dans leurs tanières. Ils marchent fort lentement. Les femelles, à ce qu'on m'a assuré, mettent bas autant de petits qu'elles ont de tettes; ce qui pourroit les faire regarder comme des truies.

Des
Cerfs.

Je serois porté à croire qu'il y a des Cerfs (v) dans presque toutes les parties de l'ancien, comme du nouveau Continent, mais qui different dans leur grandeur, comme dans la forme de leurs bois, & de leurs Especes.

Ceux qu'on a à *Surinam*, y sont abondants, de deux Especes, & different de ceux d'Europe.

La premiere Espece (w) est la *Biche de Bois*, qui est originaire du pays, du moins,

(v) *Cervus*; la femelle *Cerva*: en Hollandois *Hart*, & la femelle *Hinde*: en Allemand *Hirsch*, & la femelle *Hinde*.

(w) *Cervus major, corniculis brevissimis.*

depuis bien des siècles; & qu'on appelle, indifféremment, de ce nom, soit mâle ou femelle; quoique le *Cerf* ait un bois sur la tête, & que la femelle n'en ait pas.

Cet animal est fort vif, & très-léger à la course; il est couvert d'un poil fauve-rougeâtre, assez court & épais. Sa tête est petite & décharnée: il a les oreilles minces, le col long & arqué, & la vue perçante. Sa chair est fort délicate, quoiqu'elle ne soit pas fort grasse. Son bois n'est pas fort grand; il est même rare qu'il ait deux ou trois fourchures ou andouillers.

La seconde Espèce est le *Chevrotin* (x), qui est plus petit que la *Biche*. Ses oreilles sont petites, & sa queue est courte & obtuse. Son poil est d'un jaune-roux, parsemé de taches blanches, semblables à celles du tigre. Ceux-ci se tiennent, ordinairement, dans les marais, ce qui rend leur chasse très-pénible pour les Blancs; mais les Nègres Chasseurs les attendent à l'affût, dans les sentiers où ils ont remarqué leurs traces. Ces sentiers conduisent ordinairement à quelques criques ou ruisseaux, ou à certaines savannes naturelles,

(x) *Cervus minor, palustris; vel Cervula subrubra, albis maculis.*

où ils vont paître. Dès que ces animaux approchent de ces lieux, qui sont ordinairement découverts, ils s'arrêtent, prêtent l'oreille, regardent de tous côtés; & la moindre chose qu'ils entendent, les fait relancer dans les bois. C'est dans ces occasions que les Negres & les Indiens sont fort patients, pour saisir le moment de tirer dessus; & qu'un Blanc ne pourroit l'être autant, tant par rapport à la chaleur du climat, qu'à cause des autres incommodités qu'il lui faudroit essuyer.

La chair de celui-ci est infiniment meilleure que celle du précédent. Les Indiens, ou Naturels du pays, sont aussi fort adroits à se saisir de petits *Chevrotins*, qui tettent encore leurs meres; ils épient le moment que la mere va paître, les prennent, & les élèvent, bien souvent, jusqu'à ce que leur bois commence à paroître, après quoi ils les tuent, pour les manger.

Du Renard.

Le Renard (y), dit Mr. de Buffon, est fameux par ses ruses, & mérite la réputation qu'il a d'être le plus fin de tous les animaux. Ce que le loup ne fait que par la force, il le fait par adresse, & réussit plus souvent. Sans chercher à combattre, ni les chiens,

(y) *Vulpes* : en Hollandois *Vos* : en Allemand *Fuchs*.

ni les Bergers, sans attaquer les troupeaux, sans traîner des cadavres, il est plus sûr de vivre; il emploie plus d'esprit que de mouvement; ses ressources semblent être en lui-même; & ce sont, comme on le sçait, ce qui lui manque le moins. Fin autant que circonspect, ingénieux & prudent, même jusqu'à la dernière patience, il varie sa conduite, il a des moyens de réserve, qu'il sçait employer à propos: il veille de près à sa conservation, & quoiqu'infatigable, & même plus léger que le loup, il ne se fie pas entièrement à la vitesse de sa course. Il sçait se mettre en sûreté en se pratiquant des asyles, où il se retire dans les dangers pressants, où il s'établit, & où il élève ses petits; car il n'est point animal vagabond, mais domicilié.

Les Renards, qu'on a à Surinam, y sont connus sous le nom de *Quassi*. Il y en a de plusieurs Especies, qui different de ceux d'Europe, par rapport à leur grandeur. Leur figure approche assez de celle d'un chien, excepté que leur museau est plus allongé. Il y en a qui sont capables d'enlever un coq d'Inde de douze à quinze livres.

Ceux de la seconde Espece ressemblent parfaitement à un chien, tant parce que leur queue est remplie de poil, que parce qu'ils aboient comme lui.

Ceux de la troisieme Espece ont les jambes fort courtes.

La couleur des premiers est grisâtre, celle des seconds jaunâtre, & celle des troisiemes brunâtre, dans le commencement; mais ils deviennent, par la fuite, presque tout noirs, ayant alors un collier tout blanc à l'entour du col.

Ces animaux se logent, ordinairement, aux bords ou à l'entrée des bois, où ils écoutent le chant des coqs, & le cri de la volaille; ils les favorent de loin, prennent habilement leur temps, cachent leurs desseins, déguisent leur marche, se glissent, se traînent, entrent dans les basse-cours, & font rarement des tentatives inutiles pour les ravager, & y mettre tout à mort: ils se retirent ensuite lentement, en emportant avec eux une partie de leur proie, qu'ils cachent soigneusement; puis ils reviennent, quelques moments après, en chercher d'autre, & continuent ainsi cette manœuvre, jusqu'à ce qu'ils se soient emparés de tout leur butin, ou que le jour, ou quelques mouvements dans les maisons voisines, les avertissent de se retirer.

Les Negres, ennemis jurés de ces animaux, ont soin de les poursuivre, dès qu'ils trouvent le moindre dégât dans leurs

basse-cours, ou qu'ils en apperçoivent qui viennent pour en faire, & ils ne manquent guere de les attraper, ou de les tuer.

Il y a encore un animal, qui ressemble assez au renard, c'est l'*Agouti* (z). Il est ^{De l'A-} _{gouti.} de la grosseur d'un lievre, & fort agile. Sa tête approche un peu de celle du blaireau; ses oreilles sont courtes & arrondies: il est couvert d'un poil rouffâtre, mais rude; sa queue est courte & sans poil: ce qui me feroit croire que c'est véritablement une espece de blaireau, parce qu'il a le museau pointu. Sa mâchoire inférieure est plus courte que la supérieure: il a les yeux noirs: ses jambes de devant sont plus courtes que celles de derriere, & il a quatre doigts aux pieds de devant, & trois à ceux de derriere, armés d'ongles aigus.

On prétend que cet animal a l'ouïe fort subtile, & qu'il est extrêmement craintif. Lorsqu'il est irrité, il hériffe le poil de son dos; il frappe la terre avec ses pattes de devant; il grogne, comme un cochon, & mord: on peut cependant l'appriivoiser. Il habite ordinairement le creux des arbres

(z) *Cuniculus omnium vulgatissimus, Agouti vulgo.*

ou des fouches pourries. Ceux qui se tiennent dans les Plantages, se nourrissent de fruits, de patates, & de cassaves; & ceux des bois, de feuilles & de racines.

La chair de ceux qui sont gras & bien nourris, n'est pas mauvaise à manger, quoiqu'elle ait un petit goût sauvage, & qu'elle soit un peu dure. Les Indiens la regardent comme un mets délicieux

Des Pareffeux.

Le nom qu'on donne au *Pareffeux* (aa), lui convient tellement qu'il ne faut point de lévriers pour le prendre à la course. Il y en a de deux Especies dans le pays; un grand & un petit. Le premier est de la grandeur d'un renard, tout couvert d'un poil fort épais, varié de gris & de blanc. Le second est de la moitié plus petit; mais son poil est tout gris. La tête de cet animal a quelque chose de celle du finge. Sa gueule est assez grande & armée de dents; il a les yeux tristes & abattus; ses jambes de devant sont plus longues que celles de derriere; ses pieds sont fort plats, armés de trois ongles longs & pointus: il n'a presque point de queue. Il vit sur les arbres, dont il mange les feuilles, les bour-

(aa) *Ignavus*: en Hollandois *Luiaart*: en Allemand *der Faule*.

geons & les fruits. Il lui faut un temps infini pour y monter; chaque mouvement qu'il est obligé de faire, lui coûte bien des cris, & il se repose à tout moment. Quand il est une fois grimpé sur un arbre, il n'en descend que quand il n'y a plus de feuilles; alors la faim le pressant, il songe à passer à un autre; mais il emploie tant de temps à descendre, & à chercher celui où il veut se loger, qu'il devient extrêmement maigre, avant que d'avoir trouvé de quoi se nourrir. Il lui faut pour le moins deux jours, pour monter sur un grand arbre, & autant pour en descendre. A peine fait-il cinquante pas sur terre, par jour. La rosée des feuilles lui suffit pour sa boisson. Il a une voix aussi claire que celle d'un jeune chat.

On prétend que sa chair est bonne à manger, & qu'elle est tendre & d'un bon goût. On le tue aisément, à cause de sa lenteur à marcher; de sorte que la chasse de cet animal ne demande pas de fort habiles tireurs: mais il est certain, que, lorsqu'il tient entre ses griffes une branche d'arbre, il faut le tuer, pour lui faire lâcher prise; & s'il est sur terre, il faut lui couper la patte, pour en débarrasser le doigt ou la main de quelqu'un qui auroit eu le malheur de s'en laisser saisir.

De l'Armadille. Les *Armadilles*, (*bb*) ou *Tatou*, font assez communs dans le pays. Il y en a de deux Espèces, un grand & un petit.

Le premier est le *grand Tatou* à tête de chien (*cc*); le second, le *petit Tatou* (*dd*).

Le premier est de la grandeur d'un cochon de lait, d'environ six semaines. Sa tête, qui est assez grosse, ressemble parfaitement à celle d'un chien lévrier; sa gueule est bien armée de dents; il a les yeux petits; mais des oreilles grandes; la queue longue, & sans poil; les jambes courtes & grosses: il a quatre griffes à chaque pied, assez longues & fortes. Il est couvert d'un test osseux, en forme de deux boucliers, l'un antérieur, & l'autre postérieur, convexe en dessus, & concave en dessous, entre lesquels sont plusieurs bandes étroites, jointes ensemble par une peau membraneuse, qui leur laisse la liberté de se mouvoir, & de glisser les unes sur les autres; ce qui lui donne la facilité de se mettre en boule, comme le hérisson. Ces boucliers sont couverts d'écaillés, de même que sa queue. La peau qu'il a sous

(*bb*) *Armadillo*: en Hollandois *Schild-Verken*.

(*cc*) *Tatus caninus major*.

(*dd*) *Tatus minor*.

le ventre est grise, fans poil, & paroît même assez délicate. Dès qu'il a peur, il retire sa tête entre ses boucliers, & ne laisse voir que le bout de son grouin; il ploie ensuite ses pieds sous son ventre, & sa queue par dessus; ses écailles se referment, & le cachent entièrement: de sorte que, les deux extrémités de l'animal se rapprochant, il devient, précisément, comme une boule applatie sur ses deux poles.

Il se nourrit de feuilles, de fruits & de racines, qu'il découvre avec ses griffes, & qu'il coupe avec ses dents. Il ne monte ni ne grimpe jamais sur les arbres; il n'est pas non plus fort habile à la course. Sa chair, qui est blanche & grasse, est fort délicate, mais un peu fade. Le nom de *Tatou*, qu'il porte, lui a été donné par les naturels du pays.

Le second n'a guere plus d'un pied & demi de longueur, en comptant depuis l'extrémité du museau, jusqu'à celui de sa queue. Le museau de celui-ci est fort pointu; mais sa tête est petite; ses oreilles sont courtes & couvertes de très-fines écailles; sa queue, qui est assez grosse à son origine, & qui diminue peu à peu, est composée d'anneaux écailleux.

La chair de celui-ci est toute aussi bonne que celle du précédent; mais elle doit être bien assaisonnée d'épicerie, pour la rendre agréable.

Des différentes Especes de Rats. Quoiqu'il y ait plusieurs Especes de Rats, on les comprend toutes cependant sous un même genre, & on ne les distingue que par la longueur de leur queue, leur couleur, ou leur différente grosseur. Tous ont, en général, les pieds de derriere plus longs que ceux de devant.

Le Rat, dit Mr. de Buffon, est carnassier & même omnivore; il semble, seulement, préférer les choses dures aux plus tendres; il rongé la laine, les étoffes, les meubles, perce le bois, fait des trous dans les murs, se loge dans l'épaisseur des planchers, d'où il ne sort que pour aller chercher sa subsistance, & souvent il y transporte tout ce qu'il y peut traîner: il y fait même quelquefois magasin, surtout lorsqu'il a des petits. Ils produisent plusieurs fois par an, & leurs portées ordinaires sont de cinq ou six. Ils se plaisent beaucoup plus dans les pays chauds, que par-tout ailleurs; & malgré les chats, le poison, les pièges, & les appâts, ces animaux pullulent si fort, qu'ils causent souvent de grands dommages.

Il y en a dans les habitations, comme dans les maisons des particuliers, & dans les

les bois, un assez grand nombre de différentes Especies.

Le premier, qui est le *Rat domestique* (ee), est trop connu, pour qu'il soit nécessaire que j'en fasse ici la description.

Le second est un *Rat de Bois* (ff), qui a une tête fort grande, de très-belles oreilles, droites & sans poil, & une petite barbe, comme celle du chat. Son poil est d'une couleur brunâtre, mêlée d'un peu de blanc: je crois, moi, que c'est une espeece de *Loir*.

Le troisieme est un *Rat de Marais* (gg), qui se tient aussi dans les bois. Toute la partie supérieure de son corps, & l'extérieur de ses jambes, sont d'un fauve clair; & la partie inférieure & l'intérieur des jambes sont blanches. Sa queue est fort longue, couverte de quelques poils fort clair-semés; & ses oreilles sont comme celles du *Rat domestique*.

Le quatrieme est encore un autre *Rat sauvage* (bb), dont le mâle porte les testi-

(ee) *Mus domesticus major, sive Rattus*: en Hollandois *Rot*: en Allemand *Ratz*.

(ff) *Mus major agrestis*.

(gg) *Mus palustris hispidus, caudâ longissimâ, supra dilute fulvus, infra albicans*.

(bb) *Mus scalopes*.

cules sous la peau de l'abdomen. Sa tête ressemble à celle d'un cochon. Il est extrêmement velu; & ses poils, qui sont fort longs, sont d'une couleur rouffâtre; mais ses pieds, ni sa queue, n'en ont point du tout.

Le cinquieme est un *Rat d'Eau* (ii), dont tout le corps est couvert de poils noirs & roux, à la partie supérieure; le reste de son corps est d'une couleur cendrée, & mêlée d'un peu de jaune.

Le fixieme est le *Rat blanc* (kk); il n'est guere plus grand que la plus grosse souris. Il a la tête un peu oblongue, & une moustache de quelques poils noirs. Tout le corps de cet animal, qui n'est pas fort commun dans le pays, est couvert d'un beau poil blanc & court.

Le septieme est le *Philandre* (ll), que les Naturels du pays appellent *Avari*. La femelle de cet animal est avantagée par la Nature d'une poche ou bourse, qu'elle a sous le ventre, pour soigner ses petits, qui naissent les yeux clos.

A peine a-t-elle mis bas ses petits, qui

(ii) *Mus aquaticus.*

(kk) *Mus albus.*

(ll) *Mus marsupialis.*

font, quelquefois, au nombre de cinq ou six, qu'elle les met, tout de suite, dans sa bourse, pour les réchauffer. Elle les transporte partout dans cette bourse, qui est garnie d'autant de mamelons qu'elle peut faire de petits, & elle les y allaite. Lorsqu'il fait chaud, ou que le soleil est fort ardent, cette tendre mere dilate, avec une grande subtilité, sa bourse, afin que ses petits en sortent, & qu'ils puissent jouir du même degré de chaleur, qu'ils y avoient; ce qui n'est, bien souvent, que momentané, parce qu'au moindre bruit qu'elle entend, elle court après eux, & les remet tout de suite dans leur domicile, pour les transporter dans un endroit plus tranquille. On prétend qu'elle ne souffre l'approche d'aucun mâle, jusqu'à ce qu'elle ait sevré ses petits: ce qui prouve l'amour tout particulier qu'elle a pour sa progéniture.

Comme les *Souris* (*mm*) font du genre *Des Souris*.
 re des *Rats*, je les place à leur suite.

La Souris, dit Mr. de Buffon, est beaucoup plus petite que le *Rat*, & beaucoup plus nombreuse aussi, plus commune, & plus

(*mm*) *Mus*: en Hollandois *Muis*: en Allemand *Maus*.

généralement répandue. Elle a le même instinct, le même tempérament, le même naturel, & n'en differe guere, que par la foiblesse, & les habitudes qui l'accompagnent.

L'Espece en est généralement répandue en Europe, en Asie, en Afrique, & dans toute l'Amérique.

La *Souris domestique* est si connue, par elle-même, & par les désordres qu'elle fait, que je dirai seulement que celle, qu'on a à Surinam, ne differe en rien de la nôtre. Mais les *Souris de Bois* (nn) ont le museau fort pointu, les oreilles grandes & assez larges, le corps couvert de poils d'un bai-rouge clair. Les yeux leur sortent de l'orbite; ils sont bleus, & extrêmement vifs & perçants. Elles mettent, ordinairement, bas, jusqu'à huit petits, lesquels, au bout de cinq ou six jours, s'accrochent tellement sur le dos de leur mere, qu'elle les y porte, partout, avec elle.

Il y a encore une autre Espece de *Souris* (oo) de Bois, qui ne differe de la précédente, qu'en ce que sa queue est une

(nn) *Sorex sylvestris.*

(oo) *Mus, caudâ longissimâ.*

fois plus longue, & son museau moins pointu.

Le *Chat* (*pp*) est si nécessaire pour dé- *Du Chat.*
truire les deux Espèces que je viens de dé-
crire, qu'on ne sçauroit presque s'en pas-
ser. Ce qui n'empêche pas, cependant,
qu'on ne doive le regarder comme un do-
mestique infidele, parce qu'il a une malice
innée, un caractère faux, & un naturel
pervers. La forme du corps, & le tem-
pérament, sont d'accord avec le naturel
de cet animal; car il est joli, souple, lé-
ger, vif, adroit, voluptueux, & propre;
ce qui est très-rare dans les animaux. La
femelle paroît être plus ardente que le
mâle; elle le cherche, elle l'appelle, elle
l'invite, elle annonce par de hauts cris,
appelés miaulements, la fureur de ses dé-
sirs; elle le poursuit, le mord, & le for-
ce, pour ainsi dire, à la satisfaire; quoi-
que les approches du mâle lui procurent,
suivant les apparences, de vives douleurs:
ce qui se reconnoît aux cris furieux qu'elle
jette.

Cet animal, sans être dressé, devient de
lui-même un très-habile chasseur; mais

(*pp*) *Felis domesticus*: en Hollandois *Kat*: en Alle-
mand *Katze*.

son naturel, ennemi de toute contrainte, le rend incapable d'être discipliné. Son grand art, dans la chasse, consiste dans l'adresse & dans la patience; tout vif qu'il est, il peut rester un temps infini, comme immobile, à épier les animaux à qui il en veut, & manque rarement son coup.

Le *Chat* qui ne vit que de rats, de souris, & d'autre chair, doit être regardé comme absolument nécessaire, tant dans les maisons que dans les habitations; aussi n'en manque-t-il point à *Surinam*; & l'on a soin d'en faire venir d'Europe, quand on en a besoin. Mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est, que ces animaux s'y ressentent de la douceur du climat, qui les porte à l'indolence & à la fainéantise, & qu'ils n'y ont pas cette même vivacité qu'en Europe.

Pour ce qui est des *Chats sauvages*, je n'y en connois point.

*Du Hé-
riſſon.*

Le *Hériſſon* (qq) est un petit animal, gros comme un lapin, qui fréquente ordinairement les bois. Il a, depuis le bout du museau, jusqu'à l'origine de sa queue, environ huit pouces de long. Sa tête est

(qq) *Erinaceus Surinamensis*: en Hollandois *Egel* en Allemand *Igel*.

grosse & courte, aussi-bien que son col; sa queue n'est pas non plus fort longue, ni couverte de beaucoup de poils. Il n'a point d'oreilles, mais simplement des trous, par lesquels il entend. Ses pieds ont chacun cinq doigts, armés d'ongles longs, aigus & crochus. Toute la partie supérieure de son corps est couverte de piquants courts, gros, durs, & d'un cendré tirant sur le jaune pâle: le devant de sa tête, son ventre, & ses pieds, sont couverts de poils foyeux & blanchâtres. Ceux qui lui couvrent le ventre, sont plus longs, & moins rudes aussi que ceux qui couvrent le ventre de nos hérissons ordinaires. Il a, au dessus des yeux, des poils courts, d'un brun foncé, & aux côtés, vers les tempes, de longs & noirâtres.

Quand il a peur, il se met en rond, cachant, par ce moyen, sa tête & ses pieds, & n'offre, de toutes parts, qu'une boule épineuse: mais il ne faut pas pour cela confondre cette Espece avec le *Porc-épic*, qui en differe par la grandeur & la forme de ses aiguillons.

La chair de cet animal est fort blanche, & l'on prétend que les Indiens la mangent avec appétit; ce qui ne m'étonneroit

pas, parce que cet animal ne se nourrit que de fruits, d'œufs de fourmis, d'herbes & de racines.

*Des
Chiens.*

Le Chien (rr), dit Monsieur de Buffon, indépendamment de la beauté de sa forme, de sa vivacité, de sa force, & de sa légèreté, a, par excellence, toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. Il possède un sentiment délicat, exquis, que l'éducation perfectionne encore. Ce qui rend cet animal digne d'entrer en société avec l'homme, c'est, qu'il sçait concourir à ses desseins, veiller à sa sûreté, l'aider, le défendre, & le flatter. Il sçait, enfin, par des services assidus, & par des caresses réitérées, se concilier son maître, le captiver, & de son tyran se faire un protecteur.

Il y a trois sortes de Chiens à Surinam.

Le premier est le Chien domestique, dont l'Espèce est plus petite que celle d'Europe.

Le second est le Chien sauvage (ss), qui séjourne dans les bois. Il a environ trois pieds de long. Sa queue est fort

(rr) *Canis*: en Hollandois *Hond*: en Allemand *Hund*.

(ss) *Canis Americanus Sylvestris*, caudâ longissimâ

longue: son poil est d'une couleur cendrée. On le connoît, dans le pays, sous le nom de *Crabedago*, ce qui signifie mangeur de volailles; parce qu'il en est en effet très-friand, & que c'est un vrai destructeur de basse-cour. Mais les Negres, qui sont intéressés à sa perte, ne lui font guere de quartier.

Le troisieme est le *Chien d'eau* (tt). Celui-ci est plus petit que le précédent, & ne fait pas le même dégât. C'est un animal amphibie, c'est-à-dire, terrestre & aquatique, qui est presque tout noir. Il a la queue courte, & la tête fort grosse & fort large.

L'*Ecureuil* (uu) est un joli petit animal, qui n'est qu'à demi-sauvage, & qu'on ap- De l'Ecureuil.
privoise facilement. Il n'est ni carnassier, ni nuisible, quoiqu'il fasse, quelquefois, la chasse aux oiseaux. Il se nourrit, ordinairement, des fruits qu'il trouve, toute l'année, sur les arbres. Il est fort propre, lesté, vif, très-alerte à sauter d'un arbre à l'autre; il a les yeux pleins de feu, la physionomie fine, le corps nerveux, les membres très-dispos; & sa jo-

(tt) *Canis Aquaticus.*
(uu) *Sciurus*: enHollandois *Eick-boorn*: en Allemand *Eycborn.*

lie figure est encore rehaussée par une belle queue, en forme de panache, qu'il relève, jusques par-dessus sa tête, & sous laquelle il se met à l'ombre.

Il y en a de deux Espèces à Surinam: le premier, qui est plus petit que l'*Écureuil* d'Europe, est d'un gris obscur, dans la partie supérieure du corps, & d'un gris blanc, dans la partie inférieure. Les poils de sa queue sont courts, & un peu roussâtres.

Le second est presque de la couleur du café brûlé, & assez garni de poils. Il est d'un tiers plus petit que le précédent; & sa queue est assez courte.

Du Veau marin. Le *Veau marin*, (vv) ou *Pbocas*, est un animal amphibie, dont la femelle dépose à terre ses petits, au nombre de deux ou trois, tout au plus; mais elle ne sçauroit y rester cependant fort long-temps, sans retourner dans l'eau, pour y prendre sa nourriture. Elle allaite ses petits sur terre, pendant douze jours; après quoi elle les mene dans l'eau, pour les accoutumer, peu-à-peu, à y chercher la nourriture qui leur est propre. Cet animal vient souvent

(vv) *Pboca seu Vitulus marinus*: en Hollandois *Zee-Kalf* ou *Zee-Hundt*: en Allemand *Meer-Wolf* ou *Meer-Hundt*.

dormir à terre, & il ronfle si haut, qu'il fait un bruit pareil à celui du veau terrestre, quand il beugle. Il a, depuis le bout du museau, jusqu'à l'origine de sa queue, quatre pieds de long. Son museau est oblong; ses yeux sont grands & enfoncés profondément dans l'orbite. Il n'a point d'oreilles, extérieurement; mais, à leur place, il a des trous, par lesquels il entend. Son col est oblong, & sa poitrine large. Ses jambes sont tout-à-fait cachées sous la peau: il n'y a que les pieds qui paroissent; ceux de devant ont quatre ou cinq pouces de long, & ceux de derrière en ont huit à neuf. Tous leurs doigts sont joints ensemble, par de fortes membranes, & armés d'ongles forts. Sa queue a aux environs de deux pouces & demi de long, & est platte horizontalement. Tout son corps est couvert de poils très-courts, roides, d'un gris très-luisant, & marqué de quelques taches noirâtres en dessus, & d'un blanc sale & jaunâtre en dessous. Tel est le *Veau Marin*, qu'on appelle improprement, dans le pays, *Zee-Hond* ou *Zee-Kou*.

On trouve cet animal dans les grandes criques, & très-souvent à terre, quand la femelle y vient mettre bas ses petits.

Lorsqu'il va dans l'eau, & qu'il s'y excite à des mouvements d'impulsion avec ses jambes de derriere, on peut remarquer qu'il réunit longitudinairement ses membres, de maniere à ne leur donner que la figure d'une queue de poisson fourchue, mais perpendiculaire. Cet animal est d'ailleurs si gros, & ses jambes, comme je l'ai dit, sont si courtes, que lorsqu'il est couché, la rondeur de son ventre les empêche presque de toucher à terre: ce qui ne l'empêche pas de s'en servir, non pas à marcher, ni à courir, mais à se traîner plus vite qu'on ne le croiroit. Ses griffes sont très-dangereuses, parce qu'elles sont extrêmement pointues.

Du Paca. Le *Paca* (*ww*), connu dans le pays, sous le nom de *Pakiri*, est une espece de lapin, d'une grandeur peu commune. Il y en a, depuis un jusqu'à trois pieds de long. La tête de cet animal est très-grosse; sa mâchoire inférieure est plus courte que la supérieure. Il a une barbe semblable à celle du lievre; des oreilles pointues & courtes, aussi bien que sa queue. Il a les jambes de devant un peu plus
 (*ww*) *Cuniculus major, fasciis albis notatus*: en Hollandois *Konyn*: en Allemand *Künigle*.

courtes que celles de derriere, & il a cinq doigts à chaque pied. Son corps est couvert d'un poil très-court, rude au toucher, d'un fauve foncé en dessus, avec des bandes étroites, longitudinales, de chaque côté, lesquelles sont d'un blanc jaunâtre; & le reste du corps, en dessous, est de la même couleur.

Cet animal habite, ordinairement, les bois les plus éloignés de la Ville, & fouille la terre, comme le cochon, pour trouver sa subsistance. Sa chair est très-bonne à manger. Les Indiens lui font continuellement la guerre: mais ils ont de la peine à le prendre vivant; car, quand on le surprend dans son terrier, qu'on découvre par devant comme par derriere, il se défend alors avec autant d'acharnement que de vivacité, & cherche à mordre ceux qui veulent s'en saisir. Sa peau, qui est superbe, à cause des taches blanches qu'elle a, pourroit bien servir à faire une belle fourrure.

Les *Lievres* (xx), & les *Lapins* (yy), de Des Lievres & des Lapins.

(xx) *Lepus*: en Hollandois *Haas*: en Allemand *Hase*.

(yy) *Coniculus*: en Hollandois *Konyn*: en Allemand *Kaninchen*.

toutes les Especes, abondent dans le pays. La chair des uns & des autres est très-bonne; elle a même, dans les saisons seches, un fumet qui ne le cede en rien à ceux d'Europe; parce que, dans ce temps-là, les feuilles & les fruits, dont ils se nourrissent, sont bien meilleurs que dans les temps pluvieux. Ces animaux peuplent beaucoup.

Les *Lievres* de ce pays sont d'une Espece différente des nôtres. Le plus grand n'a, tout au plus, depuis l'extrémité du museau, jusqu'à celle de la queue, qu'environ vingt pouces. Son corps est couvert d'un poil long, rouffâtre & rude, mêlé, quelquefois, de quelques poils gris. Ses oreilles sont fort longues. Sa chair est très-délicate.

Il y a des *Lapins* de bois & de marais; mais plus petits que les nôtres. Leurs oreilles sont courtes & rondes; leur tête est fort grosse, leur col long, & leur queue très-courte. Leur corps est couvert d'un poil doux, couleur de cendre, mêlé d'un peu de blanc.

Des différentes Especes de Singes. De tous les animaux, qui sont répandus sur la surface de la terre, il n'y en a point qui approche tant de l'homme, par la conformation de ses parties,

que le *Singe*, de quelque Espece qu'il soit.

Il a dans la face quelque chose de ressemblant à l'homme; il a des poils aux deux paupieres, comme lui; ce qui se trouve rarement dans les autres animaux; il se sert de ses quatre pieds aux mêmes usages que l'homme fait de ses deux pieds & de ses deux mains; & ces quatre membres sont conformés comme ceux de l'homme, jusqu'au doigt du milieu de ses deux pattes de devant, qui est plus long que les autres, de sorte que ce sont véritablement des mains; il se sert même avec plus de dextérité de ses pieds de derriere que l'homme ne le pourroit faire; & n'a point de poil aux fesses, ni dans l'organe de l'oreille.

Ce que le *Singe* a de plus, que tout autre animal, sont deux poches, une de chaque côté, entre la joue & la mâchoire, où il met en dépôt ce qu'il veut cacher ou conserver: les Naturalistes appellent ces poches, *Salles*.

Les mêmes Naturalistes distinguent deux fortes de *Singes*; ils appellent *Cercopithecques* ceux qui ont une longue queue, & *Cynocephales* ceux qui n'en ont point, & qui ont une tête allongée: mais ces deux

fortes en comprennent une quantité prodigieuse d'Espèces, qui different entre elles, en grandeur, en couleur, & en beaucoup d'autres manieres.

Pour peu qu'on veuille amplement s'en instruire, on peut avoir recours à la division qu'en donne Mr. de Buffon: quant à moi, je n'entreprends de décrire que ceux qu'on trouve dans la Colonie de *Surinam*, tant ceux qui en sont originaires, que ceux qui y ont été apportés d'Afrique; dont voici la liste.

Le premier est le *Babouin* (zz), qui est, à peu près, de la grandeur d'un gros chien de boucher. Son museau est allongé, & obtus vers le bout; sa queue est très-courte, & il la porte toujours élevée; ses fesses sont sans poils, & de couleur de sang, comme si on les avoit écorchées: ses jambes sont courtes, & ses ongles très-aigus & un peu recourbés; ses oreilles sont nues, & de couleur brune; elles forment une petite pointe dans leur partie supérieure; elles ne sont pas bordées, & n'ont point de petit lobe. Tout son corps

(zz) *Papio*: en Hollandois *Baviaan*: en Allemand *Pavyon*.

corps est couvert d'un fort long poil, d'une couleur brune, noirâtre & rouffâtre, parfaitement mélangé de ces trois couleurs.

Quoiqu'il soit féroce & méchant, il n'est cependant pas du nombre des animaux carnassiers; car il ne se nourrit que de fruits, de racines & de mil.

Le second est le *Cercopitheque d'Angola* (aaa). Celui-ci a des abajoues & des callosités sur les fesses: il a la queue aussi longue que tout le corps, la tête y comprise, ce qui peut aller environ à dix-huit à vingt pouces; la tête grosse, & le museau de même; la face nue, livide & ridée; les oreilles velues; le corps court & ramassé; les jambes courtes & grosses. Le poil des parties supérieures est d'un cendré verdâtre, & sur la poitrine & le ventre d'un gris jaunâtre. Il porte une petite crête de poils au dessus de sa tête. C'est, de tous les singes, celui qui s'apprivoise le plus.

Le troisieme est le *Singe gris, à tête noire* (bbb), connu dans le pays, sous le nom

(aaa) *Cercopithecus Angolensis, major.*

(bbb) *Cercopithecus cinereus cirratus, capite nigro.*

de *Meckoc*. Il a, pareillement, des abajoues & des callosités sur les fesses; sa queue est plus longue que son corps: il a le museau large & relevé, la face toute noire, & les oreilles petites & de la même couleur. Tout le poil de son corps est d'un gris foncé, tirant un peu sur le roux. Il a environ un pied & demi de longueur, depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de sa queue.

Voici ce qu'il y a de plus remarquable dans cette Espece. Premièrement, c'est qu'ils dérobent les fruits, & surtout les cannes de sucre; &, qu'en second lieu, pour y parvenir, avec plus de sûreté, l'un d'eux fait toujours sentinelle sur un arbre, pendant que les autres se chargent du butin: s'il apperçoit quelqu'un, il crie d'une force suffisante à se faire entendre des autres, qui jettent alors les cannes qu'ils tiennent d'une main; &, s'ils sont vivement poursuivis, ils jettent encore ce qu'ils peuvent avoir dans l'autre, pour être plus agiles à se sauver, & pouvoir grimper plus facilement sur les arbres, où ils font leur demeure ordinaire. Les femelles, même, chargées de leurs petits, qui les tiennent étroitement embrassées, sautent aussi

comme les autres, mais tombent quelquefois.

Cette Espece ne s'appriivoise qu'imparfaitement; il faut toujours les tenir à la chaîne, & dans cet état ils ne produisent jamais leur semblable: il faut pour cela qu'ils soient en liberté, & dans les bois.

Le quatrieme est un *Cercopitheque varié* (ccc). Il a, depuis le sommet de la tête, jusqu'à l'origine de la queue, douze pouces; & sa queue en a bien seize de longueur. La bourse, ou poche, qu'il a de chaque côté de la mâchoire inférieure, est assez grande pour contenir une grosse noix. Ses oreilles sont rondes. La couleur de sa face est bafanée. Il a un bandeau de poils gris sur le front, & une bande de poils noirs, qui lui prend depuis les yeux jusqu'aux oreilles; & depuis les oreilles jusqu'aux épaules & aux bras, une espece de barbe grise, formée par les poils de sa gorge & du dessous du col, lesquels sont plus longs que les autres. Son poil est d'une couleur rouffâtre sur le corps, & blanchâtre sous le ventre.

(ccc) *Cercopithecus variatus.*

Le cinquieme est le *Moustac de la Côte d'Or*. On l'appelle aussi *blanc-nez*; parce qu'il a le dessous du nez & la levre supérieure d'une blancheur éclatante, tandis que le reste de sa face est d'un bleu noirâtre. Il a des abajoues & des callosités sur les fesses, comme ceux dont j'ai déjà parlé. Son corps est court & ramassé; il porte deux gros toupets de poil d'un jaune vif, au dessous des oreilles, & un autre de poil hérissé sur le sommet de la tête. Le poil du corps est d'un cendré verdâtre; & celui de la poitrine & du ventre, d'un cendré blanchâtre. Il a, tout au plus, un pied de longueur, depuis le museau jusqu'à l'origine de sa queue.

Le sixieme est un *Cercopitheque (ddd)*, qui ressemble plus que tous les autres à la créature humaine. Il est connu, dans le pays, sous le nom de *Quata*. Il est, à peu près, de la grandeur d'un renard. Il a la face élevée, les yeux noirs & pleins de feu, les oreilles rondes & fort courtes, la queue longue, nue vers son extrémité, & roulée en spirale, au moyen de quoi elle lui sert à s'attacher fortement à tout ce

(ddd) *Cercopithecus major, niger, faciam humanam referens.*

qu'il peut joindre. Tout son corps (excepté la moitié postérieure de sa queue, & ses pieds, qui sont brunâtres,) est couvert de longs poils noirs & luisants, comme du jais, mais si bien couchés, les uns sur les autres, que l'animal en paroît tout brillant. Il a sous la gorge & le menton de plus longs poils, qui lui forment une espece de barbe ronde.

Il n'a que quatre doigts aux pieds de devant, le pouce lui manquant, sans qu'on en voye le moindre vestige, ni qu'on sente rien, sous la peau, qui en indique le principe. Ses pieds de derriere ont chacun cinq doigts, & sont formés comme ceux des autres animaux de ce genre; il a la plante des quatre pieds noire, les ongles plats & de la même couleur; sa queue, qui est un peu cylindrique, a, pour le moins, vingt pouces de longueur. Cette Espece ne produit, ordinairement, qu'un ou deux petits, chaque fois. Ils font leur nourriture principale de toutes les especes de fruits; & deviennent si gras, dans le temps de leur recolte, & surtout quand il y en a en abondance, que l'on prétend qu'alors leur chair est très-bonne à manger.

Le septieme est le *Sapajou brun* (eee).

(eee) *Cercopithecus fuscus, capitis vertice nigro.*

Il n'a ni abajoues, ni callosités sur les fesses. Sa grandeur est d'un pied, depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue. Il a la face & les oreilles couleur de chair, avec un peu de duvet par-dessus; la cloison des narines épaisse, & les narines ouvertes aux côtés, & non pas au dessous du nez. Ses yeux sont bruns, & ses oreilles ressemblent à celles de l'homme; sa queue est nue par dessous, à l'extrémité, & fort touffue sur tout le reste de sa longueur. Les uns ont le poil noir & brun, tant autour de la face, que sur toutes les parties supérieures du corps; les autres l'ont gris, autour de la face, & d'un fauve brun sur le corps: ils ont également les mains noires & nues.

Le huitieme est le *Sapajou jaune* (fff). Il a huit pouces depuis le sommet de la tête jusqu'à l'origine de la queue; & sa queue en a dix. Il a les oreilles grandes & couvertes de poils assez longs, & d'un blanc sale; les ongles longs & obtus, excepté ceux des pouces, qui sont plus courts & arrondis; son poil est très-fin, doux au toucher, blanchâtre dans la partie inférieure du corps, & mêlé de brun, de jaune & de blanc, dans la partie supérieure.

(fff) *Cercopithecus luteus.*

Ses quatre pieds font d'un jaune rouffâtre; sa queue est de la même couleur que le dessus du corps, dans toute sa longueur, excepté le bout, qui en est un peu noir.

Le neuvieme est le *Cercopitbeque à tête de mort* (ggg), qu'on connoît, dans le pays, sous le nom de *Monkie*. Il a le nez très-court, les yeux enfoncés dans leurs orbites, la tête ronde, en devant, & couverte d'un poil rouffâtre. Sa face est blanche; le bout de son nez, & le tour de sa bouche font noirs; ses oreilles font dénuées de poils, assez grandes, & semblables à celles de l'homme. Il est fort ridé; ses ongles font courts & aplatis; sa queue est longue, assez grosse, & ressemble à celle d'un rat. Les poils, qui lui couvrent le dos, font d'un roux moins foncé que celui de la tête. Il a la peau entièrement chauve, depuis le menton jusqu'au ventre, & à la partie intérieure des cuisses. La partie extérieure des cuisses, ses pieds & ses reins, font couverts de très-peu de poils, d'un jaune clair.

Le dixieme est le *Sagouin noir* (bbb). Il a, depuis l'extrémité du museau, jusqu'à

(ggg) *Cebus, caput mortuum.*

(bbb) *Cercopithecus minimus, totus niger; Leontcephalus, auribus elephantinis.*

l'origine de sa queue, huit pouces; & sa queue en a environ douze. Ses oreilles sont longues & dénuées de poils, & elles ressemblent à celles d'un Eléphant. Tout son corps est couvert d'une espèce de laine noire frisée.

Le onzième est le *Sagouin noir à pattes jaunes*. Celui-ci est de la même Espèce que le *Singe* ci-dessus, excepté que les extrémités de ses quatre pattes sont d'un jaune couleur d'orange.

Le douzième & dernier est le *Cercopithecus à museau de chien* (iii). Celui-ci a non-seulement le vrai museau d'un chien; mais il lui ressemble, d'ailleurs, en tout. Son poil est fort court, & d'une couleur rouffâtre, mêlée d'un peu de noir.

On ne sçauroit disconvenir, qu'en général les *Singes* ne soient fort laids. Peu d'animaux ont les membres aussi forts qu'eux: leur tempérament est fort lubrique; & il n'y en a point qui ne soient extrêmement enclins à voler, à déchirer & à casser; mais en revanche ils sont très-ingénieux, & adroits dans toutes leurs actions; sensibles au bien-être, à la détresse, & témoignant, en tout temps, leurs passions d'une manière très-expressive, par leurs trépignements.

(iii) *Cercopithecus restro canino.*

Si on les bat, ils ont l'art de soupirer, de gémir, de pleurer, & de pousser, suivant les cas, des cris, qui expriment parfaitement l'épouvante ou la douleur, la colère ou le mépris. Ils savent faire des grimaces & des postures si plaisantes & si ridicules, que l'homme le plus phlegmatique n'y peut tenir, & se trouve forcé d'en rire.

Ces animaux ont un instinct tout particulier, pour connoître ceux qui leur font la guerre, & pour chercher les moyens, quand ils sont attaqués, de se secourir, & de se défendre mutuellement. Leurs armes, surtout parmi les plus grands, sont des branches d'arbres, qu'ils cassent & qu'ils lancent à leurs ennemis de toute leur force ; ou bien leurs excréments, qu'ils reçoivent dans leurs mains, & qu'ils leur jettent à la tête, avec une adresse admirable. Point de déserteurs, ni de traîneurs parmi eux ; ils sautent d'arbres en arbres, très-habilement ; & si quelqu'un d'entre eux est blessé, ils en paroissent tristes. S'il s'agit de traverser une rivière, ils s'assemblent en certain nombre, pour s'y élancer au premier coup de signal.

On leur apprend facilement à danser, à embrasser, & à faire toutes sortes de tours, même à laver la vaisselle, à pousser la

brouette, à jouer du tambour, à rincer les verres, à donner à boire, à tourner la broche; &c. d'où l'on peut inférer qu'ils comprennent le langage de l'homme, sans pouvoir le répéter: mais ils sont excellents pantomimes, & portés à imiter tout ce qui se présente à leurs yeux. Ils répondent, par signes, avec intelligence; demandent, ou grondent; affectent un geste ou une contenance, qui imite beaucoup les attitudes humaines; & apprennent, en un mot, tout ce qu'on leur enseigne. Ces animaux aiment beaucoup toutes sortes de fruits, & se nourrissent, communément, de mil ou mahis, & de racines; ce qui rend leur chair si bonne & si délicate, que les Nègres & les Indiens la mangent très-volontiers.

*Des
Chauve-
Souris.*

Quoique les *Chauve-Souris* (kkk) aient quelque chose de commun avec les oiseaux, par rapport à leur vol, elles sont, néanmoins, de vrais Quadrupèdes, par différents caractères, tant intérieurs qu'extérieurs. Leurs poumons, le cœur, les organes de la génération, & tous les autres viscères, sont semblables à ceux des Quadrupèdes, à l'exception de la verge, qui est pendante &

(kkk) *Vespertilio*: en Hollandois *Vleder-Muys*: en Allemand *Fleder-Maus*.

détachée, suivant la remarque de Mr. de Buffon : ce qui est particulier à l'homme, au singe, & à cette Espece. Ces animaux produisent, comme les Quadrupedes, leurs petits vivants. Les femelles ont deux mamelles, & n'ont, ordinairement, que deux petits, qui, dès qu'ils sont nés, s'y attachent : on dit qu'elles les allaitent, même en volant, & en les transportant d'un endroit à l'autre.

Les *Chauves-Souris* se trouvent répandues partout : il y en a même de monstrueuses à Surinam. Les domestiques y sont aussi plus grandes que les nôtres ; & elles ont, presque toutes, la tête toute ronde, & le museau d'un lievre. Leur corps est couvert d'un long poil roussâtre ; & l'on en voit en abondance.

Les grandes *Chauve-Souris* habitent les bois. Il y en a d'une grandeur prodigieuse : celles qu'on nomme à tête de chien, (III) sont de la plus grande Espece.

Lorsque les aîles de cet animal sont étendues, elles ont chacune dix-huit à vingt pouces. Son corps, qui est couvert d'un long poil roussâtre, est de la grandeur d'un médiocre rat. La forme de son nez est

(III) *Vespertilio cynocephalus, maximus auritus, facie caninâ.*

singuliere; il ressemble à un fer de lance, qui a deux branches à sa base. Son museau est fort large; ses oreilles sont très-grandes, & il a sur le côté externe, une assez longue échancrure, qui commence auprès de la pointe. Il a un petit oreillon pointu; ses yeux sont enfoncés dans leurs orbites.

Cette Espèce est très-dangereuse, par le dégât qu'elle peut faire; car elle suce le sang des chevaux, & même celui des hommes, si elle les trouve endormis. Elle ne quitte guere les bois.



C H A P I T R E XX.

De l'Ornithologie, ou Description des Oiseaux.

Tous les Oiseaux viennent d'œufs. Leur maniere de vivre, la variété de leurs Especies, leurs différentes grandeurs, comme leurs couleurs multipliées à l'infini, méritent l'attention du Philosophe, & piquent la curiosité de l'homme qui cherche à s'instruire.

Tous ceux qui, depuis *Aristote & Pline*, jusqu'à *Mrs. Linneus, Klein, & Brisson*, ont écrit sur la nature des oiseaux, les ont divisés en terrestres & en aquatiques, puis en oiseaux domestiques & passagers, en oiseaux de bois & de rivieres, & enfin en oiseaux de proie, dont je vais faire connoître une partie.

On trouve, à *Surinam*, le long de la *Des Aigles*, qui ne ^{gles.} différent qu'en très-peu de chose, de celles que nous voyons en Europe.

L'*Aigle d'Eau* (a) cornu, est un oiseau de *De l'Aigle d'Eau.* rapine, qui fait, continuellement, la guerre à presque tous les animaux, & sans dis-

(a) *Aquila aquatica cornuta*: en Hollandois *Arend*: en Allemand *Wasser-Adler*.

inction; mais il est inoui qu'il ait jamais attaqué les hommes. Celle-ci est toute noire, & a sur la tête une petite corne fort mince, déliée, & longue de trois ou quatre pouces. La partie supérieure de ses ailes, est aussi armée de deux cornes, à chaque côté, très-petites & très-dures.

Ces oiseaux voraces font leur nourriture, non seulement de crabes, mais encore d'oiseaux, tels que pigeons, canards & poules; ils enlèvent aussi les lievres & autres animaux de bois, pour s'en repaître: ils attaquent, déchirent, & dévorent les brebis, les biches, les chevres, & même les babouins. Ils font leurs nids sur les arbres les plus élevés.

De l'Autruche.

L'Autruche (b) est un oiseau de proie, qui est monté sur de très-hautes jambes. Celle de Surinam a le col fort long, comme toutes les autres, & la tête petite. Sa hauteur est de quatre à cinq pieds: elle n'a que deux doigts à chaque pied ou patte, liés par une membrane. Son corps est ovale, & sa queue très-courte. Elle a à l'extrémité de chaque aile, deux petits ergots, à peu près, semblables aux aiguillons des porc-épics: quelques-uns prétendent qu'ils lui servent de défenses, & d'autres, d'éperons, pour

(b) *Struthio nothus Americanus*, cauda fere nullâ: en Hollandois *Struis-Vogel*: en Allemand *Straufs*.

s'aiguillonner dans sa course. Les plumes du dos sont noires, & ressemblent, par leur mollesse, à de la laine : les pennes des ailes sont de la même couleur; mais très-blanches à la partie supérieure.

Comme je n'ai jamais vu cet oiseau, je n'en puis parler que d'après ceux qui me l'ont décrit, & qui m'ont assuré qu'il étoit fort rare; mais suivant ce qu'ils m'en ont dit, ce n'est, à mon sentiment, qu'une espèce d'*Autruche*, & non pas la véritable, qu'on trouve en Afrique.

Le *Vautour* (c) est un grand oiseau de proie, dont quelques-uns surpassent l'aigle en grandeur. On les distingue, l'un de l'autre, en ce que le *Vautour* a le tronc du corps plus horizontal vers la terre qu'élevé, au lieu que l'aigle porte le col & la tête haute, de façon, que, depuis le doigt de derrière, jusqu'au sommet de la tête, on peut tirer une ligne verticale.

Cet oiseau a les jambes & les pieds fort courts. Il est couvert de beaucoup de plumes, excepté aux ailes & à la queue. Sous les grandes plumes il en a de plus petites, en forme de duvet, qui ressemblent à de la laine: celles du dos & du ventre sont cou-

(c) *Vultur*: en Hollandois *Gier* ou *Koning der Wouwen*: en Allemand *Geyer*.

leur de chair. Celles qui forment proprement les aîles, font toutes noires, de même que celles de sa queue. Sa tête est toute chauve, de même qu'une partie du col, lesquelles font d'un beau vermillon. Il lui pend au col un magnifique jabot de couleur d'orange, en forme de poche, qui lui sert de magasin pour sa nourriture.

Cet animal, fier & hardi, ne se nourrit que de chair crue & putréfiée. Ce sont les Naturels du pays, qui les débitent à *Suriname*, & les vendent jusqu'à cinquante florins de Hollande, la couple. Je crois qu'il est originaire du pays des Amazones, ou du Brésil.

Du Phœnicoptere.

Le *Phœnicoptere* (d) est un grand oiseau, célèbre chez les anciens, & connu parmi les modernes, sous le nom de *Flammant* ou *Bécharu*, qui diffère, néanmoins, de celui qu'on connoît dans le pays sous le nom de *Flammant*. Son corps, qui n'est pas extrêmement gros, est monté sur de très-hautes pattes, assez grêles; & sa tête est portée sur un col très-long & très-délié, comme celui d'une cigogne: ce qui lui donne bien quatre pieds de hauteur. Il a les cuisses & les pieds de couleur de chair; & les plumes des aîles, du dos & du ventre, de même. Sa tête n'est pas fort grande; mais elle est armée d'un bec assez gros, arqué, & fort

(d) *Phœnicopterus*.

dur, qui a, environ, fix pouces de longueur: il lui sert à chercher, dans le fable & dans les marécages, les vers, les petits crabes, les poissons & les insectes qui s'y trouvent.

Cet oiseau s'appriivoiseroit aisément, s'il n'étoit pas si difficile à élever; mais, pour l'ordinaire, il languit quelque temps & meurt ensuite. Celui que j'ai eu pendant trois mois, & que j'ai cru pouvoir élever, n'a vécu, tout ce temps, que d'eau de puits. Je l'ai empaillé, après sa mort, & il occupe, actuellement, une place dans le fameux Cabinet de M. Sloan.

Le véritable *Flammant* (e) du pays differe, Des Fla-
mans ou
Flam-
mants. en forme, grandeur & couleur, du *Phœnicophère*, que les Naturalistes prétendent être le vrai. Je ne sçais ce qui les en a persuadés; & je ne prétends pas décider s'ils ont tort ou raison: je me contente de rapporter la définition qu'en donne le sçavant Gesner.

„ *Arquatam*, dit-il, *banc avem latine vocare volui, quod rostrum ejus inflectatur instar arcus.*” Gesn. de Avibus, Lib. III. p. 196.

Quoique cet oiseau soit également monté sur deux hautes jambes, elles sont de la

(e) *Arquata*: en Hollandois *Flamingo*: en Allemand *eine Art Reiger, mit roten füßen und Flaminigen federn.*

moitié plus petites que celles du *Phanicoptere*. Il a un long col, & une petite tête, qui est armée d'un fort long bec, en forme d'archet, & long d'environ dix à douze pouces. Son corps n'est guere plus grand que celui d'une petite poule. Il peut avoir, à peu près, deux pieds & demi de hauteur. Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans cet oiseau, c'est que, dès le commencement de sa naissance, il est tout noir, que peu de temps après il devient blanc, & par la suite rouge comme du sang. Ses jambes deviennent de la même couleur; il n'y a que le bec, qui conserve la couleur de corne. Les dents, dont il est garni, sont semblables à celles d'un peigne; & c'est par leur moyen qu'il retient tout ce qu'il veut manger, & rejette ce qu'il ne veut pas.

Ces animaux vivent dans une parfaite société. Lorsqu'ils sont aux bords des rivages, pour chercher leur nourriture, ils se rangent de file, & il y en a toujours un qui fait le guet, & qui avertit, par un mouvement, ses camarades, dès qu'il apperçoit la moindre chose qui lui donne de l'ombrage, s'en vole aussi-tôt, & tous les autres le suivent.

Ces oiseaux ne se laissent approcher que très-difficilement, & il faut se cacher dans des broussailles, pour les tirer, quand ils

viennent à terre. Ils font leurs nids dans des mares ou des marécages, & leur donnent la forme d'un cône tronqué, élevés d'un pied & demi. Ces cônes sont solides, jusqu'à la hauteur de l'eau, & ensuite vuides, comme un pot, avec un trou en haut, dans lequel la femelle dépose ses œufs, qui ne passent pas le nombre de deux; & lorsqu'elle les couve, elle se pose de sorte qu'elle n'a que le croupion sur le nid. Leur chair est très-bonne à manger, surtout quand ils sont jeunes.

Les jeunes *Flammants* s'appriivoisent très-facilement, & l'on en transporte fort souvent en Europe. C'est aussi avec leur plumage que les Indiens se font des colliers, des bonnets, & autres atours, dont ils se parent souvent.

L'*Epervier* (f) est un oiseau de proie, de De l'E-
pervier. la longueur d'un pied, que l'on connoît dans le pays, sous le nom de *Faucon*. Il a la tête ronde, le bec courbe en dessous, les yeux fort luisants, les pieds armés d'ongles longs & forts: son col est longuet; son plumage supérieur, d'un brun sombre, marqué de quelques taches noires; la poitrine & les flancs, d'un brun clair; les cuisses fort charnues, & les jambes menues, longues & un peu jaunâtres.

(f) *Fringillarius*, sive *Falco*: en Hollandois *Valk*: en Allemand *Sperber*.

Cet oiseau, qui est assez friand, ne vit que de lapins, de rats, de grenouilles, & de petits oiseaux. Il fait son nid sur les arbres les plus élevés. On prétend que sa chair est bonne à manger; mais comme je n'en ai jamais goûté, puisque je n'ai pas même vu l'oiseau, je ne fais que rapporter ici ce qui m'en a été dit.

*Des
Cor-
beaux.*

Les Naturalistes distinguent nombre de fortes de *Corbeaux*; mais je ne ferai connoître que ceux qu'on nomme ainsi dans le pays.

Le premier est un *Corbeau aquatique*, (g) dont le plumage est d'un bleu noirâtre, & qui est de la même figure des nôtres, mais plus petit.

Le second est le *Corbeau des savannes*, (b) lequel a un cri désagréable, & qui est tout noir.

Le troisieme est la *Corneille*, (i) qui est aussi toute noire, & plus petite que le précédent.

Ces deux derniers s'attourent dans les savannes ou prairies; & il est défendu de les tuer, parce qu'ils mangent les charognes, qui pourroient infecter l'air.

(g) *Corvus aquaticus* : en Hollandois *Rave* : en Allemand *Rabe*.

(b) *Corvus sylvaticus*.

(i) *Cornix nigra*.

Les *Faisans* ne sont pas fort abondants ^{Des} dans la Colonie, à moins que de les aller ^{Faisans.} chercher dans les bois les plus éloignés. Il y en a cependant de deux Espèces.

La première est le *Faisan noir* (*k*) *buppé*. Il est de la grandeur d'un coq d'Inde médiocre: tout son corps est couvert des plus belles plumes que l'on puisse voir. Il porte, sur la tête, une très-belle huppe, qui forme une aigrette toute frisée, laquelle augmente l'air grave qu'il a, quand il marche. Son bec, qui est assez gros, est de couleur de citron, de même que ses jambes, qui ne sont pas mal grosses non plus.

Les Naturels du pays, qui les vont chercher, soit dans la profondeur des bois, ou sur les côtes voisines, les connoissent sous le nom de *Pauwissen*. Ils les vendent jusqu'à douze florins, la paire.

Le second est plus petit que le précédent; & la huppe qu'il a, de même que lui, sur la tête, est formée de plumes noires & blanches, étagées, qui se baissent ou se dressent à la volonté de l'oiseau: sa marche est noble & fière. Son plumage tire un peu sur le noir, & est mêlé de quelque peu de blanc. On le connoît dans le pays, sous le nom de *Maray*. La chair de l'un, comme de l'autre, est

(*k*). *Phasianus niger*: en Hollandois *Faisan*: en Allemand *Phasan*.

très-bonne à manger. Mais, comme on regarde ces deux oiseaux comme des animaux fort rares, on se fait un plaisir de les conserver; outre que cela feroit un mets fort cher.

*De la
Grue.*

Voici un oiseau, dont je risque de donner la description, sous le nom de *Grue*, (1) parce qu'il est passager, & qu'il lui ressemble beaucoup; dans le pays on le connoît sous le nom de *Tête de Negre* ou *Neger-Kop*. Je n'en ai jamais vu qu'un, dont j'ai la tête dans mon *Musæum*.

Cet oiseau est monté sur des jambes, qui ont près de deux pieds de hauteur, mais très-menues; car elles ne sont formées que d'un os fort mince, recouvert d'une simple peau noirâtre, sans plume ni duvet; ses pieds sont divisés en quatre doigts longs & menus; son col est long & courbé, comme celui d'une cigogne, & a près de deux pieds de longueur. Il a de petits yeux noirs & ronds; la tête, qui est un peu plate des deux côtés, est munie d'un bec fort gros, fort long, & tout noir, qui se termine en pointe; aux deux côtés duquel, il a une grande poche, où il réserve sa nourriture, comme les singes. Tout son corps est couvert de plumes noires.

Cet oiseau est vorace, & tout lui est bon.

(1) *Grus*: en Hollandois *Kraan-Vogel*: en Allemand *Kranich*.

Le *Héron* (m) est un oiseau aquatique, ^{Des Hérons.} qui ne vit que de poisson, & dont il y a plusieurs Especes.

Le premier est le *Héron cendré* (n). Il est plus petit qu'une cigogne; & son bec, qui a un demi-pied de long, est fort droit, pyramidal, & d'une couleur brunâtre. Le dessous du bec, le gosier, la poitrine, le ventre, & le dedans des cuisses sont blanchâtres. Ses ongles sont noirs, & ceux du milieu dentelés, en dehors.

Le second est le *Héron blanc*, (o) nommé *Aigrette*, parce qu'il lui pend, derrière la tête, une espee de petite aigrette blanche. Cet oiseau a tout le corps blanc, & a, auprès des yeux, un espace dégarni de plumes. Son bec est noirâtre, & long d'environ quatre pouces; ses pattes de couleur verte, sont garnies d'espace en espace, d'une corne noirâtre, qu'on peut lever en écailles.

Le troisieme est le *Héron tigre* (p). Celui-ci a près de trois pieds de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des ongles. Sa tête est petite & étroite, le sommet en est noir: la gorge & les côtés du col sont roussâtres, avec des taches noires & réguli-

(m) *Ardea*: en Hollandois *Rygers*: en Allemand *Reiger*.

(n) *Ardea cinerea*.

(o) *Ardea alba maxima*.

(p) *Ardea tigrina*: en Hollandois *Tyger-Vogel*.

eres ; le col est couvert de longues plumes : ce qui fait paroître l'oiseau plus petit qu'il ne l'est en effet. Tout le reste de son plumage est fauve , ou d'un roux foncé , tacheté de noir , de la même manière que la peau du tigre : sa queue est courte & petite ; le bec est fort droit & pointu , tranchant des deux côtés , & de couleur verdâtre ; sa mâchoire supérieure entre dans l'inférieure ; l'iris de ses yeux est jaunâtre ; il a l'ouverture du bec fort grande , elle s'étend , même , jusqu'au-delà des yeux , de sorte qu'on diroit qu'ils sont dans le bec : ses jambes sont sans plumes , au-dessous de l'articulation. Il a les pieds verts , les doigts fort allongés , les ongles longs & forts ; & le doigt extérieur , qui tient à celui du milieu , a le côté intérieur dentelé , comme dans tous les autres oiseaux de ce genre. Ils se servent de ces dents ou pointes , pour retenir les poissons glissants.

On m'a assuré que cet oiseau fait , ou pond , sept à huit œufs , arrondis , blanchâtres , & tiquetés de verd. Il fait son nid en terre , & se cache dans les joncs des marais.

Comme tous les *Hérons* ont les jambes fort longues , leur habitude , pendant le jour , est de se tenir dans l'eau , où ils font une grande destruction de menus poissons. Leur grandeur , & celle de leur bec , leur

font très-utiles pour poursuivre & atteindre leur proie, & même les bêtes à quatre pieds, sur lesquelles ils courent quelquefois. Leurs grandes aîles, qui paroissent devoir les incommoder, par rapport à la petitesse de leur corps, leur font, au contraire, d'un très-grand secours, pour faire de grands mouvements dans l'air, & pour avoir la facilité d'emporter souvent de lourds fardeaux dans leurs nids, qui font, quelquefois, fort éloignés de l'endroit où ils ont pêché.

Voici encore un oiseau, que l'on a voulu ^{Du Bec} mettre au nombre des *Hérons*, mais qui ^{à Cuiller.} n'en a nullement la forme. Le nom qu'on lui a donné, à cause de la figure de son bec, lui convient mieux que tout autre.

Cet oiseau est, présentement, connu sous le nom de *Bec à Cuiller* ou *Palette*; (q) quelques-uns le nomment encore *Espatule*, parce que son bec est arrondi, large & applati vers le bout, & que la partie voisine de la tête est étroite & faite comme le manche d'une espatule, dont les Apothicaires se servent pour remuer leurs drogues. Cet oiseau, qui est monté sur de courtes jambes, a un plumage qui change de couleur, en vieillissant, comme celui du Flammant, &

(q) *Platea sanguinea tota* : en Hollandois *Lepel-Beck*.

devient d'un rouge éclatant. Il ne se nourrit que de menus poissons.

Du Diablotin. L'oiseau, appelé *Diablotin*, est aquatique. Les uns lui ont donné le nom de *Plongeon*, d'autres celui de *Foulque chauve*, ou *Poule d'Eau*. (r) li est, à peu près, de la grosseur d'un canard ordinaire. Son plumage est noir, mêlé d'un peu de blanc; ses jambes sont courtes; ses pieds palmés, mais garnis de fortes & longues griffes. Son bec ressemble à celui du corbeau. Il a des yeux à fleur de tête, avec lesquels il voit admirablement bien la nuit; mais qui, pendant le jour, lui sont inutiles.

Ces oiseaux vivent de poissons, qu'ils vont pêcher à la mer; après quoi ils s'en retournent, toujours deux à deux, comme font les perroquets. Ils se tiennent, ordinairement, sur de grands arbres, & crient, en y volant, comme s'ils s'appelloient les uns les autres.

Des Plongeurs. Le *Plongeon* (s) est un oiseau aquatique, dont il y a plusieurs Especes.

Celui de mer, que l'on connoît dans le pays, n'est guere plus grand qu'un demi-canard; son bec est noir & aigu, comme celui d'une grive. Il a le col fort mince, &

(r) *Mergus longirostrus*, *cervice longiori*; *Fulica*: en Hollandois *Duykelaar* of *Waater-Hoen*; en Allemand *Wasser-Huhn*.

(s) *Mergus aquaticus*.

n'a point de queue. Ses jambes font plutôt faites pour nâger, que pour marcher. Il a la plante des pieds noire, & ses doigts font palmés, ou unis ensemble, par de doubles membranes. Le plumage du corps est cotonneux & fort mollet; celui de la tête est brunâtre; celui du ventre est sombre: sa poitrine est comme argentée; ses aîles font noirâtres, à pointes blanches; & ses ferres noirâtres, & larges, comme les ongles de l'homme.

Dès que cet oiseau s'est plongé dans l'eau, & qu'il s'éleve au-dessus, il hausse la tête, puis regarde autour de lui, & se plonge de nouveau, avec une vitesse étonnante. Quoiqu'il ne puisse pas s'élever beaucoup au-dessus de l'eau, dès qu'il prend l'effor, il peut voler long-temps.

Le second est celui des savannes, qui est plus petit que celui de mer. Tout son corps est couvert de plumes cotonneuses, blanches; son bec est petit & jaune; & les jambes font courtes. Il se tient dans les savannes, parce qu'il y a toujours de petits étangs, remplis de petits poissons, qui lui servent de nourriture.

Les *Canards domestiques* font fort abondants dans la Colonie, & l'on y en distingue de trois Especies.

Des différentes Especies de Canards.

Le premier, (t) qui est de la plus grande, a le corps couvert, de toutes parts, de plumes noires, tachetées de blanc: les jambes, le haut du bec & la tubercule sont d'un très-beau rouge.

Le second (u) est moins grand que le précédent. Il a la tête blanchâtre, & le reste du corps brunâtre.

Le troisieme (x) est de la même grandeur; mais il a le corps tout couvert de plumes blanches. Sa tête est rouge, dénuée de plumes, jusqu'au milieu du col; ses yeux, qui sont jaunes, sont environnés d'un petit cercle noir.

On fait si grand cas de ceux-ci, qu'on les envoie en Europe, en présent aux amateurs.

Il y en a d'autres, en outre, qui ne sont point domestiques.

Le premier (y) est un *Canard de passage*. Il est remarquable par son plumage, orné de taches luisantes, assez semblables aux miroirs de la queue du paon.

Le second (z) est un *Canard sauvage*, qui res-

(t) *Anas domestica major*: en Hollandois *End-Vogel*: en Allemand *Endte*.

(u) *Anas minor fusca*.

(x) *Anas minor alba*.

(y) *Anas fera*.

(z) *Anas sylvestris fera*.

resemble assez au *domestique*. Il traverse les rivières & les criques, en petite compagnie. Son bec est un peu jaunâtre; ses pieds sont de couleur d'orange, & ses ongles bruns. Il a un demi-collier blanc; sa poitrine est brunnâtre, ou couleur de châtaigne. Le mâle a la tête & le haut du col d'un beau verd: cette couleur est encore plus belle au milieu des ailes, parce qu'elle tire un peu sur le pourpre. La femelle est privée de tous ces ornements.

Le troisieme (a) est un *Canard* qui n'habite que les rivages de la mer; on le regarde comme une espece de petit *Plongeon*; son corps est court, épais, large & un peu aplati. Son bec est large & d'un bleu pâle; la pointe en est noirâtre: le sommet de sa tête est d'une couleur mêlée de pourpre & de noir: il a derrière la tête une espece de crête, qui pend de la longueur d'un pouce. Tout le reste de la partie supérieure de son corps est d'un brun foncé.

Le quatrieme (b) est un *Canard brun, sauvage*. Il est de la grandeur du *Canard domestique*; mais plutôt moins gros que plus. Il a le bec gros, large, & de couleur plombée, aussi bien que les jambes & les pattes. Son plumage est diversifié par

(a) *Anas cristata.*

(b) *Anas fera fusca.*

des taches noires & blanches : il fréquente beaucoup les rivières & les rivages de la mer.

Le cinquième (c) est la *Sarcelle*, ou *Cercelle*, dont la chair est d'un goût exquis, & d'une grande délicatesse. Elle est de beaucoup plus petite que le *Canard*; & le mâle, qui est plus petit que la femelle, a le bec long d'un pouce, un peu courbé, & noir par la pointe. Cet oiseau a le col long & affilé; il a la prunelle extrêmement noire, & le reste de l'œil jaune, de même que les paupières, & les plumes qui font autour des yeux; le sommet de sa tête est un peu aplati, & de couleur cendrée; sa gorge, sa poitrine, & son ventre sont jaunâtres, & semés de taches noires. Le reste du corps est rempli de plumes de couleur de rouille, tiquetée de noir; les plumes de la queue sont, pour la plus grande partie, cendrées, & comme divisées en deux, à cause de leur tuyau qui est noir. Ses jambes sont jaunes; ses pieds sont garnis de grands doigts, & d'ongles robustes & aigus, qui sont noirs & jaunes.

Tous les *Canards* sont gourmands, insatiables, mangent de tout, & détruisent, heureusement, les mauvaises plantes, & la plupart des insectes nuisibles; ils cherchent,

(c) *Querquedula*: en Hollandois *Teling*.

en barbotant, leur nourriture dans la boue, où ils trouvent des vers, des araignées, des poissons pourris, de petites grenouilles: ils mangent, en un mot, toutes les immondices des basse-cours. Les femelles, de même que celles des oies, pondent de très-gros œufs.

L'Oie (d) est aussi un oiseau de basse-cour, assez connu de tout le monde. Il y en a qui pèsent jusqu'à douze livres, étant engraisées; mais celles qu'on a dans la Colonie, & dont le nombre n'est pas même fort grand, ne sont pas si grosses. Ce sont les Anglois qui les y fournissent; & les Oies sauvages n'y sont pas connues.

La Poule domestique (e) est encore un oiseau de basse-cour, aussi connu que le précédent; c'est pourquoi je n'en fais aucune description. Je dirai seulement qu'elles sont plus petites, à Surinam, que celles d'Europe; mais qu'elles sont, en revanche; infiniment plus délicates, parce qu'on les nourrit avec du bled de Turquie; ce qui rend leur chair plus ferme & plus grasse.

La Poule d'eau (f) est plus petite que la

(d) *Anser vulgaris*: en Hollandois *Gans*: en Allemand de même.

(e) *Gallina domestica*: en Hollandois *Hen*: en Allemand *Henne* ou *Hubn*.

(f) *Gallina aquatica*.

Poule domestique. Elle a, à peu près, la figure d'un petit râle d'eau: son bec est applati, étroit & pointu. Le plumage de sa tête est d'un brun nuancé de rouge; le dessus du dos, du col & des ailes, est de la même couleur, avec des distances de raies blanches, déchiquetées en travers: les plumes de sa poitrine sont d'un blanc jaunâtre; le bas du ventre est rougeâtre & sale; sa queue est courte: mais ce qu'il y a de remarquable, c'est, qu'étant réunie elle forme un creux singulier.

La chair de cet oiseau est aussi délicate que celle de la farcelle.

Il y en a encore une autre, qui ne diffère de la précédente, que par sa grandeur; & qu'on nomme, par cette raison, *grosse Poule d'eau.*

De la
Poule
Pintade.

La *Poule Pintade* (g) est un oiseau du genre des *Poules*, & qui est originaire d'Afrique, d'où on l'a transporté dans la Colonie. On ne sçauroit mieux nommer cet oiseau, puisqu'il est peint de taches blanches & noires, qui forment une madrure des plus charmantes & des plus régulières. Elle est de la grandeur d'une *Poule domestique*; mais elle a la queue baissée, comme la perdrix. Elle a deux appendices membraneuses, de couleur de chair, aux deux cô-

tés des joues. Tout son plumage n'est que de deux couleurs, blanc & noir: les taches, dont il est rempli, sont presque par-tout d'une même forme, rondes & régulières, comme lenticulaires, excepté aux ailes, où elles sont allongées, & comme par bandes: ses jambes sont couvertes de petites plumes marquetées. Sa tête est sans plumes; ses paupieres supérieures ont de longs poils noirs, qui se relevent par en haut. Elle a, au-dessus de la tête, une crête, qui tient de la nature d'une peau seche & ridée, d'un fauve brun. Son bec est semblable à celui d'une *Poule ordinaire*. Les mâles ont la peau des paupieres bleue, & les femelles l'ont rouge. Ses pieds sont brunâtres; & le tiers de la longueur des doigts est uni par une espece de membrane. Le mâle n'a point d'ergot au derriere du pied.

On prétend que la chair de cet oiseau est aussi délicate que celle du faisan. On peut aussi les apprivoiser facilement; & ils deviennent même très-familiers. Mais ils sont extrêmement jaloux, & ne peuvent souffrir les autres *Poules*, de quelque Espece qu'elles soient. Elles les attaquent à grands coups de bec, & veulent être seules. Les œufs, que la femelle pond, sont de la même couleur que son plumage.

De l'Oi-
seau
Trompet-
te.

L'Oiseau Trompette (b) est encore un oiseau du genre des Poules, qui est originaire des Amazones. Il est, à peu près, de la figure d'un coq d'Inde, & tout noir. Les plumes du col sont nuancées de couleur d'or. Ce qu'il a de particulier, c'est son bec, qui est double, ou plutôt qu'il a deux becs, l'un sur l'autre, dont celui de dessus ressemble à un nez creux, qui contribue, peut-être, au son que cet oiseau forme. Je dis peut-être, car on n'est pas d'accord d'où il part. J'ai cru d'abord que c'étoit de l'anus; mais j'ai reconnu mon erreur; & je ne doute point non plus, que ce ne soit d'un organe différent de celui de la gorge. Quelques-uns prennent ce son pour un chant; mais je suis d'avis, comme le dit Mr. de la Condamine, que c'est fort mal à propos. Quoi qu'il en soit, les plus sçavants Naturalistes ignorent encore l'organe d'où sort ce son; mais je ne désespere pas, qu'un jour ou l'autre, on ne parvienne à le découvrir.

Cet oiseau se rend si familier, qu'il témoigne une tendresse toute particulière à celui qui l'a élevé. J'en ai nourri un fort jeune, qui me suivoit par-tout où j'allois dans la maison; mais ce qu'il y avoit de

(b) *Gallina sylvatica, crepitans, pectore columbino*: en Hollandois *Trompetter*.

plus remarquable c'est, que, lorsque je me levois, le matin, & que je lui ouvris sa cage pour le faire sortir, il fautoit alors, tout de suite, sur moi, en sonnant de la trompette; car, à la vérité, le son qu'il donne, approche beaucoup de celui d'une trompette fendue; & chaque fois qu'il me voyoit il faisoit la même manœuvre.

Le *Coq d'Inde* (i) est encore un oiseau *Du Coq d'Inde.* domestique, du genre des *Poules*. Celui-ci est originaire du pays. Il y en a en abondance, & ils sont beaucoup plus gros & plus gras que ceux d'Europe; car il y en a qui pèsent jusqu'à vingt-cinq livres.

Les *Coqs d'Inde* varient pour la couleur. Il y en a dont les plumes sont noires, avec un peu de blanc, à l'extrémité; d'autres sont grisâtres; & d'autres d'un gris un peu rougeâtre.

Le *Pigeon* (k) est un oiseau si connu, *Des Pigeons.* que quantité de personnes se font une affaire sérieuse de sa multiplication, sans même y rien épargner. Il y en a, sur chaque Plantation, une quantité prodigieuse, qui s'y multiplient sans qu'on soit obligé de se donner beaucoup de peine; parce qu'ils se plaisent à la chaleur du pays: ce

(i) *Gallus Indicus*: en Hollandois *Kalkkoen*: en Allemand *Calecutischer Habn* ou *Püber-Habn*.

(k) *Columba*: en Hollandois *Duiwe*: en Allemand *Taube*.

qui les rend encore plus portés à l'amour. On ne les y nourrit que de bled de Turquie ; ce qui rend leur chair plus fine & plus délicate que celle des *Pigeons* d'Europe.

Des Pigeons sauvages. Les *Pigeons sauvages* (l) font de trois Especes.

Le premier est celui qu'on nomme *Ramier*, (m) parce qu'il se perche sur les arbres. Ils volent, ordinairement, en troupes, ou en compagnies, comme font les perrix, & se tiennent toujours dans les bois. Le plumage de leur col a le lustre de la soie ; celui de la poitrine, des épaules, & des aîles est vineux ; le milieu du dos de couleur de frêne sombre ; & le reste est semblable à celui des *Pigeons ordinaires*.

Le second (n) est une autre Espece de *Ramier* plus petit, qui est d'une couleur cendrée.

Le troisieme est un petit *Pigeon sauvage*, dont la couleur est d'un brun clair.

Ces trois Especes de *Pigeons sauvages*, ont la chair extrêmement délicate ; parce qu'ils se nourrissent uniquement de toutes sortes de fruits : ce qui les rend fort gras & fort bons.

(l) *Columba sylvestris.*

(m) *Columba livia.*

(n) *Columba sylvestris cirenea.*

La *Tourterelle*, (o) qui est un oiseau du *De la*
genre des *Pigeons*, se trouve aussi à *Surinam*. *Tourte-*
relle.
Elle a, peut-être, dix pouces de long, sur
dix-huit à vingt d'envergure. Son bec est
délié & long, d'un bleu sombre en dehors,
& rouge en dedans; ses pattes sont de la
même couleur; mais elle a les griffes noires:
sa tête & son dos sont d'une couleur cen-
drée; la poitrine & le ventre blanchâtres;
sa gorge est entre-mêlée de verd & de noir.
Les plumes extérieures des ailes sont bru-
nes, & celles du milieu sont cendrées.

La *Tourterelle* est plus petite que le *Pi-
geon* de la plus petite Espèce: son jabot
est grand, & la voix gémissante. Ses ailes
sont si longues que cela lui donne un vol
d'une rapidité étonnante, qu'elle soutient
longtemps. On prétend que le mâle ne s'at-
tache qu'à une femelle; ce qui pourroit le
faire regarder comme le symbole de la fidé-
lité conjugale.

Cet oiseau se tient toujours sur le haut
des arbres, & il y fait son nid. Sa chair
est infiniment meilleure que celle des *Pigeons*
sauvages, parce qu'elle a plus de suc; ce
qui la rend un manger délicieux.

On prétend que la *Tourterelle* pond deux
fois par an, & qu'elle se tient, pour l'or-
dinaire, dans les bois les plus éloignés.

(o) *Turtus sylvaticus*: en Hollandois *Tortel Duif*;
en Allemand *Turtel-Taube*.

*Des dif-
férentes
Especes
de Pies.*

La *Pie* (*p*) est un oiseau, qui approche du corbeau, dans toutes ses parties, & dont on distingue plusieurs Especes.

La premiere (*q*) est connue, dans le pays, sous le nom de *Coyakee*, qui signifie *Toucan*.

Cet oiseau, qui est un peu plus grand que la *Pie ordinaire*, a la tête, le col, le dessus du dos, & les ailes, d'un blanc cendré. Sa poitrine est d'un jaune luisant, ou safrané; son ventre & les cuisses sont d'un beau rouge vermeil, ou de couleur écarlate, qui s'étend presque jusqu'à la moitié de la queue, & est ensuite intercepté par une bande noire & large, qui finit par le même rouge: ses jambes, ses pieds & ses griffes sont noirs, aussi bien que le reste de ses plumes.

Cet oiseau est très-remarquable, par la grosseur de son bec, qui a près de huit pouces de long, & deux pouces & demi de large, à sa racine. Sa mâchoire supérieure est large, & un peu recourbée, & a une cavité exactement égale à la mâchoire inférieure: l'une & l'autre sont dentées, & couvertes d'une peau gluante. Ces deux mâchoires sont d'une substance mince & osseuse, & couvertes d'une écaille jaune & rouge, tirant sur la corne. Les narines sont situées

(*p*) *Pica*: en Hollandois *Exter*: en Allemand *Aelster*, *Atzel* & *Hetze*.

(*q*) *Nasutus simpliciter*, sive *Tucana*.

au-dessus de cette substance , sur le bec, & tout près de la tête, laquelle est grande & fort grosse ; ce qui lui donne la force de pouvoir porter un bec si monstrueux. La langue qu'il renferme, est, non seulement, de la même longueur ; mais elle ressemble parfaitement à une plume bien déliée.

On trouve cet oiseau dans les bois, où il fait son nid sur les arbres.

La seconde (r) est la *Pie de mer*, qui a un pied de long. Son bec est court, large & aplati de côté, d'une manière opposée à celui des canards ; il est triangulaire & pointu. Son plumage est noir, excepté à la poitrine, qui est tachetée de blanc. Ses jambes & ses pieds sont d'un rouge jaunâtre, & placés en arrière, comme dans les plongeurs ordinaires ; de sorte que cet oiseau semble marcher, en s'appuyant, perpendiculairement, sur la queue. Il lui manque le doigt de derrière.

La troisième (s) est une *petite Pie*, dont les couleurs sont très-joliment diversifiées : son plumage inférieur est comme cotonneux ; & elle a du jaune, depuis le milieu du dos, jusqu'au croupion.

La *Pie* est connue pour un oiseau, qui apprend facilement à articuler nombre de mots. Elle fait, ordinairement, son nid à

(r) *Pica marina.*

(s) *Pica minor.*

la cime des grands arbres, où elle pond, à chaque couvée, six ou huit œufs marqués de taches noires. Elle vit d'insectes, & de la chair de toutes les fortes de petits oiseaux qu'elle peut attraper: elle en mange même les œufs. Lorsqu'elle marche, elle ne fait que sauter, en remuant, perpétuellement, la queue. Elle est assez hardie pour attaquer quelques oiseaux de proie, même des levrauts & autre gibier semblable.

*Des différentes
Espèces
de Pics.* Le *Pic* est un oiseau, dont il y a plusieurs Espèces, qui ont tous le bec propre à percer l'écorce des arbres, même les plus dures. C'est, d'ailleurs, un oiseau sauvage, habitant les bois; qui est de moyenne taille, sauvage, carnacier & sédentaire. Il a, depuis le bout du bec jusqu'à celui de la queue, douze à quatorze pouces. Il vit de fourmis, & de vers qui se trouvent dans l'intérieur des arbres. Pour cet effet, il se place contre l'arbre, & à coups redoublés, il fait des trous exactement ronds & profonds, pour, en allongeant sa langue, attraper les vers, qui se nourrissent dans le bois. Il étend, de même, sa langue sur les fourmillières, & la retire remplie de fourmis, comme font les mangeurs de fourmis. *Voyez ce mot.*

La femelle ne fait point de nid, parce qu'elle dépose ses œufs, qui sont, ordinai-

rement, au nombre de six ou sept, dans des trous d'arbre, sur le bois vermoulu.

Voici les Especes qu'on trouve à *Surinam*.

Le premier est le *Pic verd* (t), qui a le bec dur, triangulaire, terminé, au bout, en pointe coupée, noire & dure. Il a l'iris, en partie, blanche, & en partie, rougeâtre; le dessus de la tête d'un beau vermillon, semé de taches noires; l'œil enfermé dans une plaque noire, en triangle, qui va jusqu'au bec, & sous laquelle est une bande rougeâtre; le derriere du col, le dos, & le dessus des ailes, verdâtres; la gorge, le col, la poitrine & le ventre pâles; le fouet de l'aile parsemé de taches blanchâtres; le croupion jaune paille; les plumes de la queue sont par dessus d'un verd foncé, rayé de quelques lignes transversales, & semblent comme fourchues à leurs pointes, qui sont noirâtres: ses pattes & ses doigts sont de couleur de plomb; ses serres grises, brunâtres; & il a les jambes très-courtes.

La langue de cet oiseau est remarquable, en ce qu'elle est grosse comme une ficelle ordinaire, ronde, égale d'un bout à l'autre, dure, osseuse, écailleuse, pointue, gluante, longue de trois ou quatre pouces hors du bec, quand il l'allonge; la tenant, or-

(t) *Picus viridis*: en Hollandois *Specht*: en Allemand *Grünspecht*.

dinairement ployée en rond, dans son gofier.

Le second (u) est le *Pic noir*, ou *Charpentier*, qui se distingue assez par sa couleur, laquelle est un peu teinte, uniquement, au-dessus de la tête, d'une couleur rouge de cinabre.

Le troisieme est le *Pic varié*. (x) Celui-ci est égal au merle, en grandeur; & son plumage, qui est noir, comme celui du précédent, est néanmoins picoté par-ci par-là, de quelques taches blanches.

Le quatrieme (y) est un autre *Pic varié*, qui est de la grandeur d'une tourterelle. Sa tête est ornée de plumes rougeâtres, & crêtée; son col, dessus & dessous, est noir, avec quelque peu de blanc. Il a les ailes noires en dessus, & blanches en dessous; la queue noire; le ventre & les cuisses noires & blanches.

Le cinquieme est un *petit Pic*, de la grosseur d'un moineau franc. Il est de couleur d'olive pâle. Toutes ses plumes sont tachetées de blanc & de noir, depuis la gorge jusqu'à l'anus; celles qui recouvrent les ailes sont légèrement jaspées, vers le bout, d'un blanc jaunâtre: les grandes de la queue

(u) *Picus niger*.

(x) *Picus varius minor*.

(y) *Picus varius major*.

le font de noir. Sa tête & le dessus du col font d'une couleur de cinabre.

Le fixieme (z) est le *Charpentier jaune*, qui est de la plus grande Espece. Aussi se distingue-t-il des autres, par les coups de bec qu'il donne dans les arbres, & qu'on peut entendre de fort loin. Il a, en outre, une fort belle huppe rouge sur la tête: les plumes du dessus de ses aîles font bleuâtres; celles du col, de la poitrine, & du ventre, font de couleur de citron.

Le septieme (a) est un *Pic*, qui a beaucoup d'affinité avec la pie. Il a la tête petite, le bec droit, pointu, noir, long d'un doigt; les pieds correspondants, par la situation des doigts, aux pieds des autres oiseaux; la tête & la partie supérieure d'un bleu céleste, jusqu'au commencement du dos; toute la queue noire; les aîles de même, mais elles ont dans le milieu & dans toute leur longueur, une tache blanche; le reste du corps est d'un bleu céleste; & les jambes font bleuâtres.

Ce qui rend cet oiseau remarquable, c'est Part avec lequel il construit son nid, en le suspendant aux extrémités des branches d'un arbre.

(z) *Picus citrinus*.

(a) *Picus nidum suspendens*.

Du Hibou.
 Du Hibou.

Le Hibou (b), ou Chât-buant, est un oiseau nocturne, dont je connois deux Espèces à Surinam.

Le premier, qui est de la grandeur d'une poule, a une espèce de huppe, ou touffe de plumes, au dessus des yeux, qui lui descend autour du col. Ses yeux sont noirs & enfoncés; son ventre est blanc, marqué de taches noires; son bec blanc; ses ongles sont crochus; & ses jambes couvertes de plumes.

Le second est la Huette, ou Hulotte, qui est aussi un oiseau nocturne, mais plus petit que le précédent: son plumage est cendré & noir. Ses jambes sont velues, jusques sur les ongles, qui sont cendrés & crochus. Son bec est courbé & fort luisant. Il ne ferme l'œil qu'avec la paupière d'en haut. Ses yeux sont noirs, environnés de petites plumes blanches: sa tête est monstrueuse, & fort bien garnie de plumes.

Ces animaux poussent, la nuit, des cris terribles, qui font peur aux femmes & aux enfants; & le jour ils se retirent dans le creux des arbres, où ils font leurs œufs. Ils ne se nourrissent que de rats & de souris.

Des différentes
 Espèces de Perroquets.

Les Perroquets, qui sont d'un genre d'oiseaux

(b) *Ulula strix major*: en Hollandois *Nagi-Uyl*: en Allemand *braune Eule*.

seaux Indiens, ont la tête grande, le bec & le crâne durs, un très-beau plumage, les ongles extrêmement crochus. Ils ont quatre doigts aux pieds, deux devant, & deux derrière. Ils se servent, en grim pant, de leur bec, comme d'un crochet, pour soulever leur corps. Leur langue est large, & ronde par le bout.

On peut faire trois divisions de *Perroquets*, sçavoir: des grands, des moyens, & des petits.

L'*Aras* (c), que je mets dans la première espèce ou division, est, assurément, le plus gros des *Perroquets*. Il est de la grosseur d'une poule, qui n'a pas encor pondu, ou bien d'une farcelle: il y en a de deux fortes.

Le premier a les plumes de la tête, du col, & du ventre, couleur de feu; les aîles mêlées de bleu, de rouge & de jaune; & la queue, qui est longue de quinze à vingt pouces, du plus beau rouge. Il a la tête fort grosse, & le bec à proportion; la mâchoire supérieure blanche, & l'inférieure noire; la région des yeux & les tempes blanches; les jambes courtes, & les pieds bruns. Il marche gravement, & parle très-distinctement, quand il est instruit de jeunesse; mais il est naturellement grand criard.

(c) *Pfittacus maximus*: en Hollandois *grootte Papagay*: en Allemand *Papagay*.

Le second est l'*Aras bleu*. Il a le bec noir, & un peu plus long que celui du précédent; il a aussi une peau autour des yeux, bariolée de plumes noires. Le sommet de sa tête est plat, & verd. Il a tout autour de la gorge un collier noir; tout le dessous de son corps est safrané, & le dessus est d'un beau bleu. Sa queue est de la même longueur que celle de l'*Aras rouge*. Il a les jambes & les pieds bruns, & les ongles noirs.

Les *Perroquets*, de la seconde division, se distinguent par la diversité de leur plumage, ou souvent, par la dénomination des différentes Iles d'où ils viennent; car il ne faut pas s'imaginer que tous ceux qu'on trouve à *Surinam*, en soient originaires. Ce sont les Indiens, qui les y apportent, pour en faire commerce; ils sont, d'ailleurs, d'un tiers plus petits que les *Aras*.

Le premier de cette Espèce (d), est un *Perroquet* qui vient de l'*Orenoc*. Il est grand & verd. Il a les ailes rougeâtres; la partie supérieure du bec, noire au bout, puis bleuâtre, & le reste rouge; l'inférieure est blanche. Il a l'iris des yeux safranée, le sommet de la tête jaune, & le reste du corps verdâtre, plus foncé en dessus, & plus clair en dessous. La partie supérieure de ses

(d) *Pfittacus viridis*.

ailes est rouge; sa queue un peu courte; & ses jambes & ses pieds sont cendrés.

Le second est le *Perroquet gris de Guinée*.

(e) Il a le bec noir; tout le corps cendré obscur; la queue rouge, de couleur de cinabre, mais fort courte, excédant, à peine, le bout des ailes; les yeux entourés d'une peau nue & blanche. Ce sont les vaisseaux *Négréiers*, (f) qui les apportent dans le pays, en revenant de la Guinée.

On les vend, depuis dix jusqu'à quinze florins de Hollande, la piece.

Le troisieme est un *Perroquet verd* (g) des *Amazones*. Son plumage, qui est d'un verd éblouissant, est d'une beauté accomplie. Il est fort grand, & a quelques plumes jaunes sur le front.

Le quatrieme est un *Perroquet violet*, (h) qui a la tête & tout le dessus du corps d'un beau rouge cramoisi; & toute la poitrine & le ventre d'un fort beau violet. Sa tête paroît comme séparée du dos, par une ligne violette, qui vient, latéralement, se joindre au violet de la poitrine, & semble former le collier d'un tablier de cordonnier.

(e) *Pfittacus cinereus*.

(f) Terme usité dans le pays, pour désigner les vaisseaux qui transportent les Nègres de Guinée à Surinam.

(g) *Pfittacus viridis major*.

(h) *Pfittacus major violacetus*.

Ses plumes scapulaires sont d'un beau bleu; ses ailes & sa queue vertes & rouges. Il a le bec noir & très-fort, & l'iris de ses yeux est de couleur d'or.

On trouve ce *Perroquet* du côté des Amazones.

Le cinquieme est un *Perroquet varié*. (i) Il a la poitrine & le col d'un plumage bigarré, de couleur rougeâtre foncé, & sur la fin, d'un bleu très-élegant: il a les plumes du ventre presque de la même couleur, mais, cependant, parsemées de brun; celles du dos vertes; les grandes plumes des ailes bleuâtres, & la queue toute verte.

Il est à remarquer que, lorsqu'on met cet oiseau en colere, il dresse les plumes de sa tête, de maniere, qu'elles paroissent former une fort belle crête.

Le sixieme est le *Perroquet verd*, (k) qui a le dos jaunâtre, & le reste de son plumage d'un verd pâle.

Le septieme (l) est un *Perroquet*, qui a la tête, les épaules & les cuisses jaunes; & le reste de son plumage d'un très-beau verd.

Le huitieme (m) est un *Perroquet à plumage du plus beau verd*; mais qui a la tête

(i) *Psittacus elegans, clusii exoticorum.*

(k) *Psittacus viridis, dorso flavescente.*

(l) *Psittacus viridis, capite, humeris & femoribus luteis.*

(m) *Psittacus capite cyaneo, collari luteo.*

d'un bleu céleste, ou azur, avec un collier jaune.

Le neuvieme (n) est un petit *Perroquet verd*, à longue queue, qui a le bec un peu rouge, les jambes & les pieds de même, & le reste de son plumage d'un très-beau verd.

Tous les *Perroquets*, de la troisieme Espe-^{Des Perruches, ou Perriques.} ce, sont appellés *Perruches* ou *Perriques*, parce qu'ils sont fort petits; & c'est, en partie, cette petitesse qui fait leur beauté. Celles que le pays fournit, sont, à peu près, de la grosseur d'un merle, & toutes vertes. Elles ont, par-ci par-là, quelques plumes rouges sur la tête; & leur bec est blanc. Elles vont toujours en troupes, & suivent les fruits & les graines de mil, à mesure qu'ils mûrissent. On a toutes les peines du monde à les distinguer sur les arbres où elles se perchent; mais l'on n'en a point à connoître qu'elles y sont souvent en grand nombre, par leur ramage, qui flatte l'oreille, & charme ceux qui les écoutent. Elles ne sont cependant bonnes qu'à manger, parce qu'on ne les peut pas apprivoiser, comme les suivantes.

La seconde sorte de *Perruche* (o) est de la grosseur des précédentes. Leur bec est noir; l'iris de leurs yeux aurore; le des-

(n) *Pfittacus totus viridis.*

(o) *Pfittacus minor, proluxâ caudâ, maculis flammeis conspersus.*

sous du bec bleu céleste, & le dessus bleu ardoisé; le reste de leur tête est brun, & le bas du col bleu ardoisé: tout le dessus du corps & de la queue, flammé, d'un verd éclatant. Toute la gorge est brune, avec un bord aurore à chaque plume: ce qui forme un total écaillé. Elles ont le pli de l'aîle couleur de feu, & le reste bleu; tout le dessous du corps d'un verd éclatant; & le milieu du ventre lilas, veiné de brun: sur le milieu de la queue, une ligne longitudinale lilas, & le dessous de la queue, (qui est plus courte que celle des autres *Perruches*) d'un rouge brun, tirant sur le marron; les pieds & les ongles sont noirs.

La troisième (p) est une *Perruche de la Guinée*, d'une assez grande Espece. Elle a le dessus de la tête gris-brun; tout le dessus du corps & des aîles verd-brun de pré, & les plumes de la queue verd-brun; le pli de l'aîle citron clair; le col de même; la poitrine, le ventre, & les cuisses d'un bel orangé.

La quatrième (q) est une autre *Perruche de Guinée*, de la grosseur d'une alouette. Son bec, son front, ses joues, & le haut de sa gorge sont d'un orangé vif, dans le mâle, & pâle dans la femelle. Tout son

(p) *Pfittacus major*.

(q) *Pfittacus minor*.

corps est, en dessous, d'un beau verd clair, & en dessus d'un verd plus foncé. Son croupion est d'un bleu éclatant; les plumes de sa queue, qui n'est pas fort longue, sont mêlées de rouge & de noir. Le pli de l'aile est noir, mêlé de violet; les plumes de ses ailes sont d'un beau verd en dehors, & d'un brun minime en dedans. Ses yeux sont noirs, & ses pieds gris.

Presque tous les Ornithologistes font mention d'un bien plus grand nombre de *Perroquets*; mais comme il ne s'agit, ici, que de ceux qu'on peut se procurer dans la Colonie, j'ajouterai seulement que chaque contrée de la terre-ferme produit de ces animaux, que l'on distingue uniquement par leur plumage.

Le Pere *Labat* dit, d'ailleurs, que tous les petits *Perroquets de la Guadeloupe* sont de la grosseur d'un merle, entièrement verds, à la réserve de quelques petites plumes rouges, qu'ils ont sur la tête, & que leur bec est blanc. Ils sont doux, caressants, & ils apprennent facilement à parler.

Ceux du Brésil sont totalement verds: leurs plumes semblent couvertes d'un petit duvet blanc & très-fin, qui les fait paroître argentées. Ils sont d'ailleurs fort vifs, très-priés, & semblent aimer à s'entretenir avec les hommes; car quand ils entendent parler,

soit de jour, soit de nuit, ils se mettent de la partie, & crient toujours plus fort que qui que ce soit.

Tous les *Perroquets*, tant de la première que de la seconde Espèce, ont beaucoup de disposition à apprendre à parler, pour peu qu'on les instruisse étant encore jeunes. Ils ont aussi beaucoup d'adresse à faire leurs nids; car ils ramassent quantité de joncs & de petites branches d'arbres, avec lesquels ils forment un tissu, qu'ils ont l'art d'attacher à l'extrémité des branches les plus foibles des arbres les plus élevés.

Ces animaux ne voyagent jamais qu'en troupe, & toujours deux à deux. Dans de certaines saisons de l'année, & sur-tout dans la cueillette, ou récolte du Café, ils viennent par milliers, faire ravage sur les arbres qui le portent. Ce qui me rappelle une aventure, que voici.

Un jour, me trouvant en très-bonne & nombreuse compagnie, sur le Plantage de feu Monsieur *Tourton*, ancien Conseiller de la Cour de Criminelle Justice, on proposa une partie de chasse aux *Perroquets*, de laquelle je me trouvai, moi septième.

Nous fûmes, une heure avant le coucher du soleil, les attendre au bord de la rivière; parce que c'est ordinairement vers le soir que chaque croupe se rassemble, pour venir se jeter sur les arbres à Café. A peine

y furent-ils, que nous commençâmes à tirer dessus, d'une telle maniere, qu'en moins d'une heure nous en tuâmes ou blessâmes plus d'une centaine. Contents d'une pareille chasse, pour le petit nombre que nous étions, nous nous en retournâmes; & l'on agita, au souper, de quelle maniere on les apprêteroit pour le lendemain; le résultat fut qu'on commenceroit par couper toutes les langues, pour en faire un pâté, qui ne se trouva pas, à la vérité, des meilleurs; mais du moins pûmes-nous nous vanter d'en avoir mangé un de langues de *Perroquets*: fantaisie qu'il seroit fort difficile de satisfaire en Europe, sans y employer des sommes exorbitantes; encore ne sçais-je si l'on y parviendroit. L'on en mit une vingtaine dans une marmite, lesquels firent une soupe des plus exquises: l'on en fit étuver une quantité d'autres, qui se trouverent tendres, délicats & parfaitement bons: mais pour ceux que l'on fit rôtir, ils devinrent si secs qu'ils n'avoient aucun goût. Cela n'empêche pas que je ne puisse certifier avoir mangé, une fois en ma vie, des *Perroquets* accommodés de quatre manieres différentes.

Le *Martin Pêcheur* (r), qui fréquente les Du eaux, est plus petit qu'un merle. Il a le bec Martin Pê- cheur.

(r) *Alcedo, muta cirrata subviridis*: en Hollandois *Alkyon*: en Allemand *Eis-Vogel*.

noir & gros, fort droit, pointu, & long de deux pouces; la bouche safranée, en dedans; le menton, & le milieu du ventre blancs, avec quelque mélange de rouge; le bas du ventre, & le dessous des ailes, rouffâtres. Sa poitrine est aussi rouffe; avec les extrêmités des plumes d'un bleu clair argenté & éblouissant, sur-tout celles du dos: on y remarque cependant des lignes noires, nuancées. Le sommet de sa tête est d'un noir verdâtre, avec quelques taches bleues en travers. Le grand pennage est aussi d'une couleur bleue verdâtre; la queue courte & d'un bleu obscur: ses jambes sont petites, & il a les pieds d'une structure singulière; car le doigt extérieur s'attache à celui du milieu, par trois jointures, & l'intérieur, par une seule: or le doigt intérieur est plus petit, & plus court de moitié que celui du milieu; l'extérieur est presque égal à celui du milieu; & le postérieur, un peu plus grand que l'intérieur.

Il se perche, & fait son nid dans des trous, près de l'eau, dans lesquels il pond cinq ou six œufs. On le trouve, ordinairement, le long des eaux vives, comme rivières, criques; &c. & quoiqu'il se nourrisse de bons poissons, sa chair n'est cependant pas bonne à manger.

Du Merle. Le Merle (*s*) est un oiseau sauvage de
 (*s*) *Merula*: en Hollandois *Merle*: en Allemand
Amstel.

bois. Il est du genre des étourneaux; & l'on en distingue de plusieurs sortes. Celui qui se trouve à *Surinam*, est d'une taille médiocre. Il a, depuis la pointe du bec, jusqu'au bout de la queue, une douzaine de pouces. Le mâle est totalement noir; mais il a le bec d'un jaune orangé: celui de la femelle est noirâtre; & son plumage est d'un noir mal teint, tirant sur le brun.

Cet oiseau se nourrit de tout ce qu'il trouve dans les bois, insectes, fruits; &c. son nid, qu'il fait dans les broussailles, est, extérieurement, composé de mousse, de rameaux déliés, & de menues racines, liés ensemble avec de la boue, qui tient lieu de colle.

Le *Hoche-queue* (t) est un oiseau de passage, qui se fait reconnoître au branlement continuél de sa queue: ce qui l'a fait nommer par *Gesner* (*Hist. animal.*) *Motacilla caudam irrequietè motitant.* Du Hoche-queue.

Il y en a de deux Espèces, qui fréquentent les rivières; l'une, noire & blanche, l'autre, jaune & cendrée. Cet oiseau a, depuis la pointe du bec jusqu'au bout de sa queue, huit pouces, & ne se nourrit que de petits vers & autres insectes.

(t) *Motacilla*: en Hollandois *Quikstaart*: en Allemand *Bachsteltze*.

*Du Guê-
pier.* Le *Guêpier* (u) est, à peu près, de la grandeur du merle, mais il ressemble, de figure, au martin pêcheur.

L'iris de ses yeux est d'un brun rouge : son plumage est varié, de couleur rougeâtre derrière la tête, d'un jaune verdâtre au col; les plumes des aîles sont verdâtres, mêlées de noir & de bleu; ses griffes sont noires. Il y en a de deux sortes; l'un grand, & l'autre plus petit.

Ces oiseaux ne se nourrissent que d'abeilles & d'autres insectes volants.

*Des Me-
sanges.* La *Mesange* (x) est un oiseau de savanes & de bois. Il y en a de plusieurs sortes: quelques-unes sont un peu plus grandes qu'un pinson; d'autres n'ont, depuis le bout du bec jusqu'à celui de leur queue, que quatre pouces.

Toutes les Espèces, que je vais décrire, ont les plumes si avant sur le bec, qu'elles en paroissent huppées.

La première (y) est de la grandeur d'un gros pinson. Elle a la tête & le menton noir; le reste du dessus du corps d'un verd jaunâtre, excepté le croupion qui est bleuâ-

(u) *Merops major & minor, sive Apiastra*: en Hollandois *Specht*: en Allemand de même.

(x) *Parus*: en Hollandois *Mees of Meeze*: en Allemand *Meise*.

(y) *Parus major*.

tre; le deffous du corps jaune, & les pieds plombés.

La feconde (z) est de la même grosseur que la précédente. Elle est connue sous le nom de *Mefange charbonniere*, parce qu'elle a des bandes & des taches noires sur le corps. On prétend que celle-ci est un oiseau de proie, parce qu'elle mange de la viande, & qu'elle s'attache aux cadavres.

La troisieme (a) a la tête noire, & la poitrine toute blanche.

La quatrieme (b) a aussi la tête noire; mais les mâchoires blanches, le dos verdâtre, & les pieds plombés.

La cinquieme (c) est celle qui a la couleur d'olive, & le ventre jaunâtre.

Toutes ces cinq Especies de *Mefanges* ont le bec noir, droit, court & fort pointu. Elles habitent, ordinairement, autour des arbres, & dans les savannes, & se nourrissent, principalement, d'insectes & de chair morte. Elles font leurs nids dans les trous des arbres, où elles pondent leurs œufs, au nombre de sept à huit, qui sont d'un blanc-cendré, pointillés de rouge.

(z) *Parus nigricans, seu Carbonarius.*

(a) *Parus ater, pectore albo.*

(b) *Parus capite nigro, temporibus albis, dorso cinereo.*

(c) *Parus olivarius, ventre flavescente.*

Des Hirondelles. L'*Hirondelle* a la tête grande; le bec court, & extrêmement fendu, pour attrapper, plus facilement, les insectes en volant; les aîles fort longues, & le vol rapide; les pieds courts & petits: aussi ne marche-t-elle gueres: la queue longue & fourchue, pour fléchir, & retourner le corps plus promptement.

Les *Hirondelles* de l'Amérique (d) ressemblent beaucoup à notre hirondelle de muraille, qui fait peu d'usage de ses pieds. Elle a le bec grand, & le peut ouvrir jusqu'aux yeux. Ce sont des oiseaux passagers, qui font, ordinairement, leurs nids dans les creux des arbres.

Celles que l'on voit dans la Colonie, ont le haut du gosier d'un brun blanc, & la queue divisée en six: tout le reste de leur plumage est de couleur de pourpre.

L'*Hirondelle de Mer* (e) est un oiseau bien différent de celui dont je viens de parler. Il y en a de deux Especies, la grande & la petite. Le plumage de cette dernière est d'un cendré obscur; le dessous du ventre blancâtre, & le bord des aîles noirâtre. Son bec est long, droit, & de couleur rouge: ses pieds sont aussi rouges.

(d) *Hirundo Americana*, seu *Hirundo caudâ vel sexies divisâ*: en Hollandois *Zevaluw*: en Allemand *Schwalbe*.

(e) *Hirundo marina major*.

Le mâle de la grande Espece a le bec, la tête, le col, & la poitrine noirs; les plumes du dos, des ailes & de la queue, de couleur de frêne; celles du ventre & des cuisses, d'un blanc sale; les jambes & les pieds rouges, & dégarnis de plumes; les griffes noires.

Cet oiseau va si avant en mer, qu'on prétend qu'il s'écarte à plus de deux cents lieues des côtes. Il se nourrit, ordinairement, de poissons, & poursuit plusieurs autres petits oiseaux aquatiques, pour leur faire dégorger le poisson qu'ils ont pris, & en faire sa proie.

L'*Etourneau* (f) est un oiseau fort connu, De l'E-tourneau. par la beauté de son plumage, qui est bleu, jaune & rougeâtre: il est de la grosseur d'un merle. Son bec est semblable à celui de la pie: il porte, sur la tête, une espece de petite crête jaune, revêtue de plumes noires, & mollettes comme du velours.

On distingue plusieurs Especes de *Grives*; Des Grives. mais je n'en connois, à *Surinam*, que deux, qui approchent le plus de celles d'Europe.

La premiere (g) est de la grandeur d'une alouette: son plumage est mêlé de jaune &

(f) *Sturnus*: en Hollandois *Spreeuw*: en Allemand *Staar*.

(g) *Turdus fluviatilis, ex griseo purpurascens, pinnâ dorsali flavescens*: en Hollandois *Krams-Vogel*: en Allemand *Drossel*.

de gris, excepté qu'elle a sur l'échine du dos une espece de raie jaune.

La seconde (b) est, à peu près, de la même grandeur, & a le dessous du corps blanchâtre, le dessus brun, & le tout entre-mêlé de plumes noires & blanchâtres, sur-tout vers la tête & la queue.

L'une & l'autre se nourrissent de vers & d'insectes, & sont bonnes à manger.

Des Perdrix. Il en est de même dans ce pays, des *Perdrix*, comme des grives: on n'en connoît que de deux sortes.

La première (i) est d'une grande Espece. Elle se perche sur les arbres, & pond des œufs d'un bleu céleste: son bec, qui est fort long, est noirâtre; & toutes ses plumes sont d'un olive foncé.

La seconde (k) est plus petite que la précédente; son plumage est d'un fauve foncé, par tout le corps, & tacheté de brun.

Du Pivoine. Le *Pivoine*, (l) ou *Gros-Bec*, est de la grandeur d'une alouette: il a le bec brun en dessus, blanc en dessous. Le dessous du col & le dos sont de couleur cendrée, très-légerement teinte de roux. Sa gorge, & la par-

(b) *Turdus minor.*

(i) *Perdrix major olivaria*: en Hollandois *Patrys*: en Allemand *Rebbun*.

(k) *Perdrix minor.*

(l) *Rubicilla Americana.*

partie inférieure & moyenne de son col font d'une couleur sanguine; toute la poitrine & le bas ventre, blancs, & la queue est noire.

Le *Pluvier* (m) est de la grandeur d'un pigeon. Il a le bec noir, long de deux doigts & demi; le dessus du corps, varié de brun & de grisâtre; tout le dessous du corps blanchâtre, de même que le bas du dos; la queue bigarrée de lignes blanches & brunes, alternativement ondées; les jambes très-longues, & d'une couleur livide. *Du Pluvier.*

Il y a des saisons où les savannes des Plantages en sont remplies, sur-tout quand elles sont un peu marécageuses; parce que cet oiseau se plaît dans le voisinage des rivières. Il est toujours en mouvement, & se nourrit de vers & de mouches. Il vole rapidement, & fait un assez grand bruit en volant: sa chair est délicate, & d'un goût exquis, mais quelquefois trop grasse.

La *Becasse* (n) est un oiseau, qui est un peu plus petit que la perdrix. Elle a le dessus du corps varié de roux, de noir & de cendré; la poitrine & le ventre cendrés. Elle a le bec droit, cylindrique, & un peu allongé. Ses pieds sont aussi cendrés. Elle fréquente les savannes marécageuses, & les *De la Becasse.*

(m) *Pluvialis cinereus.*

(n) *Scolopax*: en Hollandois *Snip*: en Allemand *Schnepffe.*

petits ruisseaux, où elle trouve sa nourriture. Autant le vol de cet oiseau est pesant, autant trotte-t-il, à terre, avec une vitesse extraordinaire. Sa chair est très-délicate.

Des Bec-
caffines. Les *Becaffines* (o) sont assez remarquables par la longueur de leur bec, qui a près de trois pouces. Cet oiseau, qui n'est que passager, est un peu plus petit qu'une alouette. Ses plumes sont, à peu près, comme celles de la becasse, mais plus agréablement colorées sur le dos; le plumage des épaules étant varié de noir & de rouffâtre, avec un peu de verd. Sa poitrine & son ventre sont presque tout blancs. Elles se tiennent, ordinairement, ensemble, par milliers, au bord de la mer, particulièrement dans les grandes chaleurs. Il ne faut pas être fort habile chasseur, pour en tuer, alors, cinquante ou soixante à la fois, avec de la plus fine dragée; car elles se tiennent si serrées, que je me souviens d'en avoir mis bas, une fois, quatre-vingt-cinq d'un seul coup de fusil. Il ne faut pour cela que lâcher son coup dans le gravier, parce qu'elles en font tout de fuite si aveuglées, qu'on en peut prendre même une grande quantité toutes vivantes, sans la moindre difficulté.

Leur chair est fort délicate; mais elles

(o) *Gallinago minor.*

font si petites, qu'on en peut manger facilement une vingtaine sans craindre d'indigestion.

La *Mouette* (p) est un oiseau aquatique, *De la
Mouette.* qui a les ailes longues, les pieds fort courts & palmés. Elle a le bec d'un blanc sale, le bout jaune; la tête & le col tachetés de noir; le dos, jusqu'à la queue, cendré; les plumes, qui couvrent le corps, blanches; les ailes variées de noir & de blanc, & les pieds verts.

Cet oiseau est peu charnu. Toujours volant, toujours affamé, & ne se nourrissant que de petits poissons, il habite le plus souvent les rivages de la mer; & son cri ressemble à celui d'un *Choucas*. Il est de la grandeur d'une pie; & il y en a de deux Especes.

Celui de la seconde Espece (q) est appelé, par quelques uns, *Coupeur d'eau*; parce qu'il a le bec très-applati par les côtés, & fait, à peu-près, comme une paire de ciseaux; ce qui a donné lieu de l'appeller ainsi. Il a les yeux noirs, & l'iris blanche; la tête, le col, la poitrine, & le ventre, d'un blanc jaune; le dos, & les plumes de la queue, par écailles; & les ailes noires, avec un peu de blanc au bout.

(p) *Larus piscator cinereus.*

(q) *Larus major, rostro inæquali, Hist. Natur. Carol.*

De l'Oiseau de Soleil.

L'Oiseau, qu'on nomme dans le pays Oiseau de Soleil, est si remarquable par la beauté, comme par la diversité de ses couleurs, qu'il mérite bien d'être décrit. Il est de la grandeur du pluvier doré. Sa tête, qui est petite, est ornée de deux petites raies noires; son bec est semblable à celui de la becasse blanche; l'iris de ses yeux est rouge; son col est un peu long, & fort mince, à proportion du corps; ses ailes sont assez grandes, & ont les plumes de dessus longues, & celles de dessous courtes. Il a la queue longue, & comme divisée en deux; de sorte, que, lorsqu'il l'étend, en même temps que ses ailes, elle forme véritablement la figure du soleil; ce qui lui a fait donner le nom qu'il porte: ses jambes sont courtes.

Cet admirable oiseau est couvert de beaucoup de plumes rouges, noires, blanches & jaunes, mêlées, & toutes des plus vives, & si bien disposées les unes sur les autres, qu'elles forment une tapisserie des plus brillantes.

Il habite ordinairement les bords des rivières & des criques, parce qu'il se nourrit de petits poissons, & de toutes sortes d'insectes. Mais il est, sur-tout, fort habile à attraper les mouches; & il sçait si bien les guetter, qu'au premier coup de son bec,

qu'il a fort-pointu, elles sont prises. Car on ne ſçauroit décocher une fleche avec autant de dextérité, que cet oiseau en a pour ſe faiſir de tout ce qu'il veut prendre.

Le *Chevalier* (r) eſt un oiseau aquatique, *Du Chevalier.* ou eſpece de pluvier, de la groſſeur d'un pigeon. Il eſt monté ſur de hautes jambes: ſon bec, qui eſt jaune, a près de deux pouces de longueur. Le deſſus de ſon corps eſt couvert de plumes de couleur canelle, ou d'un rouge très-foncé. Son col & ſa poitrine ſont noirâtres; ſes aîles jaunes, & armées, à chaque extrêmité, d'une défenſe en forme d'ergot, qui lui ſert à ſatisfaire la fureur qu'il a de ſe battre contre ſes camarades. Il habite les ſavannes marécageuſes, les rivieres & les criques, & entre, même, dans l'eau juſqu'aux cuiſſes.

Le *Vanneau* (s) eſt encore un oiseau a- *Du Vanneau.* quatique, qui eſt de la grandeur d'un petit pigeon. Il a le bec court, droit, & noir; la tête ornée d'une petite crête; le corps couvert de belles plumes. Sa tête, ſon col, ſon dos, & ſes aîles ſont noirs, le tout changeant en verd-foncé; tout le ventre, le deſſous du corps, & les cuiſſes, ſont blancs. Il a quelques taches d'un blanc roux,

(r) *Callydris*: en Hollandois *Kem-Haantjes*: en Allemand *Rotb-Beinlein*.

(s) *Gavia*: en Hollandois *Meeuw*: en Allemand *Kiebitz*.

à l'origine des grandes plumes de l'aile; ses jambes & ses pieds sont plus longs que ceux de notre *Vanneau* d'Europe.

On le trouve, ordinairement, dans les savannes marécageuses, où il vit de toutes sortes d'insectes.

Du Serin. Le *Serin* de *Surinam* (t), ou du moins l'oiseau qu'on y nomme ainsi, est une espèce de pinçon, qui n'a rien d'agréable dans son chant, mais qui est remarquable par la beauté de son plumage, qui est d'un violet, approchant de la couleur d'améthyste; aux plumes de la tête près, qui sont d'un jaune doré.

De la Caille. La *Caille* du pays (u) n'en est qu'une espèce, qui n'est que passagère. Elle a un fort beau plumage gris, semé de plusieurs taches jaunes, blanches, brunes, & d'autres couleurs.

Du Rouge-Gorge. Le *Rouge-Gorge* (x) est un oiseau fort commun dans les savannes. Il a le dos d'un brun obscur, tirant sur le noir. Son col, sa poitrine, & son ventre sont d'un rouge incarnat; ce qui a donné lieu au nom qu'il porte. De manière qu'il se distingue facile-

(t) *Acanthis*: en Hollandois *Diestel-Vink*: en Allemand *Zeislein*.

(u) *Cortunix*, en Hollandois *Quatel*: en Allemand *Wachtel*.

(x) *Erithacus*: en Hollandois *Rood-Borsie*: en Allemand *Rotb-Brust*.

ment, par cette belle couleur, qui est plus pâle dans la femelle que dans le mâle.

Cet oiseau est d'un goût aussi exquis que l'ortolan.

On peut bien dire, avec vérité, que le *Colibri* est un oiseau, qui peut passer pour un chef-d'œuvre de la Nature, tant pour sa beauté, que pour la petitesse de son corps, & pour sa façon de vivre; car il ne se nourrit que du suc des fleurs, qu'il suce avec sa langue, qui est conformée pour cela: ce qu'il fait en se tenant longtemps suspendu en l'air, par le balancement de ses ailes, dont le mouvement est si vif & si prompt, qu'on a peine à le discerner, & que ce petit animal paroît comme immobile.

Cet oiseau ne paroît quelque chose, que lorsqu'il est couvert de plumes; car quand il en est dépourvu, il n'est guere plus gros qu'une très-petite noix.

Il y en a cependant de plusieurs Especies, plus ou moins gros, & que l'on distingue encore, les uns des autres, par la différente figure de leur bec, ou par la diversité de leurs couleurs, qui sont toutes si vives, que l'art entreprendroit en vain d'en faire un tableau, qui approchât de la réalité.

Le premier (y) est le grand *Colibri*, qui

(y) *Mellisuga major, coccineus, rostellum longioris & arcuato*: en Hollandois *Lonkerkie*.

est de la grosseur du roitelet. Sa gorge est d'un verd glacé d'or, approchant de l'émeraude & de la topaze réunies; sa poitrine & son ventre sont d'un rouge & or vif, glacé; son dos est rougeâtre; les plumes du milieu de sa queue sont longues, étroites, & d'une espèce de violet glacé. Son bec est courbe, & long d'environ deux pouces; sa langue est divisée en deux, vers le bout, & est très-déliée & très-longue, pour puiser, au fond du calice des fleurs, le suc qui lui sert de nourriture. Ses jambes sont courtes, & armées d'ergots très pointus.

Le second (z) est d'un tiers plus petit que le précédent: il a tout le dessus du corps verd & or; la gorge d'un verd d'émeraude; sa poitrine d'un bleu glacé d'or, très-éclatant; le bec droit, de la longueur d'un pouce.

Quelques Auteurs ont appelé celui-ci, *oiseau-mouche*, pour le distinguer, par-là, de l'autre; mais ils se sont lourdement trompés.

Le troisième (a) est encore plus petit que le second; ce qui me porteroit à croire, que l'on pourroit le regarder comme le véritable *oiseau-mouche*. Il porte sur sa tête une espèce de petite huppe, de la couleur du plus beau rubis: son bec est très-petit & droit. Les plumes de son col sont d'or vif

(z) *Mellisuga, minor, subviridis.*

(a) *Mellisuga, omnium minima.*

glacé; celles du ventre, du dos & des aîles, d'un rouge très-foncé, & sa queue est de couleur d'orange.

C'est, selon moi, le plus magnifique, ou le plus beau, de tous les oiseaux que la Nature ait produits, comme il en est le plus petit; car il n'est pas plus gros qu'une noisette.

Leurs nids sont, sur-tout, dignes d'admiration: ils sont suspendus en l'air, à quelques petites branches, un peu à couvert de la pluie; ils sont, environ, de la grosseur de la moitié d'un œuf de poule, composés de petits brins de bois, entrelacés, comme un panier, & garnis de coton & de mousse, d'une propreté & d'une délicatesse merveilleuse. Ils ne font jamais que deux œufs, gros comme des pois gris ou communs, blancs, avec quelques petits points jaunes. Le mâle & la femelle les couvent, l'un après l'autre; mais la dernière reste, cependant, plus long-temps dessus. Les petits, étant éclos, ne doivent pas être fort gros, comme on peut facilement se l'imaginer. Ces oiseaux, même desséchés, font, avec leurs nids, l'ornement d'un *Cabinet en Histoire Naturelle*.

Leur chant n'est qu'une espèce de petit bourdonnement fort agréable, clair, foible, & proportionné à l'organe qui le produit.

Quelques Naturalistes prétendent, qu'a-

près la faison des fleurs, ces oiseaux restent engourdis; mais ils ignorent, sans doute, que dans les pays chauds, il y a pendant toute l'année des fleurs, tantôt sur un arbre; & tantôt sur un autre; ce qui détruit leur opinion: car je puis leur certifier qu'on ne cesse point de voir, en tout temps, de ces petits animaux, en abondance, dans les bois & sur les arbres fruitiers des jardins, soit dans la ville, ou sur les Plantations.

Des Bec-figures. Le *Becfigue* (*b*) est un oiseau, à peu près, de la grandeur d'une linotte: il a le corps un peu court; la tête, le dos, les ailes, & la queue, de couleur cendrée; tout le dessous du corps blanc, ou argenté; la poitrine seulement plus obscure, avec quelques teintes de jaune; le bec noir, & les pieds bleuâtres.

Ce petit oiseau n'est remarquable, par aucune diversité de couleurs; aussi n'a-t-on point donné d'autre nom à tous ceux de son Espèce, que celui de *Becfigue*.

Il y en a qui ressemblent assez à la fauvette, & d'autres à notre rossignol; mais il n'y a point d'apparence qu'ils soient ni l'un ni l'autre.

Tout ce que je puis ajouter à leur description, c'est qu'ils sont les destructeurs, pour ainsi dire, des papayes, des guyaves, des

(*b*) *Ficedula*.

bacoves , des bananes , des raisins , & des figes , dont ils se nourrissent ; & qu'ils ne paroissent , que lorsque tous ces fruits commencent à mûrir.

L'*Alouette* (c) de l'Amérique est plus grande que celle d'Europe ; elle a le bec plus grand & plus long , la tête un peu crêtée. La couleur de son plumage est moins belle & moins tachetée que celle de nos alouettes communes d'Europe ; car elle est toute grise : mais , en revanche , elle a un beau collier , qui la distingue de celles de son Espece. Les rivages de la mer sont les endroits qu'elle fréquente le plus volontiers.

La *Linotte*, (d) qu'on trouve à Surinam, est un oiseau de savannes, qui est plus grand que le moineau. Elle a la gorge jaunâtre, & le bec de même ; le reste de son plumage est d'un gris cendré : elle n'a pas un chant qui mérite qu'on la mette en cage ; mais , en récompense , on la regarde comme une espece d'ortolan , parce qu'elle est très-bonne à manger.

L'oiseau , qu'on appelle en ce pays *Char-donneret*, (e) n'en est qu'une espece : il a le front & les environs des yeux noirs ; les

(c) *Alauda riparia major* : en Hollandois *Leeuwerk* : en Allemand *Lerchê*.

(d) *Linaria, pectore subluteo, rostro flavicante.*

(e) *Fringilla carduelis Americana* : en Hollandois *Distel-Vink* : en Allemand *Distel-Finck* ou *St.*



ailes de couleur de terre; les extrêmités des plumes un peu jaunâtres, & construites en maniere de franges: sa queue est noire, & le reste jaune.

On le trouve aussi dans les savannes.

Des Pinsons.

Les *Pinsons*, (f) ou du moins les oiseaux qu'on peut regarder comme de cette Espece, sont de plusieurs sortes.

Il y en a dont le corps est brun, & qui ont le haut du gosier, le bas du col, jusqu'aux cuisses, & les épaules des ailes, rougêtres; le bec blanchâtre, & les pieds bruns.

D'autres ont le bec gros, brun, & blanchâtre en dessous; le dessus de la tête, la gorge, & le bas du col, sanguins dans le mâle, & jaunes dans la femelle; & ils ont également le reste du dessus du corps cendré, & les plumes des ailes & de la queue brunes.

Ces deux Especes fréquentent aussi les savannes, & ne sont bonnes qu'à être mangées; car leur chant est très-peu de chose.

Du Pruyer.

Le *Pruyer* (g) est un oiseau plus grand qu'une alouette; mais qui en approche beaucoup par la couleur: il a le menton, la poitrine, & le ventre d'un jaune blanchâtre; il a, en outre, des taches noires & oblongues à la gorge. Il a le bec un peu gros;

(f) *Fringilla.*

(g) *Fringilla grisea, nigro maculata.*

avec un tubercule à la mâchoire supérieure; les côtés de sa mâchoire inférieure sont plus hauts, qu'ils n'ont coutume de l'être dans les volatiles, & en forme d'angles. Je mets cet oiseau dans la classe des pinçons, parce qu'il a beaucoup d'affinité avec eux.

Le *Roitelet*, (b) qu'on regarde à *Surinam*, *Du Roi-* comme le rossignol, n'a, depuis la pointe *telet.* du bec jusqu'au bout de la queue, que cinq pouces: il a le bec noir en dessus, & plus pâle en dessous; la tête, le col, & le dos d'un bai-brun; les aîles, la queue, & le dos bariolés de noir, & la poitrine blanche. Cet oiseau varie tellement son chant, qu'il le rend fort agréable.

CHAPITRE XXI.

Des Amphibies & Reptiles.

LE mot d'*Amphibie* signifie, proprement, tout animal qui vit indifféremment, dans l'eau ou sur la terre; & celui de *Reptile* est applicable à tous les animaux qui rampent sur le ventre, ou qui se reposent sur une partie du ventre, tandis qu'ils se meuvent de l'autre en avant; tels que la plupart des serpents, &c.

(b) *Regulus*, seu *Passer troglodities.*

Dans la première Classe, on regarde le Crocodile, & le Cayman, comme les deux plus monstrueux des animaux de cette Espèce, & des plus dangereux, par leur voracité, attendu leur énorme grandeur, & le nombre de leurs dents.

Des Crocodiles. Le Crocodile, (a) qui est le plus gros d'entre tous les léfards, a des dents très-longues, pointues, & rangées, exactement, comme celles d'un peigne; celles de la mâchoire supérieure s'emboîtant dans les intervalles de celles d'en-bas, & celles-ci, par conséquent, entre celles d'en-haut: sa langue est, néanmoins, plus petite, à proportion, de celle des autres léfards. Il est couvert d'une peau fort dure, écailleuse, & couleur de bronze, ou d'un brun jaunâtre, marquée de blanc & de verd. Sa tête est large: il a un museau de cochon; sa gueule s'ouvre jusqu'aux oreilles, & son gosier est fort ample. Il n'a que la mâchoire supérieure de mobile; & elle s'articule à la nuque du col. Il a deux petits trous, en forme de croissant, qui forment les narines. Les ouvertures de ses oreilles sont au dessus de ses yeux, qui ressemblent à ceux du cochon; lesquels lui sortent hors de la tête, quoique placés en toute sûreté dans

(a) *Crocodylus*: en Hollandois *Krocodil*: en Allemand *Crocodyl*.

leur orbite osseux , mais immobiles. Ses pieds de devant sont armés de cinq griffes, fort crochues, & aiguës ; ceux de derriere le sont de quatre : sa queue est ronde , & aussi longue que tout son corps , même quelquefois plus.

On trouve beaucoup de *Crocodiles*, tant grands que petits , dans presque toutes les rivieres de la Colonie ; parce qu'ils se nourrissent volontiers de poissons & de limaçons : ce qui ne les empêche pas d'être extrêmement friands de chair humaine. Il s'en trouve, depuis trois, jusqu'à quinze pieds de long, y compris leur queue.

La plus grande force du *Crocodile* consiste dans sa gueule , ses griffes , & sa queue ; & c'est avec ces terribles armes , qu'il saisit facilement, renverse & déchire sa proie. Il est encore plus dangereux dans l'eau, que sur terre.

Les Negres sont assez habiles à le surprendre , quand il est sur terre ; & c'est à eux qu'on est redevable de l'acquisition qu'on fait souvent de cet Antropophage , pour en faire l'ornement des Cabinets des Naturalistes.

Le *Cayman*, (b) qui est mis au nombre des *Crocodiles*, differe beaucoup de celui Du Cayman. que je viens de décrire ; & l'on prétend qu'il est beaucoup plus redoutable aux hom-

(b) *Crocodilus cataphractus* : en Hollandois *Kayman*.

mes, que le précédent, non-seulement parce qu'il est plus gros, mais aussi parce qu'il a plus de force; outre qu'il se tient presque toujours dans l'eau.

Ce qui le distingue du Crocodile, c'est qu'il est plus ramassé. Sa tête, & le dessus de tout son corps, sont couverts de fortes écailles, qui le rendent comme invulnérable. Mais il a, cependant, la peau si délicate, sous le ventre, qu'en le frappant à cette partie, avec une fleche de fer, on le tue facilement. La violente force de cet animal consiste, particulièrement, dans un double rang de dents, qui croisent les unes sur les autres, de manière, qu'il peut briser aisément, moule & broyer, jusqu'aux os des animaux, sur lesquels il se jette: heureusement qu'il n'est pas fort habile à la course; car il en seroit encore plus dangereux, & l'on auroit peine à s'en garantir. Il a une odeur de musc si pénétrante, que sa chair & ses œufs en sont totalement imprégnés: sa chair, outre cette odeur, est d'ailleurs si dure & coriace, qu'elle n'est pas mangeable, à moins que ce ne fût dans une nécessité pressante. Il a deux vessies au bas du ventre, & une sous chaque jointure des cuisses.

Malgré la férocité gloutonne de cet animal redoutable, les Negres sont assez hardis pour l'attaquer, & s'en rendre maîtres.

Il est étonnant que le *Crocodile*, & le *Cayman*, qui sortent d'un œuf, lequel n'est pas plus gros que celui d'une oie, puissent devenir des animaux si redoutables, & si grands, qu'il y en a depuis quatre jusqu'à dix-huit pieds de long: leur grandeur differe, cependant, suivant les différentes contrées. On peut voir leurs diverses représentations dans *Seba*, *Tab.* 104, 105 & 106.

Le *Lésard* (c) est un animal qui a beaucoup de ressemblance avec le *Crocodile*, & dont il y a plusieurs *Especies*, que je vais décrire, chacune séparément.

*Des différentes
Especies
de Lésards.*

Le premier, qui est le plus grand des *Lésards*, qui se trouvent à *Surinam*, est le *Sauve-garde* (d) de *Seba*, *page* 154, *Tab.* 99, *N.* 1.

On peut encore en voir la figure dans l'*Histoire des Insectes* de *Mlle. Mérian*, figure 69, où elle dit: qu'elle a vu dévorer, par cet animal, les œufs de différentes sortes d'oiseaux; mais qu'il n'attaque jamais les hommes, comme le *Crocodile*; & que, lorsque la femelle veut pondre ses œufs, elle creuse auparavant le sable, sur le bord de quelque riviere, où elle les dépose, pour les laisser éclore au soleil. Les Indiens man-

(c) *Lacertus*: en Hollandois *Hagedis*: en Allemand *Eidechs*.

(d) *Lacerta Tujuguacu*, *Americana maxima*.

gent ces œufs, qui font de la grosseur de ceux d'une poule d'Inde, mais un peu plus longs.

Cet animal, qui est de la classe des amphibies, vit également sur terre & dans l'eau; de sorte, que, lorsqu'il ne trouve point de charognes, il fait la guerre aux poissons. Sa couleur, qui est noirâtre & blanchâtre, ressemble, par son mélange, au plus beau marbre; ses écailles sont, d'ailleurs, fort minces, mais bien polies. On le trouve dans toutes les rivières, & les savannes marécageuses. Il y en a depuis deux jusqu'à dix pieds de long.

Le second (e) est le *Lézard bleu* de *Seba*, p. 136, *Tab. 85, N. 2.* qu'il nomme *Argus*, nom, qui lui vient de ce qu'il a les yeux semblables à ceux de l'*Argus*. Tout son corps est magnifiquement tiqueté de bleu & de noir, avec quelque peu de blanc sale.

Le troisieme (f) est celui que l'on voit, dans le même *Seba*, pag. 139, *Tab. 88. Fig. 1.* Celui-ci est superbement marqueté: il a, de chaque côté du dos, une bande brune, bordée de blanc, & pointillée; tout le reste du dos est d'un bleu clair, de même que la tête & la poitrine: sa queue, qui est fort

(e) *Lacerta Americana minor, caerulea, Argus dicta.*

(f) *Lacerta Surinamensis, dorso dilute caeruleo, caudâ tenui longiore.*

longue, est toute marbrée de petites écailles rondes & noires.

Le quatrieme (g) est celui que le même Auteur nomme *Ameira*, pag. 140, à la même Table, N. 2. La marbrure de celui-ci surpasse tellement celle des autres, qu'il est presque impossible d'en faire le juste tableau. Toute sa tête est couverte de petites écailles mêlées, de noires, de rouges & de blanches, arrangées d'une maniere inimitable. Tout son corps porte un fond d'un bleu clair, marbré de noir & de blanc, où, par intervalles, il y a, par-ci par-là, quelque peu de rouge: ses jambes sont jaunes, & munies de griffes noires; sa queue, qui est bleuâtre, est aussi marbrée, jusqu'à l'extrémité, de petites taches noires & blanches.

Le cinquieme (h) est celui que le même représente à la page 136, Tab. 85. N. 2. Le dessus de son corps est couvert de fines écailles, tirant sur le bleu, pointillées de petites taches noires, qui donnent au fond, sur lequel elles sont, la forme de petites perles fort luisantes. Sa langue, qui est assez longue, lui sort toujours hors de la gueule, & est fendue comme celle du serpent.

Le sixieme (i) est un très-beau *Lésard*,

(g) *Lacerta ejusdem major, Ameira dicta.*

(h) *Lacerta Americana maculata.*

(i) *Lacerta Americana, Tujuguacu dicta.*

à queue fort longue. Il a, depuis la tête jusqu'à l'extrémité de sa queue, des bandes transversales, d'un cendré clair, rouffes & brunes, qui le rendent d'une beauté accomplie.

Le septieme (k) est un *Lésard* nommé *Legouana*, que *Seba* représente à la page 149, *Tab. 95. N. 2.*

Ce grand *Lésard* est de toute beauté. Il est dentelé depuis la nuque du col jusqu'à l'extrémité de sa queue, qui est fort longue; ces dentelures ressemblent assez aux dents d'un peigne, & regnent, en diminuant, jusqu'au bout de la queue. Le goître, qui lui pend à la mâchoire inférieure, est aussi dentelé, en partie, se termine en pointe, & est d'un jaune bleuâtre, garni de très-fines écailles, comme marbrées. Sa tête est couverte d'écailles d'un gris clair, de même que sa mâchoire inférieure, excepté que la premiere est parsemée de quelques grandes taches blanches. Sa gueule est fournie de petites dents, mais très-fortes, & extrêmement aiguës; son museau se termine un peu en pointe; sa langue, qui est large, est fendue, fourchue, ou partagée en deux parties, comme celle du serpent; ses yeux sont grands, & l'iris en est rougeâtre. Il a tout le dessus du corps & les côtés du ventre,

(k) *Lacerta*, seu *Legouana pectinata* & *strumosa*, *caerulea femina*: en Hollandois *Krop-Leguaan*.

d'un bleu foncé, mêlé de quelque peu de brun. Son col est comme pointillé de taches noires : son ventre est d'un verd clair; & toutes ces couleurs ne sont formées que par de très-fines écailles. Celles dont sa queue est couverte, sont très-petites, mais bleuâtres, de même que son ventre. Ses cuisses, ses jambes & ses pieds sont d'un bleu pâle; les doigts des pieds sont de couleur de châtaigne, & armés d'ongles aigus & crochus.

On trouve, en abondance, des *Lésards* de cette Espece, dans les bois; & il y en a qui ont jusqu'à six pieds de long. Les Nègres les mangent comme un mets fort délicat. La femelle de cet animal pond, quelquefois, jusqu'à six douzaines d'œufs, pour une seule couvée, de la grosseur de ceux de pigeon, mais un peu plus longs, dont les coques sont blanches, & aussi souples que du parchemin mouillé. Le dedans de ces œufs est blanchâtre, sans glaire ni germe, & ils ne se durcissent jamais par la cuisson. Les Créoles, ou habitants du pays, les mangent comme quelque chose de fort délicat.

Le huitieme (l) est un petit *Lésard de broussailles*, dont tout le corps est d'un verd luisant, agréable à la vue.

Le neuvieme (m) est aussi un petit *Lésard*

(l) *Lacertus viridis.*

(m) *Lacertus minor, Agama dicta.*

très-beau, & tacheté d'un roux foncé, sur un fond blanchâtre, qui fait l'effet du plus beau marbre.

Le dixième (n) est un des plus beaux *Lésards* qu'on ait peut-être jamais vu. Ce petit animal, qui n'a environ que six pouces de long, est de toute beauté, tant par sa figure, que par les bandes transversales qu'il a autour de son corps.

Il a la tête grosse & large, & semblable à celle de la salamandre; sa langue est fort courte & fort épaisse; sa tête est garnie de très-fines écailles pointillées de noir & de verd; ses yeux sont à fleur de tête, & sortent même un peu au dehors de leur orbite. Tout le dessus de son corps, à commencer à la nuque du col, ne forme que de petites bandes transversales, d'un très-beau noir, sur un fond verdâtre, & chacune à une distance de quatre lignes ou environ. Il a cinq doigts à chaque patte, garnis, chacun, de leurs ongles courbés. Son ventre est d'une couleur verdâtre, parsemée de quelques taches grises. Mais ce qui contribue, particulièrement, à sa beauté, c'est sa queue, qui forme une pyramide, par des couches, l'une sur l'autre, en forme d'épics, mêlées de noir & de verd.

Le onzième (o) est un très-beau *Lésard*,

(n) *Lacertus, caudâ spinosâ.*

(o) *Lacertus, caudâ longissimâ.*

qui a la queue fort longue, & la peau grise, tirant sur le rouge. Sa tête est grosse & large, & son sommet est couvert de très-grandes écailles mêlées de noir & de brun, artivement rangées, sur un fond d'un blanc sale. Ses yeux sont étincelants, & ses oreilles un peu rougeâtres. Toute sa poitrine, son ventre, & ses jambes sont d'un cendré clair; & il a le dessus du corps & de la queue couvert de petites écailles, d'une couleur grisâtre foncée.

Le douzième (p) est un autre *Lézard* très-petit & fort commun, qui n'a tout au plus qu'un pied de long. Sa peau est jaunâtre, & marquée de quelques raies bleues & vertes. Il court, pendant toute la journée, pour chercher sa nourriture, & la nuit il se cache dans la terre. Il est bon à manger, & l'on trouve sa chair tendre & délicate.

Toutes ces *Especies de Lézards* sont assez communes dans le pays, & y sont même utiles, pour détruire tous les insectes qui se multiplieroient en trop grand nombre. Les femelles déposent toutes, leurs œufs, dans des endroits où la chaleur du soleil les puisse faire éclore. La langue de ces animaux est, ordinairement, fourchue, & ils la lancent avec une vitesse surprenante:

(p) *Lacertus minimus, Anolis dicta.*

lorsqu'on l'examine attentivement, au microscope, on voit qu'elle est dentelée comme une scie; ce qui leur sert à retenir leur proie, qui, étant ordinairement ailée, leur échapperoit facilement sans cela.

De la
Sala-
mandre.

Presque tous les Naturalistes admettent différentes sortes de *Salamandres*, qui varient entre elles, tant en forme qu'en couleur & en grandeur; mais je n'en connois que deux qui se trouvent à *Surinam*.

La première (q) est la *Salamandre terrestre*, qui est une espèce de Lézard non écailleux, qui croît jusqu'à cinq ou six pouces en longueur, en y comprenant sa queue.

Cet animal a la tête large & aplatie, les yeux saillants comme le crapaud, & noirs, & le corps grossier, ainsi que la queue. Il a les doigts des pattes larges, & arrondis par le bout, quatre à celles de devant, & cinq à celles de derrière; & ses griffes ressemblent à l'aiguillon d'une guêpe. Il est couvert d'une peau brune foncée, tirant un peu sur le noir, & parsemée de taches d'un brun plus clair que le fond, mais non jaunâtres comme celles que l'on voit sur la *Salamandre d'Europe*. Sa peau est d'ailleurs fort luisante, au moyen de l'humeur visqueuse qui l'enduit. Cet animal, qui marche fort lentement, n'est nullement à craindre. On m'a fort assuré qu'il se plaît sur les

(q) *Salamandra terrestris*: en Hollandois *Salamander*: en Allemand de même, ou encore *Molch*.

branches d'arbres, & dans les lieux marécageux, où le soleil ne donne pas.

La seconde Espèce de *Salamandre* (r) est celle que *Seba* représente à la *Tab. 107. fig. 3, pag. 120.*

Celle-ci ressemble parfaitement au lézard, & sa tête à celle du caméléon; à laquelle elle a, de chaque côté, jusqu'au bout du museau, des épines, en forme d'étoiles, sans compter qu'elle est couverte d'écaillés, pareillement épineuses.

Tout son corps est couvert d'écaillés d'une couleur jaunâtre cendrée, & aussi épineuses; la poitrine & tout le ventre de même, mais d'une couleur cendrée clair; les cuisses, & les jambes de même, ainsi que la queue, qui est assez longue.

S'il en faut croire certains auteurs, la *Salamandre* est si froide, qu'elle peut passer, sans risque, à travers le feu, & éteindre les charbons les plus ardents, comme feroit la glace; mais on a plus d'une fois éprouvé le contraire. Je veux bien croire que cet animal peut réprimer, peut-être, un petit feu, pendant quelques instants, par le moyen de l'humeur visqueuse dont elle est enduite; mais comme il n'est rien que le feu ne consume, ces animaux n'en sçauroient être exempts.

(r) *Salamandra Americana, Lacertæ æmula altera.*

La premiere expérience qu'a faite *M. de Mau pertuis* sur cet animal, & qu'il n'a point eu honte de répéter, prouve la fauffeté, comme le ridicule, de la propriété qu'on lui attribue.

Il voulut s'assurer de l'opinion consacrée, par le rapport des Anciens, &, pour cet effet, il jetta plusieurs *Salamandres* au feu; la plupart y périrent sur le champ, quelques-unes en sortirent à demi-brûlées, & périrent de même à une seconde épreuve. Ainsi, quoique ce soit une tradition reçue par les Anciens, qui nous l'ont transmise, quelque appuyée qu'elle soit sur un grand nombre de témoignages, il n'est pas moins faux que la *Salamandre* vive dans le feu.

Le célèbre Sçavant, qui a fait l'expérience précédente, en a fait d'autres, pour découvrir le venin qu'on attribue à cet animal, & qu'on prétend qu'il contient.

Il s'en proposa deux, qui avoient chacune leur difficulté, & que ceux qui redoutent tant la *Salamandre*, ne soupçonneroient gueres.

La premiere fut de faire manger la *Salamandre* à quelque animal, & la seconde de faire mordre quelqu'un par elle. Premièrement, les animaux qui en mangerent, n'en furent nullement incommodés; & en second lieu, quoique l'on en irritât plusieurs de

mille manieres, aucune d'elles n'ouvrit la gueule pour mordre les animaux qu'on leur présentoit; &, en la leur ouvrant soi-même, on s'apperçut qu'elles n'avoient que de très-petites dents égales & ferrées, plutôt capables de couper que de percer, si la *Salamandre* en avoit la force; mais elle lui manque. On chercha, alors, des animaux dont la peau fût assez fine, pour qu'elle pût être aisément entamée, & l'on ouvrit la gueule à une *Salamandre*, qu'on appliqua sur la cuisse écorchée d'un poulet, & on lui pressa les mâchoires pour l'obliger à y mordre; on lui fit faire aussi de force plusieurs morsures à la langue & aux levres d'un chien, & à d'autres animaux; & quoiqu'enfin la *Salamandre* fût irritée, aucuns ne se ressentirent du prétendu venin.

Toutes ces expériences bien constatées doivent détruire l'opinion qu'on s'est formée, sur le rapport des Anciens, & rendre futiles leurs dissertations à ce sujet, comme leurs devises & leurs emblèmes, & faire renoncer aux préjugés que bien des personnes ont contre cet animal, comme à la croyance, qu'en jettant des *Salamandres* dans les maisons où le feu auroit pris, elles seroient capables de le faire cesser.

Le *Caméléon* (s) n'a pas moins de célébrité, dans l'histoire, que la *Salamandre*; & Du Ca-
méléon.

(s) *Camaleo* : en Hollandois *Kameleon*.

n'exerce pas moins aujourd'hui les Naturalistes de notre siècle.

Celui, qu'on voit à *Surinam*, a, à peu près, la même figure que le *Caméléon Oriental* de *Seba*, *Tab. 82, N. 2, p. 133*. Il a beaucoup de conformité avec les lézards; mais sa figure est assez irrégulière & fort hideuse: son dos est même un peu courbé. Sa tête, qui est grosse, à proportion de son corps, est ornée d'une crête, & soutenue par une couronne triangulaire, ossieuse, dont les angles sont bordés, dans leur contour, de petits boutons perlés, qui s'étendent aussi sur le nez & sur le front. Ses yeux sont très-beaux, bordés d'un anneau, & placés de manière que l'un peut regarder en haut & l'autre en bas, c'est à dire, de différents côtés. Son museau est formé en pointe obtuse, avec deux petites ouvertures, qui lui servent de narine. Sa gueule est ample, & ses mâchoires sont garnies de très-petites dents; sa langue est longue & visqueuse; son ventre est fort gros; sa gorge & la longueur de son corps, tant en dessus qu'en dessous, sont garnis d'une rangée de petites dents, en forme de scie, qui regnent, en diminuant, insensiblement, jusqu'au bout de sa queue, qui est un peu recourbée. Tout son corps est couvert de petites écailles, d'une couleur cendrée obscure; l'épine du dos & la queue

avancent en arcade. Ses pieds ont cinq doigts, munis, chacun, de petits ongles pointus & crochus, qui ne sont pas joints, mais séparés & libres dans leur jeu, afin que cet animal puisse mieux se cramponner, quand il le faut.

On prétend qu'il ne se nourrit que de mouches, de mouchérons, de fauterelles & de fourmis; & qu'il peut même vivre quatre ou cinq mois sans prendre aucune nourriture apparente. A l'égard du changement de couleur qu'on lui attribue, je croirois volontiers qu'il provient plutôt du gré de l'animal, que de la communication des objets qu'on lui présente, comme quelques-uns l'ont avancé; mais, comme je n'ai jamais eu occasion d'en faire aucune épreuve, je laisse à mes Lecteurs la liberté de s'en rapporter au jugement qui leur paroîtra le plus probable.

Le Lecteur, Naturaliste ou non, ne doit point s'attendre à trouver dans la description que je vais donner des différentes *Des différentes* Especes *Especes* de Serpents, un ordre méthodique, *de Serpents.* semblable à celui de Mr. *Linneus*, qui a sçu ranger ces reptiles en six différents genres; parce que mes occupations ne m'ont jamais permis de les différencier par genres, comme ce sçavant Naturaliste, dont le génie est si fertile. De sorte, que je me bornerai à décrire simplement tous ceux qui

me font connus dans le pays, afin de satisfaire la curiosité du Public. Mais, cependant, pour donner quelque ordre à cette description, il est bon d'observer que les Naturalistes font une différence sensible entre les genres de ces reptiles, & que voici.

Le vulgaire applique indifféremment le nom de *Serpent* à tout reptile; mais il ignore que les *Especies* se distinguent par des noms propres à chacune; & qu'ainsi on fait une différence entre le *Serpent* & la *Couleuvre*, quoique tous deux reptiles.

Le *Serpent* a, ordinairement, la tête fort grosse, plate & presque triangulaire, sans compter sa grandeur, ni sa monstrueuse grosseur.

La *Couleuvre*, au contraire, a la tête allongée, & presque ronde, comme celle d'une anguille, & n'est pas, non plus, ni si grande ni si grosse.

Il est certain, que, parmi les *Serpents*, celui à *Sonnette* (t) doit tenir le premier rang, puisqu'il se distingue, assurément, de tous ses semblables, par sa *Sonnette*, composée d'autant de pièces ou de grelots, suivant *Margrave*, que le *Serpent* a d'années. *Quot annorum Serpens, tot partes habet crepitaculum hoc.*

Cette *Sonnette* se renforce tous les ans d'un

(t) *Boicingua*: en Hollandois *Ratel-Slang*.

anneau; c'est pourquoi l'on connoît l'âge de ce dangereux reptile, au nombre d'anneaux qu'il a à la queue.

Il y en a, depuis deux jusqu'à quinze pieds de long, & de la grosseur de la plus grosse cuisse d'un homme. Sa *Sonnette* est placée à l'extrémité de sa queue; c'est proprement un assemblage d'anneaux contigus, creux & sonores, lequel se termine par de petites vertebres, appellées, dans le pays, grelots, qui vont en diminuant; dont l'articulation est lâche, & dont le frottement fait un bruit qu'on entend de fort loin, pour avertir, sans doute, de se tenir sur ses gardes; comme l'a très-bien remarqué *Pison*, qui dit: „ Que la Nature a pris soin de ceux „ qui pourroient faire sa rencontre, & a „ voulu prévenir, par le signal qu'il donne, „ de la malice d'un si dangereux *Serpent*.”

Ce reptile est rapporté sous le nom de *Vipera, caudifona, Americana*, dans les *Essais sur l'Histoire naturelle de la Caroline, & de l'Ile Bahama*. Il est très-bien représenté dans *Fonston*; mais la figure, qu'on voit dans *Margrave*, ne répond pas beaucoup à la description qu'il en a donnée.

On assure qu'aussi-tôt que cet animal entend le moindre bruit, il avertit trois fois de fuite, par le râlement de ses grelots sonores, qui font le même bruit que celui

d'un petit carillon. Si, à la troisième & dernière fois, le bruit ne disparoît point, pour lors il court vers l'endroit où il s'est fait entendre, & s'il rencontre en son chemin quelqu'un, il s'élançe sur lui, le mord, & s'en retourne bien vite.

Personne au monde ne sçauroit s'imaginer combien il est dangereux d'être mordu par ce reptile ; car son venin est si actif & si violent, que si, malheureusement, il s'insinue dans un des grands vaisseaux du corps, ou qu'il déchire, par sa morsure, un tendon ou un nerf, le cas est tout-à-fait désespéré, & le mal incurable. Mais s'il a fait la morsure dans une partie charnue, le venin fait moins de progrès, & le mal peut être aisément guéri. Écoutons là-dessus le Docteur *Kearsly*, (*) dans sa *Relation de Philadelphie*, du 10 Novembre 1765, au sujet de ce *Serpent*, lorsqu'il dit :

„ Un enfant de cinq ans étant, avec son
 „ pere, dans un champ rempli de grosses
 „ pierres, fut mordu par un *Serpent* à son-
 „ nette, au genou, un peu au-dessous de la
 „ rotule. Ce malheur arriva dans le mois
 „ de Juin, c'est-à-dire, pendant le plus
 „ chaud de l'année, & lorsque ces reptiles
 „ ont

(*) Voyez dans le *Journal Encyclopédique*, Tom. IV, pag. 118, l'Extrait d'une Lettre du 1er Juin 1766.

ont plus de fureur, de force & de venin.
 Le pere transporta dans sa maison, son
 fils qui ne cessoit de se plaindre d'une dou-
 leur insoutenable à la partie mordue. En
 très-peu de temps la jambe mordue & la
 cuisse devinrent prodigieusement enflées,
 & cette enflure gagna, rapidement, le
 scrotum & le prépuce; il survint, dans
 toute cette partie, une étonnante quanti-
 té de boutons enflammés, remplis de ma-
 tiere, & d'une couleur de pourpre très-
 vive. Cet enfant s'endormit; mais il eut
 un sommeil très-laborieux & interrompu;
 &, toutes les fois qu'il se réveilloit, il pa-
 roissoit être saisi de terreur; sa poitrine é-
 toit altérée; il touffoit violemment, &
 s'agitoit avec force; mais il ne déraison-
 noit, que quand la violence de la douleur
 l'éveilloit en sursaut. Tous les secours
 furent inutiles, & l'enfant expira peu de
 temps après avoir été mordue.

Les Indiens, (continue le Narrateur)
 fort incommodés par les *Serpents* de tou-
 tes les Especes, ont aussi, ou prétendent a-
 voir beaucoup de spécifiques, & surtout
 contre la morsure des *Serpents à sonnette*.
 Les uns font usage du Dictame, les autres
 de la Verge d'or, quelques-uns de la Ser-
 pentaire, plusieurs de plantes échauffan-
 tes & aromatiques; & le plus grand nom-
 bre n'emploie à cet usage que les plantes

» d'un goût vif, pénétrant & piquant, quoi-
 » que de fuc léger & volatil.

» Il y a quelques années qu'un *Serpent à*
 » *sonnette* mordit une jeune fille au mollet,
 » (dit toujours le même Docteur) & voici
 » le détail circonstancié, que le pere de
 » cette fille m'a donné des suites de cet
 » accident.

» Elle se plaignoit d'un engourdissement
 » total de la jambe mordue, à l'exception
 » du siege du mal, qui lui causoit de très-
 » vives douleurs : fort peu de moments après
 » cet engourdissement, la jambe & la cuis-
 » se s'enflerent beaucoup, tout le corps
 » devint pareillement engourdi, & cette
 » jeune fille ne sentit plus qu'un froid in-
 » supportable, qui lui gagnoit le cœur; elle
 » commença à respirer péniblement; peu
 » d'instants après elle perdit la parole &
 » resta cinq jours dans cet état, malgré
 » tous les remedes qu'on eut soin de lui
 » donner. On n'en espéroit rien, quand
 » une Indienne passant, par hasard, devant
 » cette maison, on lui demanda si elle ne
 » sçavoit pas quelque remede capable de
 » sauver cet enfant; l'Indienne alla cueil-
 » lir dans le champ voisin une plante, qu'elle
 » écrasa entre deux pierres, & qu'elle
 » mit ensuite en infusion, avec un peu
 » d'eau, dans une marmite. Elle fit avaler,
 » de temps en temps, & à intervalles 6

» gaux, de cette infusion à la malade, & se
 » fervit de l'herbe, qui étoit restée au fond
 » du pot, pour fomentier la jambe mordue,
 » évitant soigneusement de frotter sur la
 » morsure même. Ce remede eut le plus
 » grand succès, & la jeune fille fut parfai-
 » tement guérie en très-peu de jours. Elle
 » dit, ensuite, qu'à mesure qu'on lui fai-
 » soit prendre de cette liqueur, elle se sen-
 » toit la respiration plus libre & le corps
 » plus réchauffé.

» Un jeune homme, du même canton,
 » fut mordu, pendant la moisson, par un
 » *Serpent à sonnette*, près de la première
 » jointure du doigt du milieu, & si cruel-
 » lement, que le *Serpent* resta accroché &
 » suspendu au doigt, jusqu'à ce qu'à force
 » de secouer la main, le jeune homme le
 » fit tomber à terre; les gens, qui étoient
 » dans le même champ, s'approcherent a-
 » lors, lièrent fortement la main de ce
 » jeune homme, afin que le venin ne se
 » communiquât point au reste du corps. Le
 » pere de la jeune fille, qui venoit d'être
 » guérie par l'Indienne, accourut, & don-
 » na de la même infusion à ce jeune hom-
 » me, qui guérit, & n'éprouva presque
 » point de douleur." J'ai examiné cette
 » herbe, que je crois être, sans toutefois
 » l'affurer, une espece de verge d'or.

Mais, quelque admirable que soit l'effet

de ce remede, employé avec tant de succès, contre les morsures de ce reptile, je ne doute nullement que l'usage du fer rouge, comme le propose notre Docteur de Philadelphie, ne soit infiniment supérieur à toutes les méthodes, dont on s'est jusqu'à présent fervi; sur-tout si l'on y a recours, immédiatement après la morsure, & avant que le venin ait eu le temps d'attaquer les parties voisines, puisque, par-là, l'on évite infailliblement la communication du venin dans le sang; ce qui doit prouver l'efficacité du conseil de notre Anglois.

Le *Serpent à sonnette*, que j'ai actuellement dans mon Cabinet, âgé de onze ans, parce qu'il a onze anneaux, me fut apporté tout vivant, dans une petite barrique, où je l'ai conservé près de quatre mois: elle étoit bien couverte, pour qu'il n'en pût sortir, & trouée tout autour, pour lui donner suffisamment d'air; mais il ne voulut rien manger de tout ce que je pus lui donner, pendant tout ce temps; ce qui le rendit si maigre, qu'il étoit à la fin diminué de plus des deux tiers de sa grosseur: quand on me l'apporta, il étoit aussi gros que ma cuisse. Comme il commençoit à devenir languissant, je pris le parti de le mettre dans l'esprit de vin, pour l'étouffer, parce que je craignois qu'il ne vînt à crever. Car il est bon de remarquer, que tout animal, soit quadrupe-

de, amphibie, ou reptile, qui meurt de sa mort naturelle, ne se conserve jamais longtemps dans l'esprit de vin: ce que j'ai éprouvé nombre de fois. De sorte, qu'il faut les mettre, tout vivants, dans l'esprit de vin, pour les étouffer, & les y laisser une huitaine de jours, avant que de les bien nettoyer, pour les mettre, ensuite, dans une autre liqueur bien claire. Ce que j'avance est si vrai, qu'on n'a qu'à mettre un animal, mort naturellement, dans une liqueur forte, on verra qu'il furnagera; pendant que celui qu'on aura étouffé dans la liqueur, se précipitera au fond de celle où on le remettra ensuite, & se conservera des siècles, parce qu'il aura eu le temps de se purger de toutes ses impuretés pendant les tourments de la mort, au lieu que celui qui fera mort naturellement les aura toutes conservées.

Dans les huit premiers jours que j'eus ce reptile, qui étoit alors sain & vigoureux, je fus tenté de faire quelques expériences de son venin. Je l'agaçois de temps en temps avec un petit bâton, pour l'irriter, ce qui le faisoit élaner de sorte, que, si la barrique eût été ouverte, je me serois repenti de ma témérité. Il ne manquoit pas non plus de me donner l'avertissement ordinaire, par le moyen de ses grelots; & j'avoue que je m'amusois à ce jeu, qui m'auroit pu devenir

funeste, si la couverture de la barrique n'eût pas été aussi forte qu'elle l'étoit.

Un jour que je l'avois cruellement irrité, je m'avisai d'attacher un jeune chat, par le milieu du corps, avec une corde; j'ouvris doucement la barrique, où je le fis glisser lentement: mais à peine y fut-il, qu'il commença à miauler; & le reptile enfermé ne tarda pas à s'élançer sur lui, & à le mordre de maniere que le pauvre animal en cria encore plus fort. Je le tirai tout de suite dehors pour l'examiner, & je trouvai qu'il avoit été mordu à la cuisse gauche, n'ayant cependant qu'une légère playe, de laquelle fortirent quelques gouttes de sang; je voulus lui emporter le poil, pour la mieux examiner; mais l'animal entra dans de furieuses convulsions, & dans moins d'un quart d'heure il expira. J'aurois fort souhaité de réitérer quelque expérience plus instructive sur d'autres animaux, & j'aurois certainement réussi à trouver le véritable antidote contre le dangereux poison de cet animal, si l'on ne m'eût fait envisager le risque que je courois moi-même, en m'exposant à un danger aussi évident, sans être sûr d'avoir le temps ni la présence d'esprit d'y apporter remède. Ce qui me fit désister de mon entreprise, considérant qu'on ne vit pas pour soi seul en ce monde, & qu'on est obligé d'adhérer aux

sollicitations de ceux avec qui on est étroitement lié.

Cette seule expérience suffit, néanmoins, pour prouver la violence du venin de cet animal. Mais s'il est le plus dangereux de son Espece, il ne laisse pas d'avoir aussi quelque chose d'utile dans ses grelots, dont on fait une poudre, après les avoir fait sécher au soleil, laquelle est un souverain remède pour faciliter l'accouchement aux Nègresses. On en donne un scrupule dans du vin blanc, & elle procure, en très-peu de temps, un effet des plus rapides. Ce qui rend actuellement ces animaux assez rares dans la Colonie, parce que les Negres les tuent pour en avoir les grelots.

Le second (x) est un *Serpent* monstrueux, connu, dans le pays, sous le nom d'*Aboma*. Il a près de vingt-cinq pieds de long, & est gros comme la cuisse. Tout son corps est couvert de grosses écailles, agréablement marquetées. Tout le long de son dos regne une chaîne de taches noires, de la grandeur d'un écu de six francs chacune, & de chaque côté de ces taches, distantes les unes des autres de la paume de la main, & au milieu, une tache blanche. Son ventre est couvert d'écailles grifâtres, jusqu'à l'extrémité de sa queue, qui est assez pointue.

(x) *Serpens, omnium maximum, Cynocephalus sive Boiguacu.*

Sa tête est fort grande , & sa gueule , qui ne l'est guere moins , est garnie de fortes dents. J'ai écorché, tout vivant, un de ces reptiles, que quatre Negres m'apportèrent, & ils en avoient même toute leur charge; & j'en conserve encore la peau dans mon Cabinet. A l'ouverture de l'estomac de cet animal, j'y trouvai un *pareffeux* tout entier, c'est-à-dire, sans être endommagé, lequel avoit deux pieds & demi de long; un *léguane* ou *léfard*, d'un pied & trois quarts de long; & enfin un *mangeur de fourmis*, de deux pieds & huit pouces de long; tous ces trois animaux dans le même état, que si on venoit de les tuer à coups de fusil: ce qui prouve qu'il n'y avoit pas long-temps que ce prodigieux reptile en avoit fait sa proie. Aussi son estomac avoit-il près de vingt-deux pouces de largeur; il étoit, d'ailleurs, si chargé de lard, que j'en ai tiré six livres & demie de graisse, laquelle est un souverain remede contre les rhumatismes.

On m'a assuré que ce *Serpent* n'est ni venimeux ni à craindre, en aucune façon, pour les hommes; ce que prouve la maniere dont les Negres le prennent; mais qu'il n'en est pas de même pour toutes les Especes d'animaux, dont il peut se rendre maître, & dont il est l'ennemi mortel.

Le troisieme (y) est un autre grand *Ser-*

(y) *Serpens singularis, artificio picta, magni estimata.*

pent, connu dans le pays, sous le nom de *Papa*. Il est fort recherché, parce qu'il est en grande vénération chez les Negres. Sa queue est fort dure, courte, obtuse, & un peu ramassée; sa tête grande, & fort large. Tout son corps est couvert de très-belles écailles, mêlées de noir & de blanc, & d'un rouge foncé, mais le tout si bien arrangé & si vif en couleurs, qu'on peut dire que c'est un des plus beaux reptiles que la Nature ait produits, & qu'il est même impossible d'en faire la peinture qu'il mérite.

Il y en a, de cette Espece, depuis quatre jusqu'à dix-huit pieds de long, & même de la grosseur du *Serpent à sonnette*. Ceux qui ne sont pas même plus gros que le poignet, portent le même nom, ont à peu près les mêmes couleurs, & n'ont pas plus de venin; ce qui fait qu'ils sont en si grande vénération parmi ce peuple, qui leur rend un culte idolâtre.

Le quatrieme (z) est encore un superbe reptile, d'une grande rareté. Il a près de quinze pieds de long, & est gros comme la cuisse; sa tête est fort grosse & plate; tout le dessus de son corps est couvert de fort grandes écailles, longues, un peu rhomboïdes, d'un verd de mer, marbré, sur le dos, de longues & larges taches blanches:

(z) *Serpens, Bojobi dicta.*

les écailles de son ventre font jaunes, grandes, larges, & lustrées comme de l'ivoire. Ce reptile est si beau, qu'il est impossible d'en donner une juste description.

Le cinquieme (a) est un *Serpent* appelé *aveugle*, parce qu'il marche en avant & en arriere. Il a les ouïes si larges, qu'elles lui couvrent presque les yeux; ce qui a encore contribué à lui faire donner le nom qu'il porte. Sa queue est, à peu près, de la même grosseur que sa tête. Il est grêle de corps, long d'un pied & demi, ou de deux, tout au plus, & couvert d'écailles de couleur bleuâtre foncé.

Le fixieme (b) est un *Serpent*, qui a des anneaux tout autour du corps & de la queue, lesquels font d'une couleur blanchâtre. Il est connu sous le nom d'*Amphisbène*, ou bien *Serpent à deux têtes*, à cause de l'égal grosseur de ses deux extrémités; &, en effet, la queue de celui-ci est si obtuse, si arrondie par le bout, & extérieurement si conforme avec la tête, qu'on ne peut, au premier aspect, discerner d'une manière distincte, quelle partie est la tête ou la queue.

Or, comme c'est cette conformité qui a engagé les Anciens à lui donner le nom de *Serpent à deux têtes*; comme on est mainte-

(a) *Cecula.*

(b) *Amphisbena.*

nant revenu de cette erreur, il ne faut, pour rapporter à un juste point de vue tout ce que l'enthousiasme a fait dire de merveilleux, au sujet de ce *Serpent*, que jeter un coup d'œil sur les figures qu'en donne *Seba*, dans son *Thef.* 11, *Tab.* 17, *N.* 2, & *ibid.* *Tab.* 21, *N.* 4, & *Tab.* 25, *N.* 2.

Les segments des anneaux de ce reptile sont semblables à ceux des vers; il a près de trois pieds & demi de long; & c'est, je crois, l'*Ibiara* de *Margrave*, *Braf.* pag. 239.

Le septieme (c) est une très-grande *Couleuvre*, connue dans *Seba Thef.* pag. 89, *Tab.* 54, *Fig.* 4, sous le nom de *Serpent de l'Amérique*. Elle a la tête petite & longue, & la queue pointue. Tout son corps est couvert de bandes écailleuses, colorées d'un brun foncé. Elle a, à l'entour du col & de la queue, de petits anneaux jaunâtres, & par-ci par-là, quelques bandes de la même couleur à l'entour du corps.

Le huitieme est une autre *Couleuvre*, qui n'est qu'une variété de la précédente, ayant, sur un fond brun clair, des bandes transversales blanches. Sa tête est d'un blanc sale, pointillé de petites taches rougeâtres; & les écailles de son ventre sont un peu jaunâtres.

Le neuvieme est une *Couleuvre*, qui est assez grosse au défaut de la tête, mais qui

(c) *Serpens Americana, Petola dicta.*

va en diminuant jusqu'à la queue. Son col est un peu long, & tout son corps est moucheté de taches rouffâtres, blanches & noires. Sa queue est assez menue.

Le dixieme est une autre *Couleuvre*, qui n'est qu'une variété de la précédente, & qui est marbrée de gris, de brun & de blanc.

Le onzieme est une petite *Couleuvre*, tiquetée de couleur d'olive, de blanc & de noir.

Le douzieme est une *Couleuvre*, dont la couleur est mêlée de bleu & de blanc: c'est une espece de *Dipsas*.

Le treizieme est une *Couleuvre* toute bleu céleste, du même genre que la précédente.

Le quatorzieme est une *Couleuvre* à bandes transversales, rouges & blanches; mais la premiere de ces deux couleurs se perd, insensiblement, dans l'esprit de vin.

Le quinzieme est une autre *Couleuvre* olivâtre, & tiquetée de noir: son corps est grêle, & sa queue pointue.

Le seizieme est une *Couleuvre* jaunâtre, à bandes annulaires.

Le dix-septieme est une *Couleuvre* d'un bleu d'outre-mer, qui a l'habitude de s'entortiller, en couchant sa tête au milieu de tous ses replis: elle a d'ailleurs l'aspect le plus horrible & le plus menaçant.

Toutes les *Coulevres* que je viens de décrire, ne sont guere plus grosses que le pou-

cè, & la plus grande, d'entre elles, peut avoir, environ, deux pieds & demi de long. Il y en a, parmi elles, qui sont très-venimeuses; mais comme je ne sçaurois affirmer lesquelles le sont, je me contente de rapporter ici ce qui m'a été dit à leur sujet. Il est encore à remarquer qu'elles sont toutes couvertes de fines écailles, les unes plus grandes que les autres.

Le dix huitième (*d*) est un magnifique *Serpent* de cinq pieds de long, à bandes noires & blanches, qu'on appelle *Mangeur de fourmis*. Ce beau reptile, qui est en grande vénération chez les Negres, est nommé ainsi, à cause, dit-on, qu'il ne se nourrit que de fourmis. Plusieurs Esclaves l'adorent comme leur Dieu, & cela par rapport à sa grande douceur; car il se laisse approcher, & prendre comme l'animal le plus apprivoisé.

Le dix-neuvième (*e*) est un superbe *Serpent* de trois pieds de long. Tout son corps est couvert d'écailles violettes, en forme de chaîne, de la largeur de trois lignes, chacune, qui regnent depuis la tête jusqu'à l'extrémité de sa queue, qui se termine en pointe, & en forme de zigzag; & entre lesquelles on voit un fond blanc. Les écailles du ventre sont grandes, & de cou-

(*d*) *Serpens niger & albus.*

(*e*) *Serpens violaceus & albus.*

leur cendrée. On voit à trois doigts de l'extrémité de sa queue deux testicules, d'une figure ovale. Sa tête, qui n'est pas fort grande, est plus foncée en couleur que le reste du corps, & l'on n'y voit presque pas de blanc. Du reste, ce reptile est si beau, que l'art le plus sublime ne sçauroit tracer la marbrure de ses écailles.

Le vingtième (*f*) est un beau *Serpent* de dix à douze pieds de long, qui n'est guere plus gros que le petit doigt, c'est-à-dire, au milieu du corps; car sa queue, qui a près de quatre pieds de long, est encore plus mince, n'étant guere que de la grosseur d'une petite plume. Il est couvert de petites écailles très-fines, d'un bleu azur, entremêlé du blanc le plus éclatant que l'on puisse voir. Mais ce qui le distingue des autres reptiles de son Espece, c'est le mouvement qu'il donne à sa queue, lorsqu'on veut l'approcher, lequel forme un claquement pareil à celui du fouet d'un charretier, & qu'on peut même entendre d'assez loin: ce qui lui a fait donner, par les Hollandois, le nom de *Zweep-Slang*, qui signifie *Serpent à fouet*.

Le vingt & unième est un assez grand *Serpent d'eau*, qui a, depuis la tête jusqu'au bout de sa queue, une large bande, en for-

(*f*) *Serpens Americana, Glyvicapa dicta.*

me de réseau, d'un superbe bleu-mourant. Le milieu de cette bande est parsemé de petits points roux, & garnis, de chaque côté, d'écaillés brunes : celles du ventre sont d'un jaune, couleur de citron.

Tous les *Serpents* se nourrissent d'herbes, de chenilles & de limaçons. Ils peuvent même être fort longtemps sans manger ; comme on l'a pu remarquer dans la description du *Serpent à sonnette*, qui a resté quatre mois sans prendre aucune nourriture.

Parmi tous ces animaux, il y en a qui ont la tête petite, d'autres l'ont grosse ou étroite ; les uns sont venimeux, d'autres ne le sont point : mais ce qu'il y a à remarquer pour les personnes qui ignorent leur génération, c'est qu'ils s'accouplent comme les autres animaux, qu'ils enfouissent ou enfoncent leurs œufs dans la terre, & que l'année suivante ces mêmes œufs produisent chacun leur *Serpent*. De sorte, qu'il ne faut point ajouter foi à toutes les générations fabuleuses, que les Anciens ont débitées sur la procréation des *Serpents*.

On prétend, au surplus, que ces animaux aiment beaucoup à être ensemble. On en trouve dans toutes les Plantations, dans les savannes, dans les chemins, dans les bois, & même jusques dans les caves des maisons & dans les jardins. Quelques-unes ont l'haléine si puante, qu'à-peine peut-on la sup-

porter. Je suis, en outre, moralement persuadé, qu'il y en a beaucoup plus d'Espèces dans la Colonie que je n'en ai décrites; mais comme elles me sont encore inconnues, il ne m'a pas été possible d'en faire mention. Il en est de même de quantité d'autres animaux, dont je ne puis parler, malgré toute la bonne volonté que j'ai d'instruire le Public, parce que ceux-mêmes du pays ne les connoissent pas encore tous.

Quoique les *Serpents* soient généralement réputés pour être venimeux, on ne laisse pas, cependant, que de tirer parti de ceux-mêmes qui le sont le plus, par le grand usage qu'on en fait en Médecine; comme de la graisse, qui est employée en liniment, pour ramollir les tumeurs scrophuleuses, qui guérit la rougeur des yeux, dissipe les taches de la peau, & apaise toutes les douleurs des rhumatismes.

L'on fait une poudre de la chair; du foie & du cœur du *Serpent*; laquelle prise, intérieurement, est sudorifique, & résiste à la malignité des humeurs, & qui est propre aussi à détruire les fièvres intermittentes invétérées, & pour purifier enfin la masse du sang, qui est corrompue.

De la *Vipere.* La *Vipere* (g) est une espèce de *Serpent* ter-

(g) *Vipera*: en Hollandois *Ader-Slang*: en Allemand *Otter*.

terrestre, qui met au monde ses petits tout vivants. Celle que l'on reconnoît pour telle à *Surinam*, differe de celle qui est généralement connue de tout le monde. Elle est médiocrement grosse, mais longue, depuis un jusqu'à deux pieds, & large d'un demi-pouce. Sa tête est un peu large & plate, émouffée par le bout; sa gueule assez ample, munie de petites dents fort aiguës, crochues, & tournées vers le gosier. Les écailles de sa tête sont plus larges, & plus foncées en couleur, que celles du reste du corps. Son dos est de couleur brunâtre foncé; & tout le dessus du corps, depuis le cou jusqu'à la queue, qui est aiguë & jaunâtre, ou d'un blanc sale, tout pointillé de taches noires. A chaque côté du ventre, en commençant depuis le cou, jusqu'à l'extrémité de sa queue, regne une petite bande noire, de la largeur de deux ou trois lignes, au milieu de laquelle il y a des taches blanches, qui forment une très-belle marbrure. Ses yeux sont extrêmement vifs.

Il y en a d'autres, qui varient simplement en couleur, quoique l'Espece en soit la même; si ce n'est aussi qu'il y en a de plus grandes les unes que les autres. Elles ne rampent pas fort vite, & elles se nourrissent de petites grenouilles, d'insectes, & d'autres choses semblables. On les trouve

dans les lieux humides, comme savannes ou buissons.

Ces sortes de reptiles fournissent d'excellents remèdes à la Médecine. On s'en sert pour résister au venin, & purifier le sang. La principale vertu de la *Vipere* est d'accélérer la circulation du sang, d'en faciliter le mélange, de fondre les concrétions lymphatiques, & de débarrasser, par ce moyen, les glandes de ces humeurs grossières & obstruantes, qui, venant à y séjourner & à s'y aigrir, occasionnent une infinité de maladies cutanées, ou de la peau, auxquelles on donne le nom de scrophuleuses & de lépreuses. Il seroit à souhaiter qu'on en fît plus d'usage qu'on ne fait, puisqu'elle est si abondante dans le pays.

Des différentes
Espèces
de Crapauds.

Il est constant que les *Crapauds* diffèrent partout entre eux, tant par leur grandeur, que par leur couleur, & leur conformation; & parmi les différentes Espèces que l'on trouve à *Surinam*, le *Crapaud Pipa* (b) doit avoir, sans contredit, le premier rang, tant par la grandeur & grosseur monstrueuse dont il est, que par la manière dont la femelle procréé ses semblables; laquelle est si extraordinaire, qu'on la peut regarder comme opposée au cours ordinaire de la Nature.

Depuis que cet animal est parvenu à la

(b) *Pipa, ova quamplurima in dorso habens.*

connoissance, tant des Anciens que des Modernes, plusieurs d'entre eux se sont imaginés avoir approfondi le mystere de sa génération; mais on ne peut que les accuser d'erreur: car malgré tous les Systèmes qu'ils ont publiés à ce sujet, aucun d'eux n'en a pu donner le véritable développement; parce qu'ils n'ont jamais été sur les lieux, pour en observer le mécanisme: si j'y ai réussi, comme je puis m'en flatter, ce n'est pas la beauté de l'objet qui m'a engagé à faire des observations si souvent répétées, mais l'envie de m'instruire, & de satisfaire la curiosité du public. On peut voir, dans ma premiere Dissertation, qui se trouve à la fin de mon *Traité des Maladies de Surinam*, imprimé dans l'année 1764, la figure, & la dissection anatomique de cet animal. Mais comme quelques Scavants respectables m'ont fait part, depuis, de leurs remarques, sur le doute où j'avois laissé les Naturalistes, sur le mécanisme de la génération du *Pipa*, j'ai été obligé de reprendre la même matiere, pour la rectifier avec plus de détail & de solidité que je ne l'avois fait alors. Et l'on peut encore avoir recours à cette seconde Dissertation, que j'ai publiée sous le titre de *Développement parfait du mystere de la génération du fameux Crapaud de Surinam, nommé Pipa, &c. A Maestricht, chez J. Leckens, 1765.* De sorte que je ne puis rien ajouter

à ces deux Descriptions , sinon que notre siècle ne manque ni d'habiles Observateurs , ni de sçavants Philosophes , pour vérifier tout ce que j'en ai dit ; & que je serai le premier à profiter des lumieres qu'ils répandront sur la découverte d'un phénomène que j'ai exposé à leur examen.

Je dirai de plus aussi qu'on ne doit pas ajouter foi aux prétendues observations de ceux qui insinuent que cet animal est si venimeux , qu'en le pulvérisant , & le donnant même en petite dose , il cause les accidens les plus funestes. Tous ces récits , si souvent répétés par les Naturalistes , ne sont que de pures fictions , fondées sur les oui-dire de gens mal instruits , ou peu véridiques : car j'ai calciné plusieurs *Pipas* , que j'avois renfermés tout vivants dans un creuset , que j'avois ensuite scellé hermétiquement ; & après avoir pulvérisé cette calcination , j'en ai donné en grande & petite dose à toutes sortes d'animaux , qui n'ont ressenti aucun des symptômes du prétendu poison , & qui , par conséquent , n'en sont pas morts. D'où je conclus , qu'il y a bien souvent plus à détruire , qu'à édifier , dans l'Histoire Naturelle ; & si je l'ose dire , même dans presque toutes les connoissances , que nous décorons du titre fastueux de sciences. Celui qui délivre les hommes d'une erreur , n'est pas moins leur

bienfaiteur que celui qui leur enseigne une vérité.

La seconde Espece de *Crapaud* (*i*) est un animal monstrueux en grosseur & en largeur. Il a deux especes de cornes, ou éminences, au dessus de la tête: il est fort court; & ses yeux, qui sont gros, vifs & brûlants, sortent de leur orbite: sa peau est, dessus & dessous, d'une couleur jaunâtre cendrée, parsemée de petits yeux, à peu près semblables aux petites matrices du *Pipa*, & au milieu desquels il y a de petites taches noires; elle est, en outre, extrêmement dure & épaisse. Il a quatre doigts, à chaque patte de devant, & cinq à celles de derriere, lesquels ne sont liés par aucune membrane, parce qu'il est simplement terrestre.

La troisieme (*k*) n'est qu'une variété du précédent; il est presque rond comme une boule: toute la peau de son corps est rousâtre, épaisse, & parsemée de taches grisâtres; les yeux lui sortent un peu hors de l'orbite, & sont noirs & fort vifs. Sa tête est comme retirée entre ses deux épaules. Il a autant de doigts que le précédent; mais ceux de derriere sont liés par une membra-

(*i*) *Bufo cornutus* & *spinofus, maximus*: en Hollandois *Padde*.

(*k*) *Bufo orbiculatus*.

ne; ce qui lui donne la facilité de vivre dans l'eau, comme sur terre.

Le quatrieme (l) est un petit *Crapaud marbré*, d'une couleur cendrée, qui est aussi aquatique & terrestre. Tous ces animaux ne vivent que d'herbes & d'insectes. On les trouve tantôt dans l'eau & tantôt sur la terre.

La poudre qu'on en fait, en les calcinant, est diurétique & sudorifique, & l'huile qu'on en retire, par la voie de l'infusion, est anodine & déterfive.

*Des différentes
Espèces
de Grenouilles.*

La *Grenouille* est un animal plus aquatique que terrestre, dont la différence est notable avec le crapaud, en ce qu'elle est, premièrement, mieux faite & plus déliée; &, qu'en second lieu, elle a la tête plus près de la poitrine, & plus allongée que celle du crapaud. Ses cuisses sont grandes & menues, de même que ses jambes. Quand elle est sur terre, elle peut sauter jusqu'à trois pieds de haut, en déployant tout-à-coup ses grandes cuisses ou ses jambes; ce qui lui sert à faire en très-peu de temps un long trajet en nageant.

On en distingue de plusieurs Espèces.

La premiere (m) est la *Grenouille verte*, qui est semblable à celle d'Europe.

(l) *Bufo minor.*

(m) *Rana vulgaris*: en Hollandois *Kikkvorsch*: en Allemand *Frosch*.

La seconde (n) est celle qui a, à chaque côté de la mâchoire inférieure, une vessie, qui, dans les grandes chaleurs, est toujours pleine d'air. Elle est d'un roux clair, tacheté, ou tiqueté de rouge. Elle a des ongles fort larges, & elle croasse vers le coucher du soleil. C'est de leur chant qu'on présage, le plus souvent, le temps beau ou ferein.

La troisieme (o) est celle qui est toute marbrée. Elle ne differe de la précédente qu'en ce qu'elle n'a point de vessie, & qu'elle est marbrée, d'une couleur cendrée, & rougeâtre par tout le corps; ce qui forme une très-belle marbrure: ses cuisses & ses jambes sont presque blanches.

La quatrieme (p) est une petite Grenouille, qui a le ventre tout blanc, le dessus du corps d'une couleur plombée, & les côtés tachetés de blanc & de noir, qui la rendent fort belle.

La cinquieme (q) est une autre petite Grenouille bleuâtre.

La fixieme (r) est une Grenouille tachetée, qui ne se nourrit que de couleuvres, ou de petits serpents.

(n) *Rana vesicaria.*

(o) *Rana marmorata.*

(p) *Rana parva, ventre albido, dorso plumbei coloris, lateribus ex albo & nigro variegatis.*

(q) *Rana cyanea.*

(r) *Lemnia.*

La septieme (s) est une *Grenouille poissonneuse*, connue, dans la Colonie, sous le nom de *Jakies*. On prétend qu'elle se transforme en poisson; mais c'est ce que j'ai bien de la peine à croire, parce que ce seroit précisément le contraire de ce qui arrive communément aux *Grenouilles*, qui sont, en quelque sorte, premièrement, poissons, avant que d'acquérir leur véritable forme; comme le prouve très-bien *Seba Thes. 1, pag. 123, Tab. 78*, dans lequel on voit toute la transformation des *Grenouilles*.

Celle, dont il est ici question, & dont Mlle *Merian* donne aussi la figure, a la peau tachetée sur les côtés, le ventre pommelé, & les parties de derriere palmées.

On en trouve dans presque toutes les criques & savannes marécageuses. Dès qu'elle est parvenue à sa grandeur naturelle, il lui croît, peu-à-peu, une queue, qu'elle perd, de même que ses pattes, à ce qu'on dit, pour devenir ensuite poisson; lequel prend d'abord la couleur grise, devient ensuite brunâtre, & qu'on appelle *Jakies*. C'est proprement le nom de ce poisson qui est très-bon à manger, qui a fait appeller cette *Grenouille* ainsi; mais elle n'y a certainement nul rapport. De sorte que toute cette métamorphose doit être regardée comme fabuleuse: & depuis qu'on m'a donné les éclaircissements

(s) *Rana piscatrix.*

que j'ai demandés à ce sujet, je ferois le premier à avouer mon ignorance, si cette transformation avoit eu la moindre apparence de réalité. Il est, au contraire, très-certain, qu'après que le mâle de la *Grenouille* a fécondé les œufs que la femelle a déposés, il en sort, dans une enveloppe gluante & transparente, qu'on nomme le frai, un insecte noir, qu'on nomme *Tétard*, lequel est tout en tête & en queue. Il nage d'abord très-vivement au moyen de sa queue, & devient, peu de temps après, aussi gros qu'une cerise; au bout d'un plus long espace de temps il se transforme, petit à petit, en *Grenouille* parfaite. Les jambes de derriere paroissent les premières, puis, de jour à autre, celles de devant; la queue disparoît; & il est *Grenouille* pour toute sa vie. Voyez là-dessus la génération de la *Grenouille* du sçavant *Swammerdam*, celle de *Needham*, *Roeselius*, & Mr. *Gautier* dans ses Observations philosophiques sur l'Histoire Naturelle.

On prétend que la chair des *Grenouilles*, surtout celle des vertes, est propre à adoucir les âcretés de la poitrine, qu'elle est restaurante & bonne dans la consommation. On ajoute encore que leur frai est un souverain remede pour les brûlures récentes, l'érysipelle & les feux volages du visage, en y trempant un linge, pour l'appliquer sur la partie affectée.

Des Tortues de terre, & d'eau douce. Comme je n'ai parlé, dans le Chapitre neuf, que de deux Especies de *Tortues de mer*, je ne dois pas omettre ici de faire connoître celles de terre, & d'eau douce, dont il y a de plusieurs Especies.

La premiere (*t*) est une grosse *Tortue de terre*, fort singuliere par sa figure. Elle a le cou long, & fort ridé, d'où pendent de petites membranes déchirées, ou déchiquetées, à peu près, comme une frange. Sa tête est aplatie, triangulaire, & terminée par une espee de trompe, semblable à un petit tuyau de plume à écrire: le dessus de son écaille, qui est convexe, est comme fillonné & garni de grosses pointes; & l'écaille inférieure est plate.

On trouve cette Espee de *Tortues* dans les savannes.

La seconde (*u*) est une belle *Tortue de bois*, couverte d'une très-belle écaille, marbrée de diverses couleurs, & d'une moyenne grosseur. Elle est d'un rouge bai obscur, marqueté de jaune & de noir: sa tête, qui est courte, est rougeâtre, aussi bien que ses jambes & ses pieds, qui sont couverts d'écailles assez épaisses. Elle a cinq doigts aux pieds, armés d'ongles forts.

Celle-ci se trouve dans les bois.

(*t*) *Testudo terrestris, major*: en Hollandois *Schild-Padde*: en Allemand *Schild-Kröte*.

(*u*) *Testudo palustris*.

La troisieme (x) est une petite *Tortue* de savannes, dont l'écaille de dessus est beaucoup plus grande que celle de dessous. Elle est rouffâtre, & flammée de blanc. Ses pattes sont pointillées de petites taches rouges. Sa tête est petite; mais son cou est assez long.

On la trouve dans les savannes marécageuses.

La quatrieme (y) est la *Tortue* vulgaire, que l'on trouve aussi dans les savannes marécageuses, ou dans de petits ruisseaux.

Ce qu'il y a à remarquer sur la *Tortue*, c'est que, lorsqu'elle veut cacher sa tête sous les plis de son cou, elle est fort adroite à la faire rentrer subitement, de même que les jambes & la queue, sous sa coquille. Elle marche fort lentement, & ne vit que d'insectes, d'herbes, & de coquillages de terre & d'eau, passant sa vie dans les deux éléments. Elle est ovipare, & cache ses œufs sous une couche de terre, qu'elle met par dessus, pour que le soleil les fasse éclore. Cet animal peut vivre long-temps.

Quand les Negres en prennent, ils les enferment dans un parc, & en font ensuite commerce, lorsqu'ils en ont beaucoup.

Elles sont toutes assez grasses, parce que les Negres ont grand soin de les bien nourrir, & sont excellentes à manger; mais il ne faut cependant pas s'imaginer qu'elles soient aussi délicates que celles de mer.

(x) *Testudo terrestris, minor.*

(y) *Testudo vulgaris.*

CHAPITRE XXII.

De l'Ichthyologie, ou Description des Poissons.

L'IMMENSE variété des *Poissons*, tant de mer que des rivières & des étangs, nous fournit une telle multitude de points de vue & si intéressants, soit qu'on examine leur organisation, leur différente formation, ou l'utilité dont ils sont pour la vie animale, indépendamment de ce qu'ils ont de flatteur pour le goût, que ce n'est pas une petite difficulté que d'en entreprendre la description : aussi ne parlerai-je que de ceux que l'on peut se procurer dans ce pays.

Du Requin.

Quoique le *Requin* (a) ne soit pas fort commun dans les rivières de la Colonie, parce que c'est un poisson de mer, on ne laisse pas que d'y en voir de temps en temps; car un jour, qu'un Matelot voulut se baigner aux environs de son vaisseau, qui étoit dans la rade, il eut le malheur d'être attaqué par un de ces animaux, qui lui emporta la jambe, d'un seul coup de dent.

(a) *Carcarias seu Galleus, omnium maximum*: en Hollandois *Haye*: en Allemand *Hay*, ou *Meer-Wolf*, ou encore *Meer-Hund*.

Ce poisson, qui est naturellement vorace, a près de quinze pieds de long. Sa tête va en diminuant jusqu'au bout du museau. Ses yeux sont grands: il a la mâchoire inférieure courte & reculée; deux narines, sous le bout du museau, & plusieurs fentes au cou, qui lui servent d'ouïes; sa gueule, ou bouche, est armée de plusieurs rangées de dents, d'une forme triangulaire, très fortes & aiguës. Tout son corps est couvert d'une peau très-rude, toute chagrinée, & de la couleur d'un roux brun, mais plus clair sous le ventre. Sa chair n'est pas des meilleures à manger; elle est, au contraire, d'un très-mauvais goût, dure, coriace, & gluante. Il habite, ordinairement, les mers, & se nourrit de tout ce qu'il peut dévorer, sans distinction: ce qui fait qu'il est si dangereux pour les hommes.

L'*Espadon* (b) est un poisson unique en son Espece. Quelques-uns l'appellent *Em-padon*. *percur* ou *Epée*, d'autres en font un genre de baleine: *Ovide*, *Plin*, & *Jonston* en parlent sous le nom de *Xipbias*. Il y en a qui ont depuis dix jusqu'à quinze pieds de long, y compris la scie, qu'il porte au dessus de la mâchoire supérieure, laquelle peut avoir, au moins, une aune de long. Cette scie est très-dure, forte, & recouverte

(b) *Gladius sive Xipbias*: en Hollandois *Zward-Vis*; en Allemand *Schwerdt-Fisch*.

d'une peau dure, & armée, des deux côtés, de piquants en façon de dents, lesquels sont plats, forts & tranchants. On prétend que ce poisson est l'ennemi déclaré de la baleine, qu'il l'attaque, & la poursuit, sans relâche, jusqu'à ce qu'il en soit venu à bout, à force de lui faire des ouvertures dans la peau, par lesquelles elle perd tout son sang. On assure que sa chair est bonne à manger, blanche, ferme, grasse, & d'un fort bon goût.

Ce poisson est assez difficile à prendre, en ce qu'il marche fort long-temps à saisir l'hameçon, qui doit être garni d'un poisson entier; & qu'en outre, quand on le tient, il fait des efforts si considérables pour se détacher, qu'il est capable d'entraîner, avec lui, le canot du pêcheur. On en prend, néanmoins, souvent sur les côtes, & il y en a qui pèsent depuis cent jusqu'à cent cinquante livres.

Du Mar-
souin. Le *Marjouin* (c) est aussi un gros poisson de mer, que l'on met dans le genre de la morue. On le trouve sur les côtes, ou à l'embouchure de la rivière de *Surinam*, lorsqu'il y est jetté par de gros temps. Il y en a qui le mettent dans le genre de la baleine, & qui le nomment *Souffleur*.

Ce poisson a depuis cinq jusqu'à huit pieds

(c) *Turfo*: en Hollandois *Bruin-Vis* of *eene soort van Dolfyn*: en Allemand *Meer-Schwein*.

de longueur. Sa tête a la même forme que celle du cochon ; & a , sur le haut , une ouverture par où il rejette l'eau : ses deux mâchoires sont garnies de dents fort pointues ; sa queue est placée horizontalement , mais taillée en faucille. Ces animaux vont toujours en troupe , & sont extrêmement gras. On assure que le lard des jeunes est infiniment meilleur que celui des vieux , & que leur chair est aussi de beaucoup plus délicate.

Les habitans de Surinam ont donné le nom de *Grauw-Munnik* , (ce qui signifie, en François , *Moine gris*) à un poisson qui ressemble beaucoup au *Cabélieu* , (d) qui est un poisson de mer , mais que l'on pêche dans les rivières hautes. Il y en a qui ont jusqu'à quatre pieds de long. Ils sont fort gros , ont le ventre avancé , le dos & les côtés d'une couleur olivâtre , sale ou brune , & le ventre blanchâtre. Leurs écailles ne sont pas grandes , mais adhérentes à la peau. Leurs yeux sont grands , & couverts d'une membrane lâche & diaphane ; l'iris est blanche. Il y a des *Moines gris* , qui pèsent depuis quinze jusqu'à quarante livres. Leur chair est si délicate , qu'on la regarde comme un manger exquis.

Du Cabélieu, ou Grauw-Munnik.

Quoique le *Bakkeljauw* soit un poisson,

(d) *Molva* , seu *Morrhua* : en Hollandois *Kabeliauw* : en Allemand *Cabélieu* ou *Stock-Fisch*.

Du Bak- qui ne se trouve ni sur les côtes ni dans
keljauw. les rivières de *Surinam*, je suis cependant
 obligé d'en parler, à cause de la grande con-
 sommation qui s'en fait dans le pays. C'est
 une Espece de morue, que les Anglois pê-
 chent aux environs de *Terre-Neuve*, & ap-
 portent toute salée dans des barriques, pour
 la vendre aux Planteurs, qui sont obligés
 d'en donner, de temps en temps, à leurs
 Esclaves, pour les animer au travail; ce
 poisson étant pour eux un mets très-délicat.
 Beaucoup d'habitants même en mangent
 aussi par goût; mais pour moi j'ai trouvé
 son odeur si forte, qu'on n'a jamais pu me
 persuader d'en manger, quelque assurance
 qu'on ait pu me donner de sa bonté.

Du Le *Merlan* (e) est un poisson de mer,
Merlan. qui est couvert de petites écailles arrondies
 & blanches. Il y en a de grands & de petits.
 Il a la tête aplatie en dessus, les yeux
 grands, l'iris argentée, la prunelle bleuâ-
 tre, les deux mâchoires dentées, le corps
 d'un blanc argenté, & le dos grisâtre. Ce
 poisson est très-abondant sur la côte, & dans
 presque toutes les rivières. Sa chair est dé-
 licate, légère, & de bon suc; mais il est
 fort cher.

L'A-

(e) *Merlangius*: en Hollandois *Schell-Vis*: en Al-
 lemand *Schell-Fisch*.

L'*Alofe* (f) est un poisson de mer, qui est quelquefois chassé par les vents, dans les rivières. Sa forme est celle d'un ovale allongé; il est couvert d'écailles assez grandes, mais fort minces. Lorsqu'il est bien gras & tout frais, la chair en est exquise. *De l'Alofe.*

Les habitants de *Surinam* ont donné le nom de *Haymar* à un poisson de mer écailleux, qui remonte assez fréquemment dans les rivières. Il y en a depuis trois jusqu'à cinq pieds de long, & il ressemble parfaitement au *Saumon*. (g) Il est couvert de grosses écailles grises: sa tête se termine un peu en pointe; ses deux mâchoires sont garnies de fortes dents, semblables à celles d'un chien. Sa chair est si délicate qu'il n'est pas possible d'en décrire la bonté; on le marine, pour le conserver long-temps: mais il est d'une telle cherté, qu'il n'y a gueres que les personnes aisées qui puissent s'en régaler. *Du Saumon, ou Haymar.*

On donne le nom de *Chat tigré*, ou *Spikkel-Katten*, à un poisson qui est de la longueur de deux ou trois pieds, & sans écailles. Il a assez de ressemblance avec le brochet; & ses deux mâchoires sont garnies de fortes dents. Quand ce poisson est cuit, la chair *Du Chat tigré, ou Spikkel-Katten.*

(f) *Clupea seu Alofa*: en Hollandois *Eelst*: en Allemand *Alofe* ou *Else*.

(g) *Salmo, Cinerus*: en Hollandois *Salm* ou *Heymar*: en Allemand *Salm* ou *Lachs*.

en devient toute jaune, comme du safran, & n'est pas des meilleures; car elle est extrêmement seche.

Des Brochets. Le *Brochet* (b) ne fréquente que les rivières & les criques, qui en fournissent abondamment de toutes fortes de grandeurs; car il y en a depuis trois livres pesant, jusqu'à vingt. Ce poisson n'est remarquable que par sa tête, qui est longue & d'une figure singuliere. Elle est aplatie dans sa partie antérieure, depuis les yeux jusqu'au bout du museau, de forme quarrée, & percée de petits trous. Sa mâchoire inférieure est armée de petites dents très-aiguës; il n'en a point à la supérieure; mais il en a deux rangs sur le palais. Il est très-vorace, & détruit les autres poissons: mais aussi sa chair est-elle fort bonne & fort délicate.

De la Bécune. La *Bécune* est une espece de brochet de mer, vif, & gourmand jusqu'à la voracité. Il s'en trouve qui ont près de quinze pieds de long, d'autres depuis deux jusqu'à quatre. La mâchoire de ce poisson est armée de deux rangées de dents très-longues, & si tranchantes, qu'il coupe tout net, ou emporte la piece de tout ce qu'il rencontre à la nage. On prétend que sa chair est très-bonne, blanche, ferme, assez grasse, & de même

(b) *Lucius*: en Hollandois *Snoek*: en Allemand *Hecht*.

goût, à peu près, que celle du brochet; mais qu'il n'en faut pas manger sans précaution: parce qu'étant, comme je l'ai dit, extrêmement vorace, & qu'il avale sans distinction tout ce qui se rencontre sur l'eau, comme dedans, il lui arrive quelquefois d'avaler des pommes de *Mancenilier*, lesquelles sont des poisons très-violents, qui ne lui font aucun mal; mais qui rendent sa chair envenimée, & capable de donner la mort à quiconque en mangeroit, quand ce poisson est dans cet état.

Le moyen le plus certain de connoître si la *Bécune* est empoisonnée, c'est de goûter de son foie; car si on le trouve tant soit peu amer, c'en est un signe indubitable; & il faut bien se donner de garde d'y toucher: s'il ne l'est pas, il n'y a rien à craindre.

La grande Espece de *Bécune* est assez rare sur les côtes. On y en a cependant vu plus d'une fois, m'a-t-on dit; mais pour moi je n'ai jamais vu ce poisson si hardi dans sa course.

La *Bonite* est le poisson de mer, qui ressemble le plus au thon: j'en ai vu plusieurs ^{De la} *Bonite.* à *Surinam*. C'est un poisson gros, rond, & d'une couleur assez approchante de celle des maquereaux, dont il a aussi, à peu près, le goût: sa chair est assez grasse & délicate, particulièrement celle du ventre, qui est d'une blancheur & d'une tendresse admirable.

La tête se met au bleu, ou en *Peeperpot*; (*) le reste du corps se coupe par tranches, & se prépare de différentes manières. On les fait aussi bien souvent mariner, pour les conserver long-temps, & on les mange ensuite à l'huile & au vinaigre, comme le thon.

Ce poisson ne vit que de proie, & fait, continuellement, la chasse aux poissons volants, dont il détruit beaucoup.

De la Carangue.

La *Carangue* est un poisson de mer, qui entre fort souvent dans les rivières. Il est blanc & plat, long de deux pieds, & large d'un, par le ventre, ayant quatre à cinq pouces d'épaisseur. Sa bouche, qui est grande, est armée de bonnes dents; ses yeux sont grands & rouges. Il a deux grandes nageoires, au défaut du cou, & sa queue est large & fourchue. Sa chair est blanche comme la neige, grasse, &, par conséquent, tendre & délicate, & remplie d'un suc également nourrissant & favorable.

De la Dorade.

La *Dorade* (i) est un très-beau poisson de mer, qui est large, plat, & couvert, depuis la tête jusqu'à la queue, de grandes é-

(*) On donne le nom de *Peeperpot* à une espèce de soupe, que l'on fait avec différentes espèces de poissons, dans laquelle on met des galettes, de la cassave & du piment, pour lui donner le haut goût. C'est un mets que les Créoles aiment à la fureur.

(i) *Aurata marina*: en Hollandois *Gout-Vis*: en Allemand *Gold-Forelle*.

cailles dorées, surtout quand il est dans l'eau. On en trouve fréquemment sur la côte. Ses yeux sont gros, rouges, & pleins de feu. Il est l'ennemi déclaré des poissons volants; quoiqu'il soit naturellement fort craintif. Sa chair est blanche & ferme, un peu sèche, à la vérité, mais d'un très-bon goût.

Les habitants de *Surinam* donnent le nom *Du Mulet* de *Passieffie* à un poisson, qui ressemble parfaitement à nos muges, (k) excepté qu'il est beaucoup plus gros. Il y en a qui pèsent depuis quatre jusqu'à dix-huit livres, & n'ont point d'écaillés. La tête de ce poisson est fort grosse & courte; & il a de longues barbes à chaque côté de la mâchoire. Toutes les rivières en fournissent abondamment de toutes Espèces: leur chair est blanche, & de très-bon goût. On les mange, communément, en *Peeperpot*.

L'*Orphy* (l) est un poisson long comme une anguille, mais plus gros, plus charnu, & plus quarré: sa peau est d'une couleur bleuâtre; sa chair est blanche, ferme, un peu sèche, à la vérité, mais d'un assez bon goût, & approchant de celui du maquereau. Il est également bon à toutes sauces, & l'on en fait même d'assez bonne soupe. Il

(k) *Mugilis*: en Hollandois *Harder*: en Allemand de même.

(l) *Orpheus*: en Allemand *Horn-Fisch*.

n'a qu'une seule vertebre, qui est verte, & qui se détache aisément de la chair. Il a sur le nez un avant bec, qui est, pour l'ordinaire, d'une cinquieme partie de la longueur du reste de son corps : il est fort commun dans les criques.

De la Lune.

On trouve à *Surinam* un poisson auquel on donne le nom de *Lune* (*m*), à cause qu'il est tout rond, n'ayant qu'un très-petit moignon de queue, & un court bec, qui l'empêchent de rouler ; de sorte que sa forme est presque orbiculaire. Il a près de dix-huit pouces, depuis la tête jusqu'au bout de la queue, douze de large, & deux d'épaisseur. Sa peau est blanche & argentée, & reluit la nuit. Il a le front large & ridé, les yeux grands ; & il a sur le dos, & sous le ventre, deux grandes touffes de poils, qui lui servent de nageoires. Sa chair est blanche, ferme, grasse, nourrissante, & de bon goût.

De l'Affiette.

Le poisson, qu'on nomme *Affiette*, ne differe du précédent qu'en ce qu'il n'a point les deux touffes de poils, dont j'ai parlé ; mais du reste il lui ressemble parfaitement, tant en figure qu'en bonté. On trouve l'une & l'autre Espece dans presque toutes les rivieres, de même qu'au long de la côte.

(*m*) *Orbis marinus.*

On distingue, à *Surinam*, deux Especies De la
de *Plies*, sçavoir la grande & la petite. Plic.

La premiere (n) ressemble au turbot, à la réserve qu'elle est plus étroite, mais plus large que la sole.

La seconde est plus petite, plate, & taillée un peu en losange, comme le turbot. L'une & l'autre ont les yeux sur la partie de dessus, qui est grisâtre; celle de dessous est blanche: leurs nageoires font le tour de leur corps; leur queue est large; leur bouche est comme celle de la sole, mais sans dents, & semblable, intérieurement, à celle du turbot. On en pêche beaucoup le long de la côte. Leur chair est très-blanche, molle, nourrissante, d'un bon suc, & facile à digérer. Quoique ce soit un poisson de mer, on en trouve aussi dans les rivières & dans les criques; mais leur couleur est un peu plus foncée que celle des premières.

Les *Battagres* se trouvent dans les rivières Des Battagres. & dans les criques. Cette sorte de poisson a beaucoup de la figure d'un faumon; mais il est des deux tiers plus petit, un peu barbu, & fourni d'aiguillons.

L'*Anguille* (o) est un poisson glissant, & Des Anguilles.

(n) *Passer levis*, aut *Plya*: en Hollandois *Bot*: en Allemand *Platteis* ou *Scholl*.

(o) *Anguilla*: en Hollandois *Paaling*: en Allemand *Aal*.

fans écailles , qui habite le fond des eaux. On en distingue , à *Surinam* , de deux Especes : la premiere est celle qu'on pêche dans les rivieres ; elle a le ventre plus blanc , & plus luisant que celles de la seconde Espece , que l'on trouve dans les savannes marécageuses , qui sont souvent remplies de petits étangs où l'on peut les prendre avec la main : cette derniere est fort petite , & a plutôt la figure d'un serpent que d'une anguille ; d'autant plus qu'elle rampe la plupart du temps sur le gravier , lorsque ces étangs sont presque desséchés , dans les temps de chaleur. Elles sont toutes deux très-bonnes à manger , quoiqu'elles ne soient pas si grasses que celles que nous avons en Europe : mais quelque flatteur que puisse être ce mets pour le goût , il n'en est pas moins difficile à digérer , à cause des parties visqueuses & grossieres qu'il contient , qui le rendent contraire aux estomacs délicats. Rôti , on prétend qu'il est plus sain , parce qu'alors il est dépouillé de son phlegme visqueux.

*De la
Torpille,
ou An-
guille
trem-
blante.*

On donne le nom de *Torpille* à un poisson , qui a la véritable figure d'une *Anguille* ; ce qui fait que quelques-uns la nomment *Anguille tremblante* ; (p) parce qu'en la touchant de la main , ou avec un bâton , elle cause un tremblement involontaire ou for-

(p) *Torpedo sive Anguilla lacustris, tremorem inferens* : en Hollandois *Beef-Al*.

cé, comme celui qu'occasionne la véritable *Torpille*, qui a, à peu près, la figure d'une raie. Quant à moi, je ne fais nul doute que ce poisson ne soit une véritable *Torpille*, aussi bien que l'autre, quoique différemment conformée, & que ce nom ne lui convienne beaucoup mieux que celui d'anguille tremblante, malgré sa figure; en quoi me confirment les différentes expériences que j'ai faites sur un de ces animaux que j'ai eu près de six semaines en vie, dans une cuve d'eau. Les impulsions de la véritable *Torpille* ne peuvent pas même approcher de celles que fait éprouver celle-ci, du moins comme je me l'imagine, & qu'on le va voir.

Je fus un jour curieux de m'assurer de la force du mouvement électrique de cet animal, & pour cet effet j'assemblai tous mes Esclaves, qui étoient alors au nombre de quatorze; je les fis tenir tous, par la main; & j'ordonnai au premier Negre de saisir le plus ferme qu'il pourroit l'anguille foifisante, & de la tenir par le milieu du corps. Mais à peine l'eût-il empoignée qu'il reçut une si violente secousse dans son bras, qu'elle se fit ressentir jusqu'à moi, qui tenois aussi le dernier Negre par la main; mouvement que je pus égaler à celui que procure une légère Electricité, par l'engourdissement subit que je ressentis. Je réitérai la même expérience, c'est-à-dire, que je

fis toucher la *Torpille* avec un bâton, dont le trémouffement ne fut pas si fenfible que la premiere fois. Une troifieme experience, pareille à la premiere, me procura le même mouvement primitif: à la quatrieme, il fut moins violent; mais cependant toujours affez fort, pour obliger le Negre à lâcher prise. De forte qu'il est impossible de toucher ce poiffon fans ressentir un horrible engourdiffement dans les bras & jufqu'aux épaules: fi même on le touche tant foit peu du pied, ou qu'on marche dessus, on éprouve la même fenfibilité dans les jambes, aux genoux, & même aux cuiffes. La grande chaleur qu'il fait dans ce pays, m'a été un grand obftacle pour en faire une parfaite diffection anatomique, qui m'auroit pu mettre à portée de décider du véritable corps moteur de ce mouvement impulfif. Tout ce que j'ai pu remarquer, ce font deux muscles forts, qui correspondent au dos & à la poitrine, en forme de faux ou faucille; & ces deux muscles, que j'ai parfaitement pu distinguer des autres parties musculufes, m'ont paru devoir être les deux principaux agents du mouvement, ou tressaillement en question: mais je ne donne cependant ceci que comme conjecture, parce qu'il n'est pas facile de décider fi le mouvement réside dans tout le corps du poiffon, ou dans une partie déterminée, &

même que cette partie soit proprement ces deux muscles; surtout ayant été borné dans les recherches, comme je l'ai été. Ainsi je me contente de rapporter ce que j'ai vu, & l'opinion que cela m'a fait concevoir, sans chercher à en imposer. Je ne désespere pas, du moins, que sur les foibles notions que j'en donne, quelque habile Naturaliste ne se pique de découvrir la vérité de ce fait, & ne parvienne à approfondir ce phénomène, & à le développer.

Cette *Torpille*, que l'on pourroit encore comparer par sa figure au congre, se trouve dans les endroits marécageux, d'où l'on ne peut la tirer qu'en l'enivrant. Elle est de la grosseur du plus gros bras, & d'une couleur tirant sur le noir, ayant la tête fort grosse, & les yeux très-petits.

L'*Aiguille* (q) est un poisson qui tire son nom de la forme particulière de sa tête, De l'Aiguille. qui est munie de deux mâchoires, de la longueur de quatre à cinq pouces, qui imitent parfaitement une aiguille, excepté que l'inférieure est plus longue que la supérieure. Elles sont garnies de très-petites dents fort aiguës, posées proche les unes des autres. Il y en a de deux espèces; l'une que l'on pêche assez souvent le long de la côte, & l'autre dans les criques. La première a la peau écailleuse, & la seconde est toute

(q) *Acus* : en Hollandois *Meer-Nadel*.

unie comme l'anguille. Il s'en trouve qui ont depuis six pouces jusqu'à une coudée de longueur, & qui sont de la grosseur d'une anguille médiocre. Ces poissons sont assez bons à manger, quoiqu'ils aient la chair un peu sèche.

*Du
Loup-
Marin.*

Le *Loup-Marin* (r) est un poisson de mer, qui est très-voracé. Sa peau est unie & presque semblable à celle des anguilles; elle est bleuâtre, & ombrée de noir. Sa tête est grande; ses joues sont enflées; ses dents sont grandes, fortes, & redoutables; & son corps est couvert de grosses écailles. Sa chair est ferme & très-délicate.

*De la
Carpe.*

On pêche au long de la côte un poisson (s) dont j'ignore le nom; mais que je ne puis mieux désigner que par celui de *Carpe*, parce qu'il lui est en tout semblable, jusqu'aux écailles, à l'exception qu'elles sont argentées. Sa chair est très-bonne.

*Du Pé-
cheur
marin.*

On donne le nom de *Pêcheur marin* (t) à un poisson cartilagineux, qui a beaucoup de ressemblance avec la grenouille de marais: il semble n'être que tête & queue. Il est plat, & de couleur grisâtre, tirant un

(r) *Lupus marinus*: en Allemand *See-Hecht* oder *See-Wolf*.

(s) *Cyprinus argenteus*, *squamis maximis*, *peltatis*, *pinnâ dorsali*, *appendice longissimâ suffultâ*; *Camari-puguacu*. Marg. Apalika.

(t) *Rana piscatrix*: en Hollandois *Jakies*.

peu sur le brun. Sa tête est grosse; & sa chair est, à ce qu'on m'a assuré, venimeuse.

On donne le nom de *Goujon* (u) à un *Du Gou-* petit poisson blanc, assez semblable à l'é-^{jon.} perlan; mais dont les écailles sont d'une blancheur plus vive & plus argentée. Il a les yeux rougeâtres, le dos verd, le ventre blanc, la tête petite, le corps plat; & sa chair n'est pas bonne à manger.

Le *Gros-Ventre* (x) est un poisson, ainsi *Du Gros-* nommé, parce qu'il est tout rond. Il est *Ventre.* orné de taches brunes & jaunes. Bien des personnes le regardent comme un poison; ainsi je ne conseillerois pas d'en manger.

Le poisson, nommé *Gros-yeux*, (y) est *Du Gros-* assez remarquable par sa figure; car ses *yeux.* yeux sont saillants, en dehors, de plus d'un demi-pouce. Il se tient, ordinairement, sur le rivage de la mer, & assez souvent sur le bord des rivières; mais particulièrement devant la Ville de *Paramaribo*, où il se laisse aller au gré des vents. Il est couvert de petites écailles roussâtres; & celles du ventre sont blanches. Ce qui le distingue des autres poissons, c'est qu'il est d'une Espece vivipare; mais sa chair n'en est pas moins bonne à manger: je dirai plus, car elle est

(u) *Gobius.*

(x) *Orbis.*

(y) *Gobio littoralis, barbatus, oculis maximis, protuberantibus.*

exquise. On peut le tuer facilement à coups de fleches.

*Du Coco
jaune.*

Le *Coco jaune* est ainsi nommé, parce qu'il a le dessus du corps jaune, comme la teinture de safran; mais son ventre est blanc. Sa tête est grosse, & le reste du corps fort court, & sans écailles. Il a de chaque côté de la bouche une barbe blanche. Ce poisson n'est bon que pour les Esclaves, parce que sa chair est fort coriace, & sans goût. Il se tient toujours dans les endroits remplis d'immondices.

*Du Ma-
quereau,
ou Wa-
rappers.*

Je donne le nom de *Maquereau* à un poisson, qui en a presque toute la figure, excepté qu'il a le corps plus étroit & plus gros. Il n'y a qu'une saison dans l'année pour en faire la pêche; à cause que, pendant les grosses pluies, il se tient dans les savannes marécageuses, où il a tout le temps de se nourrir, & de s'engraisser. Ainsi, c'est dans le temps sec qu'on en fait la pêche, attendu la diminution des eaux, qui fait qu'on peut facilement le prendre avec la main, ou dans des calebasses pleines d'eau. Sa chair est d'une délicatesse au dessus de toute expression; & il y en a qui sont plus gros que les meilleures perches.

*De la
Lam-
proie.*

La *Lamproie* (z) est un poisson de mer & de riviere, long, gluant, & qui ressem-

(z) *Lampetra*: en Hollandois *Lamperei*: en Allemand *Lamprete* ou *Bricke*, ou encore *Neunauge*.

ble assez à l'anguille, excepté par la tête qui est de figure ovale. Son corps est rond; sa queue menue & un peu large; & sa couleur est jaunâtre, tirant un peu sur le verd, marquetée, çà & là, de petits points noirs: son ventre est blanc. Sa chair est très-bonne à manger, & n'est pas si huileuse que celle de l'anguille.

Le *Turbot* (a) à piquants fréquente la Du Turbot. côte. Il a un pied & demi de long, ou environ: sa figure est ronde, & son nez pointu. Il pèse aux environs de trois livres. Sa chair est excellente à manger, surtout quand elle est frite à la poêle.

Le poisson *Trompette* (b) est ainsi appelé, Du Trompette. parce qu'il résonne dans l'eau, quand la mer est calme; & pour-lors il fait tant de bruit, qu'on peut facilement l'entendre de fort loin. Il est de couleur jaunâtre, & a des aiguillons sur le dos, mais point de nageoires. Sa tête est fort large, & le reste de son corps se termine en pointe, comme la queue d'un serpent: ses écailles sont fort grosses, & ressemblent assez à celles de la carpe; mais sa chair n'est pas des meilleures: aussi n'est-elle destinée que pour les Negres.

(a) *Rhombus minor*: en Hollandois *Tarbot*: en Allemand *Tornbütte*.

(b) *Acus*: en Hollandois *Trompetter*.

*De la
Sole.*

La *Sole* (c) est un poisson de mer, plat, ressemblant à la plie, mais plus long & plus étroit; de sorte qu'elle forme une espece d'ovale long. Le dessus de son corps est couvert de petites écailles brunâtres. Sa tête n'a presque point de forme, & ne peut guere se distinguer du corps que par les yeux, qui sont au milieu de ses écailles. Sa bouche est de travers & sans dents. Toute la partie du ventre est blanche. Ce poisson, lorsqu'il est frit, est d'un goût excellent; quoique ce soit, ordinairement, dans la vase qu'on le prend avec la main.

*Des dif-
férentes
Espèces
de Raies.*

La *Raie* (d) est un poisson plat, large & cartilagineux, dont il y a plusieurs Espèces.

La première (e) est une monstrueuse *Raie de mer*, longue de plus de douze pieds. Elle s'élançe hors de l'eau à une hauteur assez considérable, & fait un bruit épouvantable, en se laissant tomber tout-à-coup. L'on prétend même qu'elle se bat avec l'espadon.

La seconde (f) est une petite *Raie bouclée*, qui a le museau pointu, le dos garni d'aiguil-

(c) *Solea*: en Hollandois *Zee-Tong*: en Allemand *Scholle*.

(d) *Raia*: en Hollandois *Rosch*: en Allemand *Reche*.

(e) *Raia maxima, circinata & cornuta*.

(f) *Raia minima, clavata, caudâ longissimâ*.

guillons, & la peau d'une couleur de gris cendré. Sa chair est assez dure, & a tant soit peu le goût de sauvageon.

La troisieme (g) est une petite *Raie* vulgaire, qui a la peau lisse, & deux especes de nageoires, avec un aiguillon sur chaque œil. Celle-ci est fort bonne à manger.

La quatrieme (b) est une espece dont la tête differe de celle des autres, & dont le corps est orné de taches en étoiles. Elle a des aiguillons qui commencent près de la tête, & finissent à la premiere nageoire de la queue. On trouve, quelquefois, cette espece de *Raie* sur la côte, parce qu'elle habite la mer. Sa chair est délicate & fort tendre.

Il est à remarquer que toutes les *Raies*, de quelque Espece qu'elles soient, ont une raie devant les yeux, & tout proche des yeux de grands trous, qui sont ouverts quand la bouche est béante, & qui sont fermés quand elles la ferment. Elles ont, inférieurement, les ouïes découvertes. Elles different toutes, entre elles, par les aiguillons; car les unes en sont armées dessus & dessous, les autres dessous seulement, & d'autres dessous le museau. On prétend que ce poisson est si fécond, que son abondance égale bien souvent sa bonté.

(g) *Raia vulgaris.*

(b) *Raia stellata.*

Du Soleil marin.

Le *Soleil marin* (i) est un poisson singulier, par la figure d'un soleil bien marqué, brillant, & d'un blond doré, qu'il a sur le haut du dos, près de la tête. Il a près de deux pieds de long, & il ressemble assez à une perche. On le pêche sur les côtes, parce que c'est un poisson de mer, & sa chair est très-bonne.

Du Gorret, ou Quiqui.

Le *Gorret* (k) est un poisson de riviere, qui a la tête extrêmement grosse, aussi bien que le corps, & dont la chair est très-délicate. Il est couvert d'une espece de cuirasse, formée de grosses écailles dures, qu'on ne sçauroit lever à moins qu'il ne soit cuit.

De la Vieille.

On donne le nom de *Vieille* (l) à un poisson de mer, qui pese depuis cent jusqu'à trois cents livres, & qui a le même goût que celui de la morue, à laquelle il ressemble aussi, tant par la forme, que par la peau, & par la chair, qui en est blanche, grasse, tendre, quoique ferme, & qui se leve par écailles. Tout son corps est couvert de médiocres écailles grises. On prétend que ce poisson est goulu, & qu'on peut le prendre facilement à l'hameçon.

Du Praprarie.

On donne le nom de *Praprarie* (m) à un

(i) *Sol marinus*: en Hollandois *Zonne Vis*: en Allemand *Sonne-Fisch*.

(k) *Mullus minor, loricatus*.

(l) *Afellus maximus*.

(m) *Apua cinerea, pinnâ dorsali viridi*.

poisson qui est couvert d'écailles cendrées, & qui a l'épine du dos verdâtre. Sa tête est plate; & sa chair est délicate. C'est un poisson de crique.

Le poisson qu'on appelle *Appas* (n), est *De l'Ap-*
petit, sans écailles, & d'une couleur d'oli-^{pas.}
ve. Son nom vient de ce qu'il sert d'appât,
pour en prendre d'autres à la ligne. On
fouille dans la vase, dans le temps que la
mer est basse, pour l'avoir.

L'*Aquador* (o) est le poisson volant, qui *De l'A-*
a la forme d'une petite alose, ou d'une *quador:*
très-grande fardine. Il y en a de huit à dix
pouces de long, & d'un pouce & demi de
large. Quelques-uns donnent à ce poisson
le nom d'hirondelle de mer; mais j'ai cru
devoir me servir préférablement du nom
d'*Aquador*, & de celui de *Harengus volans*,
que de celui d'*Hirundo marina* que les Na-
turalistes lui donnent, afin de mieux fixer
ce dernier nom, pour ne signifier qu'un
genre d'oiseaux.

Ce poisson est, à le bien prendre, un
peu quarré, quoique rond. Il est blanc sous
le ventre; son dos est entre noir & rouge.
Les nageoires de ses ouïes sont si longues
qu'elles touchent presque à la queue: elles
sont semées de petites étoiles ou taches,

(n) *Apua minima, olivacea.*

(o) *Harengus volans*: en Hollandois *Vliegende-Vis.*

de diverses couleurs, comme les aîles des papillons, & il s'en fert pour voler. Il en a en outre deux autres au dos, toutes semblables. Sa queue est faite comme celle des hirondelles. L'intérieur de sa bouche est rouge & luisant. Il s'éleve, hors de l'eau, par le moyen de ses aîles ou nageoires, à la hauteur d'une portée de mousquet, pour n'être pas la proie des plus grands poissons que lui. J'ai mangé de ce poisson, à deux différentes fois, dans mon passage à *Surinam*, & j'en ai trouvé la chair fort délicate.

Du Grondeur.

On donne le nom de *Grondeur* (p) à un poisson, qui ne cesse de grogner dans l'eau, comme le pourceau. Il est si commun qu'on le donne aux Negres, qui le regardent comme un mets des plus délicats.

Du Pilote.

On voit, quelquefois, sur la côte un poisson qu'on appelle *Pilote*, (q) qui a cinq ou six pouces de longueur. Sa couleur est un peu obscure, entre-mêlée de taches bleues. C'est, à peu près, le même que l'on voit au Cap de Bonne Espérance, suivant la description qu'en donne *Kolbe*.

De la Sardine.

La *Sardine* (r) est un petit poisson de mer, que l'on pêche souvent sur la cô-

(p) *Mullus vulgatissimus, violaceus.*

(q) *Pastinaca barbata, aspera, & longius caudatâ:* en Hollandois *Pylstaert*.

(r) *Sardina*: en Hollandois *Sprot*: en Allemand *Sardellen*.

te, & qui ne differe absolument, en rien, de celle que l'on prend sur les côtes de la Méditerranée. Celui-ci a aux environs de huit pouces de long, & en a un de large; du reste il est de toute beauté, par sa couleur argentée.

Si je donne ici la description du *Remora*, *Du Remora*. ce poisson si merveilleux, au rapport de nombre d'auteurs, c'est que j'ai eu l'occasion d'en prendre deux (qui étoient fortement attachés sur un requin, que les Matelots avoient pris à la ligne, dans mon passage pour *Surinam*;) & que je mis ensuite dans l'esprit de vin. L'Espece, dont il est ici question, est proprement l'*Echeneis* des Anciens. Sa peau n'est point écailleuse, & sa couleur est plutôt jaunâtre, ou verdâtre, que cendrée. Sa longueur est d'un pied, & son épaisseur d'environ deux doigts & demi: il est mince, vers la queue, & il a la tête plate. Sa bouche est presque toujours ouverte; parce que la mâchoire supérieure est plus longue que l'inférieure. Il a les yeux petits, l'iris en est jaune; & les dents sont très-fines.

Le ventre du *Remora* est extrêmement gluant, & raboteux comme une lime: c'est par-là qu'il s'attache tellement aux gros poissons, quand il se voit poursuivi, que j'ai eu beaucoup de peine à désunir les deux en question, du requin avec lequel ils a-

voient été pris. Ces parties raboteuses forment une rangée transversale de lames tranchantes & dentelées, comme tuilées, & affermies, dans le milieu, par un filet longitudinal; le tout présentant une surface horizontale, qui part, immédiatement, du bourlet de la mâchoire inférieure, & se rend au commencement du ventre; ce qui fait un espace de trois petits doigts: & voilà d'où dépend la force de cet animal.

Du Crapaud.

On donne le nom de *Crapaud* (s) à un poisson, qui est du genre de la plie. Sa tête est extrêmement grande, & sa peau tiquetée de taches brunâtres. Sa chair est un poison.

Des Ecrevisses.

On trouve suffisamment d'*Ecrevisses* (t) dans les rivières, & dans les criques de la Colonie; & elles ne diffèrent de celles d'Europe que par leurs mordants, qui sont plus longs, plus affilés, & plus égaux, dans toute leur longueur; mais qui ne ferment & ne coupent pas moins pour cela. Elles sont, en outre, une fois, & je pourrois même dire deux fois, plus grosses que les nôtres: leurs pattes sont aussi plus longues, mais plus étroites.

Elles sont fort délicates; & trois ou qua-

(s) *Cuculus*, *magno capite*: en Hollandois *Padde-Viss*.

(t) *Astacus major*: en Hollandois *Kreeft*: en Allemand *Krebs*.

tre fuffifent pour le fouper d'une perfonne, tant elles font nourriffantes.

Perfonne ne difconviendra que les *Crabes* Des différentes Eſpeces de Crabes. ne foient une vraie manne dans toute l'Amérique, puifque les Naturels du pays, ou *Caraiïbes*, ne vivent presque d'autre choſe; que les Negres s'en nourriſſent très-volontiers; & que les Créoles, auſſi-bien que les Européens, les accommodent plus délicatement que les deux premières Nations, qui ſe contentent de les manger ſimplement cuites dans l'eau; pendant que, parmi nous, on les fait étuver de tant de différentes manières, qu'il eſt presque impoſſible de s'en jamais dégoûter.

Les *Crabes* font, en général, recouvertes d'une croûte dure, fort évaſée, ſouvent noirâtre & plombée, & chargée de prééminences, ou d'incruſtations. Leur bouche eſt fournie de petites dents, d'appendices, de pellicules, &c. Leurs yeux font noirs, & un peu éloignés, l'un de l'autre. On les trouve toujours par bandes. Elles marchent, tantôt en avant, tantôt à reculons, & tantôt de travers ou de côté. L'on en diſtingue de pluſieurs Eſpeces.

La première eſt une *Crabe* de terre, (u) qui eſt, à peu près, faite comme celles que l'on prend dans les mers d'Europe, mais bien plus petite; n'ayant, tout au plus, que

(u) *Cancer terreſtris, minor.*

deux pouces. Son écaille est dure, quoique mince: elle est rouge; mais au milieu du dos d'un rouge brun, qui s'éclaircit peu à peu jusques sous le ventre, qui est d'un rouge fort clair. Ses yeux sont noirs, durs comme de la corne, & sortent & rentrent, dans leurs orbites, comme ceux des écrevisses. Elle a quatre jambes, de chaque côté, composées, chacune, de quatre articles, dont le dernier est plat, & terminé en pointe. C'est avec cela qu'elle marche, & qu'elle racle la terre; & outre ces huit pieds elle a encore deux mordants, bien plus gros que les jambes, dont l'extrémité, faite comme celle des *Crabes* de mer, pince fortement, & coupe même les racines, les feuilles, & les fruits dont elle se nourrit.

La seconde Espece est la *Violette*, (x) que l'on trouve dans les cannes, & autres lieux éloignés du bord de la mer; excepté dans la saison qu'elles viennent s'y baigner, qui est au commencement des pluies, dans le mois de Juillet.

La troisieme est la *Crabe blanche*, (y) qui se trouve dans les lieux marécageux, & vers les bords de la mer. Elle est d'une espece plus grosse que la précédente. Il y en a qui ont près de six pouces de large, dans leur

(x) *Cancer violaceus.*

(y) *Cancer albicans, minor.*

grand diametre. Celle-ci a cinq jambes, de chaque côté, & deux mordants, dont les pinces, qui font d'un fort grand diametre, font faites en maniere de tenailles.

La quatrieme Espece (z) est celle que l'on nomme *Cirique*, & que l'on trouve dans les rivieres, & sur les rochers, au bord de la mer. Elle est beaucoup plus plate que les autres; son écaille est aussi plus épaisse, & plus dure. Ses mordants, quoique plus petits, ne pincent pas moins; & elle est bien moins grasse & moins charnue.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans ce genre d'animaux, c'est qu'ils ont la propriété de se dépouiller, toutes les années, de leur enveloppe ou coquille, en se baignant dans la mer, où ils déposent aussi leurs œufs, après qu'ils se sont défaits de leur vieille robe ou écaille; mais avant que de la quitter, elles creusent d'abord un trou en terre, puis y apportent des feuilles, pour leur servir de nourriture, & dès qu'elles se sont dépouillées de leur peau, elles s'y retirent jusqu'à ce que la nouvelle, qui leur survient, se soit changée & endurcie en écaille, comme la premiere qu'elles ont quittée. Le repos, & la nourriture qu'elles prennent, pendant ce temps, les engraisent extrêmement; & si on les prend alors, on les trou-

(z) *Cancer parvus.*

ve couvertes d'une petite peau rouge, tendre & mince, comme du canepin. On prétend qu'elles sont bien plus délicates en cet état qu'en tout autre temps. Leurs œufs sont semblables à ceux des écrevisses. Elles sont rouges, quand elles sont cuites, & d'un fort bon goût.

De la maniere d'accommoder les Crabes.

La meilleure maniere d'accommoder les *Crabes*, est de les faire, premièrement, cuire dans l'eau avec du sel. Secondement, de les ouvrir, d'en tirer toute la chair, les œufs & la graisse, & de les faire ensuite étuver avec du beurre, dans leur propre jus, d'y joindre du biscuit en poudre, un peu de poivre, & beaucoup de jus de citron; & quand le tout est ainsi préparé de les servir. Je puis assurer que c'est un manger extrêmement délicat. On les fait aussi cuire simplement dans l'eau, & on les mange avec une pimentade: ce qui est du goût des Créoles, des Naturels du pays, & des Negres; mais qui ne seroit pas du mien.

On prétend que les *Crabes*, quoique d'un bon manger, sont de difficile digestion, & qu'elles causent beaucoup d'humeurs froides & hypocondriaques: peut-être est-ce la façon de les accommoder qui en décide; car je ne me suis jamais apperçu qu'elles m'aient incommodé, toutes les fois que j'en ai mangé, apprêtées comme je l'ai dit

ci-dessus : au lieu que je croirois fort qu'elles ne sont pas si saines, cuites simplement à l'eau, avec la pimentade, qui peut les rendre fermes & indigestes.

La méthode la plus facile pour les avoir, c'est de prendre le temps de la nuit; parce qu'alors elles sortent de leurs trous, pour chercher leur nourriture. On se munit de flambeaux allumés, par le moyen desquels on les découvre, & rien n'est plus facile que de les prendre par-dessus le dos, pour ne pas appréhender leurs mordants, & de les mettre dans un sac, ou dans un panier bien couvert.

L'*Huttre* (a) est composée de toutes les parties qu'ont les autres animaux à coquilles. Elle est renfermée dans une coquille, immobile par son poids; mais qui s'ouvre, pour lui faciliter la respiration, prendre l'eau par ses suçoirs, & les aliments qui lui sont nécessaires, que l'on dit consister en fucs de petits animaux, de plantes, & de certaines parties d'une terre limoneuse.

Rien ne m'a plus surpris que de voir la pêche de celles que l'on a à *Surinam*; car elle est bien différente de celle qui se pratique dans tous les pays du monde; du moins autant que j'en ai connoissance.

Personne n'ignore qu'on pêche ordinaire-

(a) *Ostrea*: en Hollandois *Oesters*: en Allemand *Aufler*.

ment les *Huitres* en les détachant des rochers ; mais là on les prend sur les *Mangles* (*).

Elles sont fort petites, & leur écaille est, en partie, garnie de pointes, & de l'autre, toute graveleuse ; mais elles sont très-déli-cates, tendres, & d'un fort bon goût.

Il y en a cependant de plus délicates encore que la précédente Espece ; mais qui ne sont pas plus grosses, & qui s'attachent ordinairement aux écluses de pierre, desquelles on a beaucoup de peine à les détacher.

Il y en a encore une troisieme Espece, qui est celle que les Naturels du pays pêchent le long des rivieres éloignées, & qui croissent contre des rochers, où elles sont si fortement collées, qu'ils sont obligés de se servir d'une serpe pour les en détacher : celles-ci sont beaucoup plus grandes ; mais j'en

(*) Le *Mangle* est un arbre fort élevé & fort ample, & dont la maniere de croître est admirable & singuliere ; car ses rameaux, après s'être élevés & étendus, se courbent jusqu'à terre, où ils prennent racine & croissent de nouveau en arbres aussi gros que celui d'où ils sortent. Son bois est solide & pesant : ses feuilles ressemblent à celles du poirier ; ses fleurs sont petites, & sont suivies par des gouffes, semblables à des bâtons de casse, remplies d'une pulpe, d'un goût amer. C'est à ces racines que la semence des *Huitres* s'attache, qu'elle s'y nourrit & y multiplie à merveille.

ignore le goût, parce que je n'en ai jamais mangé.

Lorsque les *Huitres* sont bonnes & fraîches, elles excitent l'appétit; & quoiqu'elles se dissolvent dans l'estomac, sans y produire beaucoup de chyle, elles sont néanmoins fort saines aux personnes d'un bon tempérament: elles sont aussi bonnes pour les scorbutiques, & excitent à la luxure.

La *Moule* de mer (b) est un petit poisson, ^{Des} plus ou moins gros, oblong, & si connu ^{Moules.} de tout le monde, que je ne m'arrêterai point à en faire la description. Tout ce que je dirai de celles de *Surinam*, c'est qu'elles sont très-petites, & que ce sont les Natures du pays qui en font la pêche: ce qui n'arrive pas, cependant, fort souvent; car je n'en ai vu que deux fois, pendant tout mon séjour dans ce pays.

C H A P I T R E XXIII.

Des Insectes.

QUELQUE abjects que paroissent à nos yeux les *Insectes*, ils ne laissent pas que d'être une des productions les plus merveilleuses de la Nature, & par laquelle l'Être

(b) *Mytilus parvus*, totus niger: en Hollandois *Mossel*: en Allemand *Muschel*, ou *Muschel-Schale*.

Suprême paroît manifester avec plus de profusion sa Toute-puissance & sa Grandeur.

La Nature travaille en grand, dans les grands objets, & trouve une matiere sur laquelle elle peut facilement s'étendre, au lieu que, plus à l'étroit dans les petits, elle brille d'autant plus, qu'on les croit moins susceptibles de beauté, d'arrangement & de perfection. C'est ce qui paroît évidemment dans la composition des *Insectes*, où tout est curieux; dont les parties sont si merveilleusement conformées; & qui toutes tendent admirablement à la fin que Dieu s'est proposée dans chacun en particulier. Mais sans m'étendre sur un sujet qui est immense & hors de ma sphere; & qui de plus a été traité, de nos jours, avec tant de sagacité, par tant de sçavants Naturalistes, tels que Mrs. de Reaumur, Géer, Linné, Lister, Swammerdam, Lewenboeck, Bradeley, Harway, Needham, Derham, Malpighi, Lionnet, Bonnet, &c. je vais seulement m'attacher à faire connoître tous ceux que l'on trouve à *Surinam*.

*Des différentes
Especes
de Scarabées.*

On donne le nom de *Scarabée* à un insecte, dont les ailes membraneuses sont renfermées sous des étuis écailleux. Cet insecte forme même une classe des plus étendues, tant par la diversité des grandeurs, que de ses couleurs, de sa forme, & de la structure de certaines parties qui le composent.

Parmi cette immense variété d'insectes de la même Espece, le *Scarabée Rhinoceros* (a) doit avoir, sans contredit, le premier rang. Il a, depuis la tête jusqu'à l'extrémité de son corps, près de quatre pouces de long, & deux pouces & demi de large. On lui distingue parfaitement la tête, la poitrine, & le ventre. Il porte sur la tête une corne recourbée, de la longueur d'un bon pouce, qui se termine en fourche, & du commencement de laquelle sort une autre branche; le tout recourbé en demi-cercle sur le dos, & de la grosseur d'une pipe. Il a, de chaque côté de la bouche, une moustache recourbée en forme de marteau: ses yeux, qui sont placés à côté de la corne du milieu, sont gros, rougeâtres, & un peu saillants. A chaque côté de la tête, il a encore une autre corne ou éminence, de la longueur d'un demi-pouce, & d'une matiere semblable à celle du milieu. Il a six jambes; dont les deux premières partent du corselet, & les quatre autres du ventre; toutes les six, de la grosseur d'une pipe, & d'une couleur noire, semblable au reste de son corps. Ses deux ailes, qui sont fort larges & fort épaisses, se replient sur le corselet, ou sur tout son dos. Sa tête, son cou, & tout son ventre sont couverts d'un duvet roussâtre.

Du Scarabée
Rhinoceros.

(a) *Scarabeus Rhinoceros*: en Hollandois *Kever*: en Allemand *Käfer*.

Du Cerf-Volant. Le second est le *Scarabée cornu*, ou *Cerf-Volant*, (b) qui est d'un noir rougeâtre. Sa tête, qui est quarrée, est armée, par devant, de deux cornes dures, mobiles, qui se croisent, en maniere de tenailles, & que l'animal ferre, à sa volonté, par les deux bouts, de sorte qu'il cause beaucoup de douleur. Ses yeux, qui sont durs & prééminents, sont d'un rouge brun, & placés à côté des cornes. Sa tête est, de plus, garnie de quatre antennes, & d'une trompe, qui lui sert à prendre sa nourriture. Il a six jambes, & deux ailes transparentes & larges, qu'il replie sous deux fourreaux durs, qui les recouvrent, ainsi que tout son dos.

Du Scarabée pillulaire, ou Fouille-merde. Le troisieme est le *Scarabée pillulaire*, ou *Fouille-merde*, (c) qui a la tête plate en dessous, & un peu bombée en dessus, avec plusieurs éminences sensibles. Ses yeux sont placés vers le dessus de la tête, & sa bouche est garnie de deux pinces assez grosses. Sa poitrine est lisse, avec un fillon creusé au milieu, vers la partie postérieure. Les étuis qui renferment les ailes, sont pareillement lisses, noirs, & cannelés. Tout son corps est arrondi, compacte, large, & d'une couleur noire, bleuâtre, & luisante en des-

(b) *Scarabeus cornutus*, sive *Cervus volans*: en Hollandois *Schalle-Byter*.

(c) *Scarabeus pillularis*.

deffous. Ses jambes font antérieurement dentelées, en maniere de scie; & l'on aperçoit une grande tache tannée & velue à la partie intérieure des cuiffes de la premiere paire des jambes, qui font attachées au milieu de la poitrine. Ce qui a fait donner le nom de *Fouille-Merde* à cet insecte, c'est parce qu'il se plaît parmi les excréments.

Le quatrième est un *Scarabée Hanneton*. *Du Hanneton.*
 (d) Il est long comme une feve de marais, & gros comme le doigt. Sa tête, qui est quarrée, est armée de deux pinces, & ornée de deux petites cornes jaunâtres, faites en aigrette. Il a les yeux noirs; & son corselet, qui est rougeâtre, est composé d'anneaux noirs. Son corps se termine par une queue, longue, pointue, dure, & semblable à de la corne, & recourbée en bec de corbin. Tout le dessus de l'animal est velu, & l'on prétend qu'il est ovipare.

Le cinquieme est un *Scarabée domestique*, *Du Scarabée domestique.*
 (e) qui a près de deux pouces & demi de long: sa couleur est brune, & son corps est plat. Cet insecte, qui fourmille dans presque toutes les maisons, a une odeur détestable. Il se glisse entre les bois des armoires, où il vole & dépose un tas d'œufs,

(d) *Scarabeus stridulus*: en Allemand *May-Käfer*.

(e) *Scarabeus minor, domesticus*: en Hollandois *Kakker-Lakken*.

comme des grains de moutarde. Il ronge le pain, se fourre dans les verres, où il y a du vin ou de la biere, dans les confitures, &c. & les infecte de sa puanteur, qui est pire que celle des punaises. Il ronge même le linge, la laine & les habits, & y communique son odeur. Il se plaît, particulièrement, dans les vaisseaux qui chargent du sucre; parce qu'il aime beaucoup la douceur. Aussi les vaisseaux, qui sont dans la Rade, en remportent à leur retour en Europe une ample cargaison. C'est proprement un *Hanneton* de la plus grande Espece.

Le sixieme est un *Scarabée vulgaire* (f), d'un brun-clair, qui a le corselet velu, les côtés des segments du bas du ventre blancs, & terminé par une queue recourbée.

On donne encore le nom de *Scarabée* (g) à un insecte, qui paroît, la nuit, comme des étincelles de feu; mais il ne luit guere que dans le temps des pluies.

Le dernier *Scarabée* (b) est une Espece d'*Escarbot*, de la grosseur du doigt, & de la longueur de deux pouces; il est tout noir & mollasse. Sa tête & son cou sont d'un pourpre foncé, & son corps est nuancé de plusieurs cercles bleuâtres.

Ce qui reste à remarquer sur les *Scarabées*,

(f) *Scarabeus vulgaris*.

(g) *Scarabeus parvus*, *noctilucus*, seu *instar ignis splendens*.

(b) *Scarabeus niger*.

c'est qu'ils viennent originairement de vers, dont les uns s'engendrent dans la boufe de vache, ou dans les excréments des autres animaux, d'autres dans les eaux bourbeuses, & d'autres, enfin, dans les feuilles des arbres; c'est-là qu'ils se nourrissent, croissent, & subissent des métamorphoses, qui leur sont communes avec plusieurs insectes; qu'ils se changent en nymphes, & deviennent *Scarabées*.

Le *Scorpion* (i) est un insecte terrestre, ^{Des} de moyenne grandeur, ressemblant à une ^{Scor-} petite écrevisse, & qui se trouve dans les ^{pions,} pays chauds. Il habite ordinairement les lieux humides & frais. On en distingue de deux sortes, par la diversité de leurs couleurs.

Le premier est le *Scorpion noir* (k). Sa tête est un peu large & saillante; elle paroît jointe avec son corselet, & sa poitrine. Il a quatre yeux, dont deux sont placés vers la partie antérieure de la tête, & les deux autres vers le milieu de la tête, ou de la poitrine; & ils sont tous les quatre si petits, qu'à peine peut-on les appercevoir. Sa bouche est formée par deux mâchoires, accompagnées de deux petites serres dentelées, qui semblent lui tenir lieu de dents, pour broyer sa nourriture; & que l'animal peut tellement

(i) *Scorpio*: en Hollandois *Scorpioon*: en Allemand *Scorpion*.

(k) *Scorpio nigricans*.

retirer en dedans, qu'elles deviennent presque imperceptibles. Des deux côtés de la tête on voit sortir deux bras, composés, chacun, de quatre articulations, dont la dernière est assez grosse, contenant de forts muscles, & faite en forme de tenailles, comme l'extrémité des bras des écrevisses de rivière. Il a huit pattes au dessous de la poitrine, quatre de chaque côté, & divisées, chacune, en six jointures ou phalanges, dont les dernières sont pareillement fourchues, & pourvues de petits ongles crochus; le tout parfumé de poil.

Toute la partie de son ventre se divise en sept anneaux; du dernier desquels part la queue, qui est longue, noueuse, & composée de six petits boutons arrondis, & velus, attachés bout à bout, en manière de grains de chapelet, mobiles, creux, & dont le dernier est armé d'un long aiguillon, recourbé, fort pointu, creux, percé vers sa base d'un petit trou, par lequel, en piquant, il darde une gouttelette de liqueur blanche, virulente, venimeuse, âcre & mordicante, dont le réservoir est dans une vésicule, placée au bout de la queue.

Les femelles sont toujours plus grandes, plus grosses, plus rondes, & plus noires que les mâles; &, suivant les observations d'*Aristote*, confirmées par celles de *Rédi* & de *Maupertuis*, elles mettent bas leurs petits

tout vivants. Je passerai sous silence plusieurs histoires fabuleuses des *Scorpions*, dont *Pline*, *Elien*, & particulièrement *Albert le Grand* font mention. Je dirai, simplement, que lorsqu'on a le malheur d'en être piqué, la blessure en est réellement douloureuse, que même la fièvre survient bientôt; mais qu'elle n'est pas si dangereuse qu'on l'a voulu insinuer, dès qu'on y porte remède tout de suite: ce que j'ai éprouvé par moi-même, ayant été piqué deux fois, par un *Scorpion* de la grande Espece. J'eus d'abord recours à la thériaque de Venise, que j'ai reconnu pour être le plus puissant spécifique contre ce venin. Aussi ne conseillé-je à tous ceux qui auront le malheur d'en être piqués, que de prendre, comme moi, de cet électuaire, d'en mettre de l'épaisseur d'un doigt sur la partie offensée, de la couvrir d'un linge; & je leur garantis, d'après mes expériences bien constatées, qu'ils n'auront point à craindre aucun mauvais effet de la piquure de cet animal si redoutable au genre humain; mais, qu'au contraire, ils seront parfaitement guéris en moins d'une heure, sans qu'il soit survenu ni inflammation, ni autre accident.

Le second est semblable à celui que l'on voit en Europe.

Les *Araignées* sont des insectes très-communs, dont on trouve un assez grand nom-
Des Araignées.

bre d'Espèces, qui different en figure, grandeur & couleur, & qui peuplent presque tout l'univers.

Beaucoup de personnes ont tant d'horreur pour ces sortes d'insectes, que l'idée seule suffit, quelquefois, pour les faire trouver mal; ce qui arrive, particulièrement, aux Dames, & ce qui ne peut, selon moi, provenir que du préjugé qu'on a, dès l'enfance, que cet animal est venimeux; idée, qui n'est véritablement applicable qu'aux *Araignées* des pays chauds, qui le sont en effet tellement que leur piquure est mortelle: celle que je vais décrire est de ce nombre.

Parmi toutes les Espèces d'*Araignées* que l'on trouve à *Surinam*, le seul aspect de celle en question (1) ne peut que faire frémir quiconque se voit sur le point d'en être attaqué; car elle est presque aussi grosse que le poing, & l'on peut la mettre dans la Classe des *Tarentules*.

On la trouve, particulièrement, dans les Plantations, parmi les racines qui servent à la nourriture des Esclaves, comme les patates, & les ignames ou teies, & enfin sur la couronne des ananas.

C'est un insecte velu, qui est noir en dessous, olivâtre par dessus, & partagé, par le milieu, en deux parties égales, dont l'in-

(1) *Araneus maximus*, sive *Phalangium*: en Hollandois *Spinnen-Koppen*.

férieure est de la grosseur d'un œuf de pigeon; ayant cinq pattes de chaque côté, articulées, ou divisées en six jointures. Les plus grandes de ces pattes, qui sont celles de devant, ont quatre pouces, & plus; elles sont terminées par un petit ongle jaune, taillé en forme de croissant. Sa bouche est armée, de part & d'autre, de crochets fort pointus, qui sont d'une matière solide, d'un noir très-poli & très-luisant. Il y a de ces *Araignées*, qui ont plus de circonférence, lorsque leurs pattes sont étendues, que la paume de la main la plus grande. On assure que si on ne remédie pas, au plutôt, à leur piquure, elle est mortelle. Elle fait d'abord tomber le patient en syncope, puis lui cause un profond assoupissement, & la partie affligée devient livide, noire, & enfle considérablement. *Pison* dit aussi, que le mal est quelquefois si grand, qu'il est sans remède. *Malum adeo exasperatur, ut incurabile reddatur. Medicin. Brasil. de venenis, Lib. 3, pag. 44.*

Je suis néanmoins du sentiment, que la piquure de cet insecte si venimeux peut se guérir, de la même manière que celle que j'ai indiquée pour celle des scorpions.

La seconde Espece (m) est une *Araignée* assez curieuse, en ce qu'elle est argentée, & qu'elle a la forme d'un cancre.

(m) *Araneus argenteus, cancriformis.*

La troisieme est l'*Araignée domestique* (n), si connue de tout le monde, & particulièrement par les Naturalistes, sous le nom d'*Araignée vagabonde*; parce qu'elle n'est jamais sédentaire dans son nid, comme les autres. Elle va, ordinairement, chercher sa proie, & la chasse avec beaucoup de ruse & d'adresse. Elle a deux grands yeux au milieu du front, deux autres plus petits à son extrémité, & deux, de la même grandeur, sur le derriere de la tête.

Des Cigales.

Les *Cigales* sont du genre des mouches, qui ont quatre aîles, & qui portent une scie. On en distingue de deux Especies.

La premiere (o) a la tête fort grosse, large, courte, & comme aplatie. Elle est composée de deux corselets, & d'un corps formé par cinq anneaux; quoique le tout ne paroisse qu'une continuité, d'une couleur rougeâtre: ses yeux sont en réseau, comme ceux des mouches ordinaires; & elle en a encore trois petits, lisses, sur le dessus de la tête; & des antennes très-courtes. Elle a quatre aîles, belles, grandes, minces, déliées, marquetées, transparentes, & posées en toit; six jambes, & une trompe, ou suçoir droit, qui se replie en dessous, & qui

(n) *Araneus domesticus, flavescens, venenatorius, oblongus, longipes.*

(o) *Cicada major*: en Hollandois *Krekkel*: en Allemand *Heuschrecke*.

enjambe sous le corselet; elle la redresse, quand elle veut l'enfoncer dans les parties des arbres, dont elle pompe le suc.

On distingue aisément les mâles des femelles, par une scie que celles-ci ont à la partie postérieure, au lieu que les mâles ont sous le ventre de petites timbales, destinées à chanter leurs amours; de sorte que c'est le mâle seul qui chante, & non pas la femelle, & que c'est lui qui l'instruit de ses desseins, par son gresillement, quelque éloignée qu'elle soit. C'est à l'*histoire des Insectes de Mr. de Reaumur*, qu'il faut avoir recours pour s'instruire sur les détails de la structure merveilleuse de l'organe, dont le bruit est destiné à appeler la femelle; qui est ovipare, & dépose ses œufs, un à un, au fond des fentes qu'elle approfondit jusqu'au cœur, dans les branches des arbres moëlleux, au moyen de sa scie accolée, qu'elle fait sortir de son dernier arneau.

La seconde (p) est une petite *Cigale de marais*, ou plutôt une petite mouche à six pieds, qu'on voit sur l'eau, & qui differe de la précédente, par sa tête, qui est beaucoup plus avancée. Elle est toute verte.

On donne le nom de *Demoiselle* (q) à une mouche, qui a la tête extrêmement grosse, en comparaison de la petitesse & de la lon-

Des Demoiselles.

(p) *Cicada minor, viridis.*

(q) *Libellæ, aut Mordellæ.*

gueur de son corps: elle ne tient à la poitrine que par un petit filet fort menu. Elle a, comme les autres mouches & les papillons, des ailes supérieures & des ailes inférieures transparentes: les unes sont ornées de couleur bleue, d'autres d'un verdâtre doré; ce qui distingue les deux Espèces, qu'on trouve dans le pays. Elles sont, d'ailleurs, fort vives, & habitent les rivages & les endroits marécageux. Elles sont, en outre, beaucoup plus grandes que celles que l'on voit en Europe. Si l'on veut s'instruire plus amplement de toute leur métamorphose, on peut encore consulter, à ce sujet, *l'Histoire des Insectes de Mr. de Reaumur.*

*Des
Sauterelles.*

Les *Sauterelles* (r) sont des insectes ailés, sautant & volant, dont le Genre comprend un grand nombre d'Espèces, différentes en figure, en grandeur, & en couleur.

Voici celles que l'on trouve à *Surinam.*

La première (s) est une *Sauterelle* toute verte, qui a le cou fort droit & fort long.

La seconde (t) est d'une Espèce encore plus grande, faite en forme d'une tuile, & d'une couleur purpurine.

(r) *Locusta*: en Hollandois *Springbaan.*

(s) *Locusta*, *plana viridis*, *collo longissimo*, *erecto.*

(t) *Locusta viridis*, *alis majoribus*, *imbricatis*, & *purpurascens.*

La troisieme (u) est une *Sauterelle* variée en couleurs, dont les antennes & les jambes font très-longues.

La quatrieme n'est qu'une variété de la précédente, & qui n'en differe qu'en ce que les couleurs, dont elle est bigarrée, font très-pâles.

Mademoiselle *Merian*, dans son *Histoire des Insectes de Surinam*, en représente une cinquieme Espece, qui, à son rapport, provient d'un ver, couleur d'orange, qui se nourrit sur les feuilles d'un arbre, dont les fruits font nommés *Pommes de Sodome*.

On distingue, dans ces animaux, la tête, la poitrine ou le corselet, & le ventre. La tête est plus ou moins grande, suivant l'Espece. Leur bouche est recouverte d'une espece de bouclier rond, faillant & mobile, & munie de deux mâchoires dentées, & d'une langue, qui est large & arrondie. Elles ont, à chaque côté des mâchoires, une moustache, qui est, ordinairement, de couleur verte, velue, & qui se plie par le moyen de trois articulations. Leurs antennes font noueuses, fort longues, de plus en plus déliées, pâles, placées au sommet de la tête; & les yeux hémisphériques, formés par un point noir un peu faillant. Leur corselet est élevé, étroit, & armé, en des-

(u) *Locusta multicolor*, antennis & pedibus anterioribus longissimis.

fus & en dessous, de deux épines dentelées. Elles ont, sur leur dos, un bouclier oblong, auquel sont fortement attachés les muscles des jambes de devant. Elles ont six jambes, dont les deux premières sont plus courtes que les autres, & quatre aîles traversées, dans leur milieu, par une grosse côte. Leur ventre est considérablement grand, formé de plusieurs anneaux, & terminé par deux queues velues, comme celle d'un rat.

L'accouplement de ces animaux est trop remarquable pour ne pas le rapporter ici. Le mâle saisit sa femelle avec les dents, par le chignon du cou, &, la tenant ainsi assujettie avec ses deux premières jambes, il lui introduit dans le vagin son aiguillon, qui est situé à l'extrémité de son ventre; de façon qu'ils restent assez long-temps accouplés.

Lorsque la femelle veut se délivrer de ses œufs, elle les dépose en terre, pour que la chaleur du soleil ait le temps de les faire éclore. Ils sont de figure ovale, mais très-petits. De ces œufs, il sort des vers, qui ne sont gueres plus gros qu'une puce, lesquels prennent, insensiblement, la forme de petites fauterelles; & qui commencent à sauter, n'étant même encore que dans leur état de nymphes.

Le *Grillon domestique* (x) est un animal, Des Grillons. qui tient un peu de la cigale & de la faute-relle, & qui est d'ailleurs si connu, que je ne crois pas qu'il soit fort nécessaire de faire ici la description de sa figure, ni de parler de son chant. Mais quant au *Grillon aquatique*, il est trop curieux pour ne le pas faire connoître.

Le *Grillon aquatique* (y) qu'on a à *Suriname*, est assurément un insecte qui mérite, à nombre d'égards, d'occuper une place dans le plus beau *Museum*.

Son corps, qui est pointillé, est de la longueur de huit pouces, y compris sa queue, qui a cinq articulations. Il est de la grosseur d'une pipe. Sa tête est petite, articulée à son corps, & recourbée. D'entre ses yeux, qui sont noirs & saillants, sortent deux antennes, qui ont près de cinq pouces de long; & deux autres petites, des deux côtés de sa bouche, qui est béante. Du dessous de son col sortent les deux premières jambes, qui ont, chacune, près de six pouces de long. Il a les cuisses fort grosses, & ce qu'on nomme proprement jambes, plus minces, aux extrémités desquelles sont les pieds, qui se terminent par deux pe-

(x) *Grillus domesticus*: en Hollandois *Krekel*: en Allemand *Grille*.

(y) *Grillus aquaticus*.

tits hameçons ou crochets. A deux bons pouces de la premiere paire de jambes fort la seconde, & un pouce & demi plus bas la troisieme paire; lesquelles font de la même longueur, les unes que les autres.

Ce furieux animal, pour sa grandeur, dans son Espece, est de couleur tannée. On le trouve dans les endroits marécageux; & il est si rare, que je n'ai jamais vu que celui que j'ai actuellement dans mon Cabinet, tel que je viens de le décrire. Il faut croire que ses longues jambes lui servent de nageoires; car pour des ailes, il n'en a point. Quant à son chant, il m'est entièrement inconnu.

Des Guêpes. Les *Guêpes de Surinam* (z) font beaucoup plus grosses que celles d'Europe, & beaucoup plus méchantes aussi, surtout dans les grandes chaleurs. Elles font des rayons, comme les abeilles, dans lesquels on ne trouve autre chose que leurs petits. Ces rayons font composés d'une espece de cire blanchâtre, fort aigre, & si friable, qu'elle se brise, au lieu de s'unir, quand on la presse dans la main.

Leur piquure fait un mal horrible, & cause une enflure, & une démangeaison extraordinaire.

Les *Guêpes* se distinguent très-aisément des

(z) *Vespa*: en Hollandois *Wesp*: en Allemand *Wespe*.

abeilles, en ce qu'elles n'ont point de trompe, comme ces dernières : mais elles ont une bouche, sur le devant de laquelle viennent se rencontrer deux espèces de dents, qui tiennent aux deux côtés de la tête, lesquelles sont larges, à leur naissance, & se terminent par trois dentelures, à pointes aiguës, dont la structure convient à la voracité de ces animaux.

Ce qui distingue encore les *Guêpes* de toutes les autres mouches à quatre aîles, c'est que leurs aîles supérieures sont toujours pliées en deux, dans leur longueur, excepté quand elles volent. Au-dessus de ces aîles supérieures est une partie écailleuse, qui fait l'office de ressort, & empêche ces mêmes aîles de se trop élever; ce qui rend les coups d'aîles plus courts, & les vibrations plus vives: ce qui est d'autant plus nécessaire à cet insecte, qu'il est destiné à vivre de chasse, & souvent obligé de poursuivre sa proie à tire-d'aîles, & de la prendre à la volée.

Les *Frélons* (a) ne diffèrent, ordinairement, guere des *Guêpes*; mais la piquure en est plus mauvaise.

*Des Frélons, ou
Mata-
bonnes.*

Cet insecte fait son nid dans le creux des arbres, & a l'ouïe si fine, qu'au moindre bruit qu'il entend de loin, il quitte sa re-

(a) *Crabro major, niger, venenatus*: en Allemand *Hornisse* ou *Horwisse*.



traite, & va piquer le premier qu'il rencontre en son chemin.

La piquure de cet animal fait venir de grandes élévations sur le corps; & les douleurs en sont si vives qu'elles donnent souvent la fièvre, d'autant plus qu'elles durent quelquefois six heures, & qu'on s'en ressent même plus d'un jour, tant on en est maltraité. Ce que j'ai plus d'une fois éprouvé, en chassant dans les bois, & le long des rivages de la mer, où il y en a, en tout temps, une prodigieuse quantité, & particulièrement dans les saisons pluvieuses.

Cet insecte est supérieur, en force, à tous les autres de son Espèce, & il en feroit même un furieux carnage, si la Nature, toujours bienfaisante, n'avoit mis un frein à sa voracité, en ne lui donnant qu'un vol lourd, accompagné d'un bruit qui avertit, de loin, les autres insectes de l'approche de leur redoutable ennemi. On lui donne, dans le pays, le nom de *Malebonze*.

Des Mouches à miel, ou Abeilles. Les *Abeilles* (a) de *Surinam* sont, de moitié plus petites que celles d'Europe, n'ayant que cinq ou six lignes, tout au plus. Elles sont noires, & produisent, comme les nôtres, du miel & de la cire. Elles se retirent

(b) *Apis sylvestris, parva*: en Hollandois *Bien*: en Allemand *Biene* ou *Imme*.

tirent dans des arbres creux, où elles accommodent leur ruche, & remplissent, de leur ouvrage, la capacité du trou qu'elles ont choisi. S'il est trop grand, elles font une espece de dôme de cire, qui a la figure d'une poire, dans le dedans duquel elles se logent, & font leur miel, & leurs petits. Leur cire est noire ou violette, & ne se blanchit, ni ne jaunit jamais: elles ne font point de rayons comme celles d'Europe; mais renferment leur miel, dans de petites vessies de cire, semblables à celles de carpe: il est toujours liquide, ne se figeant jamais, & n'ayant pas plus de consistance que l'huile d'olive; il est de couleur d'ambre, & fort doux, mais il s'aigrit facilement & en très-peu de temps.

Les Apothicaires s'en servent, comme de celui d'Europe; & l'on en pourroit faire une quantité considérable, si l'on retiroit les *Abeilles* dans les ruches, comme on fait ailleurs: mais on est fort éloigné, dans ce pays-là, de se donner de pareils soins, pour des choses qui y paroissent de si peu de conséquence. Quant à la cire, elle est toujours très-molle & n'acquiert jamais de consistance.

La Classe des *Mouches* (c) en contient une infinité de diverses *Especies*, mais

*Des différentes
Especies
de Mouches.*

(c) *Musca*: en Hollandois *Vlieg*: en Allemand *Mücke* ou *Fliege*.

je ne parlerai que de celles qui me font con-
nues.

La premiere est une *Mouche luisante*, plus grosse que nos *Mouches ordinaires*, auxquelles elle ressemble assez.

La partie postérieure de son corps est d'un verd transparent; & elle conserve, pendant la nuit, la lumiere qu'elle a reçue le jour. Ces *Mouches*, qui sont semblables à des étoiles fautilantes, se tiennent dans les forêts & les buissons; & dès qu'il est nuit, on les voit voler.

La seconde Espece est une grosse *Mouche à feu*, semblable à un hanneton; dont les yeux sont fort larges & fort plats, & rendent, dans l'obscurité, une lumiere fort vive, tirant un peu sur le verd. Toute la partie postérieure de son corps est tellement lumineuse, que, soit qu'elle se tienne en repos, soit qu'elle vole, ou dans quelque situation qu'on la regarde, elle répand toujours une lumiere fort vive & fort étendue: elle a d'ailleurs un mouvement si vif, dans cette même partie, que quand on la prend, il faut la tenir bien pressée si l'on veut l'empêcher de s'échapper.

La troisieme Espece est une grosse *Mouche cornue*, qui a près de deux pouces & demi de longueur. Son corps est ovale, & son dos est couvert de deux aîles, qui ont la consistance d'un fin parchemin. Elles sont brunes, & marquées de quelques li-

gnes, & de petits points noirs, lissés & comme vernissés.

Quoique ces ailes paroissent tout d'une piece, & convexes, comme le corps qu'elles couvrent, elles ne laissent pas de les étendre, & de les tenir assez droites quand elles volent. La premiere paire d'ailes en couvre une seconde, plus courtes que les premieres; & cette seconde sert encore de couverture à une troisieme, qui est blanche & fort fine.

Le ventre de cette *Mouche* est couvert d'un duvet jaunâtre, fin, doux comme de la soie, & pareil à celui dont on voit qu'elle a le dos couvert, dès qu'elle a déployé toutes ses ailes. Elle a six jambes, de la longueur d'environ trois pouces, divisées en cuisses, jambes & pieds, qui sont garnis de petites pinces ou griffes, qui lui servent à s'attacher ou à se cramponner. La tête & le cou ne forment qu'une seule piece, composée d'une substance dure comme de la corne, & luisante comme du jaïet. Ces deux parties, qui reçoivent leur mouvement des cartilages qui les joignent au corps, ressemblent assez à un casque, de la partie supérieure duquel sort une corne courbée, creuse, & de deux pouces & demi de longueur, de même couleur & de même matiere que le reste de la tête, qui a deux petites excrescences pointues, au tiers de sa lon-

gueur. Le dessus de la fufdite corne est rond, le dessous est creusé en canal, & le tout est garni d'un duvet rouffâtre. L'excrecence inférieure est plus courte, d'un tiers, que la supérieure; elle sort de la mâchoire supérieure, & reçoit d'elle tout le mouvement dont elle a besoin, pour s'approcher, ou s'éloigner de la supérieure: elle est courte, plus plate que l'autre, & est garnie de quelques petites pointes; son extrémité est partagée aussi en deux pointes. C'est à côté de la naissance de celle-ci que sont placés les yeux de l'animal, qui sont durs, transparents, gris, immobiles, & ne forment point de leurs orbites, comme ceux des écrevisses. Sa bouche est au dessous de cette même excrescence, & est garnie de petites dents. Ces *Mouches* naissent, & se nourrissent dans le cœur de certains arbres dont j'ignore le nom.

Je ne sçais si je n'aurois pas mieux fait de placer cette belle *Mouche* dans le genre des scarabées, parce qu'en effet elle paroît en approcher; mais comme, vulgairement, on l'appelle *Mouche*, je me suis laissé entraîner à l'opinion, & je prie les Naturalistes plus éclairés de me pardonner mon erreur, si c'en est une.

La quatrième Espece est celle qu'on a dans toutes les maisons de l'Europe, pendant l'été, & qu'on appelle *Mouche domestique*.

La cinquieme est une Espece de *Mouche* qui tourmente cruellement les chevaux & les autres bestiaux. Elle est courte, fort grosse, & ressemble assez aux bourdons. Elle habite beaucoup les forêts, & l'on prétend qu'elle élève ses petits dans les intestins des chevaux; mais je n'ose l'affirmer.

La fixieme & derniere Espece pourroit être mise au nombre des cantharides, parce que ses aîles sont recouvertes par de petits étuis d'un verd bleuâtre doré. Elle est un peu ovale, & d'une médiocre grandeur.

Les *Maringouins* (d) sont des Especes de Des Maringouins. cousins, qui piquent cruellement, après le soleil couché, & avant qu'il se leve. Ils volent en troupes, & s'annoncent par leur bourdonnement. Cet insecte est si adroit à se cramponner, que lorsqu'il trouve une partie du corps découverte, il ajuste son petit bec sur un des pores de la peau, & s'il rencontre justement une veine, il ferre aussitôt ses aîles, roidit les jambes, suce le sang, & s'en emplit au point de ne pouvoir voler ensuite que difficilement.

On donne le nom de *Musquite* (e) à un insecte, qui est proprement le cousin d'Eu-Des Musquites. rope, & dont la piquure est si cruelle que l'on s'en ressent plusieurs jours. Les nouveaux débarqués, dans ce pays, doivent par-

(d) *Culex minor, vulgatissimus*: en Hollandois *Mug.*

(e) *Culex, omnium minimus.*

ticuliérement se préparer à la patience, vis-à-vis de ces animaux; car ceux de notre Continent n'en approchent, ni pour la quantité, qui en est innombrable, ni pour la piquure, qui occasionne de grosses pustules, & une démangeaison insupportable. Il y en a d'une grandeur extraordinaire, qui sont armés d'un long aiguillon, roide, & fourchu à son extrémité, &, vraisemblablement, creux en dedans, qu'il introduit dans les pores de la peau, pour piquer & sucer le sang. Ils sont montés sur de fort hautes jambes, & habitent, par préférence, les endroits marécageux. Les nouvelles Plantations en sont, pour l'ordinaire, si remplies, que les Blancs sont obligés, pour se garantir de leur incommodité, de faire brûler des feuilles d'orangers & de limoniers, dont ces animaux craignent la fumée, & ce qui les fait déguerpir.

Les habitants de la ville de *Paramaribo* se ressentent également des insultes de cet insecte, qui vient les assiéger & les empêcher bien souvent de dormir la nuit, sur-tout dans les saisons pluvieuses, où il semble que cet animal se multiplie à l'infini. Ceux qui sont accoutumés à la méridienne, n'ont pas d'autre moyen pour se délivrer de ces importuns ennemis, que de faire tenir, pendant ce temps, un esclave au pied de leur branle ou hamac, avec un linge à la main,

pour les chasser; mais pendant la nuit, on suspend un grand voile de gaze par dessus le branle, pour empêcher ces animaux de s'y introduire: ce qui est le seul moyen de pouvoir dormir tranquillement.

La *Chique* (f) est un petit insecte noir, ^{Des} qui n'est guere plus gros que le ciron, & ^{Chiques.} qui ressemble, à travers le microscope, à une puce. Elle a le dos rond, & garni de poils bruns; sa tête est toute noire; elle a sous le ventre plusieurs petites pattes, & du poil, où ses œufs sont attachés jusqu'à ce qu'ils éclosent, & dans lequel ils paroissent comme autant de petites taches noires. Ces animaux ne sont que trop connus dans toutes les Colonies de l'Amérique, par l'incommodité qu'ils donnent, & qu'on ne sçauroit presque éviter.

La *Chique* passe au travers des bas, & s'attache, ordinairement, aux doigts des pieds, entre la chair & les ongles, où elle se multiplie en fort peu de temps, & produit bientôt de petits abscess, pour peu qu'on néglige de l'en tirer.

La douleur qu'elle fait, en perçant la peau, ou plutôt l'épiderme, n'est pas plus forte que celle d'une médiocre piquure de puce. Après qu'elle s'est logée, elle ronge doucement la chair autour d'elle, & n'y

(f) *Culex minutissimus, nigricans.*

excite qu'une légère démangeaison, semblable à un petit chatouillement; elle grossit, peu à peu, s'étend, & devient enfin comme un gros pois. En cet état elle fait des œufs, qui s'éclosent, & font autant de petites *Chiques*, qui entourent leur mere, s'y nourrissent, comme elle, & s'augmentent de telle maniere, que, si on n'a pas soin de les en tirer, elles pourrissent toute la chair aux environs, y causent des ulcères malins, & quelquefois la gangrene; mais rien n'est si facile que de prévenir ces accidents, en la retirant, ou la faisant retirer par un autre, dès qu'on ressent sa premiere piquure.

La noirceur de la *Chique* la fait aisément remarquer entre la chair & la peau, où elle se glisse tout de suite; ainsi on cerne doucement la chair avec une aiguille, autour du trou qu'elle a fait, en entrant, & on la tire toute entiere dehors, ce qu'il faut bien observer; car si l'on se hâte trop, & qu'on en laisse une partie, on court risque d'un ulcère: quand on l'a retirée on remplit le trou de cendre de tabac, & l'on n'a rien à appréhender.

On raconte qu'un pere capucin, s'en retournant des Isles en France, voulut y faire voir cet animal, & qu'à cet effet il en avoit conservé une auprès de la cheville du pied, qui s'augmenta si prodigieusement,

pendant son voyage, que lorsqu'il la voulut ôter il se trouva qu'il n'étoit plus temps, & qu'il s'étoit formé un ulcere si malin que la gangrene s'y mit, & qu'on fut obligé de lui amputer la jambe, à son arrivée, pour lui sauver la vie. C'est ainsi que sa curiosité fut récompensée.

Les *Tiques* (g) sont de petits insectes ^{Des Ti-} très-incommodes. Ils naissent dans les prai- ^{ques.} ries, mais surtout en temps de pluie, & se cramponnent tellement aux jambes, qu'ils en sucent le sang, & causent une démangeaison presque insupportable, suivie de pustules. Le meilleur remède qu'on y puisse employer, est de se laver avec de l'eau chaude, & de se frotter, ensuite, avec du jus de limon. Mais ce qu'il y a de singulier dans cet insecte, qui habite toujours les herbes ou les plantes, c'est qu'il n'a jamais de prise sur la chair nue: ce que j'ai éprouvé nombre de fois, en allant à la chasse, sans bas, n'ayant uniquement que des fouliers aux pieds, ne m'en étant jamais trouvé incommodé d'un seul; au lieu que j'étois sûr d'en avoir les jambes remplies dès que je mettois des bas.

On donne le nom de *Poux de Bois* (b) à ^{Des} un insecte, qui a la figure d'une fourmi ^{Poux de} Bois.

(g) *Ricinus minutissimus.*

(b) *Formica minima, alba*: en Hollandois *Hout-*
Luisen.

blanche, & qui ne se trouve que dans l'A-mérique, mais qui y abonde. Son nom lui vient de ce qu'il s'attache, particulièrement, aux bois, les mange, les gâte, & les pourrit. Il a l'odeur fade & dégoûtante, & multiplie prodigieusement. En quelque lieu que ces insectes s'attachent, ils font une motte, d'une matiere semblable à de la terre noire, dont le dessus, quoiqu'inégal & raboteux, est si ferme, que l'eau ne la peut pénétrer; on n'y remarque aucune ouverture, quoique cette couverture soit pleine de petites galeries, de la forme & de la grosseur d'un tuyau de plume à écrire, par où ces animaux se rendent dans tous les endroits de la motte, où ils veulent aller, ne se tenant presque jamais à découvert. Le dedans est de même un vrai labyrinthe, de ces galeries tellement entrelassées les unes dans les autres, & si peuplé, qu'il est impossible de concevoir combien cet insecte se multiplie, ni l'adresse qu'il a à bâtir son logement. Si l'on y fait une breche, ou qu'on détruise une galerie, on voit aussitôt des milliers d'ouvriers s'empressez à réparer le dégât; de sorte qu'on a une peine infinie à déloger ces animaux, quand ils se sont une fois établis quelque part. Que l'on en tue tant qu'on voudra, ou qu'on pourra, ils travaillent avec un succès, aussi étonnant que rapide, à la multiplication de leur Espece, & à la ré-

paration de leur demeure ; ce qu'ils ne peuvent faire fans ronger le bois, le cuir, les toiles, les étoffes, &, généralement, toutes les choses où ils peuvent mettre le pied : car ils font par-tout des galeries, & pourrissent tous les lieux où ils passent. Il y a plusieurs maisons qui tombent en ruine, par la négligence des personnes qui ne détruisent pas ces animaux. On trouve dans les bois de ces mottes, d'une grosseur prodigieuse, & on les donne volontiers à la volaille pour l'engraisser.

L'unique moyen, qu'on a trouvé pour se débarrasser de cet ennemi, c'est l'arsenic, ou l'huile de thérébentine.

La *Fourmi* (i) est un insecte, qui a beaucoup été vanté pour son travail ; &, en effet, on remarque dans toutes ses opérations ^{Des Fourmis.} une grande diligence, un ordre admirable, & une union surprenante. Malgré toutes ces belles qualités, l'incommodité qu'on en éprouve à *Surinam*, feroit désirer aux habitants d'être entièrement délivrés de cet insecte, qui fait beaucoup de ravage, & détruit quantité de bonnes choses.

Parmi les différentes Especes de *Fourmis* qu'on a dans le pays, M^{lle} *Merian* parle d'une grande *Fourmi*, qui, en une seule nuit, coupe toutes les feuilles de plusieurs arbres,

(i) *Formica* : en Hollandois *Mieren* : en Allemand *Ameise*.

& les emporte dans son nid, pour la nourriture de ses petits. Elles habitent dans la terre, quelquefois à huit pieds de profondeur; & quand elles veulent aller quelque part, où elles ne trouvent point de passage, elles se font un pont singulier. La premiere s'attache à un morceau de bois, qu'elle tient serré avec ses dents, une seconde se place après la premiere, une troisieme s'attache de même à la seconde, une quatrieme à la troisieme, & ainsi de suite. Dans cette situation elles se laissent emporter au vent, jusqu'à ce que la derniere attachée se trouve de l'autre côté, & aussitôt un millier de fourmis passent sur celles-ci.

Si cette mécanique est aussi exactement observée & suivie que l'auteur le rapporte, on ne sçauroit assez admirer une si grande merveille de la Nature, qui ne peut que réveiller l'attention du Naturaliste le plus éclairé.

Cette admirable *Fourmi* est d'une couleur rougeâtre.

La seconde Espece de *Fourmi* (k) est celle qui paroît rarement, & ne fait que passer. Dans son passage elle dévore tous les insectes qu'elle rencontre dans les maisons où elle entre; ce qui fait qu'on l'appelle *Fourmi Coureur*. C'est, pour ainsi dire, une Fourmilliere entiere, qui ne fait que voyager.

La troisieme Espece est une *Fourmi veni-*

(k) *Formica major, rubra.*

meuse, qui naît dans les bois. Sa piqure donne ordinairement la fièvre pendant plusieurs heures.

La quatrième Espèce est une *Fourmi carnassière*, qui n'habite que les maisons, où elle mange tout, & pique vivement.

La cinquième Espèce est une petite *Fourmi de forêts*, qui a l'odeur d'une punaise, à laquelle elle ressemble beaucoup par sa couleur.

On donne le nom de *Porte-Lanterne* (1) à Du Porte-Lanterne. un rare & bel insecte lumineux, que l'on trouve dans plusieurs parties de l'Amérique. C'est une Espèce de mouche, qui a, depuis trois jusqu'à cinq pouces, dans toute sa longueur, y compris la partie antérieure de sa tête, d'où sort la lumière, & qui a la figure d'une lanterne, que l'on peut encore appeler trompe; mais dont la forme est très-singulièrement contournée. Près de cette lanterne, ou trompe, elle a de chaque côté un œil en réseau, de couleur rougeâtre. Elle a quatre aîles, dont les supérieures ne sont pas parfaitement transparentes, & dont le fond de la couleur est de celle d'une olive pochetée. Elles sont pointillées de quelques taches blanchâtres, & près de leur base d'autres, presque noires. Les aîles de dessous, un peu plus transparentes que les supérieures, sont plus courtes, & ont cependant plus

(1) *Lanternaria*: en Hollandois *Laantaarn-Draager*.

d'ampleur. Chacune de ces ailes a un grand œil, qui a quelque ressemblance avec ceux des papillons-paons.

M^{lle}. *Merian*, qui a observé ces sortes de mouches, dit que leur lumière est telle, qu'une seule lui a suffi pour en peindre les figures qui sont gravées dans son Ouvrage.

Des
Mille-
pieds.

Les *Mille-pieds* (m) sont de différentes couleurs & grandeurs. Il y en a qui ont jusqu'à quarante articulations mobiles, jointes ensemble en façon d'anneaux, & armées chacune de deux pieds; ce qui compose le nombre de quatre-vingt pieds, avec lesquels ils rampent, plutôt qu'ils ne marchent sur la terre: de sorte qu'on ne sçauroit donner un nom plus convenable à cet insecte ovipare, que celui qu'il porte, par cette quantité de pieds dont il est muni. Des côtés de sa bouche sortent deux pinces, armées d'ongles noirs, pointus & crochus, lesquels servent à l'animal à se saisir des autres insectes, dont il se nourrit. Sa tête, qui semble n'être qu'une longue articulation, porte deux longues cornes, pointues & articulées.

Cet insecte se trouve dans les bois, ou autres lieux incultes, & trace avec une agilité surprenante. La femelle n'a point de cornes; elle porte ses œufs sous le ventre, &, dès que les petits *Mille-pieds* en sont for-

(m) *Millepeda*: en Hollandois *Duyfend-Beenen*.

tis, ils quittent leur mere, commencent à ramper, & se répandent par-tout à la ronde. Ces animaux se roulent ou se pelotonnent ordinairement pour se reposer; aussi la forme de leur corps est-elle arrondie: en considérant leur maniere de vivre, on les prendroit pour des especes de vers de mer.

Tous les *Mille-pieds*, de quelque partie du monde qu'ils soient, jusqu'au plus petit que l'on trouve en Europe, sont faits de la même maniere: mais ceux de *Surinam* sont couverts d'écailles jaunâtres. Il y en a qui ont depuis trois jusqu'à douze pouces de longueur.

Ces insectes sont fort dangereux, en ce qu'ils ont des mordants, avec lesquels ils pincent si vivement qu'on en ressent une forte douleur, qui occasionne la fièvre près de vingt-quatre heures; ce qui peut être occasionné par le venin qu'ils glissent dans la blessure, qu'ils font en mordant. Le meilleur remede qu'on y puisse appliquer tout de suite, est de la bonne Thériaque de Venise.

Les *Mites* (n) sont des insectes presque *Des* imperceptibles, qui rongent les habits, les *Mites.* livres, & la fleur de farine. Celles qu'on a à *Surinam*, sont de belles *Mites* blanches, qui font beaucoup de dégât. Elles se logent, particulièrement, dans les barriques

(n) *Blattea*: en Allemand *Myte*.

de farine, pour en détruire toute la fleur; ce qui fait qu'on ne peut pas la conserver long-temps dans le pays.

M^{lle}. Merian assure que cette Espece de Mite se métamorphose en de belles mouches vertes. Cela me paroît assez remarquable pour piquer l'attention des Naturalistes; mais comme je n'ai nulle notion de ce fait, je ne fais que citer mon auteur, pour ne me pas mettre dans le cas d'aucun reproche.

Des Pa-
pillons. Les *Papillons* (o) sont des insectes volants, qui ont des pieds, des aîles, des yeux & des antennes à la tête. Ils proviennent de *Chenilles*, & se changent en *Chrysalides*, & de *Chrysalides* en *Papillons*.

Peut-être me sçaura-t-on mauvais gré de ce que je préfere de donner la Description des *Papillons* plutôt que celle des *Chenilles*, puisque ces premiers l'ont été originairement, & qu'ils ne sont parvenus à ce dernier état, qu'après avoir subi les diverses métamorphoses dont je viens de parler. Mais comme je n'ai pas eu l'occasion de voir toutes les *Chenilles*, qui ont produit les *Papillons* que j'ai collectés dans ce pays, je me vois obligé de passer sous silence quantité de ces articles, pour n'en point imposer,

(o) *Papilio*: en Hollandois *Kapelle*: en Allemand *Zweyfalter* ou *Schmetterling*.

fer, & fuivre le plan que je me fais proposé, c'est-à-dire, de me taire plutôt que de mal parler.

Je supplie donc le Lecteur de ne me point sçavoir mauvais gré s'il ne trouve pas, dans le Chapitre suivant, le détail de ces animaux, comme ce seroit sa véritable place, & de vouloir bien se contenter de ce que j'en dis dans celui-ci ; puisqu'en récompense je n'omettrai rien de ce qui peut donner une juste notion des *Papillons* en général, avant que de passer particulièrement à ceux que j'ai à décrire.

La *Chenille*, qui est l'origine du *Papillon*, est une des plus nombreuses familles d'insectes que nous connoissons dans la Nature, une des plus variées, & contre laquelle bien des gens sont assez mal-à-propos prévenus, la croyant venimeuse, & capable d'empoisonner ; ce qui n'est qu'un préjugé destitué de tout fondement.

La *Chenille*, au rapport des Naturalistes, change trois fois de peau pendant sa vie ; & de rase qu'elle étoit d'abord, elle paroît quelquefois velue : telle autre, qui étoit velue, finit par être rase ; & de-là parvient, par diverses mutations, à celle de *Papillon* ; c'est ce que je vais m'attacher à décrire le plus clairement & le plus amplement qu'il me sera possible.

La plus grande partie des *Chenilles* se fi-

lent des coques, les unes en se suspendant par leur extrémité postérieure, & d'autres en se liant par une ceinture, qui leur embrasse le corps, pour passer ensuite dans une espèce de léthargie, où elles restent souvent pendant plusieurs mois, quelquefois même des années, exposées sans défense à tous les événements; mais qui ne les empêchent pas de reparoître de nouveau sur la scène du monde élémentaire, aussi admirables dans leur état de *Chrysalides*, & aussi merveilleuses dans leur métamorphose en *Papillons*, que singulieres dans leur état primitif.

Diverses *Chenilles* font appercevoir un génie particulier dans la construction de leurs coques, où l'on voit beaucoup de variété, tant dans la forme, que dans la matière qu'elles emploient; & c'est à ces coques, que l'on donne, communément, le nom de *Chrysalides*, qui signifie proprement la métamorphose des *Chenilles*, en espèces de fèves; parce qu'alors, elles sont sans pieds, sans ailes, sans mouvement, & qu'elles ne prennent plus de nourriture.

Lorsque le *Papillon* quitte sa dépouille de *Chrysalide*, cette dépouille retient, avec elle, plusieurs grands cordons de trachées; & l'animal qui vient de paroître au jour, a les ailes si petites, qu'on les prendroit d'abord pour celles d'un *Papillon* manqué: mais

à peine est-il libre, & prend-t-il l'air, que les liqueurs qui circulent dans leurs canaux, s'élançant avec rapidité, les forcent à s'étendre & à se développer.

Pour accélérer & donner plus de force à ce développement, le *Papillon* nouvellement éclos, agite de temps en temps ses petites aîles, & les fait frémir avec vitesse; & tous ceux qui ont une trompe, (car tous n'en ont pas) la retirent & la roulent en spirale, pour la loger dans le réduit qui lui est préparé. Cette trompe, avant sa métamorphose, étoit allongée & étendue sous le fourreau de la *Chrysalide*. Si quelque cause, soit intérieure ou extérieure, s'oppose à l'extension des aîles, dans le temps qu'elles sont aussi flexibles que des membranes, la sécheresse, qui les surprend dans cet état, arrête le progrès du développement; elles restent contrefaites, & incapables de servir au pauvre animal, qui reste condamné à périr, faute de pouvoir chercher sa nourriture.

C'est ainsi que tous les *Papillons* sortent de leur second état, tant ceux qui viennent des *Chenilles* qui font des coques, que ceux qui proviennent de celles qui se lient & se pendent: ces dernières se trouvent d'abord à leur aise, parce qu'elles sont en plein air. Mais aussi-tôt que les aîles de toutes les *Especies* ont acquis assez de force & de

fermeté, les uns prennent leur vol au même moment, d'autres se contentent de marcher, & de s'aller placer à quelque distance, & tous, en général, se purgent abondamment, les uns avant de s'éloigner de leur coque, & d'autres après, du superflu du corps graisseux, & de toutes les matieres que la Nature a employées pour les faire changer d'état.

Quel objet peut, à plus juste titre, attirer notre admiration, & nous charmer, que la beauté des différentes *Especies de Papillons*, pour peu qu'on veuille examiner avec attention la variété de leurs couleurs, qu'ils semblent se disputer comme à l'envi, particulièrement ceux de *Surinam*, qui se font remarquer par le vif éclat des leurs, indépendamment de leur grandeur qui est infiniment au dessus de celle de tous nos *Papillons* d'Europe? Spectacle enchanteur à la vue, mais qu'il est difficile de décrire! Ajoutez à cela l'élégance de leur forme, la légèreté de leur vol, leur course vagabonde & volage, & leur air animé, qui rendent ces insectes les plus curieux & les plus aimables de tous les habitants de l'air.

On divise les *Papillons*, en *diurnes* & en *nocturnes*, ou *Papillons de jour*, & *Papillons de nuit*, que l'on peut encore nommer *Pbalenes*: ces derniers font en bien plus grand nombre que les autres. Ces deux

Genres, ou Especies de *Papillons*, se distinguent par leurs antennes.

Les *Papillons de jour* ont des antennes de trois différentes formes; les unes se terminent par un bouton qui a, le plus souvent, la figure d'une oliv; ce qui fait qu'on leur donne le nom d'antennes à bouton: d'autres ont la forme d'une massue; & d'autres enfin sont tournées en forme de cornes de belier.

Entre les *Papillons* les uns ont les antennes de forme prismatique, d'autres les ont à filets coniques, & d'autres enfin à barbe de plume, ou en plume, à cause de leur ressemblance avec une plume d'oiseau: c'est parmi ceux-ci qu'on trouve les plus grandes Especies de *Papillons*.

Telle est la division générale que tous les Naturalistes font de ces animaux; mais comme mes occupations ne m'ont jamais laissé assez de temps pour les ranger suivant leur Genre, je m'en tiendrai à la description de tous ceux que j'ai pu collecter, ou plutôt de ceux qui me restent encore dans mon Cabinet.

Dans la Classe des grand *Papillons*, que l'on trouve à *Surinam*, il y en a un que l'on appelle *Paon*, parce qu'il a, au dedans des aîles, deux yeux semblables à ceux de la queue du *Paon*. Ces yeux sont entourés de plusieurs nuances de brun, de noir, de

gris & de rougeâtre, le tout agréablement mélangé: le dessus est d'une couleur bleuâtre; mais les extrémités sont nuancées de noir, de brun, & d'un jaune foncé, & couvertes d'un duvet velouté. Ses ailes ouvertes ont près de sept pouces d'étendue, & trois pouces & demi de hauteur.

Il sort d'une grosse *Chenille* annulaire, grisâtre, de la longueur de quatre pouces, & d'un bon pouce d'épaisseur.

Le second est un des plus grands *Papillons*, & est appelé *Porte-Miroir*. Ses ailes ont sept pouces & demi d'étendue, & trois pouces de hauteur; elles sont couleur de canelle, & pointillées de noir, excepté dans le milieu qui est clair & transparent comme le verre: elles sont bordées de deux cercles, l'un blanc, qui est en dedans, & l'autre noir, qui est en dehors; de sorte que cette espèce de tache du milieu ressemble beaucoup à un miroir encadré.

Celui-ci provient d'une *Chenille*, jaune & rouge vers le ventre, qu'on trouve sur les feuilles des Citronniers.

Le troisième est un autre *Porte-Miroir*, qui sort de la même *Chenille*, mais qui diffère du précédent en grandeur & en couleur: ses ailes n'ont que cinq pouces & demi d'étendue, sur deux & demi de hauteur; elles sont rougeâtres, tirant un peu sur le cramoisi: leurs miroirs, ou taches transparen-

tes, sont bordés de cercles noirs, au nombre de quatre.

Le quatrieme est un très-beau *Papillon*, appellé *Page de la Reine*. Ses aîles, qui ont un fond noir, sont nuancées de blanc, & d'un verd des plus beaux; elles ont quatre pouces d'étendue, & trois pouces de hauteur, en comptant depuis la tête jusqu'à l'extrémité des barbes, ou queues, qui se terminent au bout de chaque aîle. Il provient d'une *Chenille* toute couverte de pointes, au bout desquelles pend une toile noire.

Le cinquieme est un grand *Papillon*, de toute beauté. Ses aîles ont près de six pouces d'étendue, sur trois environ de hauteur; leur fond est olivâtre, & elles sont dentelées de blanc, de noir, & de couleur d'orange. Au milieu du dedans des aîles sont rangés, en demi-cercle, une douzaine de petits yeux, en commençant depuis l'extrémité de l'une jusqu'à celle de l'autre, & parfaitement bien formés: la prunelle en est blanche, l'iris de couleur de pourpre, & le cercle, qui forme l'œil, est jaune, entouré d'un second qui est verdâtre. Le fond du dessus est brunâtre, & traversé par une barre, de la longueur d'un doigt, de couleur d'outre-mer.

Le sixieme est un superbe *Papillon*, dont le fond du dessus des aîles est de couleur jon-

quille, bordé tout à l'entour, d'une bande noire, d'un bon doigt de large; mais le dessous est de couleur de paille; & à l'extrémité des deux aîles de dessous, qui forment les deux queues, il y a des taches blanches & de couleur d'orange, bordées pareillement de noir. Ces aîles ont cinq pouces d'étendue, sur deux de hauteur.

Le septieme a le fond des aîles de couleur de café, nuancé d'outre-mer. Elles ont quatre pouces d'étendue, sur deux & demi de hauteur; & le dessous des inférieures a des marbrures de couleur de canelle, d'un blanc argenté, & de citron.

Le huitieme est un grand & magnifique *Papillon*, dont le dessus des aîles est de la plus belle couleur d'azur, que l'on puisse jamais voir. Ses aîles ont cinq pouces d'étendue, sur deux de hauteur, & sont, en dessous, nuancées de brun.

Le neuvieme est un *Papillon* qui a beaucoup de ressemblance, pour la forme, au *Page de la Reine*. Ses aîles ont quatre pouces d'étendue, sur trois de hauteur. Elles sont, en dessus & en dessous, d'un brun foncé, ayant sur les inférieures quelques taches transversales, de couleur de paille.

Le dixieme, qui est de la même grandeur, est varié de taches couleur de paille, sur un fond noirâtre; le dessous de ses aîles infé-

rieures est de la même couleur, mais tacheté de noir, d'orange & de bleu.

Le onzieme a les aîles supérieures toutes noires, & les inférieures marbrées de couleur de chair, & bordées de même : elles ont près de quatre pouces d'étendue, & deux de hauteur.

Le douzieme a le dessus des quatre aîles tout noir, à la réserve d'une tache rouge, qui se trouve sur les supérieures, qui ont le dessous d'une couleur olivâtre. Il est plus petit que le précédent.

Le treizieme, qui est de la même grandeur du précédent, est nuancé de brun, de jaune, & de blanc.

Le quatorzieme est d'une couleur d'orange, flammé de noir; le dessous de ses aîles est moins foncé en couleurs; & sa grandeur égale celle du treizieme.

Le quinzieme est d'un brun nuancé. Ses aîles ont près de quatre pouces d'étendue, sur deux & demi de hauteur.

Le seizieme est un beau *Papillon*, dont les aîles supérieures sont d'un brun clair & blanchâtre, & les inférieures presque blanches, marquetées de couleur d'orange. Il est de la même grandeur du précédent.

Le dix-septieme est tout semblable au seizieme, à la réserve qu'il n'a point de taches jaunes.

Le dix-huitieme est un beau petit *Papil-*

lon, varié de couleurs, du bol d'Arménie, de noir, de jaune, de brun & de bleu.

Le dix-neuvieme est un autre joli petit *Papillon*, dont les aîles sont cendrées, & traversées d'une tache de couleur de paille.

Le vingtieme est un petit *Papillon*, dont les aîles, tant dessus que dessous, sont griffâtres, pointillées de noir, & d'un bleu clair aux extrêmités.

Le vingt & unieme a les aîles d'un blanc sale, & bordées de brun.

Le vingt-deuxieme est de couleur de chair, & a les aîles bordées de roux.

Le vingt-troisieme a les aîles, tant dessus que dessous, de couleur d'orange, & tachetées de blanc.

Le vingt-quatrieme est un beau petit *Papillon*, dont les aîles ont trois pouces d'étendue, sur un & demi de hauteur, & sont, au dessus, d'un jaune foncé, bordées de noir; elles ont chacune un œil, & quelques taches noires transversales.

Le vingt-cinquieme est d'une couleur tannée aux extrêmités des aîles; le dessous en est plus clair, & rempli de petits yeux entourés d'un cercle blanc: elles ont près de quatre pouces d'étendue, sur deux de hauteur.

Le vingt-fixieme, qui est de la même grandeur du précédent, a le dessus des aîles orange: elles sont bordées de noir & marbrées de taches blanches.

Le vingt-septieme est un petit *Papillon*, dont le dessus des ailes est jaune, & tacheté de blanc & de noir; & le dessous d'une couleur brunâtre & blanche.

Le vingt-huitieme a le derriere de ses ailes, en dessous, d'un beau bleu mêlé de brun; l'extérieur a trois cercles, l'un noir, l'autre jaune, & le troisieme brun: le reste de son corps est admirablement émaillé. Il provient d'une *Chenille* rouge, qui se trouve sur les Bananiers.

Le vingt-neuvieme est un beau *Papillon*, dont le dessus des ailes est couleur de safran, le dessous jaune, rouge & brun, avec des taches argentées. Il provient d'une *Chenille*, qui se nourrit de feuilles de Vanille.

Le trentieme a le dessus des ailes admirablement bien tacheté de noir & de blanc; & les extrêmités de son corps, & de sa tête, sont de couleur de sang. Il provient d'une *Chenille* noire, qu'on trouve sur les feuilles de Manioc.

Le trente & unieme est un petit *Papillon* cendré, couvert de taches brunes & argentées.

Le trente-deuxieme est un autre de la même Espece, qui a le dessus & le dessous des ailes brunes, bordées à leur extrêmité d'une couleur orange. Il a la tête & l'extrêmité de son corps de couleur de sang.

Le trente-troisieme a le dessus des ailes

marbré de gris, de blanc & de bleu, & le dessous presque d'un blanc sale.

Le trente-quatrième est un joli *Papillon* entièrement olive.

Le trente-cinquième a les ailes supérieures d'un brun clair, & l'extrémité de celles de dessous tachetée de cramoisi.

Le trente-sixième, qui est une variété du précédent, est tacheté de blanc, de noir, & de cramoisi.

Le trente-septième a le corps fauve, & le dessus des ailes de couleur de safran, bordé de noir & de bleu.

Le trente-huitième a le dessus des ailes de couleur d'indigo, mêlé de verd, de brun, & argenté. Il provient d'une *Chenille* que l'on trouve sur les Figuiers.

Le trente-neuvième est un très-beau *Papillon*, dont le dessus des ailes est d'un bleu argenté, bordé d'une bande brune, chargé de demi-lunes blanches, & tacheté de jaune. Il provient d'une *Chenille* qu'on trouve sur le Grenadier.

Le quarantième a les ailes cendrées, & marbrées de noir & de blanc : il a sur le corps dix taches, couleur d'orange ; & sa tête est armée d'une longue trompe rouge. Il provient d'une *Chenille* verte qu'on trouve sur les feuilles de Goujave.

Le quarante & unième a sur le corps une raie blanche, surchargée de quatre taches

noires, de part & d'autre, &, en outre, de lignes noires obliques, & de quatre blanches, en même ordre.

Le quarante-deuxieme est un beau *Papillon* noir, verd & blanc. Il est le plus agile de tous ceux de son *Espece*, & vole si haut qu'on a bien de la peine à le prendre. Il provient d'une *Chenille* verte, qui a une tête bleue, & le corps couvert de longs poils, aussi durs que le fil de fer. Elle se trouve sur une *espece* d'Oranger.

Le quarante-troisieme a le dessus des ailes verd & rouge, avec des raies tirant sur la couleur de châtaigne. Ses cornes & sa trompe sont de couleur d'or. Il provient d'une *Chenille* qu'on trouve sur les feuilles de Vigne.

Le quarante-quatrieme, qui est noir & blanc, a une double trompe. La fine poussiere qui couvre ses ailes, y forme des especes de plumes, semblables à celles de la Poule Pintade. Ses pieds & ses antennes sont d'une couleur jaunâtre. Il provient d'une *Chenille* qu'on trouve sur les feuilles d'un arbrisseau qui produit les pommes de canelle.

Le quarante-cinquieme est un petit *Papillon* brun & blanc, avec quatre taches, couleur de pourpre, sur les deux ailes. Il provient d'une *Chenille* brune, tachetée de blanc & de noir.

Le quarante-sixieme est un beau petit *Papillon*, couleur de paille, rayé & émaillé de noir, tant sur le corps que sur les aîles. Il provient d'une *Chenille* qu'on trouve sur un Palmiste.

Le quarante-septieme est un petit *Papillon* tout jaune.

Le quarante-huitieme est marbré de brun, de jaune & de gris.

Le quarante-neuvieme est un grand *Papillon*, lequel, vu avec le microscope, a les aîles couvertes d'une fine poussiere, comme de la farine, qui y forme des écailles semblables à celles des poissons: chacune de ses aîles a trois dentelures, avec quelques poils fort longs. Il provient d'une *Chenille* qu'on trouve sur les Ananas.

Le cinquantieme est d'une couleur rougeâtre & transparente. Il provient d'une *Chenille* blanche, & velue.

Le cinquante & unieme est un *Papillon* tout blanc, qui provient d'une petite *Chenille* verte, qu'on trouve sur les choux.

Ce n'est pas dans les environs de la ville de *Paramaribo*, qu'il faut s'attendre à voir, communément, beaucoup de *Papillons*; mais bien dans les Plantations, & particulièrement dans les bois, où le nombre en est si grand, qu'on en pourroit faire une des plus brillantes Collections, si la chasse, qu'on en fait, de temps à autre, n'étoit pas si

pénible pour ceux qui l'entreprennent : attendu que l'Espece la plus grande, & même la plus rare pour sa beauté, se tient dans les bois les plus éloignés, la plupart marécageux, & par conséquent toujours inondés. Or, comme l'unique & le plus sûr moyen pour les avoir dans leur perfection, & les connoître parfaitement tous, est de se procurer les *Chenilles* d'où ils proviennent, pour les faire passer, sous ses yeux, dans leurs diverses métamorphoses ; c'est-là l'obstacle qui s'est opposé au violent desir que j'ai toujours eu de m'instruire amplement à ce sujet, & qui me force au silence que je garde sur une infinité d'autres, d'une forme bien plus grande & d'une beauté encore plus accomplie : ceux que je viens de décrire, n'étant, pour ainsi dire, qu'un échantillon de ceux que l'on pourroit découvrir dans le pays, s'il étoit possible de lever toutes les difficultés qui se rencontrent dans cette recherche.

C H A P I T R E XXIV.

Des Vers.

Les *Vers* sont des insectes rampants, sans vertebres & sans os ; qui naissent dans la terre, dans les plantes, dans les animaux,

& dans le corps humain, & qui viennent tous par la voie de la génération.

La Classe de *Vers* est infiniment plus nombreuse que celle des autres insectes, parce qu'il semble qu'ils sont femés, pour ainsi dire, dans toute la Nature. Les uns sont utiles, tels que les *Vers à Soie*; & les autres sont nuisibles, & causent un grand nombre de maux, comme le *Ver Solitaire*, &c.

Du Ver Solitaire. Parmi les *Vers* qui sont nuisibles à l'homme, on regarde le *Ver Solitaire* (a) comme un des plus dangereux pour le corps humain. Sa forme approche assez d'un ruban, parce qu'il est long & plat. Son corps est articulé d'un bout à l'autre. Celui que j'ai actuellement dans mon *Musæum*, & qui est sorti du corps d'un Negre, a près de sept aunes de long. Il est dentelé, d'un bout à l'autre; & sa couleur est jaunâtre. L'effet que cet ennemi du genre humain fait dans le corps, c'est de ronger & de sucer la substance la plus pure de l'homme, de l'affaiblir, & de le réduire le plus souvent à un état horrible de maigreur, sans que les vermifuges, de quelque nature qu'ils soient, le puissent détruire en son entier, mais bien par morceaux.

Le hasard a cependant fait découvrir au Docteur *Herrenschwand*, natif de Morat en Suisse,

(a) *Tania*: en Hollandois *Lind-Worm*.

Suisse, un spécifique, dont l'efficacité semble laisser peu de chose à desirer. Une seule prise de sa poudre suffit, quelquefois, pour chasser le *Ver solitaire*; mais il sort vivant, & toujours aussi entier qu'il peut l'être, & de plus avec la partie antérieure, terminée par un fil délié: ce qui est très-essentiel. Ce remède, à ce qu'on assure, a opéré sur un très-grand nombre de personnes, avec tout le succès possible.

Combien de difficultés ce *Ver* singulier ne présente-t-il pas à résoudre! Quelle est son origine? Comment se propage-t-il? Y en a-t-il de plusieurs Especes? Est-ce un seul & unique animal, ou une chaîne de *Vers*? Repousse-t-il, après avoir été rompu? Est-il toujours seul de son Espece dans le même sujet? Tous problèmes qui ne pourront être bien résolus qu'avec le temps, & des expériences bien réitérées.

Voici un article qui va détruire un préjugé qu'on nourrit depuis bien des années en Europe, sur une espece de *Ver*, que l'on prétend qu'il s'introduit dans le corps des Blancs: car ce n'est qu'une pure fiction; d'autant que cet animal est originaire d'Afrique, & ne se naturalise jamais dans le pays, que chez ceux qui en apportent la semence; de sorte qu'il n'y a que les Negres, qu'on transporte d'Afrique à Surinam, qui soient sujets à cette sorte de

*Des Vers
de Ne-
gres.*

Ver, qui paroît dans toutes les parties de leur corps; mais, cependant, le plus souvent à l'anús, aux cuisses & aux jambes. Il y en a qui ont jusqu'à huit aunes de long. Il se loge entre cuir & chair, & y fait différentes circonvolutions. Il ne cause pas de grandes douleurs, à moins qu'il ne cherche à se faire jour au travers de la peau, pour en sortir; ce qui se connoît à un petit ulcere, ou petit clou, qu'il procure, & qui est d'une dureté étonnante. Du moment que ce *Ver* veut sortir, il se forme une petite ouverture, de laquelle il découle une liqueur fort âcre, qui entraîne avec elle le *Ver*, qu'il faut saisir le plus promptement possible, par la tête, qui est munie de deux petites cornes, & aplatie: pour-lors on le roule, par gradation, sur un petit bâton, en introduisant de la fumée de tabac dans la plaie; ce qui facilite considérablement sa sortie: mais il faut prendre garde de ne la point forcer, car il se romproit, & causeroit un ulcere presque incurable. Pour éviter cet inconvénient, dès qu'on apperçoit que le *Ver* fait quelque résistance, & ne se prête plus si facilement à sortir, il faut remettre l'opération au lendemain; en attendant on le laisse toujours sur le bâton, par dessus lequel on applique une emplâtre de *Diachylon* double, jusqu'à ce qu'on recommence.

Cette opération doit être réitérée, de la même manière, jusqu'à ce que le *Ver* soit entièrement forti; au moyen de quoi le Negre est parfaitement délivré d'un ennemi très-nuisible à sa santé. Sa forme est ronde, mince, & fort déliée; & il n'y a point eu d'exemple que jamais Blanc en ait été attaqué, comme on a voulu l'insinuer; ce germe n'étant connu que parmi les Negres en Guinée.

On donne le nom d'*Ascarides* (b) à de Des Asca-
rides. petits *Vers*, qui se logent à l'extrémité de l'intestin *rectum*. Ils ressemblent à de petits aiguillons assez longs, & leur couleur naturelle est blanche. Il n'y a que les enfans qui en soient attaqués, & ils leur causent, à l'anus, une démangeaison violente. Il est assez difficile d'expulser ces vers: mais les plus habiles Médecins conviennent, cependant, qu'il n'y en a pas de meilleur moyen que de les précipiter par en bas, avec des purgatifs anthélémentiques, & par des clystères faits avec des plantes amères. On prétend que les chevaux en sont aussi attaqués.

On appelle *Ver* *Cylindrique*, un *Ver*, Des Vers
Cylindri-
ques. qui pour l'ordinaire est rond. Il a un pied de longueur: il est tout blanc, & est gros, à peu près, comme une paille de

(b) *Ascaris*.

froment, ou comme une plume d'oie: il attaque aussi les enfants.

Du Ver de Mer. On trouve, le long de la Côte, une Espece de *Ver aquatique*, long & délié, qui ressemble parfaitement aux *Cloportes*. Il porte sur le devant de la tête deux petites cornes pointues. Tous ses pieds, hérissés de poils & de petites épines, jettent un bel éclat de diverses couleurs. C'est le même que *Seba* représente dans son *Thes.* I, *Tab.* 73, *No.* 4.

Des Vers Tarières. Les *Vers Tarières* rongent ordinairement les vaisseaux, & le font avec tant de fureur & d'acharnement, que les poutres & le bois des bordages en sont criblés; ce qui met souvent le bâtiment en danger de faire eau & de périr. Ils ont jusqu'à un demi-pied de longueur. Tout leur corps est composé de différents anneaux. Ils ont, des deux côtés du ventre, une infinité de petites jambes, toutes armées de crochets. Leur tête est couverte de deux coquilles toutes pareilles, placées des deux côtés, pointues par le bout, comme le fer d'un vilebrequin, & qui peuvent jouer séparément & différemment l'une de l'autre. Cette espece de casque, qui enveloppe la tête du *Ver*, est très-dure, en comparaison du reste du corps, qui est fort mollassé, se seche bientôt à l'air, & se réduit en poussiere; la tête seule demeurant en son en-

tier, par le moyen de son casque qui la préserve, & à l'aide duquel ce *Ver* fait tout son travail, & fournit à sa nourriture & à son logement. Il perce le bois avec ses deux coquilles, en les disposant comme l'outil dont je viens de parler; & comme ce casque rend la tête plus grosse que le reste du corps du *Ver*, le passage qu'il s'est fait par son moyen, lui suffit toujours pour se loger promptement.

Ces *Vers* sont si abondants à la Rade de *Surinam*, que les Capitaines craignent d'y faire un long séjour avec leurs vaisseaux, à moins qu'ils n'ayent un grand soin de les bien faire radouber; comme il est arrivé de mon temps, qu'un bâtiment ayant séjourné environ dix mois dans la Rade, se trouva presque tout rongé de ces *Vers*, & que le Capitaine fut obligé de le faire entièrement radouber, avant que de partir, parce qu'il faisoit eau de tous côtés. Les Barques Angloises y sont encore plus exposées, parce qu'elles sont ancrées dans un endroit plus bourbeux, & où ces *Vers* se plaisent plus que dans l'eau courante.

Les *Vers de terre* (c) sont des insectes Des Vers de terre. rampants, & ronds, mous, charnus, d'un rouge pâle, & se tenant en terre; n'ayant

(c) *Lumbricus terrestris*: en Hollandois *Worm*: en Allemand *Wurm*.

ni yeux, ni oreilles, ni pieds, ni os, & font, néanmoins, pourvus de tous les organes qui leur sont nécessaires. Ils sont, communément, gros comme un tuyau de plume. Ils sont hermaphrodites & ovipares. Ils ont une bouche & un anus; & ils s'accouplent vers le haut du corps, & hors de terre.

L'huile de *Vers* est fortifiante, adoucissante, & bonne pour les rhumatismes, appliquée extérieurement. On en fait aussi une poudre, qui est appétitive, diurétique & sudorifique. La dose en est depuis vingt grains jusqu'à trente.

Des
Sang-
sues.

La *Sang-sue* (d) est un *Ver d'eau douce*, que l'on trouve dans les savanes marécageuses. Il est long d'un bon doigt, & quelquefois plus, marqueté de points & de lignes, glissant, comme l'anguille, hermaphrodite & vivipare. La *Sang-sue* est composée d'une infinité d'anneaux: elle a à son extrémité antérieure une bouche triangulaire, dans laquelle sont cachées trois dents très-aiguës; & sa partie postérieure se termine par un bourrelet rond; en sorte que ces deux parties sont capables de contraction.

Ces sortes de *Vers* sont propres à sucer

(d) *Hirudo*: en Hollandois *Bloed-zuiger*: en Allemand *Blut-Egel*.

le fang, pour détourner les fluxions, en dégonflant les vaisseaux, & particulièrement les hémorroïdales : mais on a quelquefois peine à arrêter ce fang, après qu'on leur a fait lâcher prise, ou plutôt qu'elles l'ont quittée d'elles-mêmes ; & il s'ensuit souvent de grandes hémorragies, qui affoiblissent beaucoup le malade. Pour se servir de ces animaux, on en pose un sur une veine, à l'endroit où l'on veut qu'il s'attache ; alors il y enfonce ses trois dents, il attire le fang dans son corps, il s'en engorge, il s'enfle de plus en plus, & se dégage de lui-même, quand il en est assez repu : & si l'on juge à propos de le détacher plutôt, cela se fait en lui jettant un peu de sel sur le dos.

Le *Limaçon* (e) est un *Ver testacée*, c'est-à-dire, à coquille, rampant, & de la Classe des hermaphrodites. Il est composé d'une tête & d'un corps, qui se termine en pointe, & en forme de queue. Toutes ses parties sont molles, & abreuvées d'un suc glaireux : il se traîne par un mouvement d'ondulation, & rentre, entièrement, dans sa coquille, quand il veut, la portant toujours avec lui ; attendu qu'une portion

(e) *Cochlea*, seu *Limax terrestris* : en Hollandois *Slak* : en Allemand *Schnecke*.

de son dos y est adhérente. On le trouve dans tous les jardins.

De la Limace rouge.

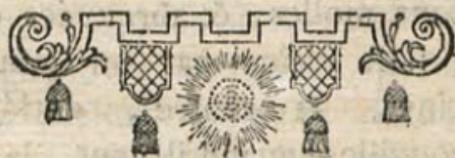
La *Limace rouge* (f) est un reptile terrestre, qui vit tout nud, sans coquille, & qui ne diffère du limaçon qu'en ce qu'il est plus allongé, & n'a point de robe. Sa couleur est d'un rouge brun. Il est hermaphrodite, comme le précédent, & se trouve de même dans les jardins.

Du Nombri de Mer.

Les *Nombri de Mer* (g) sont proprement des limaçons de mer, enfermés dans une coquille brune, cannelée, raboteuse, & armée de pointes, lisse en dedans. Ceux-ci ne sont point dans la Classe des hermaphrodites, mais ont leurs mâles & leurs femelles, qui s'accouplent de même que la plupart des animaux. On les trouve le long des côtes de la mer.

(f) *Limax ruber.*

(g) *Limax, Cochlea calata.*



C H A P I T R E XXV.

De la nature des Terres, & de quelques Métaux qui les accompagnent.

TO U T ce que la Terre renferme dans ses entrailles, peut se réduire à des matieres mixtes, connues sous les noms de *Métaux*, de *Pierres*, de *Terres* & de *Sucs*.

Le nom de métaux convient à tous les corps fossiles les plus pesans, comme le *Plomb*, l'*Etain*, le *Fer*, le *Cuivre*, l'*Argent*, & enfin l'*Or*.

Les pierres sont composées de matieres terreuses, endurcies au point de ne pouvoir plus s'amollir dans l'eau. Il y en a cependant de tendres, telle que le *Talc*, & de poreuses, telle que la *Ponce*. Il y en a aussi d'autres qui sont dures, & ne peuvent être travaillées qu'avec l'acier & l'émeril, telles que l'*Agate* & le *Jaspe*.

La terre que j'entends n'est point celle qui fond au feu, comme les métaux, ni celle qui se dissout dans l'eau, comme les sucs, ni enfin celle qui est dure, ou condensée, comme les pierres: c'est celle qui est formée par un amas de corps entassés les uns sur les autres, & à qui la Na-

ture, toujours admirable dans sa variété, a donné autant d'odeurs différentes, que de diversités dans ses couleurs.

Mais comme toutes les terres sont entre-mêlées de particules pierreuses, salines, bitumineuses & métalliques, (ce qui produit une grande différence entr'elles) on ne peut les considérer que comme des corps composés, & en marquer les différences relativement à leurs mélanges; d'où il résulte que les mixtes, que la Nature forme dans les entrailles de la terre, sont ou fusibles, ou non fusibles. Ceux qui, après la fusion, n'ont ni la dureté, ni la malléabilité, sont proprement appellés fucs.

On divise généralement les terres, en terres argilleuses, & en terres alkalines ou calcaires; & on prétend de plus, que l'on peut connoître par le goût, la qualité des terres & de leur mélange, aussi bien que par l'odeur; parce que la terre toute pure n'a aucun goût, au lieu que celle qui est mêlée de quelque minéral, en a communément un très-mauvais.

Il n'est pas douteux, que les lieux les plus propres à la formation des métaux, sont les veines de la terre, répandues par toute l'étendue de son vaste corps; comme le sang l'est dans le corps des animaux.

Les Minéralogistes donnent le nom de veines à ce vuide qui se trouve entre

deux *Caxas*, ou chambres, dans lesquelles on trouve toutes sortes de *Minerais* : on doit comprendre, par *Minerais*, tout ce qui appartient au regne minéral.

S'il est vrai que les veines des mines ne doivent leur découverte qu'à quelque hazard heureux, il n'est pas moins vrai aussi qu'on creuse bien souvent à l'aventure, & que la fortune regle entièrement le succès. Si l'on ne réussit pas, pour-lors la faute en est rejetée sur la nature du terrain, qu'on ne regarde plus que comme stérile, & comme dépouillé tout-à-coup par enchantement de ses propriétés. Mais cette même montagne accusée de stérilité, présentera pour défense à la postérité, peut-être plus éclairée, les indications les plus convaincantes des fossiles & des minéraux utiles qu'elle renferme ; parce qu'elle a été mal exploitée.

C'est ce qui arrivera indubitablement, un jour ou l'autre, avec la Montagne Bleue, nommée *Blauw-Berg*, que j'ai décrite dans mon premier Chapitre, laquelle abonde en mines ; mais l'ignorance & la mauvaise direction de la Compagnie de Mineurs, que *Messieurs de la Société de Surinam* avoient établie pour l'exploitation de ces mines, a fait échouer une si merveilleuse entreprise ; qui auroit certainement rapporté des revenus considérables, si on avoit eu véritablement à cœur les intérêts de ses maîtres. Malheureuse-

ment bien des gens s'imaginent, que devant passer sous la ligne du soleil, ils peuvent perdre de vue tous les devoirs qui les lient envers les autres hommes, & chercher leur intérêt, de préférence à celui dont ils ne sont que les dépositaires.

La trop grande avidité de faire fortune dans un pays lointain, a souvent trop d'empire sur certaines personnes, qui ne savent, ou ne peuvent discerner, ce qui est juste d'avec ce qui ne l'est pas. Je pourrois facilement répandre beaucoup de lumières sur bien des objets de cette nature, si des raisons palpables ne m'en empêchoient. Il est cependant constant, que si quelqu'un, aidé des connoissances de la minéralogie, & de tout ce qui est requis pour fouiller ces mines, vouloit s'y livrer, on y trouveroit indubitablement des richesses. D'ailleurs, la situation avantageuse de cette montagne bleue, & de ses environs, annonce par plusieurs indices extérieurs, l'existence des mines, que l'industrie & les dépenses nécessaires feroient découvrir, si on en venoit à l'expérience.

Il faudroit, pour cet effet, qu'un habile Minéralogiste, instruit de la Philosophie Naturelle qu'on nomme Chymie, parcourût toutes les montagnes, qu'il visitât les veines métalliques, qu'il s'enfonçât sous

la terre pour examiner l'atelier des travailleurs, & les différentes méthodes de leur travail, qu'il se rendît familiers les différens lits de terres, de pierre, de roc, de minéraux, de fossiles, sans jamais rien laisser échapper à son examen, de ce qui pourroit avoir la moindre analogie, ou affinité, avec les minéraux, ou lui fournir quelques lumières sur l'art. Il ne fauroit faire trop de questions aux mineurs, trop examiner avec eux les différentes choses qu'ils rencontrent dans leur chemin, ni faire trop d'attention aux matières qu'ils regardent comme les meilleures, & dans lesquelles ils voyent le plus d'indices de minéralisation prochaine. Il lui seroit utile de ne rien laisser en arriere de ce qu'il pût apprendre des mineurs, de bien examiner ensuite tous les fossiles & les minéraux, tels qu'ils paroissent à l'œil nu, quand on les a nouvellement tirés de la terre, soit dans leur état de perfection & de dureté, soit lorsqu'ils paroissent friables & brillans, ou mêlés de différentes matières, telles que le métal, ou demi-métal; le reste n'étant que terre, spath, pierre, ou autre chose semblable: d'observer en outre à quels différens degrés de profondeur se trouvent les minéraux, leurs qualités essentielles & particulières, & leurs propriétés les plus marquées, qui se rencontrent

dans les différentes mines. On peut encore juger de l'essence de quelques-uns par leurs couleurs, auxquelles on peut aisément les reconnoître; la Chymie nous ayant instruit de leurs apparences diverses, & pourquoi telle ou telle couleur est particuliere à tel ou tel fossile. On en peut aussi juger par les corps, avec lesquels les minéraux se trouvent mêlés & encroûtés.

Il y a de ces corps, qui leur sont homogènes, d'autres leur sont hétérogènes. Le premier cas concourt à la conservation des minéraux, le second à leur destruction; & par ce moyen on parvient à des indices aussi complectes qu'on peut les desirer, du plus ou du moins, de la richesse souterraine de chaque lieu qu'on a fouillé: en sorte que toutes ces notions bien détaillées, bien approfondies, peuvent & doivent servir comme de fondement, & de base principale, à la découverte de tous les métaux. Par leur secours on s'instruira en même temps des principes des minéraux, & on apprendra à distinguer les différentes especes de mines, les unes d'avec les autres. Rien n'est si vrai dans l'espece présente, qu'il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur la différence des couleurs de terres, que l'on trouve au dessus & au bas de la montagne, sur

les plantes qui naissent sur les collines, & enfin sur les eaux thermales qui descendent de cette montagne, pour être absolument convaincu de l'existence de ces mines, & de ce qu'elles doivent produire. D'ailleurs l'étendue de ces montagnes se prolonge du côté de la Cayenne, & de la Terre-ferme, faisant partie des côtes de l'Amérique Espagnole, qui est située sous le même ciel; & où l'on trouve des mines de fer, sans parler des autres métaux.

Mais pour donner plus de certitude à mon assertion, je dirai que j'ai connu un Lieutenant dans l'Artillerie, nommé Mr. *George*, que la mort a enlevé au service de la Société, jeune homme fort habile dans son métier, & en même temps grand amateur de l'Histoire Naturelle. Il avoit formé une très-belle Collection de fossiles, de minéraux, & plusieurs sortes d'argilles, qui lui avoit procuré la connoissance de toute l'étendue de la Colonie, de manière à pouvoir d'abord décider de la bonne ou mauvaise qualité du terrain, sur lequel on vouloit le consulter; & comme il étoit en même temps Arpenteur, & qu'il étoit assez souvent employé à mesurer de nouveaux terrains destinés à former de nouvelles habitations, il avoit un soin tout particulier de recueillir différentes terres, qui lui sembloient mériter son attention. Le mal-

heur a voulu, qu'après sa mort, ceux qui ont été chargés de sa succession aient méprisé cette belle Collection, qui auroit répandu beaucoup de lumières sur la nature des veines métalliques, ainsi que sur les différens sols; parce qu'il avoit eu soin d'y ajouter des remarques très-instructives. Le peu de cas que l'on en a fait, a si bien dispersé, ou fait disparoître cette Collection intéressante, que l'on n'a jamais pu savoir où elle avoit passé. Le hasard a bien voulu me favoriser, en m'en faisant recueillir quelques débris, sur lesquels ce curieux avoit attaché simplement des étiquettes, pour reconnoître l'endroit d'où il les avoit tirés. Ce sont ces mêmes débris qui me servent aujourd'hui de matériaux, pour compléter l'Histoire Naturelle de la Colonie, & que je vais achever de décrire.

A l'extrémité de la Riviere de *Comme-
wyne*, du côté de la crique de *Tempatie*, vers le Sud-Ouest, & dans ses environs, ce qui est à une distance de près de trente lieues de la Ville de *Paramaribo*, on trouve plusieurs indices de veines métalliques; parce que ce pays est aussi environné de montagnes, où on respire, à ce qu'on prétend, un air extrêmement pur & sain, de même que celui de la montagne bleue.

On

On y trouve du *Fer* (a), qui se montre même sur la superficie de la terre ; ce qui prouve qu'on y trouveroit d'autres métaux, si l'on se donnoit la peine de bien fouiller.

Les *Pyrites* (b) y sont assez communs. Ce sont des substances composées par la Nature, minéralisées, plus ou moins compactes, pesantes, & crystallisées dans différens états, formant souvent des veines très-profondes & immenses, ou des masses énormes dans les montagnes, & qui se trouvent communément avec les mines. Il y en a de sulphureuses, qu'on appelle vulgairement *Pierres à feu*, & de métalliques, auxquelles on donne le nom de *Marcaffites*.

La *Marcaffite* (c) contient du fer, du cuivre, du soufre, & de l'arsenic, en différentes doses. Sa couleur est pour l'ordinaire jaune & brillante, dure, pesante, & d'une figure anguleuse. J'ai vu aussi un très-beau morceau de *Talc* (d) blanc, demi-transparent, composé de lames flexibles. C'est une espece de pierre, ou matière minérale, blanche, lisse, unie, & douce au toucher.

La *Pierre-ponce* (e) y doit être abondante, car j'en ai vu de fort grands mor-

(a) *Minera ferri*. (b) *Pyrites*.

(c) *Marcaffita*. (d) *Talcum*. (e) *Pumex*.

ceaux, mais presque toute noire de couleur. C'est une pierre, ou une terre, qui a été calcinée par des feux souterrains.

Parmi les Terres métalliques, il y a trois especes d'*Ocbres* (f), qu'on trouve dans le pays. Le premier est l'*Ochre de fer*; le second est jaune, ou couleur de paille; & le troisieme est rougeâtre. L'*Ochre* est proprement une terre mêlée, grasse, pesante, friable, & douce au toucher.

Il y a aussi un *Sable noir* (g), que l'on trouve près de *Tempatie*; il est très-pesant, & mêlé de parties métalliques.

On y trouve aussi une espece de *Marne blanchâtre* (b), qui se durcit au feu: c'est, je crois, ce qu'on appelle proprement *Argille*.

Toutes les autres terres ne sont proprement que des *Argilles* de différentes especes, parce qu'elles sont pesantes, de couleurs différentes & mêlées. Lorsqu'elles sont humides, elles ont de la ductilité & de la tenacité. On peut très-aisément les pétrir sous les doigts, & leur faire prendre les formes qu'on veut leur donner, parce qu'elles sont compactes, glutineuses & grasses. Il y en a de quatre especes.

La premiere est grisâtre (i); la seconde est noire (k); la troisieme est verdâ-

(f) *Ochræ*. (g) *Arena*. (b) *Marga albicans*.

(i) *Argilla cinerea*. (k) *Argilla nigricans*.

tre (l); & la quatrieme, enfin, est rougeâtre (m). Celle-ci sert particulièrement pour la poterie des Indiens, de même que pour leurs pipes. Elle se délaye aisément dans l'eau, & se durcit également à l'air, comme étant cuite dans le feu, sans que cependant ses parties se désunissent. On trouve encore une autre argille, avec laquelle on fait des briques & des tuiles; mais celle-ci ne se trouve pas partout.

J'ai vu dans les ornemens des Indiens, des *Fades* verts & gris (n), mais j'ignore s'ils sont naturels du pays. Ce sont des pierres, plus dures que le jaspe, susceptibles d'un beau poli, & faisant feu avec l'acier; quoiqu'huileuses à la vue & au toucher. Elles sont extrêmement dures à travailler; aussi les Indiens en font un si grand cas, qu'ils regardent ces sortes de pierres comme des bijoux très-précieux, dont ils se parent, quand ils sont disposés de se montrer avec tous leurs beaux atours.

Voilà tout ce que j'ai pu recueillir dans cette partie; & ce peu suffira pour prouver que l'on pourroit faire de plus importantes découvertes dans le *Regne minéral*, si l'on vouloit se donner la peine, & ne

(l) *Argilla viridis.* (m) *Argilla rubecentis.*

(n) *Jaspis viridis, & Leucophaeus.*

rien épargner pour en faire les recherches de la maniere que je les ai indiquées.

Il ne me reste plus qu'à prier le Lecteur d'être bien persuadé, que je n'ai d'autre vue, en lui présentant cette *Nouvelle Description*, que d'ouvrir une route plus facile & plus assurée à tous ceux qui voudront se consacrer à enrichir la Colonie de nouvelles découvertes.

La passion d'être Auteur ne m'a point séduit; elle n'est entrée pour rien, ou au moins que pour bien peu, dans cette nouvelle entreprise. On n'en doutera point, si l'on observe que la langue même dans laquelle j'ai écrit, m'est étrangere; & l'on ne s'en appercevra que trop, si on daigne jeter les yeux sur mon Ouvrage. Mais j'ai fait sans regret, en cette occasion, comme dans les précédentes, le sacrifice de mon amour-propre à l'espérance d'être d'une utilité plus générale, si je m'exprimois dans une langue qui fût plus universellement répandue.

Je crois donc pouvoir espérer d'être cru, lorsque je déclarerai avec franchise & sincérité, que cette nouvelle production ne doit, ainsi que ses aînées, son origine qu'aux motifs qui m'ont toujours animé; je veux dire l'amour de l'étude, la recherche de la vérité, & le desir d'être utile à mes semblables.

Fin du second & dernier Volume.



137017





BIBLIOTHEQUE SCHOELCHER



80216113

